
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

OK

04

112

Bibliotheek Universi



01 3220

sterdam



LE
THEATRE

DE

P. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION

Revue, corrigée & augmentée.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

II. PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez L'HONORE' & CHATELAIN.

M. DCCXIII.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

Pieces. contenües en cette

II. P A R T I E.

LE CID, Tragedie.

*Les OBSERVATIONS de M. de SCUDERY
sur le Cid.*

LETTRÉ Apologetique, ou Réponse du Sieur P. Corneille aux Observations du Sieur Scudery, sur le Cid. PREUVES des passages alleguez dans les Observations sur le Cid, par M. de Scudery. LETTRÉ de M. de Scudery à l'Académie Françoise. Les SENTIMENS de L'ACADEMIE FRANÇOISE sur le Cid.

MEDEE', Tragedie.

HORACE, Tragedie.

CINNA, Tragedie.

POLYEUCTE Martyr, Tragedie Chrétienne.

RY

Cor.
erle
lan:
ets.
mi.
A.
id



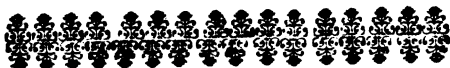
LE CID.

LE CID,
TRAGÉDIE.

P. Corn. II. Partie.

A

216



ACTEURS.

- D. FERNAND , premier Roi de Castille.
 D. URRACQUE , Infante de Castille.
 D. DIEGUE , Père de D. Rodrigue.
 D. GOMES , Comte de Gormas , Père de Chimène.
 D. RODRIGUE , Amant de Chimène.
 D. SANCHE , Amoureux de Chimène.
 D. ARIAS ,
 D. ALONSE , } Gentils-hommes Castillans.
 CHIMENE , Fille de D. Gomes.
 LEONOR , Gouvernante de l'Infante.
 ELVIRE , Gouvernante de Chimène.
 UN PAGE de l'Infante.

La Scène est à Séville.

LE

LE CID,

TRAGEDIE.

A C T E I.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincere?

Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon Pere?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en font encor charmez,
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,
Et si je ne m'abuse, à lire dans son ame,
Il vous commandera de répondre à sa flame.

CHIMENE.

Di-moi donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix, {dre;
Apprens-moi de nouveau quel espoir j'en dois pren-
Un si charmant discours ne se peut trop entendre,
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.

Que t-a-t-il répondu sur la secrete brigue
Que font auprès de toi, D. Sanche & D. Rodrigue?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Fait qu'entre ces Amans je panche d'un côté?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni n'abat l'esperance,
Et sans les voir d'un œil trop sévère, ou trop doux,
Attend l'ordre d'un Père à choisir un Epoux.
Ce respect l'a ravi; sa bouche & son visage

A 2

M'en

M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,
 Et puisqu'il vous en faut encor faire un recit,
 Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit.
*Elle est dans le devoir, vous deux sont dignes d'elle,
 Tous deux formez d'un sang, noble, vaillant, fidelle,
 Jeunes, mais qui sont lire aisément dans leurs yeux
 L'éclatante vertu de leurs braves Ayeux.*

*D. Rodrigue sur tout n'a trait en son visage
 Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
 Et sort d'une maison si féconde en Guerriers,
 Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
 La valeur de son Père en son temps sans pareille,
 Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille,
 Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
 Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.*
 Je me promets du Fils ce que j'ai vu du Père,
 Et ma Fille en un mot peut l'aimer, & me plaire.
 Il alloit au Conseil, dont l'heure qui pressoit
 A tranché ce discours qu'à peine il commençoit ;
 Mais à ce peu de mots je croi que sa pensée
 Entre vos deux Amans n'est pas fort balancee.
 Le Roi doit à son Fils élire un Gouverneur,
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur.
 Ce choix n'est pas douteux, & sa rare vaillance
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
 Dans un espoir si juste il fera sans Rival,
 Et puisque D. Rodrigue a résolu son Père,
 Au sortir du Conseil, à proposer l'affaire,
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
 Et si tous vos desirs seront bien-tôt contens.

C H I M E N E.

Il semble toutefois que mon ame troublée
 Refuse cette joye, & s'en trouve accablée.
 Un moment donne au sort des visages divers,
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

E L V I R E.

Vous verrez cette crainte heuieusement déçue.

C H I M E N E.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issuë.

SCE-

TRAGÉDIE.

SCÈNE II.

L'INFANTE, LEONOR, Page.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu
tard,

Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

Le Page rentre.

LEONOR.

Madame, chaque jour même desir vous presse,
Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet, je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son ame est blessée;
Elle aime D. Rodrigue, & le tient de ma main,
Et par moi D. Rodrigue a vaincu son dedain.
Ainsi de ces Amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'allegresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse,
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-il malheureuse, alors qu'ils sont heureux?
Mais je vai trop avant, & deviens indiscrette.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrette.

Ecoute, écoute enfin comme j'ai combatu,
Ecoute quels assauts brave encor ma vertu.

L'Amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune Cavalier, cet Amant que je donne,
Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et voi comme il se trouble au nom de son vainqueur,

A 3

Com-

Comme il le reconnoit.

LEONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je fors du respect pour blâmer cette flame.
Une grande Princesse à ce point s'oublier,
Que d'admettre en son cœur un simple Cavalier!
Et que diroit le Roi? que diroit la Castille?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes Fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang,
Avant que je m'abaïsse à dementir mon rang.
Je te répondrois bien que dans les belles ames,
Le seul mérite a droit de produire des flames,
Et si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser;
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage,
La surprise des sens n'abat point mon courage,
Et je me dis toujours qu'étant Fille de Roi,
Tout autre qu'un Monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre,
Je mis au lieu de moi Chimene en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée.
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui,
Si l'amour vie d'espérance il périt avec lui.
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture,
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour Mari,
Mon espérance est morte, & mon esprit guéri.
Je souffre cependant un tourment incroyable;
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable,
Je travaille à le perdre, & le perds à regret,
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne.
Je sens en deux partis mon esprit divisé;
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal, je le crains & souhaite,
Je n'ose en espérer qu'une joye imparfaite,

Ma

TRAGÉDIE.

Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire;
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent.
Mais puisque dans un mal si doux & si cuisant,
Votre vertu combat & son charme & sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits florans.
Espérez donc tout d'elle, & du secours du temps,
Espérez tout du Ciel; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L'INFANTE à Leonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LEONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis. Juste Ciel, d'où j'attens mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,
Cet hyménée à trois également importe.
Rens son effet plus prompt, ou mon ame plus forte;
D'un lien conjugal joindre ces deux Amans,
C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop; allons trouver Chimène,
Et par son entretien soulager notre peine.

SCÈNE III.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi,

Il vous fait Gouverneur du Prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez,
Qu'il fait récompenser les services passez

LE COMTE. [sommès ;

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans,
Qu'ils savent mal payer les services presens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite,
La faveur l'a pû faire autant que le mérite ;
Mais je dois ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand le Roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoûtez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre,
Rodrigue aime Chimène, & ce digne sujet
De ses affections est le plus cher Objet.
Consentez-y, Monsieur, & l'acceptez pour Gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts Rodrigue doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre Dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le Prince,
Montrez-lui comme il faut regir une Province,
Faire trembler par tout les Peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un Capitaine ;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des Nations,

At-

TRAGÉDIE.

Attaquer une Place, ordonner une Armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée:

LE COMTE.

Les exemples vivans font d'un autre pouvoir,
Un Prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appui.
Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos Ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire. [re;
Le Prince à mes côtes feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras.
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verroit...

D. DIEGUE.

Je le fai, vous servez bien le Roi.
Je vous ai vû combattre & commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met quelque difference.

LE COMTE.

Ce que je meritois, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux Courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

A 5

LE

LE CID,
LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! moi ?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Tempéraise Vieillard, aura sa récompense.

Il lui donne un soufflet.

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Achéve, & prens ma vie après un tel affront,
Le premier domb ma race ait vû rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

D. DIEGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu, fais lire au Prince, en dépit de l'Envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie.
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

S C E N E IV.

D. DIEGUE.

O Rage ! ô désespoir ! ô vicieuse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie,
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet Empire,
Tant de fois affirmé le trône de son Roi,

Tra-

Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi!
 O cruel souvenir de ma gloire passée!
 Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
 Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
 Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
 Comte, sois de mon Prince à présent Gouverneur,
 Ce haut rang n'admet point un homme sans hon-
 Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne, neur,
 Malgré le choix du Roi, m'en a su rendre indigne.
 Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glaise inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
 M'as servi de parade, & non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe pour me vanger en de meilleures mains.

S C E N E V.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon Père
 L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colère!

Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
 Je reconnois mon sang à ce noble courroux,
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte. [honte,
 Viens mon Fils, viens mon sang, viens reparer ma
 Viens me vanger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,
 Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,

LE CID,

Je le remets au tien pour vanger & punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage,
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
 Meurs, ou tuë. Au surplus, pour ne te point flater,
 Je te donne à combattre un homme à redouter.
 Je l'ai vû tout couvert de sang & de poussière
 Porter par tout l'effroi dans une Armée entière.
 J'ai vû par sa valeur cent escadrons rompus;
 Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
 Plus que brave Soldat, plus que grand Capitaine,
 C'est...

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEUGE.

Le Père de Chiméne.

D. RODRIGUE.

Le?

D. DIEUGE.

Ne réplique point, je connois ton amour,
 Mais qui peut vivre infame est indigne du jour.
 Plus l'Offenseur est cher, & plus grande est l'offense.
 Enfin tu fais l'affront, & tu tiens la vengeance,
 Je ne te dis plus rien. Vange-moi, vauge-toi,
 Montre toi digne Fils d'un Père tel que moi,
 Accablé des malheurs où le Destin me range,
 Je vais les déplorer; va, cours, vole, & nous vange.

SCENE VI.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur,
 D'une atteinte impreveuë aussi-bien que mortelle,
 Misérable vangeur d'une juste querelle,
 Et malheureux Objet d'une injuste rigueur,
 Je demeure immobile, & mon ame abatuë

Cède au coup qui me tuë.

Si près de voir mon feu récompensé,

O Dieu! l'étrange peine!

En cet affront mon Père est l'offensé,

Et l'Offenseur le Père de Chiméne!

Que

Que je sens de rudes combats !
 Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,
 Il faut vanger un Père, & perdre une Maîtresse,
 L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
 Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,
 Ou de vivre en infame,
 Des deux côtéz mon mal est infini.
 O Dieu ! l'étrange peine !
 Faut-il laisser un affront impuni ?
 Faut-il punir le Père de Chimène !

Père, Maîtresse, honneur, amour,
 Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
 Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie ;
 L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
 Cher & cruel espoir d'une ame généreuse,
 Mais ensemble amoureuse,
 Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
 Fer, qui cause ma peine !
 M'ès-tu donné pour vanger mon honneur ?
 M'ès-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.
 Je dois à ma Maîtresse aussi-bien qu'à mon Père ;
 J'attire en me vangeant sa haine & sa colère,
 J'attire ses mépris en ne me vangeant pas.
 A mon plus doux espoir l'un me rend infidelle,
 Et l'autre, indigne d'elle.
 Mon mal augmente à le vouloir guérir,
 Tout redouble ma peine.
 Allons mon ame, & puisqu'il faut mourir,
 Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir, sans tirer ma raison !
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
 Respecter un amour dont mon ame égarée
 Voit la perte assurée !
 N'écoutons plus ce penser suborneur
 Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'étoit déçu,
Je dois tout à mon Père avant qu'à ma Maîtresse.
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence,

Courons à la vangeance,
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
(Puis qu'aujourd'hui mon Père est l'offensé)
Si l'Offenseur est Père de Chimène.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE. [chaud

JE l'avouë entre nous, mon sang un peu trop
S'est trop ému d'un mot, & l'a porté trop
haut; [méde.

Mais puisque c'en est fait, le coup est sans re-

D. ARIAS.

Qu'aux volontez du Roi ce grand courage cède,
Il y prend grande part; & son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.

Aussi vous n'avez point de valable défense;
Le rang de l'Offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs & des soumissions,
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le Roi vous aime encor, appeaisez son courroux,
Il a dit, *je le veux.* Désobéirez-vous?

L E

TRAGÉDIE.

15

LE COMTE.

Monſieur, pour conſerver tout ce que j'ai d'eſtime,
Deſobeir un peu n'eſt pas un ſi grand crime,
Et quelque grand qu'il ſoit, mes ſervices preſens
Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on faſſe d'illuſtre & de conſiderable,
Jamais à ſon Sujet un Roi n'eſt redevable.
Vous vous flatez beaucoup, & vous devez ſavoir
Que qui ſert bien ſon Roi ne fait que ſon devoir.
Vous vous perdrez, Monſieur, ſur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puiffance d'un Roi.

LE COMTE.

Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſupplice,
Tout l'Etat périra, ſ'il faut que je periffe.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez ſi peu le pouvoir ſouverain...

LE COMTE.

D'un ſceptre qui ſans moi tomberoit de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perſonne.
Et ma tête en tombant feroit choir ſa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la Raiſon remette vos eſprits.
Prenez un bon conſeil.

LE COMTE.

Le conſeil en eſt pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout conſentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais ſongez que les Rois veulent être abſolus.

LE COMTE.

Le fort en eſt jetté, Monſieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc; puis qu'en vain je tâche à vous réſoudre,
Avec

LE CID,
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.
Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là Don Diégué satisfait.

Il est seul.

[naces,

Qui ne craint point la mort ne craint point les me-
J'ai le cœur au dessus des plus fières disgraces,
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien Don Diégué?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce Vicillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son temps ? le fais-tu ?

LE COMTE,

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,

Sais-tu que c'est son sang ? le fais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je

Je suis jeune, il est vrai. mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi? qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de mai-

LE COMTE.

[tre.

Sais tu bien qui je suis?

D, RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur,
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui vange son Père il n'est rien d'impossible,
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinoit ma Fille.

Je sai ta passion, & suis ravi de voir

Que tous ses mouvemens cèdent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime,

Et que voulant pour Gendre un Cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal.

Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,

On te croiroit toujours abatu sans effort,

Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie.

Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie?

LE

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.
Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.
As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir; & le Fils dégénéré
Qui survit un moment à l'honneur de son Père.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

Appaise, ma Chimène, appaise ta douleur,
Fais agir ta constance en ce coup de malheur,
Tu reverras le calme après ce foible orage,
Ton bonheur n'est convert que d'un peu de nuage,
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer,
Un orage si prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace,
Je n'en saurois douter, je peris dans le Port.
J'aimois, j'étois aimée, & nos Pères d'accord,
Et je vous en contoïis la charmante nouvelle
Au malheureux moment que naissoit leur querelle,
Dont le récit fatal, si tôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie,
Honneur impitoyable à mes plus chers desirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de soupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre,
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déjà le Roi les veut accommoder,
Et tu fais que mon ame à tes ennuis sensible,

Pour

Pour en tasis la source, y fera l'impossible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point,
De si mortels affronts ne se séparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence,
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence,
La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachez, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra D. Rodrigue & Chiméne,
Des Pères ennemis dissipera la haine,
Et nous verrons bien-tôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMENE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère,
D. Diègue est trop altier, & je connois mon Père,
Je sens couler des pleurs que je veux retenir,
Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? d'un Vieillard l'impuissante foiblesse?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup.
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,
Et deux mots de ta bouche arrêter sa colère.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui!
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage?
Soit qu'il cède, ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être, ou honteux ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimene a l'ame haute, & quoi qu'intéressée,
Elle ne peut souffrir une basse pensée.
Mais si jusques au jour de l'accommodement

Je

Je fais mon prisonnier de ce parfait Amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

C H I M E N E.

Ah, Madame! en ce cas je n'ai plus de souci.

S C E N E VI.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR,
LE PAGE.

PAge, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

L'INFANTE.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & lui....

C H I M E N E.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE

De ce Palais ils sont sortis ensemble.

C H I M E N E.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, & qui sembloient tout bas se quereller.

C H I M E N E.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

Elle sort.

S C E N E V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

Hélas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!
Je pleure ses malheurs, son Amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chiméne
Fait renaître à la fois mon espoir & ma peine,
Et leur division que je vois à regret
Dans mon esprit charmé jerte un plaisir secret.

L E O N O R.

Cette haute vertu qui regne dans votre ame,

Se

Se rend-elle si-tôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse & triomphante elle me fait la loi.
Porte-lui du respect puisqu'elle m'est si chère ;
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espère,
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un Amant que Chimene a perdu.

LEONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la Raison chez vous perd ainsi son usage !

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la Raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !
Et lors que le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LEONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux,
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sai que trop, mais si ma vertu cède,
Apprens comme l'amour flate un cœur qu'il possède.

Si Rodrigue un fois sort vainqueur du combat,
Si dessous la valeur ce grand Guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte ?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les Royaumes entiers tomberont sous ses loix.
Et mon amour flateur déjà me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Mores subjugués trembler en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau Conquerant.
Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
Porter de là les Mers ses hautes Destinées,
Du sang des Africains arroser ses lauriers.
Enfin tout ce qu'on dir des plus fameux Guerriers,
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LEONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'IN-

L E C I D,
L' I N F A N T E.

Rodrigue est offensé , le Comte a fait l'outrage,
Ils sont sortis ensemble , en faut-il davantage ?

L E O N O R.

Eh bien , ils se battront , puisque vous le voulez.
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L' I N F A N T E.

Que veux-tu ? je suis folle , & mon esprit s'égaré ,
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis ,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

S C E N E VI.

D. FERNAND , D. ARIAS , D. SANCHE,
D. ALONSE.

D. FERNAND.

L E Comte est donc si vain & si peu raisonnable !
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long temps entretenu.
J'ai fait mon pouvoir , Sire , & n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes Cieux ! Ainsi donc un Sujet téméraire
A si peu de respect & de soin de me plaire !
Il offense D. Diégué , & méprise son Roi !
Au milieu de ma Cour il me donne la loi !
Qu'il soit brave Guerrier , qu'il soit grand Capitaine ,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine.
Fût-il la valeur même , & le Dieu des combats
Il verra ce que c'est que de n'obeir pas.
Quoi qu'ait pû mériter une telle insolence ,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;
Mais puisqu'il en abuse , allez dès aujourd'hui ,
Soit qu'il résiste , ou non , vous assurer de lui.

D. Alonso rentre.

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle,
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.
Sire , dans la chaleur d'un premier mouvement
Un cœur si généreux se rend mal-aisément :

Il voit bien qu'il a tort , mais une âme si haute
N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taisez-vous, & foyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais; mais de grace encor, Sire,
Deux mots en sa defense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE,

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions.
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
Commandez que son bras nourri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes,
Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait fu, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses Sujets;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi,
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi,
Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il ose croire,
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur

Celui que de mon Fils j'ai fait le Gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême. (me,
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux Ennemis arborer les drapeaux,

Vers

Vers la bouche du Fleuve ils ont osé paroître.

D. A R I A S.

Les Mores ont appris par force à vous connoître,
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand Vainqueur.

D. F E R N A N D.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon Sceptre en depit d'eux régir l'Andaloufie,
Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujourns regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
Renverser aussi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. A R I A S.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre présence assure vos conquêtes;
Vous n'avez rien à craindre.

D. F E R N A N D.

Et rien à négliger,

Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la Garde aux murs & sur le Port,
C'est assez pour ce soir.

S C E N E VII.

D. F E R N A N D, D. S A N C H E, D. A R I A S,
D. A L O N S E.

D. A L O N S E.

Sire, le Comte est mort,
D. Diégué par son Fils a vangé son offense.

D. F E R N A N D.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance,
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. A L O N -

D. ALONSE.

Chiméne à vos genoux apporte sa douleur.
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel Capitaine.
Après un long service à mon État rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.

SCÈNE VIII.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE,
D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence.
Il a de vôtre Sceptre abatu le soutien,
Il a tué mon Père.

D. DIEGUE.

Il a vangé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses Sujets un Roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vangeance il n'est point de supplice.

P. Corn. II. Partie.

B

D.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir,
D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

à D. Diégué.

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

C H I M E N E.

Sire, mon Père est mort ; mes yeux ont vû son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
Ce sang qui tant de fois garantît vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force & sans couleur,
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma Fille, & sache qu'aujourd'hui
Ton Roi te veut servir de Père au lieu de lui.

C H I M E N E.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie,
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir,
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Meparloit par sa playe, & hâtoit ma poursuite,
Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Régne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposez aux coups de la temerité,
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang & brave leur mémoire.
Un si vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vangé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon Père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance,

Vous

Vous perdez en la mort d'un homme de son rang.
Vangez-la par une autre, & le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre Couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat,
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie
Lors qu'en perdant la force on perd aussi la vie,
Et qu'un long âge aprête aux hommes généreux
Au bout de leur carrière un-destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par tout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pû jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait presque à vos yeux.
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une Armée ennemie,
Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie.
Si je n'eusse produit un Fils digne de moi,
Digne de son pays, & digne de son Roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du ressentiment,
Si vanger un soufflet mérite un châtement,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête,
Quand le bras a failli l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras ;
Si Chimene se plaint qu'il a tué son Père,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pû faire.
Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.

B 2

Aux

Aux dépens de mon sang satisfaites Chiméne,
 Je n'y refuse point, je consens à ma peine,
 Et loin de murmurer d'un rigoureux decret,
 Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée
 Mérite en plein Conseil d'être délibérée.

Don Sauche, remettez Chiméne en sa maison,
 Don Diegue aura ma Cour, & sa soi pour prison.
 Qu'on me cherche son Fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand Roi, qu'un Meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma Fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos c'est croître mes malheurs.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.]

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as tu fait? où viens-tu, misera-
 D. RODRIGUE. [ble?

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
 De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
 Quoi? viens-tu jusqu'ici braver l'Ombre du Comte?
 Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte,
 Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton azile en la maison du Mort!
 Jamais un Meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon Juge.

Ne

Ne me regarde plus d'un visage étonné,
 Je cherche le trépas après l'avoir donné. [ne,
 Mon Juge est mon amour, mon Juge est ma Chimé-
 Je mérite la mort de mériter sa haine,
 Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
 Et l'arrêt de sa bouche, & le coup de sa main.

ELVIRE.

Fui plutôt de ses yeux, fui de sa violence,
 A ses premiers transports dérobe ta présence;
 Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens-
 Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher Objet à qui j'ai pu déplaire,
 Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère,
 Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
 Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chiméne est au Palais de pleurs toute baignée,
 Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
 Rodrigue, fui de grace, ôte-moi de souci.
 Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
 Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
 L'accuse d'y souffrir l'Assassin de son Père?
 Elle va revenir, elle vient, je la voi;
 Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUI, Madame, il vous faut de sanglantes victimes,
 Votre colère est juste, & vos pleurs légitimes,
 Et je n'entreprends pas, à force de parler,
 Ni de vous adoucir, ni de vous consoler;
 Mais si de vous servir je puis être capable,
 Employez mon épée à punir le coupable,
 Employez mon amour à vanger cette mort,
 Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuse!

B. 3

D. SAN-

L E C I D ,

D. SANCHE.

De grace acceptez mon service.

C H I M E N E .

J'offenserois le Roi qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
 Qu'assez souvent le crime échape à sa longueur;
 Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes.
 Souffrez qu'un Cavalier vous vange par les armes,
 La voye en est plus sûre, & plus prompte à punir.

C H I M E N E .

C'est le dernier remède, & s'il y faut venir,
 Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
 Vous serez libre alors de vanger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend,
 Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

S C E N E III.

C H I M E N E , E L V I R E .

C H I M E N E .

ENfin je me vois libre, & je puis sans contrainte
 De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
 Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
 Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaisirs.
 Mon Père est mort, Elvire, & la première épée
 Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
 Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
 La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
 Et m'oblige à vanger après ce coup funeste,
 Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

E L V I R E .

Reposez-vous, Madame.

C H I M E N E .

Ah! que mal à propos
 Dans un malheur si grand tu parles de repos!
 Par où sera jamais ma douleur apaisée,
 Si je ne puis haïr la main qui l'a causée,
 Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
 Si je poursuis un crime, aimant le Criminel?

E L -

E L V I R E.

Il vous prive d'un Père, & vous l'aimez encore!

C H I M E N E.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
 Ma passion s'oppose à mon ressentiment,
 Dedans mon ennemi je trouve mon Amant,
 Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
 Rodrigue dans mon cœur combat encor mon Père:
 Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
 Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant;
 Mais en ce dur combat de colère & de flamme,
 Il déchire mon cœur sans partager mon ame,
 Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
 Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
 Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige;
 Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,
 Mon cœur prend son parti; mais malgré son effort,
 Je sai ce que je suis, & que mon Père est mort.

E L V I R E.

Pensez-vous le poursuivre?

C H I M E N E.

Ah! cruelle pensée,
 Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
 Je demande sa tête, & crains de l'obtenir,
 Ma mort suivra la sienne, & je le veux punir.

E L V I R E.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique,
 Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

C H I M E N E.

Quoi, mon Père étant mort, & presque entre mes
 Son sang criera vengeance, & je ne l'aurai pas!
 Mon cœur honteusement surpris par d'autres char-
 mes,

Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes,
 Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
 Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

E L V I R E.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
 D'avoir moins de chaleur contre un Objet aimable,
 Contre un Amant si cher; vous avez assez fait,
 Vous avez vu le Roi, n'en pressez point l'effet,

B 4.

Ne.

Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me vange,
Et de quoi que nous flate un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire?

CHIMENE.

Je l'avouë.

ELVIRE.

Après tout que pensez-vous donc faire?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui.

S C E N E IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE,

ELVIRE.

D. RODRIGUE.

ET bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous? & qu'est ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment,

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Après, ne me répons qu'avecque cette épée!

CHI-

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon Père encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chimène.

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fai-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
Le Père par le fer, la Fille par la vuë!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir;
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attens pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irreparable effet d'une chaleur trop prompte
Deshonoroit mon Père, & me couvroit de honte,
Tu fais comme un soufflet touche un homme de
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur, [cœur;
Je l'ai vû, j'ai vangé mon honneur & mon Père,
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon Père & moi
Ma flame assez long temps n'ait combatu pour toi;
Juge de son pouvoir. Dans une telle offense
J'ai pû delibérer si j'en prendrois vengeance.
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt,
Je me suis accusé de trop de violence,
Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
Si je n'eusse opposé contre tous tes appas
Qu'un homme sans honneur ne te meritoit pas,

B. 5.

Qu'a-

Qu'après m'avoir cheri quand je vivois sans blâme,
 Qui m'aima généreux me haïroit infame,
 Qu'écouter ton amour, obeïr à sa voix,
 C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
 Je te le dis encor, & quoi que j'en soupire,
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,
 Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter,
 Pour effacer ma honte, & pour te meriter.
 Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire, (Père,
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois,
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
 Je sai qu'un Père mort t'arme contre mon crime,
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime.
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu
 Celui qui met sa gloire à l'avoir repandu.

C H I M E N E .

Ah, Rodrigue! il est vrai, quoi que ton Ennemie,
 Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie,
 Et de quelque façon qu'eclatent mes douleurs,
 Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
 Je sai ce que l'honneur, après un tel outrage,
 Demandoit à l'ardeur d'un genereux courage,
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,
 Mais aussi le faisant tu m'as appris le mien.
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire,
 Elle a vangé ton Père & soutenu ta gloire,
 Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger,
 Ma gloire à soutenir, & mon Père à vanger.
 Hélas! ton intérêt ici me desespere;
 Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon Père,
 Mon ame auroit trouvé, dans le bien de te voir,
 L'unique allègement qu'elle eût pû recevoir,
 Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
 Quand une main si chere eût essuyé mes larmes.
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
 Cet effort sur ma flâme à mon honneur est dû,
 Et cet affieux devoir dont l'ordre m'assassine,
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.
 Car enfin n'attens pas de mon affection
 De lâches sentimens pour ta punition.

De.

Dequoi qu'en ta faveur notre amour n'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne ;
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne.
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta Partie, & mon pas ton Bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre ; & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

Dequoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne,
Et pour vanger un Père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, croi-moi, c'est n'y répondre pas.
Ma main seule du tien a su vanger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ?
Tu t'es vangé sans aide, & tu m'en veux donner ?
Je suivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon Père, & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton desespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je fasse
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce ? [se,
Au nom d'un Père mort, ou de notre amitié,
Puni-moi par vengeance, ou du moins par pitié ;
Ton malheureux Amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

B 6.

D.

LE CID,
D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, & si peu les faux bruits ?
Quand on saura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie & l'imposture !
Force-les au silence, & sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire Envie
Elève au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit sortir mon honneur court hazard.
La seule occasion qu'aura la médifance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence ;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colére,
Je ferai mon possible à bien vanger mon Père ;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMENE.

O comble de misères !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos Pères !

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eût crû !

D.

D. RODRIGUE.

Chiméne , qui l'eût dit !

CHIMENE.

Que notre heur fût si proche , & si tôt se perdit !

D. RODRIGUE.

Et que si près du port , contre toute apparence ,
Un orage si prompt brisât notre espérance ?

CHIMENE.

Ah ! mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah , regrets superflus !

CHIMENE.

Va-t-en , encore un coup , je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu , je vai traîner une mourante vie ,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet , je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu , fors , & sur tout garde bien qu'on te voye.

ELVIRE.

Madame , quelques maux que le Ciel nous envoie..

CHIMENE.

Ne m'importune plus , laisse-moi soupirer ;
Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

SCENE V.

D. DIEGUE.

J'Amis nous ne goûtons de parfaite allegresse,
Nos plus heureux succès sont mêlez de tristesse,
Toujours quelques soucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte,
Je nage dans la joye , & je tremble de crainte.
J'ai vû mort l'Ennemi qui m'avoit outragé ,
Et je ne saurois voir la main qui m'a vangé.
En vain je m'y travaille , & d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis , je cours toutela Ville.
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce Vainqueur.

B 7

A

A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
 Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'une ombre,
 Et mon amour déchû par cet objet trompeur,
 Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
 Je ne découvre point de marques de sa fuite,
 Je crains du Comte mort les Amis & la suite,
 Leur nombre m'épouvante, & confond ma Raison;
 Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
 Justes Cieux! me trompai-je encore à l'apparence,
 Ou si je vois enfin mon unique espérance,
 C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucez,
 Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessez.

S C E N E VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, enfin le Ciel permet que je te voye!

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soupir à ma joye,
 Laisse-moi prendre haleine afin de te louer;
 Ma valeur n'a point lieu de te desavouer.
 Tu l'as bien imitée, & ton illustre audace
 Fait bien revivre en toi les Héros de ma race.
 C'est d'eux que tu descens, c'est de moi que tu viens,
 Ton premier coup d'épée égale tous les miens,
 Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
 Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
 Appui de ma vieillesse, & comble de mon heur,
 Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur,
 Viens bairer cette joue, & reconnoi la place
 Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvois pas moins,
 Etant sorti de vous & nourri par vos soins;
 Je m'en tiens trop heureux, & mon ame est ravie
 Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie?
 Mais parmi vos plaisirs ne foyez point jaloux
 Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.

Souf-

Souffrez qu'en liberté mon desespoir éclate;
 Assez & trop long-temps votre discours le flate,
 Je ne me repens point de vous avoir servi;
 Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
 Mon bras pour vous vanger armé contre ma flamme
 Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;
 Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
 Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
 Je t'ai donné la vie, & tu me rens ma gloire,
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le
 D'autant plus maintenant je te dois de retour. (jour,
 Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesses,
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de Maîtresses,
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se vange,
 Et vous m'osez pousser à la honte du change!
 L'infamie est pareille, & suit également
 Le Guerrier sans courage, & le perfide Amant.
 A ma fidélité ne faites point d'injure,
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure;
 Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus,
 Ma foi m'engage encor si je n'espère plus,
 Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas,
 Ton Prince & ton país ont besoin de ton bras.
 La Flote qu'on craignoit dans ce grand Fleuve entrée
 Croit surprendre la Ville & piller la Contrée,
 Les Mores vont descendre, & le flux & la nuit
 Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
 La Cour est en desordre, & le Peuple en alarmes.
 On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
 Dans ce malheur public mon bonheur a permis

Que

Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes Amis,
 Qui sachant mon affront, poussez d'un même zèle,
 Se venoient tous offrir à vanger ma querelle.
 Tu les as prevenus, mais leurs vaillantes mains
 Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande,
 C'est toi que veut pour Chef leur généreuse bande.

De ces vieux Ennemis va soutenir l'abord,
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort,
 Prens-en l'occasion puisqu'elle t'est offerte,
 Fai devoir à ton Roi son salut à ta perte.

Mais reviens en plutôt les Palmes sur le front,
 Ne borne pas ta gloire à vanger un affront,
 Porte-la plus avant, force par ta vaillance

Ce Monarque au pardon, & Chimène au silence,

Si tu l'aimes, apprens que revenir vainqueur,
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur. [les,

Mais le temps est trop cher pour le perdre en paro-
 Je t'arrête en discours, & je veux que tu voles.

Viens, sui moi, va combattre, & montrer à ton Roi
 Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

Fin du troisième Acte.

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE. (bien, Elvire ?

N'Est-ce point un faux bruit ? le fais-tu

ELVIRE. (l'admire,

Nous ne croiriez jamais comme chacun

Et porte jusqu'au Ciel d'une commune

De ce jeune Heros les glorieux exploits. [voix

Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte.

Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus

prompte.

Trois heures de combat laissent à nos Guerriers

Une victoire entiere, & deux Rois prisonniers ;

La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHI-

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix,
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces Nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du Peuple qui par tout fait sonner ses loüanges,
Le nomme de sa joye, & l'objet, & l'auteur,
Son ange tutelaire, & son Libérateur.

CHIMÈNE.

Et le Roi, de quel oeil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa presence;
Mais Don Diégué ravi lui présente enchaînéz,
Au nom de ce Vainqueur, ces Captifs couronnez,
Et demande grace à ce genereux Prince,
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colere affoiblie.
Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le louë, & mon cœur y consent!
Mon honneur est muet mon devoir impuissant.
Silence, mon amour, laisse agir ma colere.
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon Père;
Ces tristes vétemens où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits la valeur,
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crépes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me prescrit sa premiere victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
Et lors que mon amour prendra trop de pouvoit,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir;

At-

Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Moderez ces transports, voici venir l'Infante.

S C E N E II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR,
ELVIRE.

L'INFANTE.

JE ne viens pas ici consoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joye,
Et goûtez le bonheur que le Ciel vous envoie.
Madame, autre que moi n'a droit de soupirer;
Le peril dont Rodrigue a su vous retirer,
Et le salut public que nous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes.
Il a sauvé la Ville, il a servi son Roi,
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chiméne, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles,
Et je l'entens par tout publier hautement
Aussi brave Guerrier que malheureux Amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'il louë a su jadis te plaire,
Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes loix,
Et vanter sa valeur c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice;
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice,
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,
Je voi ce que je perds quand je voi ce qu'il vaut.
Ah, cruels déplaisirs à l'esprit d'une Amante!
Plus j'apprens son mérite, & plus mon feu s'aug-
mente.

Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'IN-

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime.
L'effort que tu te fis parut magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la Cour
Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui,
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance & l'amour d'un Peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, & la terreur du More;
Le Roi même est d'accord de cette vérité
Que ton Père en lui seul se voir ressuscité,
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi! pour vanger un Père est-il jamais permis
De livrer sa Patrie aux mains des Ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle legitime,
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser,
Celui qu'un Père mort t'obligeoit d'accuser,
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie,
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMENE.

Ah, ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté,
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoi que pour ce Vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoi qu'un Peuple l'adore, & qu'un Roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans Guerriers,
J'irai sous mes cypres accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand pour vanger un Père
Notre devoir attaque une tête si chère;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au Public les interêts du sang.
Non, croi-moi, c'est assez que d'éteindre ta flame,
Il sera trop puni, s'il n'est plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impole cette loi;
Aussi-bien que crois-tu que t'accorde le Roi?

CHI-

L E C I D,
C H I M E N E.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L' I N F A N T E.

Pense bien, ma Chimene, à ce que tu veux faire.
Adieu, tu pourras seule y penser à loisir.

C H I M E N E.

Après mon Père mort je n'ai point à choisir.

S C E N E III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND,

Généreux héritier d'une illustre Famille
Qui fut toujours la gloire & l'appui de Castille,
Race de tant d'Ayeux en valeur signalez,
Que l'essai de la tienne a si-tôt égalez,
Pour te récompenser ma force est trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays delivré d'un si rude Ennemi,
Mon Sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores defaits, avant qu'en ces alarmes
J'eusse pû donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton Roi
Le moyen, ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux Rois tes Captifs feront ta récompense,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma presence;
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,
Je ne t'envirai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cède,
Qu'il comble d'épouvante, & Grenade, & Toléde,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. R O D R I G U E.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte,
D'un si foible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand Roi,
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
Je fais trop que je dois au bien de votre Empire,
Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire,
Et quand je le perdrai pour un si digne objet,

Je.

Je ferai seulement le devoir d'un Sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage,
Et lors que la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès,
Souffre donc qu'on te louë, & de cette victoire,
Apprens-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant
Qui jeta dans la Ville un effroi si puissant
Une Troupe d'amis chez mon Pere assemblée
Sollicita mon ame encor toute-troublée...
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la Cour je hazardois ma tête,
Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à vanger ton offense,
Et l'Etat défendu me parle en ta défense.
Croi que dorénavant Chiméne a beau parler,
Je ne l'écoute plus, que pour la consoler.
Mais poursui.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette Troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt renfort
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage
Les plus épouvantez reprenoient de courage.
J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivez
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvez;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la Garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide mon stratagème,
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous

L'or-

L'ordre qu'on me voit suivre, & que je donne à tous.

Cette obscure clarte qui tombe des Etoiles
 Enfin avec le flux nous fait voir trente Voiles;
 L'onde s'enfle deffous, & d'un commun effort
 Les Mores & la Mer montent jusques au Port.
 On les laisse passer, tout leur paroît tranquille,
 Point de Soldats au Port, point aux murs de la Ville;
 Notre profond silence abusant leurs esprits,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris,
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
 Nous nous levons alors, & tous en même temps
 Pouffons jusques au Ciel mille cris éclatans.
 Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux repondent,
 Ils paroissent armez, les Mores se confondent,
 L'épouvante les prend à demi descendus,
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
 Ils couroient au pillage, & rencontrent la guerre;
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressions sur terre.
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
 Avant qu'aucun resiste, ou reprenne son rang.
 Mais bien-tôt malgré nous leurs Princes les rallient,
 Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient,
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur desordre, & leur rend leur vertu.
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs Alfanges,
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges,
 Et la Terre, & le Fleuve, & leur Flotte, & le Port
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits celebres
 Sont demeurez sans gloire au milieu des tenebres,
 Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il don-
 Ne pouvoit discerner où le Sort inclinoit! (noit,
 J'allois de tous côtez encourager les nôtres,
 Faire avancer les uns, & soutenir les autres,
 Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour,
 Et ne l'ai pû savoir jusques au point du jour;
 Mais enfin sa clarte montre notre avantage,
 Le More voit sa perte, & perd soudain courage,
 Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.

I's

Ils gagnent leurs vaisseaux , ils en coupent les cables ;
 Poullent jusques aux Cieux des cris épouvantables,
 Font retraite en tumulte , & sans considerer
 Si leurs Rois avec eux peuvent se retirer.
 Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte ,
 Le flux les apporta , le reflux les remporte ,
 Cependant que leurs Rois engagez parmi nous ,
 Et quelque peu des leurs tout percez de nos coups ,
 Disputent vaillamment & vendent bien leur vie ;
 A se rendre moi-même en vain je les convie ,
 Le cimenterre au poing ils ne m'ecoutent pas :
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs Soldats ,
 Et que seuls deormais en vain ils se défendent ,
 Je vous les envoyai tous deux en même temps ,
 Ils demandent le Chef , je me nomme , ils se rendent ,
 Et le combat cessa faute de combatans.
 C'est de cette façon que pour votre service...

S C E N E I V.

D. FERNAND , D. DIEGUE , D. RODRIGUE ,
 D. ARIAS , D. ALONSE , D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chiméne vient vous demander Justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse Nouvelle , & l'importun devoir !
 Va , je ne la veux pas obliger à te voir ;
 Pour tous remercimens il faut que je te chasse ,
 Mais avant que sortir , viens que ton Roi t'embrasse.

Don Rodrigue rentre.

D. DIEGUE.

Chiméne le poursuit , & voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime , & je vais l'éprouver.
 Montrez un œil plus triste.

SCE-

L É C I D,
S C E N E V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. SANCHE, D. ALONSE,
CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

ENfin foyez contente,
Chiméne, le succès repond à votre atrente.
Si de nos Ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus,
Rendez graces au Ciel qui vous en a vangée.

à Don Diégue.

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son ame,
Et ne vous permet plus de douter de sa flame.

CHIMENE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encor un immuable amour.
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joye ainsi que de tristesse,
Un excès de plaisirs nous rend tout languissans,
Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible,
Chimene, ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Et bien, Sire ajoutez cé comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur,
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trepas deroboit sa tête à ma poursuite.
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perduë, & mes desseins trahis.
Une si belle fin m'est trop injurieuse,

Je

Je demande sa mort, mais non-pas glorieuse,
 Non-pas dans un éclat qui l'éleve si haut,
 Non-pas au lit d'honneur, mais sur un échaffaut.
 Qu'il meure pour mon Père, & non pour la Patrie,
 Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
 Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,
 C'est s'immortaliser par une belle mort.

J'aime donc sa victoire, & je le puis sans crime,
 Elle assure l'Etat, & me rend ma victime,
 Mais noble, mais fameuse entre tous les Guerriers,
 Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
 Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
 Digne d'être immolée aux Manes de mon Père.

Helas ! à quel espoir me laissai-je emporter !
 Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
 Que pourroient contre lui des larmes qu'on méprise ?
 Pour lui tout votre Empire est un lieu de franchise.
 Là sous votre pouvoir tout lui devient permis,
 Il triomphe de moi comme des Ennemis ;
 Dans leur sang répandu la justice étouffée
 Aux crimes du Vainqueur sert d'un nouveau trophée,
 Nous en croissons la pompe, & le mépris des loix
 Nous fait suivre son char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma Fille, ces transports ont trop de violence,
 Quand on rend la justice on met tout en balance.
 On a tué ton Père, il étoit l'agresseur,
 Et la même équité m'ordonne la douceur.
 Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,
 Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître,
 Et ta flamme en secret rend grâces à ton Roi,
 Dont la faveur conserve un tel Amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi mon Ennemi ! l'objet de ma colère !
 L'auteur de mes malheurs, l'Assassin de mon Père !
 De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
 Qu'on me croit obliger, en ne m'écoulant pas !
 Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
 Sire, permettez-moi de recourir aux armes ;
 C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
 Et c'est aussi par là que je me dois vanger.

P. Corn. II. Partie.

C

A

Je

A tous vos Cavaliers je demande sa tête, [quête.
 Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je suis sa conquête.
 Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
 J'épouse le Vainqueur, si Rodrigue est puni.
 Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
 Sous couleur de punir un injuste attentat,
 Des meilleurs Combatans affoiblit un Etat.
 Souvent de cet abus le succès déplorable
 Opprime l'innocent, & soutient le coupable.
 J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
 Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux.
 Et quoi qu'air pût commettre un cœur si magnanime,
 Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

D. DIEGUE.

Quoi, Sire, pour lui seul vous renversez des loix
 Qu'a vû toute la Cour observer tant de fois?
 Que croira votre Peuple, & que dira l'Envie,
 Si sous votre défense il ménage sa vie,
 Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas [pas?
 Où tous les gens d'honneur cherchent un beau tré-
 De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire.
 Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire;
 Le Comte eut de l'audace, il l'en a sù punir,
 Il l'a fait en brave homme & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse, [ce,
 Mais d'un Guerrier vaincu mille prendroient la pla-
 Et le prix que Chiméne au Vainqueur a promis
 De tous mes Cavaliers feroit ses ennemis;
 L'opposer seul à tous feroit trop d'injustice,
 Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisi qui tu voudras, Chiméne, & choisi bien,
 Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne,
 Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
 Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
 Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui?
 Qui se hazarderoit contre un tel Adversaire?

Qui

Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'Assaillant,
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse,
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'instant?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il se délasse;
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plût jamais,
De moi ni de ma Cour il n'aura la présence.

Il parle à Dom Arias.

Vous seul des Combatans jugerez la vaillance.

Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et le combat fini m'amenez le Vainqueur.

Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine,

Je le veux de ma main présenter à Chimène,

Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi, Sire! m'imposer une si dure loi?

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouër ta plainte,
Si Rodrigue est Vainqueur, l'accepte sans contrainte.

Cesse de murmurer contre un Arrêt si doux,

Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton Epoux.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.



CHIMENE.

Uoi, Rodrigue, en plein jour ! d'où te vient cette audace ? [grace.

Va, tume perds d'honneur, retire-toi, de

D. RODRIGUE.

Je vai mourir, Madame, & vous viens en ce lieu, Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.

Cet immuable amour qui sous vos loix m'engage N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMENE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens, Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable, Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable ? Qui t'a rendu si foible, & qui le rend si fort ? Rodrigue va combattre, & se croit déjà mort ? Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon Père, Va combattre Don Sanche, & déjà desespere ? Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, & non-pas au combat, Et ma fidelle ardeur fait bien m'ôter l'envie, Quand vous cherchez ma mort, de defendre ma vie. J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras. Quand il faut conserver ce qui ne vous plait pas. Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle, Si j'eusse combatu pour ma seule querelle : Mais defendant mon Roi, son Peuple, & mon País, A me defendre mal, je les aurois trahis. Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie Qu'il en veuille sortir par une perfidie.

Main-

Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
 Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt;
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
 Je ne meritois pas de mourir de la vôtre.
 On ne me verra point en repousser les coups;
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous,
 Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutien-
 Je vais lui présenter mon estomac ouvert, [nent,
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
 Prescrit à ton amour une si forte loi,
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
 Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
 Quand on le saura mort, on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon Père
 Et te fait renoncer, malgré ta passion, [re,
 A l'espoir le plus doux de ma possession.
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte!
 Quelle inégalité ravale ta vertu?
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?
 Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage,
 Et traites-tu mon Père avec tant de rigueur,
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un Vainqueur?
 Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
 Et défens ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,
 Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets?
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre.
 On fait que mon courage ose tout entreprendre,
 Que ma valeur peut tout, & que dessous les Cieux
 Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux. [re,
 Non, non, en ce combat, quoi que vous vouliez croi-

Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
 Sans qu'on l'ote accuser d'avoir manque de cœur,
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
 On dira seulement ; *Il adoroit Chimène.*

*Il n'a pas voulu vivre & meriter sa haine ;
 Il a cédé lui-même à la rigueur du Sort
 Qui forçoit sa Maîtresse à poursuivre sa mort ;
 Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime,
 S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime,
 Pour vanger son honneur il perdit son amour.
 Pour vanger sa maîtresse il a quitté le jour,
 Préférant (quelque espoir qu'eût son ame asservie) ;
 Son honneur à Chimene, & Chimène à sa vie.*

Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
 Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat,
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
 Que tout autre que moi n'eût pû vous satisfaire.

CHIMENE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas
 Ta vie & ton honneur sont de foibles appas,
 Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
 Défens-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.
 Combats pour m'affranchir d'une condition
 Qui me donne à l'objet de mon aversion.
 Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
 Et si tu sens pour moi ton cœur encor épris,
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le
 prix.

Adieu, cemot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque Ennemi qu'à présent je ne dompte ?
 Paroissez Navarrois, Mores, & Castillans,
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans,
 Unissez-vous ensemble, & faites une Armée
 Pour combattre une main de la sorte animée,
 Jolgnez tous vos efforts contre un espoir si doux,
 Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCÈNE II.

L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance
 Qui fais un crime de mes feux !
 T'écouterai-je, Amour, dont la douce puissance
 Contre ce fier tyran fait revoïter mes vœux ?
 Pauvre Princesse, auquel des deux
 Dois-tu prêter obéissance ?
 Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
 Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de Roi.

Impitoyable Sort, dont la rigueur sépare
 Ma gloire d'avec mes desirs !
 Est-il dit que le choix d'une vertu si rare,
 Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?
 O Ciel ! à combien de soupirs
 Faut-il que mon cœur se prépare,
 Si jamais il n'obtient sur un si long tourment,
 Ni d'éteindre l'ardour, ni d'accepter l'Amant ?

Mais c'est trop de scrupule, & ma Raison s'étonne
 Du mépris d'un si digne choix. ne,
 Bien qu'aux Monarques seuls ma naissance me don-
 Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes loix.
 Après avoir vaincu deux Rois
 Pourrois-tu manquer de Couronne ?
 Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
 Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ?

Il est digne de moi, mais il est à Chiméne,
 Le don que j'en ai fait me nuit ;
 Entre-eux la mort d'un Père a si peunus de haine,
 Que le devoir du sang à regret le poursuit.
 Ainsi n'espérons aucun fruit
 De son crime ni de ma peine,
 Puisque pour me punir le Destin a permis
 Que l'amour dure même entre deux ennemis.

S C E N E III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Leonor?

LEONOR.

Vous applaudir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui?

LEONOR.

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage;
Vous savez le combat où Chimène l'engage.
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son Mari,
Votre espérance est morte, & votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor!

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'Amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des Amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un Père mort
N'a pu dans leurs esprits allumer le discord?
Car Chimène aisément montre par sa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas la poursuite.
Elle obtient un combat, & pour son Combatant
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses.
Don Sanche lui suffit, & mérite son choix,
Parce qu'il va s'armer pour la première fois.
Elle aime en ce duel son peu d'expérience;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance,
Et sa facilité vous doit bien faire voir

Qu'el-

Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
 Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
 Et l'autorise enfin à paroître appaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur
 A l'envi de Chimene adore ce Vainqueur.
 A quoi me refoudrai-je, Amante infortunée?

LEONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.
 Le Ciel vous doit un Roi, vous aimez un Sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue, un simple Gêtilhomme,
 Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme;
 Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
 C'est le valeureux Cid, le Maître de deux Rois.
 Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
 Mais pour ne troubler pas une si belle flamme,
 Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
 Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
 Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
 Allons encor un coup le donner à Chimène;
 Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
 Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, que je souffre, & que je suis à plaindre!
 Je ne sai qu'espérer & je vois tout à craindre.
 Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir,
 Je ne souhaite rien sans un prompt repentir;
 A deux Rivaux pour moi je fais prendre les armes,
 Le plus heureux succès me coûtera des larmes;
 Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le Sort,
 Mon Père est sans vengeance, ou mon Amant est

ELVIRE.

[mort.]

D'un & d'autre côté je vous vois soulagée,
 Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vangée,
 Et quoi que le Destin puisse ordonner de vous,

Il soutient votre gloire, & vous donne un Epoux.

CHIMENE.

Quoi ! l'objet de ma haine, ou de tant de colere,
L'Assassin de Rodrigue, ou celui de mon Pere ?
De tous les deux cotez on me donne un Mari,
Encor tout teint du sang que j'ai le plus cheri.
De tous les deux cotez mon ame se rebelle,
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puissant moteur du Destin qui m'outrage.
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice :
A temoigner toûjours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toûjours la mort de votre Amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence,
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le Roi vous force à suivre vos desirs.

CHIMENE.

Quand il fera vainqueur, crois-tu que je me rende ?
Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande,
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du Roi.
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chimene,
Et quoi qu'à sa victoire un Monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres Ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne souffre qu'on vous vange.
Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !
Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espere ?
La mort de votre Amant vous rendra-t-elle un Pere ?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur ?

Allez

Allez, dans le caprice où votre humeurs'obstine,
 Vous ne méritez pas l'Amant qu'on vous destine,
 Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux
 Vous laisser par sa mort D. Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
 Ne les redouble point par ce funeste augure,
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
 Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
 Non qu'une folle ardeur de son côté me panche,
 Mais s'il étoit vaincu je serois à D. Sanche,
 Cette apprehension fait naître mon souhait.
 Que vois-je, malheureuse? Elvire, c'en est fait.

SCÈNE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée....

CHIMENE.

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée?
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
 Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux?

Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre;
 Mon Père est satisfait, cesse de te contraindre.
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
 Mon ame au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis....

CHIMENE.

Tu me parles encore,
 Exécration d'un Heros que j'adore?
 Va, tu l'as pris en traître; un Guerrier si vaillant
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
 N'espère rien de moi, tu ne m'as point servi,
 En croyant me vanger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression, qui loin de m'écouter....

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter?

C 6.

Que

Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime, & ta vaillance?

S C E N E V L

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,
E L V I R E.

C H I M E N E.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû celer.
J'aimois, vous l'avez sù, mais pour vanger mon Père
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère.
Votre Majesté, Sire, elle-même a pû voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir,
Enfin Rodrigue est mort, & sa mort m'a changée,
D'implacable Ennemie, en Amante affligée;
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense!

Sire, si la pitié peut émuvoir un Roi,
De grace, revoquez une si dure loi.
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même;
Qu'en un Cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon Père & mon Amant.

D. D I E G U E.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouër par sa bouche un amour légitime.

D. F E R N A N D.

Chimène, fors d'erreur, ton Amant n'est pas mort,
Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. S A N C H E.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçuë.
Je venois du combat lui raconter l'issuë.
Ce généreux Guerrier dont son cœur est charmé,
Ne crains rien (m'a-t-il dit quand il m'a desarmé)
*Je laisserois plutôt ma victoire incertaine
Que de repandre un sang hazardé pour Chimène;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi,*

V a.

*Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du Vainqueur lui porter ton épée.*
Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a crû vainqueur me voyant de retour,
Et soudain sa colère a trahi son amour,
Avec tant de transport & tant d'impatience,
Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.

Pour moi, bien que vaincu, je me repete heureux.
Et malgré l'interêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'ai aimé encor ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma Fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un desaveu;
Une louïable honte en vain t'en sollicite,
Ta gloire est dégagée, & ton devoir est quitte,
Ton Père est satisfait, & c'étoit le vanger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le Ciel autrement en dispose;
Ayant tant fait pour lui fai pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un Epoux aimé si chèrement.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE,
L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

ELVIRE.

L'INFANTE.

Seche tes pleurs, Chiméne, & reçois sans tristesse
Ce généreux Vainqueur des mains de ta Princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame, mon amour n'emploira point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un Pere,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.

C 7

Faut-

Faut-il combattre encor mille & mille Rivaux,
 Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
 Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une Armée,
 Des Héros fabuleux passer la renommée?
 Si mon crime par là se peut enfin laver,
 J'ose tout entreprendre, & puis tout achever.
 Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
 Ne se peut appaiser sans la mort du coupable,
 N'armez plus contre moi le pouvoir des Humains;
 Ma tête est à vos pieds, vangez-vous par vos mains.
 Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible,
 Prenez une vengeance à tout autre impossible;
 Mais du moins que ma mort suffise à me punir,
 Ne me bannissez point de votre souvenir;
 Et puisque mon trépas conserve votre gloire,
 Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
 Et dites quelquefois, en déplorant mon sort,
S'il ne m'avoit aimée il ne seroit pas mort.

C H I M E N E .

Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouër, Sire,
 Je vous en ai trop dit, pour m'en pouvoir dédire,
 Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
 Et quand un Roi commande, on lui doit obéïr.
 Mais à quoi que déjà vous m'avez condamnée,
 Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée,
 Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
 Toute votre justice en est-elle d'accord?
 Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,
 De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
 Et me livrer moi-même au reproche éternel
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. F E R N A N D .

Le temps assez souvent a rendu légitime
 Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
 Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui;
 Mais quoi que sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
 Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire
 Pour lui donner si-tot le prix de sa victoire.
 Cet hymen differé ne rompt point une loi,
 Qui sans marquer de temps lui destine ta foi.
 Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

Ro-

Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon Armée, & ravager leur terre.
A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi,
Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour
Roi.

Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidelle,
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle,
Et par tes grands exploits fai-toi si bien piler,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, & pour votre service.
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accom-
plisse;

Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espere en ton courage, espere en ma promesse,
Et possédant déjà le cœur de ta Maitresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre
toi,

Laisse faire le temps, ta vaillance, & ton Roi.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



E X A M E N

D U C I D.

CE Poëme a tant d'avantages du côté du Sujet, & des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses Auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite, & ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de mes Ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière vérité des Règles, & depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos Théâtres, l'Histoire, ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux Tragédies parfaites, & dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les Anciens & les Modernes. Il les assemble même plus fortement, & plus noblement, que les espèces que pose ce Philosophe. Une Maitresse que son devoir force à poursuivre la mort de son Amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives & plus allumées, que tout ce qui peut se passer entre un Mari & sa Femme, une Mère & son Fils, un Frère & sa Sœur; & la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affoiblir, & à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé, & de plus aimable; que cette médiocre bonté, capable d'une foiblesse & même d'un crime, où nos Anciens étoient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des Rois & des Princes. dont ils faisoient
leurs

leurs Héros, afin que ces taches & ces forfaits défigurant ce qu'ils leur laissoient de vertu, s'accommodassent au goût & aux souhaits de leurs Spectateurs, & fortifiassent l'horreur qu'ils avoient conçue de leur domination, & de la Monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion. Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là; & si la présence de son Amant lui fait faire quelque faux pas; c'est une glissade dont elle se relete à l'heure même, & non seulement elle connoît si bien sa faute qu'elle nous en avertit; mais elle fait un prompt desaveu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son Amant après qu'il a tué son Père; elle avouë que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore & le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son pouvoir lors qu'elle est en présence du Roi. S'il lui échape de l'encourager au combat contre Don Sanche par ces paroles,

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est
le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment; mais si-tôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son ame, & que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu & son amour tout ensemble, & demande au Ciel que le combat se termine,

Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle panche du côté de Rodrigue, de peur d'être à D. Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle

qu'elle a faite un peu auparavant, que malgré la loi de ce combat, & les promesses que le Roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis, s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour avès qu'elle le croit mort, est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son Amant, & elle ne se tait qu'après que le Roi l'a différée, & lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement; mais quand les Rois parlent, c'en est une de contradiction. On ne manque jamais à leur applaudir, quand on entre dans leurs sentimens, & le seul moien de leur contredire avec le respect qu'on leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressans, qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir, lors que le tems en sera venu, & conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement, qu'on ne peut encore déterminément prévoir.

Il est vrai que dans ce Sujet il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chiméne. Il est historique, & a plû en son tems; mais bien sûrement il déplairoit au nôtre, & j'ai peine à voir que Chiméne y consente chez l'Auteur Espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la Comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'Histoire, j'ai crû ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet, & ce n'étoit que par là que je pouvois accorder la bien-seance du Théâtre avec la vérité de l'événement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa Maîtresse ont quelque chose qui choque cette bien-seance de la part de celle qui les souffre. La rigueur du devoir vouloit qu'elle refusât de lui parler, & s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter; mais permettez-moi de dire avec un des premiers esprits de nôtre Siècle, que leur conversation est remplie de si beaux sentimens, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, & que ceux qui l'ont connu, l'ont toléré. J'irai plus outre, & dirai que tous presque ont souhaité que ces entretiens se

fissent,

fissent, & j'ai remarqué aux premières représentations, que lors que ce malheureux Amant se presentoit devant elle, il s'élevoit un certain frémissement dans l'Assemblée, qui marquoit une curiosité merveilleuse, & un redoublement d'attention pour ce qu'ils avoient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit qu'il y a des absurditez qu'il faut laisser dans un Poëme, quand on peut espérer qu'elles seront bien reçues, & il est du devoir du Poëte en ce cas de les couvrir de tant de brillants, qu'elles puissent éblouir. Je laisse au jugement de mes Auditeurs, si je me suis assez bien acquité de ce devoir, pour justifier par là ces deux Scenes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées; mais outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'Espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos Poëmes ramperoiént souvent, & les grandes douleurs ne mettroient dans la bouche de nos Acteurs, que des exclamations, & des helas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, & cette protestation de se laisser tuer par Don Sanche, ne me plairoient pas maintenant. Ces beautés étoient de mise en ce temps-là, & ne le seroient plus en celui-ci. La première est dans l'original Espagnol, & l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur, mais je serois scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur nôtre Théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pense touchant l'Infante, & le Roi; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paroît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le Comte après le soufflet donné, & n'en voye pas des Gardes à D. Diègue & à son Fils. Surquoi on peut considerer, que D. Fernand tant le premier Roi de Castille, & ceux qui en avoient été Maîtres avant lui, n'ayant eu titre que de Comtes, il n'étoit peut-être pas assez absolu sur les Grands Seigneurs de son Royaume, pour le pouvoir faire. Chez D. Guillen de Castro qui a traité ce Sujet avant moi, & qui devoit mieux connoître que moi

quelle

quelle étoit l'autorité de ce premier Monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence, & en celle de deux Ministres d'Etat, qui lui conseillent, après que le Comte s'est retiré fièrement & avec bravade, & que D. Diegue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'Amis dans les Asturies, qui se pourroient revolter, & prendre parti avec les Maures, dont son Etat, est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, & recommande le secret à ces deux Ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis crû bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne feroit en ce temps-ci, où l'autorité Royale est plus absolue. Je ne pense pas non-plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme de nuit dans sa Ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puis qu'on faisoit bonne garde sur les murs & sur le port: mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, & de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimène avant que de le permettre à D. Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire-dédire de la demande de ce combat, qu'un Arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paroît, en ce qu'après la victoire de Rodrigue, il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole, & la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la Regle des vingt & quatre heures presse trop les incidents de cette Piece. La mort du Comte & l'arrivée des Maures s'y pouvoient entre-suivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise, qui n'a point de communication, ni de mesures à prendre avec le reste; mais il n'en va pas ainsi du combat de D. Sanche, dont le Roi étoit le maître, & pouvoit lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avoit assez fatigué Rodrigue toute la nuit, pour mériter deux ou trois jours de repos, & même il y avoit quelque apparence qu'il n'en étoit pas échappé sans blessures, quoique

que je n'en aye rien dit , parce qu'elles n'auroient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même Regle presse aussi trop Chimène de demander justice au Roi la seconde fois. Elle l'avoit fait le soir d' auparavant , & n'avoit aucun sujet d'y retourner le lendemain matin , pour en importuner le Roi , dont elle n'avoit encore aucun lieu de se plaindre , puisqu'elle ne pouvoit encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le Roman lui auroit donné sept ou huit jours de patience , avant que de l'en presser de nouveau ; mais les vingt & quatre heures ne l'ont pas permis. C'est l'incommodité de la Regle. Passons à celle de l'Unité de lieu , qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette Pièce.

Je l'ai placé dans Séville , bien que D. Fernand n'en ait jamais été le maître , & j'ai été obligé à cette falsification , pour former quelque vrai-semblance à la descente des Maures , dont l'Armée ne pouvoit venir si vite par terre , que par eau. Je ne voudrois pas assurer toutefois que le flux de la Mer monte effectivement jusque-là ; mais comme dans notre Seine il fait encore plus de chemin , qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette Ville , cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous , pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir le défaut que j'ai marqué ailleurs , qu'ils se présentent d'eux-mêmes , sans être appellez dans la Pièce directement , ni indirectement , par aucun Acteur du premier Acte. Ils ont plus de justesse dans l'irregularité de l'Auteur Espagnol. Rodrigue n'osant plus se montrer à la Cour les va combattre sur la frontiere , & ainsi le premier Acteur les va chercher , & leur donne place dans le Poëme ; au contraire de ce qui arrive ici , où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus , & lui donner moyen de rendre à son Roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grace. C'est une seconde incommodité de la Regle dans cette Tragedie.

Tout

Tout s'y passe donc dans S. ville, & garde ainsi quelque espece d'unité de lieu en general, mais le lieu particulier change de Scene en Scene, & tantôt c'est le Palais du Roi, tantôt l'Appartement de l'Infante, tantôt la maison de Chiméne, & tantôt une rue, ou Place publique. On le dit termine aisément pour les Scenes détachées, mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier Acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le Comte & D. Diegue se querellent au sortir du Palais, cela se peut passer dans une rue; mais après le soufflet reçu, D. Diegue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, en attendant que son Fils survienne; qu'il ne soit tout aussi-tôt environné de Peuple, & ne reçoive l'offre de quelques Amis. Ainsi il seroit plus à propos qu'il se plaignit dans sa maison où le met l'Espagnol, pour laisser aller ses sentimens en liberté; mais en ce cas il faudroit délier les Scenes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au Theatre, & suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, & quelquefois il faut presumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperoient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'Auditeur. Ainsi par une fiction de Theatre, on peut s'imaginer que D. Diegue & le Comte sortant du Palais du Roi, avancent toujours en se querellant, & sont arrivés devant la maison de ce premier, lors qu'il reçoit le soufflet, qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction Poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la Place publique, & disons que le concours du Peuple autour de lui après cette offense, & les offres de service que lui font les premiers Amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le Roman ne doit pas oublier, mais que ces menus actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le Poëte s'en embarrasse sur la Scene. Horace l'en dispense par ces Vers.

Hoc

Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor,
Pleraque negligat.

Et ailleurs,

Semper ad eventum festinet,

C'est ce qui m'a fait négliger au troisième Acte de donner à D. Diègue, pour aide à chercher son Fils, aucun des cinq cens Amis qu'il avoit chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnoient, & même que quelques autres le cherchoient pour lui d'un autre côté ; mais ces accompagnemens inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action : ces sortes d'accompagnemens, dis-je, ont toujours mauvaise grace au Théâtre, & d'autant plus, que les Comédiens n'emploient à ces Personnages muets que leurs moucheurs de chandelles, & leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funeraillles du Comte étoient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la Pièce, soit que le corps ait demeuré en présence dans son Hôtel, en attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention, & rempli l'Auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai crû plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre Scènes du premier Acte dont je viens de parler, & je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un, ni à l'autre, & que la plupart des Spectateurs laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu & entendu de pathétique en ce Poëme, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose a la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit D. Diègue, & cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'acquiescer & de conserver à mon
pre-

premier Acteur l'amitié des Auditeurs, si nécessaire pour réussir au Théâtre. L'indignité d'un affront fait à un Vieillard, chargé d'années & de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé, & cette mort qu'on vient dire au Roi tout simplement sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la compassion qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, & ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux Amant, qu'ils ont vu forcé par ce qu'il devoit à son honneur, d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt & la tendresse de son amour.



OBSERVATIONS
DE M. DE SCUDERY,
SUR LE CID.

P. Corn. II. Partie.

D

OBSERVATIONS SUR LE CID.

UL est de certaines Pièces , comme de certains animaux qui sont en la Nature, qui de loin semblent des Etoiles, & qui de près ne sont que des vermisses. Tout ce qui brille n'est pas toujours précieux, on voit des beautés d'illusion, comme des beautés effectives, & souvent l'apparence du bien, se fait prendre pour le bien même. Aussi ne m'étonnai-je pas beaucoup, que le peuple qui porte le jugement dans les yeux, se laisse tromper par celui de tous les sens, le plus facile à decevoir: Mais que cette vapeur grossiere, qui se forme dans le Parterre, ait pu s'élever jusqu'aux Galleries, & qu'un fantôme ait abusé le savoir comme l'ignorance, & la Cour aussi bien que le Bourgeois, j'avoie que ce prodige m'étonne, & que ce n'est qu'en ce bizarre événement, que je trouve **LE CID** merveilleux. Mais comme autrefois un Macedonien, appella de Philippe préoccupé, à Philippe mieux informé, je conjure les honnêtes gens, de suspendre un peu leur jugement, & de ne condamner pas, sans les ouïr, les **SOPHONISBES**, les **CESARS**, les **CLEOPATRES**, les **HERCULES**, les **MARIANES**; les **CLEOMEDONS**, & tant d'autres illustres **HEROS**, qui les ont charmez sur le Theatre. Pour moi, quelque éclatante que me parût la gloire du Cid, je la regardois comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air, presque aussitôt que le Soleil en a fait la riche & trompeuse impression sur la Nuë; je n'avois garde de concevoir aucune envie, pour ce qui me faisoit pitié: ni de faire voir à personne, les taches que j'appercevois en cet Ouvrage. Au contraire, comme sans vanité je suis bon & généreux, je donnois des sentimens à

tout le monde, que je n'avois pas moi-même : je faisois croire aux autres, ce que je ne croyois point du tout ; & je me contentois de connoître l'erreur sans la refuter, & la vérité sans m'en rendre l'Evangéliste. Mais quand j'ai vu que cet Ancien qui nous a dit, que la prospérité trouve moins de personnes qui la sachent souffrir que les infortunes, & que la moderation est plus rare que la patience, sembloit avoir fait le Portrait de l'Auteur du Cid, quand j'ai vu, dis-je, qu'il se défioit d'autorité privée ; qu'il parloit de lui, comme nous avons accoutumé de parler des autres, qu'il faisoit même imprimer les sentimens avantageux qu'il a de soi ; & qu'il semble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus grands Esprits de son Siecle, de leur presenter la main gauche : j'ai crû que je ne pouvois sans injustice & sans lâcheté, abandonner la cause commune, qu'il étoit à propos de lui faire lire, cette inscription, tant utile, qu'on voyoit autrefois gravée sur la porte de l'un des Temples de la Grece.

C O N N O I S - T O I T O I
M E M E.

Ce n'est pas que je veuille combattre ses mépris par des outrages. Cette espece d'armes ne doit être employée, que par ceux qui n'en ont point d'autres : & quelque nécessité que nous ayons de nous défendre, je ne tiens pas qu'il soit glorieux d'en user, J'attaque le Cid, & non pas son Auteur ; j'en veux à son Ouvrage, & non point à sa personne ; Et comme les combats & la civilité ne sont pas incompatibles, je veux baiser le fleuret, dont je pretends lui porter une botte franche : je ne fais ni une Satyre, ni un Libelle diffamatoire, mais de simples OBSERVATIONS ; & hors les paroles qui seront de l'essence de mon Sujet, il ne m'en échappera pas une, où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie d'en user avec la même retenue s'il me répond, parce que je ne saurois ni dire ni souffrir d'injures ; je pretens donc prouver contre cette piece du C I D.

Que

*Que le Sujet n'en vaut rien du tout ,
Qu'il choque les principales regles du Poëme Dramati-
que ,*

Qu'il manque de jugement en sa conduite ,

Qu'il a beaucoup de mechans vers ,

Que presque tout ce qu'il a de beautez sont dérobées ,

*Et qu'ainsi l'estime qu'on en fait est injuste. Mais
après avoir avancé cette proposition , étant obligé
de la soutenir , voici par où j'entreprends , de le faire
avec honneur.*

Ceux qui veulent abatre quelqu'un de ces superbes Edifices , que la vanité des hommes élève si haut , ne s'amusent point à briser des Colomnes , ou rompre des Balustrades , mais ils vont droit en sapper les fondemens , afin que toute la Masse du Bâtiment , croule , & tombe en une même heure. Comme j'ai le même dessein , je veux les imiter en cette occasion : & pour en venir à bout , je veux dire , que le sentiment d'Aristote , & celui de tous les Savans qui l'ont suivi , établit pour maxime indubitable , que l'invention est la principale partie , & du Poëte , & du Poëme : Cette vérité est si assurée , que le Nom même de l'un & de l'autre , tire son Étymologie d'un verbe Grec , qui ne veut rien dire que fiction. De sorte que le Sujet du Cid , étant d'un Auteur Espagnol , si l'invention en étoit bonne , la gloire en apartiendrait à Guillen de Castro , & non pas à son Traducteur François. Mais tant s'en faut que j'en demeure d'accord , que je soutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La Tragedie , composée selon les regles de l'Art , ne doit avoir qu'une action principale , à laquelle tendent , & viennent aboutir toutes les autres , ainsi que les lignes se vont rendre , de la circonférence d'un Cercle à son Centre ; Et l'Argument en devant être tiré de l'Histoire ou des Fables connues (selon les préceptes qu'on nous a laissez) on n'a pas dessein de surprendre le Spectateur , puis qu'il fait déjà ce qu'on doit représenter. Mais il n'en va pas ainsi de la Tragi-comédie , car bien

qu'elle n'ait presque pas été connue de l'Antiquité, néanmoins puis qu'elle est comme un composé de la Tragédie & de la Comédie, & qu'à cause de sa fin, elle semble même pencher plus vers la dernière, il faut que le premier Acte, dans cette espèce de Poème, embrouille une intrigue, qui tienne toujours l'esprit en suspens, & qui ne se démêle qu'à la fin de tout l'Ouvrage. Ce Nœud Gordien n'a pas besoin d'avoir un Alexandre dans le Cid pour le dénouer. Le Père de Chimene y meurt presque dès le commencement; dans toute la Pièce, Elle ni Rodrigue ne poussent, & ne peuvent pousser, qu'un seul mouvement: on n'y voit aucune diversité; aucune intrigue; aucun Nœud; Et le moins clairvoyant des Spectateurs, devine, ou plutôt voit, la fin de cette Avanture, aussi-tôt qu'elle est commencée. Et par ainsi je pense avoir montré bien clairement, que le Sujet n'en vaut rien du tout, puis que j'ai fait connoître qu'il manque de ce qui le pouvoit rendre bon, & qu'il a tout ce qui le pouvoit rendre mauvais. Je n'aurai pas plus de peine, à prouver qu'il choque les principales Regles Dramatiques, & j'espère le faire avouer à tous ceux qui voudront se souvenir après moi, qu'entre toutes les regles dont je parle, celle qui sans doute est la plus importante, & comme la fondamentale de tout l'Ouvrage, est celle de la vrai-semblance. Sans elle, on ne peut être surpris, par cette agréable tromperie, qui fait que nous semblons nous intéresser, aux bons ou mauvais succès de ces Heros imaginaires. Le Poète, qui se propose pour sa fin, d'emouvoir les passions de l'Auditeur, par celles des Personnages, quelque vives, fortes, & bien poussées qu'elles puissent être, n'en peut jamais venir à bout (s'il est judicieux) lors que ce qu'il veut imprimer en l'ame, n'est pas vrai-semblable. Aussi ces Grands Maîtres anciens, qui m'ont appris ce que je montre ici à ceux qui l'ignorent, nous ont toujours enseigné, que le Poète, & l'Historien, ne doivent pas suivre la même route: & qu'il vaut mieux que le

le premier traite un Sujet vrai-semblable , qui ne soit pas vrai , qu'un vrai , qui ne soit pas vrai-semblable. Je ne pense pas qu'on puisse choquer une Maxime , que ces grands hommes ont établie , & qui satisfait si bien le jugement. C'est pourquoi , j'ajoute après l'avoir fondée , en l'esprit de ceux qui la lisent , qu'il est vrai que Chimene épousa le Cid , mais qu'il n'est point vrai-semblable , qu'une fille d'honneur , épouse le meurtrier de son Père. Cet événement étoit bon pour l'Historien , mais il ne valoit rien pour le Poète : & je ne crois pas qu'il suffisè de donner des repugnances à Chimene ; de faire combattre le devoir contre l'amour ; de lui mettre en la bouche mille antitheses sur ce sujet ; ni de faire intervenir l'autorité d'un Roi ; car enfin , tout cela n'empêche pas qu'elle ne se rende parricide , en se resolvant d'épouser le meurtrier de son Père. Et bien que cela ne s'acheve pas sur l'heure , la volonté (qui seule fait le mariage) y paroît tellement portée , qu'enfin Chimene est une parricide. Ce Sujet ne peut être vrai-semblable ; & par conséquent , il choque une des principales regles du Poème. Mais pour appuyer ce raisonnement , de l'autorité des Anciens , je me souviens encore que le mot de Fable , dont Aristote s'est servi pour nommer le Sujet de la Tragedie , quoi qu'il ne signifie dans Homere , qu'un simple discours , par tout ailleurs est pris pour le recit de quelque chose fausse , & qui pourtant conserve une espece de verité : telles sont les Fables des Poëtes , dont au temps d'Aristote (& même devant lui) les Tragiques se servoient souvent , pour le Sujet de leurs Poèmes , n'ayant nul égard à ce qu'elles n'étoient pas vrayes , mais les considerant seulement , comme vrai semblables. C'est pourquoi , ce Philosophe remarque , que les premiers Tragiques , ayant accoutumé de prendre des Sujets par tout , sur la fin , ils s'étoient retranchez à certains qui étoient , ou pouvoient être rendus vrai-semblables : & qui presque pour cette raison , ont été tous traitez , & même par divers Auteurs. Comme

me Medée , Alcmeon , Oedipe , Oreste , Meleagre , Thyeste , & Thelephe. Si bien qu'on voit , qu'ils pouvoient changer ces Fables comme ils vouloient , & les accommoder à la vrai-semblance. Ainsi Sophocle , Æschyle , & Euripide , ont traité la Fable de Philoctete bien diversement : ainsi celle de Medée , chez Seneque , Ovide , & Euripide , n'étoit pas la même. Mais il étoit quasi de la Religion , & ne leur étoit pas permis de changer l'Histoire , quand ils la traitoient , ni d'aller contre la vérité. Tellement , que ne trouvant pas toutes les Histoires vrai-semblables (quoi que vrayes) & ne pouvant pas les rendre telles , ni changer leur nature , ils s'attachoient fort peu à les traiter , à cause de cette difficulté : & prenoient pour la plupart des choses fabuleuses , afin de les pouvoir disposer vrai-semblablement. De là , ce Philosophe montre , que le métier du Poëte est bien plus difficile que celui de l'Historien : parce que celui-ci raconte simplement les choses , comme en effet elles sont arrivées , au lieu que l'autre les représente (non pas comme elles sont) mais bien comme elles ont dû être. C'est en quoi l'Auteur du Cid a failli , qui trouvant dans l'Histoire d'Espagne que cette fille avoit épousé le meurtrier de son Père , devoit considerer , que ce n'étoit pas un sujet d'un Poëme accompli , parce qu'étant historique , & par conséquent vrai , mais non pas vrai-semblable , d'autant qu'il choque la Raison & les bonnes mœurs , il ne pouvoit pas le changer , ni le rendre propre au Poëme dramatique. Mais comme une erreur en appelle une autre , pour observer celle des vingt-quatre heures (excellente quand elle est bien entendue) l'Auteur François bronche plus lourdement que l'Espagnol , & fait mal en pensant bien faire. Ce dernier , donne au moins quelque couleur à sa faute , parce que son Poëme étant irregulier , la longueur du temps , qui rend toujours les douleurs moins vives , semble en quelque façon , rendre la chose plus vrai-semblable. Mais faire arriver en vingt-quatre heures la mort d'un pere ,

&

& les promesses de mariage de sa fille, avec celui qui l'a tué ; & non pas encore sans le connoître, non pas dans une rencontre inopinée, mais dans un duel dont il étoit l'appellant ; c'est (comme a dit bien agreablement un de mes Amis) ce qui loin d'être bon dans les vint-quatre heures, ne seroit par suportable dans les vint-quatre ans. Et par conséquent, je le redis encore une fois, la regle de la vrai-semblance n'est point observée, quoi qu'elle soit absolument nécessaire. Et veritablement toutes ces belles actions que fit le Cid en plusieurs années, sont tellement assemblées par force en cette Piece, pour la mettre dans les vint-quatre heures, que les Personnages y semblent des Dieux de machine, qui tombent du Ciel en Terre : car enfin, dans le court espace d'un jour naturel, on élit un Gouverneur au Prince de Castille ; il se fait une querelle & un combat, entre D. Diegue & le Comte, autre combat de Rodrigue & du Comte ; un autre de Rodrigue contre les Mores ; un autre contre D. Sanche ; & le mariage se conclut entre Rodrigue & Chimene : je vous laisse à juger, si ne voila pas un jour employé, & si l'on n'auroit pas grand tort d'accuser tous ces personnages de paresse ; il est du sujet du Poëme Dramatique, comme de tous les corps physiques, qui pour être parfaits, demandent une certaine grandeur, qui ne soit ni trop vaste, ni trop resserrée. Ainsi lors que nous observons un Ouvrage de cette nature, il arrive ordinairement à la memoire, ce qui arrive aux yeux qui regardent un objet. Celui qui voit un corps d'une diffuse grandeur, s'attachant à en remarquer les parties, ne peut pas regarder à la fois ce grand tout qu'elles composent ; de même, si l'action du Poëme est trop grande, celui qui la contemple, ne sauroit la mettre tout ensemble dans sa memoire ; comme au contraire, si un corps est trop petit, les yeux qui n'ont pas loisir de le considerer, parce que presque en même temps, l'aspect se forme & s'évanouit, n'y trouvent point de volupté. Ainsi dans le Poëme, qui est l'objet

de la memoire, comme tous les corps le sont des yeux, cette partie de l'ame, ne se plait non plus à remarquer, ce qui n'admet pas son office, que ce qui l'excede. Et certainement, comme les corps pour être beaux, ont besoin de deux choses, savoir de l'ordre & de la grandeur, & que pour cette raison Aristote nie qu'on puisse appeler les petits hommes beaux, mais oui bien agreables; parce que quoi qu'ils soient bien proportionnez, ils n'ont pas néanmoins cette taille avantageuse, necessaire à la beauté: de même, ce n'est pas assez que le Poëme ait toutes ses parties disposées avec soin, s'il n'a encore une grandeur si juste, que la memoire la puisse comprendre sans peine. Or quelle doit être cette grandeur? Aristote dont nous suivons autant le jugement, que nous nous moquons de ceux qui ne le suivent point l'a determinée dans cet espace de temps, qu'on voit qu'enferment deux Soleils: en sorte, que l'action qui se represente, ne doit ni excéder, ni être moindre, que ce temps qu'il nous prescrit. Voila pourquoi autrefois Aristophane Comique Grec, se moquoit d'Æschyle Poëte Tragique, qui dans la Tragédie de Niobe, pour conserver la gravité de cette Heroine, l'introduisit assise au Sepulchre de ses enfans l'espace de trois jours, sans dire une seule parole. Et voila pourquoi le docte Heinsius, a trouvé que Buchanan avoit fait une faute dans sa Tragédie de Jephté, où dans le periode des vingt-quatre heures, il renferme une action, qui dans l'histoire demandoit deux mois; ce temps ayant été donné à la fille pour pleurer sa virginité, dit l'écriture: Mais l'Auteur du Cid, porte bien son erreur plus avant, puisqu'il enferme plusieurs années dans ses vingt-quatre heures, & que le mariage de Chimene & la prise de ces Rois Mores qui dans l'Histoire d'Espagne, ne se fait que deux ou trois ans après la mort de son pere, se fait ici le même jour. Car quoi que ce mariage ne se consume pas si-tôt, Chimene & Rodrigue y consentent, & dès-là ils sont mariez, puis que, se-

lon

lon les Jurisconsultes , il n'est requis que le consentement pour les nôces ; & qu'outre cela , Chimene est à lui , par la victoire qu'il obtient sur D. Sanche , & par l'arrêt qu'en donne le Roi. Mais ce n'est pas la seule loi qu'on voit enfreinte , en cet endroit de ce Poëme : il en rompt une autre bien plus importante , puis qu'elle choque les bonnes mœurs , comme les regles de la Poësie Dramatique. Et pour connoître cette verité , il faut savoir , que le Poëme de Theatre fut inventé , pour instruire en divertissant ; & que c'est sous cet agreable habit , que se deguise la Philosophie , de peur de paroître trop austere aux yeux du monde , & par lui , s'il faut ainsi dire , qu'elle semble dorer les pillules , afin qu'on les prenne sans repugnance , & qu'on se trouve gueri presque sans avoir connu le remede. Aussi ne manque-t-elle jamais de nous montrer sur la Scene , la vertu recompensée , & le vice toujours puni. Que si quelquefois l'on y voit les mechans prosperer , & les gens de bien persecutez , la face des choses ne manquant point de changer à la fin de la representation , ne manque pas aussi de faire voir le triomphe des innocens , & le supplice des coupables : & c'est ainsi qu'insensiblement on nous imprime en l'ame l'horreur du vice , & l'amour de la vertu. Mais tant s'en faut que la Piece du Cid soit faite sur ce modelle , qu'elle est de très-mauvais exemple : l'on y voit une fille dénaturée , ne parler que de ses folies , lors qu'elle ne doit parler que de son malheur ; plaindre la perte de son Amant , lors qu'elle ne doit songer qu'à celle de son Pere ; aimer encore ce qu'elle doit abhorrer ; souffrir en même temps , & en même maison , ce meurtrier & ce pauvre corps ; & pour achever son impieté , joindre sa main , à celle qui degoute encore du sang de son Pere. Après ce crime qui fait horreur , le Spectateur n'a-t-il pas raison de penser qu'il va partir un coup de foudre du Ciel represente sur la Scene , pour châtier cette Danaïde. On s'il fait cette autre regle , qui defend

d'ensanglanter le Theatre, n'a-t-il pas sujet de croire, qu'aussi-tôt qu'elle en sera partie, un Messager viendra pour le moins lui apprendre ce châtement ? Mais cependant ni l'un, ni l'autre n'arrive ; au contraire, un Roi caresse cette impudique ; son vice y paroît recompensé ; la vertu semble bannie de la conclusion de ce Poëme ; il est une instruction au mal, un aiguillon pour nous y pousser ; & par ces fautes remarquables & dangereuses, directement opposé aux principales Regles Dramatiques. C'étoit pour de semblables Ouvrages, que Platon n'admettoit point dans sa Republique, toute la Poësie : mais principalement il en bannissoit cette partie, laquelle imite en agissant, & par representation : d'autant qu'elle offroit à l'esprit routes sortes de mœurs ; les vices & les vertus, les crimes & les actions genereuses ; & qu'elle introduisoit aussi bien Atree comme Nestor. Or ne donnant pas plus de plaisir, en l'expression des bonnes actions, que des mauvaises, puisque dans la Poësie, comme dans la Peinture, on ne regarde que la ressemblance, & que l'image de Thersite bien faite, plaît autant que celle de Narcisse : il arrivoit de là, que les esprits des Spectateurs, étoient debauchez par cette volupté : qu'ils trouvoient autant de plaisir à imiter les mauvaises actions, qu'ils voyoient représentées avec grace, & où notre nature incline, que les bonnes, qui nous semblent difficiles, & que le Theatre étoit aussi bien l'école des vices que des vertus. — Cela, dis-je, l'avoit obligé d'exiler les Poëtes de sa Republique : & quoi qu'il couronnât Homere de fleurs, il n'avoit pas laissé de le bannir. Mais pour moderer sa rigueur, Aristote qui connoissoit l'utilité de la Poësie, & principalement de la Dramatique, d'autant qu'elle nous imprime beaucoup mieux les bons sentimens, que les deux autres especes, & que ce que nous voyons touche bien davantage, que ce que nous oyons simplement, comme depuis l'a dit Horace ; Aristote, dis-je, veut en sa Poëtique, que les mœurs re-
pre-

présentées dans l'action de Theatre, soient la plupart bonnes : & que s'il y faut introduire des personnes pleines de vices , le nombre en soit moindre que des vertueuses. Cela fait que les Critiques des derniers temps ont blâmé quelques anciennes Tragedies , où les bonnes mœurs étoient moindres que les mauvaises : ainsi qu'on peut voir par exemple , dans l'Oreste d'Euripide , où tous les personnages , excepté Pilade , ont de mechantes inclinations. Si l'Auteur que nous examinons n'eût pas ignoré ces preceptes , comme les autres dont nous l'avons déjà repris , il se fût bien empêché de faire triompher le vice sur son Theatre , & ses Personnages auroient eu de meilleures intentions que celles qui les font agir. Fernand y auroit été plus grand politique , Urraque d'inclination moins basse , D. Gomes moins ambitieux & moins insolent , D. Sanche plus genereux , Elvire de meilleur exemple pour les Suivantes , & cet Auteur n'auroit pas enseigné la vengeance, par la bouche même de la fille , de celui dont on se venge : Chimene n'auroit pas dit ,

*Les accommodemens ne font rien en ce point ;
Les affronts à l'honneur ne se reparent point ;
En vain on fait agir la force ou la prudence ,
Si l'on guerit le mal , ce n'est qu'en apparence :*

Et le reste de la troisième Scene du second Acte, où par tout elle conclut à la confusion de son Amant , s'il n'attente à la vie de son Pere. Comme quoi peut-il excuser le vers , où cette dénaturée s'écrie parlant de Rodrigue ?

*Souffrir un tel affront étant né Gentilhomme ,
Et eux-ci , où elle avouë qu'elle auroit de la honte pour lui , si après lui avoir commandé de ne pas tuer son Pere , il lui pouvoit obeir :*

*Et s'il peut m'obeir , que dira-t-on de lui ?
Soit qu'il cede ou resiste au feu qui le consume ,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus ,
De son trop de respect , ou d'un juste refus.*

Mais je découvre encore des sentimens plus cruels & plus barbares , dans la quatrième Scene du troisième

sième Acte qui me font horreur. C'est où cette fille (mais plutôt ce Monstre) ayant devant ses yeux Rodrigue , encoie tout couvert d'un sang qui la devoit si fort toucher & entendant qu'au lieu de s'excuser , & de reconnoitre sa faute , il l'autorise par ces vers :

*Car enfin n'attends pas de mon affection ,
Un lâche repentir d'une bonne action ;*

Elle répond , ô bonnes mœurs !

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Si autrefois quelques uns , comme Marcellin au livre vingt-septième , ont mis entre les corruptions des Republics , la lecture de Juvenal , parce qu'il enseigne le vice , quoi qu'il le reprenne , & que pour flageller l'impureté , il la montre toute nue : que dirons-nous de ce Poëme , où le vice est si puissamment apuyé ? où l'on en fait l'Apologie ? où l'on le pare des ornemens de la vertu ? & enfin , où il foule aux pieds les sentimens de la Nature , & les preceptes de la Morale ? De ces deux preuves assez claires , je passe à la troisième , qui regarde le jugement , la conduite , & la bien-seance des choses : & dès la premiere Scene , je trouve de quoi m'occuper. Il faut que j'avouë que je ne vis jamais un si mauvais Phylionome que le pere de Chimene , lors qu'il dit à la Suivante de sa fille , parlant de D. Sanche , aussi bien que de D. Rodrigue ,

*Jeunes , mais qui font lire aisément dans leurs yeux ,
L'éclatante vertu de leurs braves Ayeux.*

Il n'étoit point nécessaire d'une si fausse conjecture , puis que ce malheureux D. Sanche devoit être battu , sans blesser ni sans être blessé , desarmé , & pour sauver sa vie , contraint d'accepter cette honteuse condition , qui l'oblige à porter lui-même son épée à sa Maîtresse , de la part de son ennemi. Cette procedure trop romanesque dément ce premier discours ; étant certain , que jamais un homme de cœur , ne voudra vivre par cette voye. Mais ce n'est pas la seule faute de jugement , que je remarque

en cette Scene; & ces vers qui suivent m'en découvrent encore une autre.

*L'heure à présent m'appelle au Conseil qui s'assemble,
Le Roi doit à son fils choisir un Gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur,
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
Me défend de penser qu'aucun me le dispute*

Il falloit avec plus d'adresse, faire savoir à l'Auditeur, le sujet de la querelle qui va naître: & non pas le faire dire hors de propos à cette Suivante, qui sert dans la Maison du Comte. Cette familiarité n'a point de rapport, avec l'orgueil qu'il donne par tout à ce personnage: mais il seroit à souhaiter pour lui, qu'il eût corrigé de cette sorte, tout ce qu'il fait dire à ce Comte de Gormas, afin que d'un Capitain ridicule, il eût fait un honnête homme: tout ce qu'il dit étant plus digne d'un fanfaron, que d'un personnage de valeur & de qualité. Et pour ne vous donner pas la peine, d'aller vous en éclaircir dans son livre, voyez en quels termes il fait parler ce Capitaine Fracasse,

*Enfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi:
Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir:
Un Prince dans un livre apprend mal son devoir;
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appui:
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de Rois.
Chaque jour, chaque instant entasse pour ma gloire,
Laurier dessus Laurier, victoire sur victoire,
Le Prince pour essai de générosité,
Gagneroit des combats marchant à mon côté:
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire.
Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras:
Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi:*

*Que toute sa grandeur, t'arrac pour mon supplice,
 Tout l'Etat perira, devant que je perisse,
 D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main:
 Il a trop d'interêt lui-même en ma personne,
 Et ma tête en tombant feroit choir sa Couronne.
 Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu si vain?
 Sais-tu bien qui je suis?*

*Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse:
 J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse:
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
 Dispense ma valeur d'un combat inégal;
 Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,
 A vaincre sans peril on triomphe sans gloire,
 On te croiroit toujours abattu sans effort,
 Et j'aurois seulement le regret de ta mort.
 Retire-toi d'ici, es-tu si las de vivre?*

Jecroirois assurément qu'en faisant ce rôle, l'Auteur auroit cru faire parler Matamore & non pas le Comte? Si je ne voyois que presque tous les personnages ont le même stile: & qu'il n'est pas jusqu'aux femmes, qui ne s'y piquent de bravoure. Il s'est, à mon avis, fondé sur l'opinion commune, qui donne de la vanité aux Espagnols, mais il l'a fait avec assez peu de raison ce me semble: puis que par tout il se trouve d'honnêtes gens. Et ce seroit une chose bien plaisante, si parce que les Allemands & les Gascons, ont la reputation d'aimer à boire & à dérober, il alloit un jour avec une égale injustice, nous faire voir sur la Stene, un Seigneur de l'une de ces Nations qui fut yvre, & l'autre coupeur de bourse. Les Espagnols sont nos ennemis, il est vrai, mais on n'est pas moins bon François, pour ne les croire pas tous hypochondriaques. Et nous avons parmi nous un Exemple si illustre, & qui nous fait si bien voir, que la profonde Sageffe, & la haute vertu peuvent naître en Espagne, qu'on n'en fauroit douter sans crime. Je parlerois plus clairement de cette divine Personne, si je ne craignois de profaner son nom sacré, & si je n'avois peur de commettre un sacrilege, en pensant faire un acte d'a-

do-

doration. Mais étant encore si éloigné des dernières fautes de jugement, que je connois & que je dois montrer en cet Ouvrage, j'em'arrête trop à ces premières, que vous verrez suivies de beaucoup d'autres plus grandes. La seconde Scene du Cid, n'est pas plus judicieuse que celle qui la précède, car cette Suivante n'y fait que redire, ce que l'Auditeur vient à l'heure même d'apprendre. C'est manquer d'adresse, & faire une faute, que les préceptes de l'Art, nous enseignent d'éviter toujours : parce que ce n'est qu'ennuyer le spectateur ; & qu'il est inutile de raconter ce qu'il a vu. Si bien que le Poëte doit prendre des temps derrière les rideaux, pour en instruire les personnages, sans persecuter ainsi ceux qui les écoutent. La troisième Scene est encore plus defectueuse, en ce qu'elle attire en son erreur, toutes celles où parlent l'Infante ou Don Sanche : je veux dire, qu'outre la bienséance mal observée, en une amour si peu digne d'une fille de Roi, & l'une & l'autre tiennent si peu dans le corps de la piece, & sont si peu nécessaires à la représentation, qu'on voit clairement, que D. Urraque n'y est que pour faire jouer la Beau-château, & le pauvre Don Sanche, pour s'y faire battre par Don Rodrigue. Et cependant, il nous est enjoint par les Maîtres, de ne mettre rien de superflu dans la Scene. Ce n'est pas que j'ignore, que les Episodes font une partie de la beauté d'un Poëme, mais il faut, pour être bons, qu'ils soient plus attachez au Sujet. Celui qu'on prend pour un Poëme Dramatique, est de deux façons, car il est ou simple, ou mixte ; nous appellons simple, celui qui étant un, & continué, s'acheve sans un manifeste changement, au contraire de ce qu'on attendoit, & sans aucune reconnaissance. Nous en avons un exemple dans l'Ajax de Sophocle, où le Spectateur voit arriver tout ce qu'il s'étoit proposé. Ajax plein de courage, ne pouvant endurer d'être méprisé, se met en furie, & après qu'il revient à soi, rougissant des actions que la rage lui a fait faire, & vaincu de honte, il se tuë. En cela, il n'y a rien d'admirable

ni de nouveau. Le sujet mêlé, ou non simple, s'achemine à sa fin, avec quelque changement opposé à ce qu'on atendoit, ou quelque reconnoissance, ou tous les deux ensemble. Celui-ci étant assez intrigué de soi, ne recherche presque aucun embellissement au lieu que l'autre étant trop nu, a besoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications qui ne sont pas tout-à-fait nécessaires, mais qui ne sont pas aussi hors de la chose, s'appellent Episodes chez Aristote, & l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut insérer dans l'Argument, sans qu'il soit de l'Argument même. Ces Episodes qui sont aujourd'hui fort en usage, sont trouvez bons, lors qu'ils aident à faire quelque effet dans le Poëme: comme anciennement le discours d'Agamemnon, de Teucer, de Menelaus, & d'Ulisse, dans l'Ajax de Sophocle, servoit pour empêcher, qu'on ne privat ce Heros de sepulture. Ou bien lors qu'ils sont nécessaires, ou vrai-semblablement attachez au Poëme, qu'Aristote appelle Episodique, quand il peche contre cette dernière régle. Notre Auteur, sans doute, ne savoit pas cette doctrine; puis qu'il se fût bieu empêché, de mettre tant d'Episodes dans son Poëme, qui étant mixte, n'en avoit pas besoin: ou si sa sterilité ne lui permettoit pas de le traiter sans cette aide, il y en devoit mettre qui ne fussent pas irreguliers, Il auroit sans doute banni D. Urraque, D. Sanche, & D. Arias, & n'auroit pas eu tant de feu à leur faire dire des pointes, ni tant d'ardeur à la declamation, qu'il ne se fût souvenu, que pas un de ces personnages ne servoit aux incidens de son Poëme, & n'y avoit aucun attachement nécessaire. Je voi bien (pour parler aussi des modernes) que dans la belle Mariane, ce discours des songes, que M. Tristan a mis en la bouche de Phéore, n'etoit pas absolument nécessaire: mais étant si bien lié, avec la vision que vient d'avoir Herodes, il y ajoute une beauté merveilleuse. Vision, dis-je, qui fait elle même, une partie du Sujet, & dont les presages qu'on en tire, sont sondez sur une, que ce Prince avoit eue autrefois

fois au bord du Jourdain ; il n'en est pas ainsi de nos bouches inutiles, ce qu'elles disent n'est pas seulement superflu, mais les personnages le sont eux-mêmes. Depuis cette dernière cascade, le jugement de l'Auteur ne bronche point, jusqu'à l'ouverture du second Acte : mais en cet endroit (s'il m'est permis d'user de ce mot) il fait encore une disparate. Il vient un certain Don Arias de la part du Roi, qui, à vrai dire, n'y vient que pour faire des pointes sur les lauriers, & sur la foudre, & pour donner sujet au Comte de Gormas, de pousser une partie des rodomontades, que je vous ai déjà montrées. On ne fait ce qui l'amène, il n'explique point quelle est sa commission, & pour conclusion de ce beau discours, il s'en retourne comme il est venu. L'Auteur me permettra de lui dire, qu'on voit bien qu'il n'est pas homme d'éclaircissement, ni de procédé. Quand deux Grands ont querelle, & que l'un est offensé à l'honneur, ce sont des Oiseaux qu'on ne laisse point aller sur leur foi : le Prince leur donne des Gardes à tous deux, qui lui répondent de leurs personnes, & qui ne souffriront pas que le fils de l'un vint faire un appel à l'autre : aussi voyons-nous bien la dangereuse conséquence, dont cette erreur est suivie & par les maximes de la conscience, le Roi ou l'Auteur, sont coupables de la mort du Comte, s'ils ne s'excusent, en disant qu'ils n'y pensoient pas, puis que le commandement que fait après le Roi de l'arrêter, n'est plus de saison. Dans la troisième Scene de ce même Acte, les délicats trouveront encore, que le jugement pèche, lors que Chimene dit que Rodrigue n'est pas Gentilhomme, s'il ne se vange de son pere ; ce discours est plus extravagant que genereux, dans la bouche d'une fille, & jamais aucune ne le diroit, quand même elle en auroit la pensée. Les plus critiques trouveroient peut-être aussi, que la bienséance voudroit, que Chimene pleurât enfermée chez elle, & non pas aux pieds du Roi, sitôt apres cette mort : mais donnons ce transport à la grandeur de ses ressentimens, & à l'ar-

l'ardent desir de se venger , que nous savons pourtant bien qu'elle n'a point , quoi qu'elle le dût avoir. Insensiblement , nous voici arrivez au troisieme Acte , qui est celui qui a fait battre des mains à tant de monde , crier miracle , à tous ceux qui ne savent pas discerner le bon or d'avec l'alchimie , & qui a fait la fausse reputation du Cid. Rodrigue y paroît d'abord chez Chimene , avec une epee qui fume encore du sang tout chaud , qu'il vient de faire répandre à son pere : & par cette extravagance si peu attendue , il donne de l'horreur à tous les judicieux qui le voyent , & qui savent que ce corps est encore dans la maison. Cette épouvantable procedure choque directement le sens commun : & quand Rodrigue prit la resolution de tuer le Comte , il devoit prendre celle de ne revoir jamais sa fille. Car de nous dire qu'il vient pour se faire tuer par Chimene , c'est nous apprendre qu'il ne vient que pour faire des pointes : les filles bien nées n'usurpent jamais l'office des bourreaux ; c'est une chose qui n'a point d'exemple ; & qui seroit suportable dans une Elegie à Philis , où le Poëte peut dire , qu'il veut mourir d'une belle main , mais non pas dans le grave Poëme Dramatique , qui represente serieusement les choses comme elles doivent être. Je remarque dans la troisieme Scene , que notre nouvel Homere s'endort encore ; & qu'il est hors d'apparence , qu'une fille de la condition de Chimene n'ait pas une de ses amies chez elle , après un si grand malheur , que celui qui vient de lui arriver : & qui les obligeoit toutes de s'y rendre , pour adoucir sa douleur par quelques consolations. Il eût évité cette faute de jugement , s'il n'eût pas manqué de memoire pour ces deux vers qu'Elvire dit peu auparavant ,

*Chimene est au Palais de pleurs toute baignée ,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.*

Mais sans nous amuser davantage à cette contradiction , voyons à quoi sa solitude est employée. A faire des pointes execrables , des antitheses parricides , à dire effrontément qu'elle aime , ou plutôt qu'elle

qu'elle adore (ce sont ses mots) ce qu'elle doit tant haïr : & par un galimathias qui ne conclud rien , dire qu'elle veut perdre Rodrigue , & qu'elle souhaite ne le pouvoir pas. Ce mechant combat de l'honneur & de l'amour , auroit au moins quelque pretexte , si le temps par son pouvoir ordinaire , avoit comme assoupi les choses ; mais dans l'instant qu'elles viennent d'arriver ; que son pere n'est pas encore dans le tombeau ; qu'elle a ce funeste objet , non seulement dans l'imagination , mais devant les yeux , la faire balancer entre ces deux mouvemens , ou plutôt pancher tout-à-fait , vers celui qui la perd & la deshonoré , c'est se rendre digne de cet Epitaphe d'un homme en vie , mais endormi , qui dit ,

*Sous cette casaque noire ,
Repose paisiblement ,
L'Auteur d'heureuse memoire ,
Attendant le jugement.*

Ensuite de cette conversation , de Chimene avec Elvire , Rodrigue sort de derriere une tapissierie , & se presente effrontément à celle qu'il vient de faire orpheline : en cet endroit , l'un & l'autre se piquent de beaux mots ; de dire des douceurs ; & semblent disputer la vivacité d'esprit en leurs reparties , avec aussi peu de jugement , qu'en auroit un homme qui se plaindroit en Munich dans une affliction , ou qui se voyant boiteux , voudroit clocher en cadence. Mais tout à coup , ce beau discoureur , Rodrigue devient impudent : & dit à Chimene , parlant de ce qu'il a tué celui dont elle tenoit la vie.

Qu'il le seroit encor , s'il avoit à le faire.

A quoi cette bonne fille répond , qu'elle ne le blâme point ; qu'elle ne l'accuse point ; & qu'enfin , il a fort bien fait de tuer son pere. O jugement de l'Auteur à quoi songez-vous ; O Raison de l'Auditeur qu'êtes-vous devenue ? toute cette Scene est d'egale force ; mais comme les Geographes par un point , marquent toute une Province , le peu que j'en ai dit suffira , pour la faire concevoir entiere.

Celle

Celle qui fuit nous fait voir le pere de Rodrigue, qui parle seul comme un fou ; qui s'en va de nuit courir les ruës ; qui embrasse je ne sai quelle ombre fantastique ; & qui le plus incivil de tous les mortels , a laissé cinq cens Gentilshommes chez lui , qui venoient lui offrir leur épée. Mais outre que la bienveillance est mal observée, j'y remarque une faute de jugement assez grande. Et pour la voir avec moi , il faut se souvenir , que Fernand étoit le premier Roi de Castille , c'est à dire, Roi de deux ou trois petites Provinces. De sorte , qu'outre qu'il est assez étrange , que cinq cens Gentilshommes se trouvent à la fois , chez un de leurs amis qui a querelle , la coutume étant en ces occasions , qu'après avoir offert leur service & leur épée , les uns forcent , à mesure que les autres entrent : il est encore plus hors d'apparence , qu'une si petite Cour , que celle de Castille étoit alors , pût fournir cinq cens Gentilshommes à D. Diegue , & pour le moins autant au Comte de Gormas , si grand Seigneur , & tant en reputation : sans ceux qui demuroient neutres , & ceux qui restoient auprès de la personne du Roi. C'est une chose entièrement éloignée du vrai-semblable , & qu'à peine pourroit faire la Cour d'Espagne , en l'état où sont les choses maintenant. Aussi voit-on bien , que cette grande Troupe , est moins pour la querelle de Rodrigue , que pour lui aider à chasser les Mores. Et quoi que les bons Seigneurs n'y songeassent pas , l'Auteur qui fait leur destinée , les a bien su forcer malgré qu'ils en eussent à s'assembler , & fait lui seul , à quel usage on les doit mettre. Le quatrième Acte commence par une Scene où Chimene aimant son pere à l'accoutumée , s'informe soigneusement du succès des armes de Rodrigue , & demande s'il n'est point blessé. Cette Scene est suivie d'une autre , qu'il suffit de dire que fait l'Infante , pour dire qu'elle est inutile. Mais en cet endroit il faut que je dise , que jamais Roi ne fut si mal obeï que Don Fernand , puis qu'il se trouve , que malgré l'ordre qu'il avoit
don-

donné dès le second Acte, de munir le port, sur l'avis qu'il avoit que les Mores venoient l'attaquer, se trouve (dis-je) que Seville étoit prise, son trône renversé, sa personne & celles de ses enfans perduës, si le hazard n'eût assemblé ces bienheureux Amis de Don Diegue, qui aident Rodrigue à le sauver. Et certes le Roi qui témoigne qu'il n'ignore point ce desordre, a grand tort de ne punir pas ces coupables puis que c'est par leur seule negligence que l'Auteur fait

que d'un commun effort,

Les Mores & la Mer entrent dedans le port.

Mais il me permettra de lui dire, que cela n'a pas grande aparence ; vu que la nuit on ferme les Havres d'une chaîne, principalement ayant la guerre, & de plus des avis certains, que les ennemis approchent. Ensuite, il dit parlant encore des Mores,

Ils ancrent, ils descendent.

Ce n'est pas savoir le métier dont il parle ; car en ces occasions où l'événement est douteux, on ne mouille point l'ancre, afin d'être plus en état de faire retraite, si l'on s'y voit forcé : Mais je ne suis pas encore à la fin de ses fautes, car pour découvrir le crime de Chimene, le Roi s'y sert de la plus méchante finesse du monde, & malgré ce que le Theatre demande de serieux en cette occasion, il fait agir ce sage Prince, comme un enfant qui seroit bien enjoué, en la quatrième Scene du quatrième acte. Là, dans une action de telle importance, où sa justice devoit être balancée avec la victoire de Rodrigue, au lieu de la rendre à Chimene, qui feint de la lui demander, il s'amuse à lui faire piece ; veut éprouver si elle aime son Amant ; & en un mot, le Poète lui ôte sa Couronne de dessus la tête, pour le coiffer d'une Marote. Il devoit traiter avec plus de respect, la personne des Rois que l'on nous apprend être sacrée ; & considerer celui-ci dans le Trône de Castille, & non pas comme sur le Theatre de Mondory. Mais toute grossiere qu'est cette fourbe, elle fait pourtant donner cet-

te

te criminelle dans le piège qu'on lui tend, & découvrir aux yeux de toute la Cour, par un évanouissement l'infâme passion qui la possède. Il ne lui sert de rien de vouloir cacher sa honte, par une finesse aussi mauvaise que la première, étant certain que malgré ce quolibet qui dit,

Qu'on se pâme de joye, ainsi que de tristesse.

La cause de la sienne est si visible, que tous ceux qui ont l'ame grande, désireroient qu'elle fût morte, & non pas seulement évanouie: ainsi le quatrième acte s'acheve, après que Fernand a fait la plus injuste ordonnance, que Prince imagina jamais. Le dernier n'est pas plus judicieux, que ceux qui l'ont devancé. Dès l'ouverture du Theatre, Rodrigue vient en plein jour revoir Chimene, avec autant d'effronterie, que s'il n'en avoit pas tué le pere: & la perd d'honneur absolument, dans l'esprit de tout un peuple qui le voit entrer chez elle. Mais si je ne craignois de faire le plaisant mal à propos, je lui demanderois volontiers, s'il a donné d'eau benite en passant, à ce pauvre mort, qui vrai-semblablement est dans la salle? leur seconde conversation, est de même stîle que la première, elle lui dit cent choses dignes d'une prostituée, pour l'obliger à battre ce pauvre sot de Don Sanche, & pour conclusion, elle ajoûte avec une impudence épouvantable,

*Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
Et si jamais l'amour échaufa tes esprits,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le prix,
Adieu: ce mot lâche me fait rougir de honte.*

Elle a bien raison de rougir & de se cacher, après une action qui la couvre d'infamie, & qui la rend indigne de voir la lumière. La seconde & troisième Scene, n'est qu'une continuelle extravagance, de notre Infante superflue. La quatrième, qui se passe entre Elvire & Chimene, ne sert non plus au sujet. La cinquième, qui fait arriver Don Sanche, me fait aussi vous avertir que vous preniez garde, que dans le petit espace de temps, qui s'écoule à

re-

reciter cent quarante vers, l'Auteur fait aller Rodrigue s'armer chez lui, se rendre au lieu du combat, se battre, être vainqueur, desarmer D Sanche, lui rendre son épée, lui ordonner de l'aller porter à Chimene; & le temps qu'il faut à Don Sanche, pour venir de la place chez elle: tout cela se fait, pendant qu'on recite cent quarante vers, ce qui est absolument impossible, & qui doit passer pour une grande faute de conduite. Quand nous voulons prendre ainsi des temps au Theatre, il faut que la Musique ou les Chœurs, qui font la distinction des Actes, nous en donnent le moyen dans cet intervalle: car autrement, les choses ne doivent être représentées, que de la même façon, qu'elles peuvent arriver naturellement. Dans toute cette Scene dont je parle, Chimene jouë le personnage d'une Furie, sur l'opinion qu'elle a que Rodrigue est mort, & dit au miserable D. Sanche, tout ce qu'elle devoit raisonnablement dire à l'autre, quand il eut tué son pere. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose d'agréable en cette erreur, mais elle n'est pas judicieusement traitée: il en falloit moins pour être bonne; parce qu'il est hors d'apparence, qu'au milieu de ce grand flux de paroles, D. Sanche pour la desabuser, ne puisse pas prendre le temps de lui crier, il n'est pas mort. Comme ils en sont là, le Roi & toute la Cour arrive; & c'est devant cette grande assemblée que Dame Chimene leve le masque; qu'elle confesse ingenuement ses folies dénaturées, & que pour les achever, voyant que Rodrigue est en vie, elle prononce enfin un *oui* si criminel, qu'à l'instant même, leurs remords de conscience la forcent de dire:

*Sire, quelle apparence à ce triste hymenée ?
 Qu'un même jour commence & finisse mon dueil,
 Mette en mon lit Rodrigue, & mon Pere au cercueil ?
 C'est trop d'intelligence avec son homicide ;
 Vers ses Manes sacrez, c'est me rendre perfide ;
 Et souiller mon honneur, d'un reproche éternel
 D'avoir trempé mes mains, dans le sang paternel.*

P. Corn. II. Partie.

E

De-

Demeurons-en d'accord avec elle, puis que c'est la seule chose raisonnable qu'elle a dite. Et devant que passer de la conduite de ce Poëme, à la censure des vers, disons encore, que le Theatre en est si mal entendu, qu'un même lieu représentant l'Appartement du Roi, celui de l'Infante, la maison de Chimene, & la ruë, presque sans changer de face, le Spectateur ne fait le plus souvent où sont les Acteurs. Maintenant, pour la versification, j'avoüe qu'elle est la meilleure de cet Auteur: mais elle n'est point assez parfaite, pour avoir dit lui-même qu'il quite la terre, que son vol le cache dans les Cieux; qu'il y rit du desespoir de tous ceux qui l'envient; & qu'il n'a point de Rivaux, qui ne soient fort honorez, quand il daigne les traiter d'égal. Si Malherbe en avoit dit autant, je doute même si ce ne seroit point trop. Mais voyons un peu, si ce Soleil qui croit être aux Cieux est sans taches, ou si malgré son éclat prétendu, nous aurons la vuë assez forte, pour le regarder fixement & pour les appercevoir. Je commence par le premier vers de la Piece.

Entre tous ces Amants, dont la jeune ferveur.

C'est parler François en Allemand, que de donner de la jeunesse à la ferveur: cette Epithete n'est pas en son lieu. Et fort improprement nous dirions, ma jeune peine, ma jeune douleur, ma jeune inquietude, ma jeune crainte, & mille autres semblables termes impropres.

*Ce n'est pas que Chimene écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs.*

Cela manque de construction. Et pour qu'elle y fût il falloit dire, à mon avis, ce n'est pas que Chimene écoute leurs soupirs, ni que d'un regard propice elle anime leurs desirs.

Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille.

Ici tout de même, il falloit dire, a passé pour une merveille.

L'heure à present m'appelle au Conseil qui s'assemble.
Ce mot d'à present, est trop bas pour les vers:

&c

& qui s'assemble est superflu , il suffisoit de dire , l'heure m'appelle au Conseil.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmez.
Il n'est point vrai qu'une bonne nouvelle charme tous les sens : puis que la Vuë , l'Odorat , le Goût , ni l'Atouchement , n'y peuvent avoir aucune part. Cette figure qui fait prendre une partie pour le tout , & qui chez les Savans s'appelle Synecdoche , est ici trop hyperbolique.

*Et je vous vois pensve & triste chaque jour ,
L'informer avec soin comme va son amour ,*
Cela n'est pas bien dit : il devoit y avoir , & je vous voi pensive & triste chaque jour , vous informer (& mon pas l'informer) comme quoi va son amour , & non pas comme va son amour.

Que je meurs s'il s'acheve , & ne s'acheve pas ,
Pour la construction il falloit dire , que je meurs s'il s'acheve , & s'il ne s'acheve pas.

Elle rendra le calme à vos esprits flotans.
Je ne tiens pas que cette façon de faire floter les esprits soit bonne ; joint qu'il falloit dire l'esprit , parce que les esprits en plurier , s'entendent des viraux & des animaux , & non pas de cette haute partie de l'ame , où reside la volonté.

Ma plus douce esperance , d'est de perdre l'esperoir.
Ce vers , si je ne me trompe , n'est pas loin du galimatias.

Le Prince pour essai de generosité.
Ce mot d'essai , & celui de generosité , étant si près l'un de l'autre , font une fausse rime dans le vers , bien desagreable , & que l'on doit toujours éviter.

Gagneroit des combats marchant à mon côté.
On dit bien gagner une bataille , mais on ne dit point , il a gagné le combat.

Parlons-en mieux , le Roi fait honneur à votre âge.
La cesure manque à ce vers.

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.
J'trouve que le front d'une race , est une assez étrange chose : il ne falloit plus que dire , les bras de ma lignée , & les cuisses de ma posterité.

Qui tombe sur son chef, rejailit sur mon front.
 Cette façon de dire le chef, pour la tête, est hors de mode : & l'Auteur du Cid a tort d'en user si souvent.

Au surplus, pour ne te point flatter,
 Ce mot de surplus est de Chicane, & non de Poësie, ni de la Cour.

Se faire un beau rampart, de mille funeraïlles,
 J'aurois bâti ce rampart de corps morts, & d'armes brisées, & non pas de funeraïlles : cette phrase est extravagante, & ne veut rien dire.

Plus l'offenseur est cher.

Ce mot d'offenseur n'est point François : & quoi que son Auteur se croye assez grand homme pour enrichir la langue, & qu'il use souvent de ce terme nouveau, je pense qu'on le renvoyera avec Isnel.

A mon aveuglement, rendez un peu de jour.

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement, mais oui bien à l'aveugle.

Allons mon ame, & puis qu'il faut mourir.

J'aimerois autant dire, allons moi-même, & puis qu'il faut mourir : cette exclamation n'a point de sens.

*Respecter un amour dont mon ame égarée,
 Voit la perte assurée.*

Ce mot d'égarée n'est mis que pour rimer, & n'a nulle signification en cet endroit.

Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.

Je ne sai dans quel Aphorisme d'Hippocrate, l'Auteur a remarqué, qu'une mauvaise action corrompt le sang : mais contre ce qu'il dit, je croi plus raisonnablement, que Rodrigue l'a tout brûlé, par cette noire melancholie qui le possede.

*Ce grand courage cede,
 Il y prend grande part,
 Un si grand crime,
 Et quelque grand qu'il fût,*

Pour un grand Poëte, voila bien des grandeurs qui se touchent.

Pour le faire abolir sont plus que suffisans,

Soat

Sont plus que suffisans , est une façon de parler basse & populaire , qui ne veut rien dire , non plus qu'une autre dont il se sert quand il dit,

faire l'impossible.

A le bien prendre , c'est ne vouloir rien faire , que de vouloir faire , ce qu'on ne peut faire. On pardonne ces fautes , aux petites gens qui s'en servent , mais non pas aux grands Auteurs , tel que le croit être celui du Cid. Il dit parlant de la querelle de D. Diegue.

*Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder ,
Il faut dire pour n'être pas accordée , car elle ne s'accorde point elle-même.*

*Les hommes valeureux le font du premier coup ,
Ce premier coup , est une phrase trop basse pour la Poësie.*

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage.
Faire choir un courage , n'est pas proprement parler.

*Si dessous sa valeur , ce grand guerrier s'abat ,
Outre que cette parole , s'abat , a le son trop approchant de celui du Sabat , il falloit dire est abatu , & non pas s'abat.*

*Le Portugal se rendre , & ses nobles journées ,
Porter de là les mers ses hautes destinées ,
Il falloit dire ses grands exploits , car ses nobles journées ne disent rien qui vaille*

Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.
Le mot d'arborer fort bon pour les Etendars , ne vaut rien pour les arbres , il falloit y mettre planter

*Pleurez , pleurez mes yeux , & fondez vous en eau ,
La moitié de ma vie , a mis l'autre au tombeau ,
Et m'oblige à venger , après ce coup funeste ,
Celle que je n'ai plus , sur celle qui me reste.*

Ces quatre vers , que l'on a trouvez si beaux , ne sont pourtant qu'une hapelourde : car premierement ces yeux fondus , donnent une vilaine idée à tous les esprits delicats. On dit bien fondre en larmes , mais on ne dit point fondre les yeux. De plus , on appelle bien une Maitresse la moitié de sa vie ,

mais on ne nomme point un pere ainsi. Et puis dire que la moitié d'une vie a tue l'autre moitié, & qu'on doit venger cette moitié, sur l'autre moitié, & parler & marcher avec une troisieme vie, après avoir perdu ces deux moitez, tout cela n'est qu'une fausse lumiere, qui eblouit l'esprit de ceux qui se plaisent à la voir briller.

Il déchire mon cœur, sans partager mon ame.

Ce vers n'est encor à mon avis qu'un galimathias pompeux : car le cœur & l'ame, sont tous deux pris en ce sens, pour la partie où resident les passions.

Quoi, du sang de mon Pere encor toute trempée?

Ce vers me fait souvenir, qu'il y en a un autre tout pareil qui dit,

Quoi, du sang de Rodrigue encor toute trempée!

Cette conformité de mots, de rime fit de pensée, montre une grande sterilité d'esprit.

Mais sans quitter l'envie.

Il falloit dire sans perdre l'envie; ce mot de quitter n'est pas en son lieu.

Aux traits de ton amour, ni de ton desespoir :

Ce mot de trait en cette signification est populaire, & s'il eût dit aux effets, la Phrase eût été bien plus noble.

Vigneur, vainqueur, trompeur, peur.

Ce sont quatre fausses rimes, qui se touchent, & qu'un esprit exact ne doit pas mettre si près.

Ma crainte est dissipée, & mes ennemis cessez.

Ce n'est point parler François, on dit finis, ou terminez, & le mot de cessez, ne se met jamais comme il est là.

Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

Ce jadis ne vaut rien du tout en cet endroit : parce qu'il marque une chose faite il y a long-temps, & nous savons qu'il n'y a que quatre ou cinq heures, que D. Diegue a reçu le soufflet dont il entend parler.

& le sang qui m'anime,

L'Auteur n'est pas bon Anatomiste : ce n'est point le sang qui anime, car il a besoin lui-même d'être animé, par les esprits vitaux qui se forment

ment au cœur, & dont il n'est (pour user du terme de l'Art) que le vehicule,

leur brigade étoit prête,

Cinq cens hommes est un trop grand nombre, pour ne l'appeller que brigade : il y a des Regiments entiers, qui n'en ont pas davantage : & quand on se pique de vouloir parler des choses, selon les termes de l'Art, il en faut savoir la véritable signification, autrement, on paroît ridicule, en voulant paroître savant.

Tant à nous voir marcher en si bon équipage,

C'est encore parler de la guerre en bon Bourgeois qui va à la garde : au lieu de ce vilain mot d'équipage, qui ne vaut rien là, il falloit dire en si bon ordre.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'instant.

Tout de même, ce combat des Mores fait de nuit, n'étoit point une bataille.

Que ce jeune Seigneur endosse le harnois,

Ce jeune Seigneur qui endosse le harnois, est du temps de moult, de pieça & d'ainçois.

Et leurs terreurs s'oublent.

Cela ne vaut rien : on doit dire finissent, cessent, ou se dissipent : car ces terreurs qui s'oublent elles-mêmes, ne sont qu'un pur galimathias.

Contrefaites le triste.

Ce mot de contrefaites est trop bas pour la Poësie, on doit dire, feignez d'être triste. Il y a encore cent fautes pareilles dans cette Piece, soit pour la phrase, ou pour la construction : mais sans m'arrêter davantage, je veux passer de l'examen des vers, à la preuve des larcins, aussi tôt que pour montrer, comme cet Auteur est stérile, j'aurai fait remarquer combien de fois dans son Poëme, il a mis les pauvres lauriers si communs, voyez le, je vous en supplie.

Ils y prennent naissance au milieu des lauriers,

Laurier dessus laurier, victoire sur victoire,

Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers,

Tout convert de lauriers, craignez encor la foudre,

*Mille & mille lauriers, dont sa tête est couverte,
 Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.
 J'irai sous mes Cyprès, accabler ses lauriers,
 Le chef au lieu de fleurs, couronné de lauriers,
 Lui gagnant un laurier, vous impose silence.*

La dernière partie de mon Ouvrage, ne me donnera pas plus de peine que les autres. Le Cid est une Comédie Espagnole, dont presque tout l'ordre, Scene pour Scene, & toutes les pensées de la Françoisse sont tirées: & cependant, ni Mondori, ni les Affiches, ni l'Impression, n'ont appelé ce Poëme, ni traduction, ni paraphrase, ni seulement imitation: mais bien en ont-ils parlé, comme d'une chose qui seroit purement, à celui qui n'en est que le traducteur; & lui-même a dit, comme un autre a déjà remarqué,

Qu'il ne doit qu'à lui seul, toute sa renommée.

Mais sans perdre une chose si précieuse que le temps, trouvez bon que je m'acquie de ma promesse, & que je fasse voir que j'entends aussi l'Espagnol:

*De mis hasagnas escritas,
 Daré al prencipe un traslado,
 Y aprendera en lo que hise,
 Sino aprende en lo que hago.*

*Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
 Il lira seulement l'histoire de ma vie.*

*Esse sentimiento adoro,
 Essa colera me agrada!*

*Agreable colere,
 Digne ressentiment à ma douleur bien doux!*

*Lava, lava con sangre,
 Porque el honor que se lava,
 Con sangre se ha de lavar.*

*Ce n'est que dans le sang, qu'on lave un tel outrage,
 Poderoso es el contrario,*

Je te donne à combattre, un homme à redouter.

A qui ofensa, y aili espada,

Enfin tu fais l'affront, & tu tiens la vengeance,

No tengo mas que de zirte,

Je ne te dis plus rien,

Y voi allorar affrentas,

Accablé des malheurs où le destin me range,

Je m'en vais les pleurer,

Mi padre el offendido (efragna pena)

Y el offensor, el padre de Ximena.

O Dieu, l'étrange peine!

En cet affront, mon pere est l'offensé,

Et l'offenseur, le pere de Chimene !

Confieso que fue locura,

Ma no la quiero emendar :

Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,

J'eus le sang un peu chaud, & le bras un peu prompt,

Mais puis que c'en est fait, le coup est sans remede.

Que los hombres como yo,

Tienen mucho que perder.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi,

Y ha de perderse Castilla,

Antesque yo,

Tout l'Etat perira, devant que je perisse.

R.

Conde :

G.

Qui en es ?

R.

A esta parte,

Quiero dezirte qui en soy.

G.

Que me quieres ?

R.

Quiero hablarte.

A quel vieio que esta a parte,

Sabes qui en es ?

E s.

G.

G.
Y a lo sé.

Porque lo dices?

R.

Porque?

Habla baxo, escucha.

G.

Di.

R.

No sabes que fue despoio
De honra, y vallor?

G.

Si seria,

R.

Y que es sangre fuya, y mia,
La que yo rengo en el oio,
Sabes.

G.

Y elfabellos,

Que ha de importar?

R.

Si vamos a otto lugar,
Sabras lo mucho que importa.

R.

A moi Comte, deux mots.

G.

Parle.

R.

Ote moi d'un doute,

Connois-tu bien Don Diegue?

G.

Oui.

R.

Parlons bas, écoute,

*Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son temps, le sais-tu?*

G.

Peut-être.

R.

*Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang, le sais-tu?*

G.

G.

Que m'importe?

R.

A quatre pas d'ici, je te le fais savoir.

Como la offensa fabia,

Luogo cay en la venganea.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance.

Justitia, Justitia pido,

Sire, Sire, Justice,

Seignor mi padre he perdido,

Il a tué mon Père.

Seignor mi honor he cobrado.

Il a vengé le sien.

Que me hablo,

Por la boca de la herida,

*Me parloit par sa playe,**Par cette triste bouche, il empruntoit ma voix.*

Y escrivio,

Con fangre my obligacion.

Son sang sur la poussiere, écrivoit mon devoir,

Castigar en la Cabeca,

Los delitos de la mano,

Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.

Que mi fangre faldra limpio,

Je rendrai mon sang pur,

Sossiegate Ximena,

Prends du repos, ma fille.

My llanto crece,

C'est croître mes malheurs,

Que has hecho, Rodriguo? :

Rodrigue, qu'as tu fait?

No maraste al Conde?

*Quoi, viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte,**Ne l'as-tu pas tué?*

E. 6.

Im-

Importavale a my honor,
Mon honneur de ma main a voulu cet effort,
 Quando fue casa del muerto,
 Sagrado del matador?

Mais chercher ton azile, en la Maison du mort?
Jamais un meurtrier en fit il son refuge?

Ximena esta
 Cerca Palacio, y vendra
 Acompagnada,

Chimene est au Palais,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

Hay affligida,
 Que la mitad de my vida.
 Ha muerto la otra mitad,
 Al vengar,
 De my vida la una parte,
 Sin las dos he de quedar.

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez vous en case
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus, sur celle qui me reste.

Te de el gusto de matar me,
 Sin la pena del fequirme.

Et bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Rodrigo, Rodrigo, en my casa
 Rodrigue en ma Maison, Rodrigue devant moi.
 Escucha.

Ecoute moi.
 Muero,
 Je me meurs.

Solo quiero,
 Que en oyendo lo que digo,
 Respondas con este azero.

Quatre mots seulement,
Après ne me reponds qu'avecque cette épée:

Con

Con tal fuerca que tu amor,
 Puso en duda my venganca,
 Mas en tan gran desventura,
 Lucharon à my depescho,
 Contra puestos en my pecho,
 My affrenta con tu hermosura;
 Y tu Segnora vencieras,
 A no haver imaginado,
 Que affrentado,
 Por infame aborrecieras,
 Quien quisiste por honrado.

*Ma flame assez long temps n'ait combattu pour toi:
 Fuz de son pouvoir, dans une telle offense,
 J'ai pu douter encor, si j'en prendrois vengeance,
 Reduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
 J'ai retenu ma main, j'ai crû mon bras trop prompt,
 Je me suis accusé de trop de violence,
 Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
 Si je n'eusse opposé, contre tous tes appas,
 Qu'un homme sans honneur ne te meritoit pas:
 Qu'après m'avoir cheri, quand je vivois sans blâme,
 Qui m'aima genereux, me haïroit infame.*

No te doy la culpa a ti.
 De que desdicha da foy.

Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.

Que en vanganca a tu affrenta.
 Como Cavallero hisiste.

Tu n'as fait le devoir, que d'un homme de bien.

Disculpara my decoro,
 Con quien piensa que te adoro,
 El saber que te perligo.

*Et je veux que la voix de la plus noire envie,
 Eleve au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
 Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.*

Mas foy parte,
 Para solo perseguiste,

Pero no para matarte.

Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau,

Pues tu rigor que hazer quiere?

A quoi te resous-tu?

Por my honor he de hazer,

Contra ti quanto pudiere,

Descando no poder.

Malgré des feux si beaux, qui rompent ma colere,

Je ferai mon possible à bien venger mon pere,

Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,

Mon unique souhait, est de ne rien pouvoir,

Hay Rodrigo quien pensara!

Rodrigue, qui l'ent cru!

Hay Ximena quien dixera!

Chimene, qui l'eus dit!

Que my dicha se acabara:

Que notre heur fût si proche & si tôt se perdit,

Vete, y mira a la salida

No te vean:

Adieu, sors, & sur tout, garde bien qu'on te voye.

Quedate y veme muriendo:

Adieu, je vai trainer une mourante vie.

Aliento tomo,

Para entus alabanças empleallo.

Laisse moi prendre haleine, afin de te louer.

Bravamente provaste, bien lo hisiste,

Bien mis passados brios imitaste.

Ma valeur n'a point lieu de te desavouer,

Tu l'as bien imitée:

Toca las blancas canas que me honraste,

Liega la tierna boca a la mexilla,

Donde la mancha de my honor quitaste,

Touche

*Touche ces cheveux blancs, à qui tu vends l'honneur.
Viens baiser cette joue, & reconnais la place,
Où fut jadis l'affront, que ton courage efface.*

A quien como la causa se atribuya,
Si hay en my algun valor y fortaleza.

*L'honneur vous en est dû, les Cieux me sont témoins,
Qu'étant sorti de vous, je ne pouvois pas moins.*

Tanto a tribulò un plazer,
Como congoxo un pefar.

On se pâme de joye, ainsi que de tristesse.

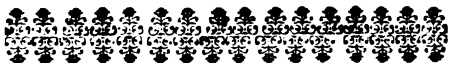
Après ce que vous venez de voir, jugez (Lecteur) si un Ouvrage dont le sujet ne vaut rien, qui choque les principales regles du Poëme Dramatique, qui manque de jugement en sa conduite, qui a beaucoup de mechants vers, & dont presque toutes les beautez sont derobées, peut legitimement prétendre, à la gloire de n'avoir point été surpassé, que lui attribué son Auteur, avec si peu de raison? Peut-être sera-t-il assez vain, pour penser que l'envie m'aura fait écrire, mais je vous conjure de croire, qu'un vice si bas n'est point en mon ame: & qu'étant ce que je suis, si j'avois de l'ambition, elle auroit un plus haut objet, que la renommée de cet Auteur. Au reste, on m'a dit qu'il pretend en ses réponses, examiner les Oeuvres des autres, au lieu de tâcher de justifier les siennes: mais outre que cette procedure n'est pas bonne, nos erreurs ne le pouvant pas rendre innocent, je veux le relever de cette peine pour ce qui me regarde, en avouant ingenuement, que je croi qu'il y a beaucoup de fautes dans mes Ouvrages, que je ne vois point, & confessant même à ma honte, qu'il y en a beaucoup que je vois, & que ma negligence y laisse. Aussi ne pretens-je pas faire croire que je suis parfait, & ne me propose autre fin, que de montrer qu'il ne l'est pas tant qu'il le croit être. Et certainement, comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurois caché
ses

ses fautes , comme je cache son nom & le mien , si pour la reputation de tous ceux qui font des vers, je n'avois eu que j'étois obligé de faire voir à l'Auteur du C I D, qu'il se doit contenter del'honneur , d'être Citoyen d'une si belle Republique, sans s'imaginer mal à propos, qu'il en peut devenir le Tyran.

Fin des Observations sur le CID.



LET-



L E T T R E
 A P O L O G E T I Q U E,
 O U
 R E' P O N S E D U S I E U R P.
 C O R N E I L L E aux *Observations du*
Sieur SCUDERI, sur le Cid.

MONSIEUR,

Il ne vous suffit pas que votre Libelle (1) me déchire en public; Vos Lettres me viennent quereller jusques dans mon Cabinet, & vous m'envoyez d'injustes accusations, lors que vous me devez pour le moins des excuses. Je n'ai point fait la Piece que vous m'imputez & qui vous pique; je l'ai reçüe de Paris avec une Lettre qui m'a appris le nom de son Auteur; il l'adresse à un de nos amis, qui vous en pourra donner plus de lumiere. Pour moi, bien que je n'aye guere de jugement, si l'on s'en rapporte à vous, je n'en ai pas si peu que d'offenser une personne de si haute condition, (2) & de craindre moins ses ressentimens que les vôtres: Tout ce que je vous puis dire, c'est que je ne doute, ni de votre noblesse, ni de votre vaillance (3), & qu'aux choses de cette nature, où je

(1) Les Observations sur le Cid:

(2) M. le Cardinal de Richelieu.

(3) M. de Scuderi dans une de ses Lettres adressée à M. Corneille, s'éleva beaucoup au dessus de lui par sa naissance &

je n'ai point d'interêt, je croi le monde sur sa parole; ne mêlons point de pareilles difficultez parmi nos differends. Il n'est pas question de savoir de combien vous êtes plus noble ou plus vaillant que moi, pour juger de combien le Cid est meilleur que l'Amant liberal (1). Les bons esprits trouvent que vous avez fait un chef-d'œuvre de doctrine & de raisonnement en vos Observations. La modestie & la generosité que vous y témoignez, leur semblent des Pieces rares; & sur tout votre procédé merveilleusement sincere & cordial envers un ami. Vous protestez de ne me point dire d'injures, incontinent après vous m'accusez d'ignorance en mon métier, & de manque de jugement en la conduite de mon chef-d'œuvre; appelez-vous cela des civilitez d'Auteur? je n'aurois besoin que du texte de votre Libelle, & des contradictions qui s'y rencontrent pour vous convaincre de l'un & de l'autre de ces défauts. Ne vous êtes-vous pas souvenu que le Cid a été représenté trois fois au Louvre, & deux fois à l'Hôtel de Richelieu, quand vous avez traité la pauvre Chimène d'impudique, de prostituée, de parricide, de monstre? Ne vous êtes-vous pas souvenu que la Reine, les Princesses & les plus vertueuses Dames de la Cour & de Paris l'ont reçûë & caressée en fille d'honneur; quand vous m'avez reproché mes vanitez, & nommé le Comte de Gormas (2), un Capitain de Comedie, vous ne vous êtes pas souvenu que vous avez mis un *A qui lit*, au devant de

Lig-

sa noblesse, & fit une espee de défi ou d'appel à M. Corneille: ce qui apprit beaucoup à rire, & donna lieu à plusieurs Pieces qui parurent dans ce temps. Ces Pieces ne sont ni assez belles ni assez interessantes pour être rapportées ici; outre qu'elles ne regardent en rien la critique ou l'apologie du Cid.

M. de Scuderi le prenoit sur un ton fort haut lors qu'il sa-

gissoit de noblesse: il étoit Gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Voyez ce qu'en dit le Voyage de M. Bachaumont & la Chapelle,

(1) L'Amant Liberal, Tragi-Comedie, composée par M. de Scuderi.

(2) Un des Acteurs de la Tragedie du Cid, dont le caractère est extrêmement fier & haut.

Ligdamon (1), ni des autres chateurs Poëtiques & militaires, qui font rire le Lecteur, presque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'imposer aux simples, & avez avancé les maximes de Théâtre de votre seule autorité, dont quand elles seroient vraies, vous ne pourriez tirer les conséquences que vous en tirez : vous vous êtes fait tout blanc d'Aristote, & d'autres Auteurs que vous ne lûtes & n'entendîtes peut-être jamais, & qui vous manquent tous de garantie : vous avez fait le Censeur moral pour m'imputer de mauvais exemples : vous avez épluché les vers de ma piece, jusques à en accuser un de manque de censure : si vous eussiez sù les termes de l'art, vous eussiez dit qu'il manquoit de repos en l'Hemistiche : vous m'avez voulu faire passer pour simple Traducteur, sous ombre de soixante & douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille ; & que ceux qui s'y connoissent n'appelleront jamais de simples traductions : vous avez declamé contre moi, pour avoir tû le nom de l'Auteur Espagnol, bien que vous ne l'avez appris que de moi, & que vous sachiez fort bien que je ne l'ai celé à personne, & que même j'en ai porté l'original en sa langue à Monseigneur le Cardinal Votre Maître & le mien : enfin vous m'avez voulu arracher en un jour ce que près de trente ans d'étude m'ont acquis : il n'a pas tenu à vous que du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent, je ne sois descendu au dessous de Claveret (2) : & pour re-

(1) Ligdamon. Comedie faite par M. de Scuderi, au devant de laquelle il avoit mis une espede de Preface qu'il avoit intitulée *A qui lit*, dans laquelle il y a une infinité de bravades ridicules & impertinentes.

(2) Claveret Auteur contemporain de M. Corneille & de M. Scuderi, qui a composé plusieurs Pieces tant en vers qu'en prose, lesquelles n'ont point eu d'approbation.

Ces deux ou trois lignes que M. Corneille avoit mis dans cette Lettre apologétique lui attirerent de la part de Claveret une Lettre pleine d'impertinences & de ridiculitez. Elle fut imprimée & vendue publiquement ; elle est si mauvaise qu'elle ne merite pas d'être rapportée. Plusieurs mauvais Auteurs affectionnez à Claveret tirent dans ce même temps de méchantes Pieces tant en vers qu'en prose, qui ne servent qu'à

reparer des offenses si sensibles, vous croyez faire assez de m'exhorter à vous repondre sans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après tous deux de nos folies; vous me demandez imperieusement, que malgré nos gaillardises passées, je sois encore votre ami, afin que vous soyez encore le mien, comme si votre amitié me devoit être fort précieuse après cette incartade, & que je dussé prendre garde seulement au peu de mal que vous m'avez fait, & non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une Lettre à Ariste, (1) où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal: vous nommez folies les travers d'Auteur ou vous vous êtes laissé emporter, & effectivement le repentir que vous en faites paroître, marque la honte que vous en avez. Ce n'est pas assez de dire, soyez encore mon ami, pour recevoir une amitié si indignement violée: Je ne suis point homme d'éclaircissement (2): vous êtes en sûreté de ce côté-là. - Traitez moi dorénavant en inconnu comme je vous veux laisser pour tel que vous êtes, maintenant que je vous connois; mais vous n'aurez pas sujet de vous plaindre, quand je prendrai le même droit sur vos Ouvrages que vous avez pris sur les miens. Si un volume d'Observations ne vous suffit, faites-en encore cinquante; tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me mettrez point en nécessité de me défendre; de mon côté je verrai avec

qu'à faire éclater davantage le mérite du Cid & de son Auteur. M. Corneille en vouloit à Claveret, parce qu'il avoit distribué une Piece intitulée *l'Auteur du vrai Cid Espagnol, à son Traducteur François*, dans laquelle on pretendoit montrer que le dessein & le meilleur de la Tragedie du Cid avoit été pillé de l'Espagnol; & cette Piece, quoi que mauvaise, avoit beaucoup causé de chagrin à M. Corneille, parce que Claveret, avec

qui il étoit ami, avoit été celui qui avoit fait courir cette Piece.

(1) Cette Lettre à Ariste, composée par M. P. Corneille, est dans le V. Volume; elle lui attira une infinité de Pieces, parce qu'il y disoit:

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

(2) Ceci se doit entendre du déh que lui avoit fait M. Scuderi.

avec mes amis , si ce que votre Libelle vous a laissé de reputation vaut la peine que j'acheve de la ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils , j'ai assez de bonté pour ne vous la refuser pas , & pour me taire sur les défauts de votre esprit que vous étalez dans vos livres. Jusques-là je suis assez glorieux pour vous dire que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout , pour vous parler sérieusement , & vous montrer que je ne suis pas si piqué que vous pourriez vous imaginer , il netiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du passé. Mais après une offense si publique , il y faut un peu plus de ceremonie , je ne vous la rendrai pas mal-aisée , je donnerai tous mes interêts à qui vous voudrez de vos amis ; & je m'assûre que si un homme se pouvoit faire satisfaction à lui-même du tort qu'il s'est fait , il vous condamneroit à vous la faire à vous-même , plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point , & à qui la lecture de vos Observations n'a donné aucun mouvement que de compassion ; & certes on me blâmeroit avec justice , si je vous voulois mal pour une chose qui a été l'accomplissement de ma gloire , & dont le Cid a reçu cet avantage , que de tant de Poèmes qui ont paru jusqu'à present , il a été le seul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente pour toute Apologie , de ce que vous avoiez , *qu'il a eu l'Approbation des Savans & de la Cour.* Cet Eloge veritable par où vous commencez vos Censures , détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il suffit que vous ayez fait une folie , sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y conviez : & puis que les plus courtes sont les meilleures , je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne ; résistez aux tentations de ces gaillardises qui font rire le public à vos dépens , & continuez à vouloir être mon ami , afin que je me puisse dire le vôtre , &c,



P R E U V E S

DES PASSAGES ALLEGUEZ
dans les Observations sur le Cid,
par M. de Scuderi.

A D R E S S E ' E S

*A MESSIEURS DE L'ACADEMIE
Françoise, pour servir de réponse à la Let-
tre Apologétique de M. Corneille.*

M. CORNEILLE témoigne par sa réponse aux Observations sur le Cid, qu'il est très-éloigné de la modération d'un Auteur, qui persuadé de la bonté de son Ouvrage, attend un jugement favorable de l'intégrité de ses Juges; puisqu'au lieu de se donner l'humilité d'un accusé, il occupe la place des Juges, & se loge lui-même à ce premier lieu, où personne n'oseroit seulement dire qu'il prétend. C'est de cette haute région, que sa plume qu'il croit aussi foudroyante que l'éloquence de Periclès lui a fait croire que des injures étoient assez fortes pour détruire tout mon Ouvrage, & que sans combattre mes raisons par d'autres, il lui suffisoit seulement de dire que j'ai cité faux. Mais sans repartir à ses invectives, je me veux toujours conserver cette froideur, qui donne aisément les victoires, & qui fait que le jugement conduisant la main, l'avantage du combat est chose indubitable. Je me tairai donc pour le vaincre, & pour laisser
par-

parler Aristote, qui lui veut répondre pour moi.

J'ai dit en mes Observations, que le Poëme Dramatique ne doit avoir qu'une action principale; ce Philosophe me l'enseigne en sa Poétique, aux chapitres 9. 24. & 26. J'ai avancé qu'il faut nécessairement que le sujet soit vrai-semblable: ce même Aristote me l'enseigne en trois lieux différens du 25. chap. du même livre, & je pense avoir montré bien clairement, que le Cid choque par tout cette regle. J'ai soutenu que le Poëte & l'Historien ne doivent pas suivre la même route, ce Philosophe me l'apprend au chap. 10. de son Art Poétique, & ensuite j'ai montré que le sujet du Cid étoit bon pour l'Historien, & qu'il ne valoit rien pour le Poëte. J'ai donné la définition du mot de Fable, après l'avoir apprise d'Aristote, au chap. 6 vers le commencement, & d'Heinsius, au livre de la Constitution de la Tragédie chap. 3. J'ai dit ensuite que les Anciens s'étoient retranchés dans un petit nombre de sujets, qu'ils avoient presque tous traités pour éviter les fautes qu'a faites l'Auteur du Cid; Aristote m'en assure au chapitre 14. de sa Poétique, & après lui Heinsius est mon garant, au chapitre 9. du livre que j'ai déjà cité de lui. J'ai dit qu'ils avoient traité ces sujets diversement, mais je ne l'ai dit qu'après Aristote & Heinsius, l'un au chapitre 17. l'autre au chapitre 3. Pour montrer la disproportion du Cid en toutes ses parties, je me suis servi de la comparaison de tous les corps Physiques; mais je n'ai fait que l'emprunter d'Aristote, qui s'en sert au chap. 8. de son Art Poétique. J'ai montré que le Poëme Dramatique ne doit contenir que ce qui peut vrai-semblablement arriver dans vingt-quatre heures; c'est l'opinion de ce grand Stagirite, au chapitre 8. & ensuite j'ai fait voir que l'Auteur du Cid avoit eu tort d'enfermer dans vingt-quatre heures, des choses qui dans l'Histoire n'arrivent que dans quatre ans. Je me suis servi de l'exemple des Tragédies de Niobe & de Jephté, pour montrer l'imperfection du Cid; mais je les ai prises

d'Hein-

d'Heinsius au chapitre 16. vers la fin. J'ai dit que c'étoit pour des ouvrages de la nature du Cid, que Platon n'admetoit point la Poësie, il me l'apprend lui-même au livre de sa Republique, & Heinsius le rapporte au Traité de la Satyre d'Horace livre second. J'ai dit que ce Philosophe qui a mérité le nom de devin, bannissoit toute la Poësie, pour celle, qui comme le Cid, fait voir les méchantes actions sans les punir, & les bonnes sans les récompenser. Aristote me l'enseigne au chap. 4. de sa Poétique, & après lui Heinsius au livre de la Constitution de la Tragedie chap. 2. & 14. J'ai dit que Platon bannissoit Homere, encore qu'il l'eût couronné; on le peut voir au livre 10. de sa Republique, ou dans Heinsius au Traité de la Satyre d'Horace, livre second. J'ai dit en passant qu'il y a trois especes de Poësies; c'est Heinsius qui me l'apprend au chap. 2. de la Constitution Tragique. J'ai dit que ce qu'on voit touche plus que ce qu'on ne fait qu'entendre; c'est Horace qui l'assure en son Art Poétique. J'ai soutenu qu'il faut que les actions soient la plupart bonnes dans un Poëme de Théâtre: Aristote l'enseigne ainsi au chap. 18. de sa Poétique, & après j'ai fait voir que toutes celles du Cid ne valent rien. J'ai rapporté l'exemple d'Euripide; Heinsius l'a fait devant moi au chap. 14. de la Constitution Tragique. J'ai cité Marcelin au livre 27. on le peut voir, ou bien Heinsius au Traité de la Satyre d'Horace livre 2. & c'est en cet endroit que j'ai montré que le Cid choque directement les bonnes mœurs. J'ai dit sur ce sujet que la volonté fait le mariage; mais je ne l'ai dit qu'après les Canonistes & les Jurisconsultes au titre des Noces. Tout ce que j'ai avancé touchant le sujet simple ou mixte, est rapporté d'Aristote au chap. 11. de son Art Poétique, dans lequel on voit la condamnation du Cid. J'ai soutenu qu'il ne faut rien de superflu dans la Scène; ce Philosophe me l'enseigne au chapitre 9. du même livre; & ensuite j'ai montré les fautes de cette nature qu'on peut

re-

remarquer au Cid. Je me suis servi de l'exemple de l'Ajax de Sophocle ; on peut voir ce que j'en ai dit , dans la traduction qu'en a faite Joseph Scaliger, ou dans Heinsius chapitre 6. de sa Constitution Tragique. J'ai fait voir quels doivent être les Episodes , mais ce n'est qu'après Aristote qui me l'enseigne aux chapitres 10. & 16. de sa Poétique : & c'est par lui que j'ai montré bien clairement que ceux du Cid ne valent rien du tout. Je me suis fortifié de l'exemple de Teucer & de Menelaüs , après Heinsius au chap. 6. de la Constitution de la Tragédie , & Scaliger le fils dans ses Poësies. Il n'est pas jusqu'aux chœurs & à la musique , dont j'ai parlé , que je ne prouve par Heinsius aux chapitres 17. & 16. Enfin on peut lire tout ce que j'ai cité dans ces Auteurs , & dans ces passages que je marque , & l'on verra que la Réponse de Monsieur Corneille est aussi foible que ses injures , & que s'il ne se défend mieux que cela , je n'aurai pas besoin de toutes mes forces pour l'empêcher de se relever.





LETTRE DE M. SCUDERY

A

L'ACADEMIE FRANCOISE.

MESSIEURS,

Puisque Monsieur Corneille m'ôte le masque, & qu'il veut que l'on me connoisse, j'ai trop accoutumé de paroître parmi les personnes de qualité, pour vouloir encore me cacher : il m'oblige peut-être en pensant me nuire ; & si mes Observations ne sont pas mauvaises, il me donne lui-même une gloire dont je voulois me priver. Enfin Messieurs, puisqu'il veut que tout le monde sache que je m'appelle SCUDERY, je l'avouë. Mon nom, que d'assez honnêtes gens ont porté devant moi ne me fera jamais rougir : vû que je n'ai rien fait non plus qu'eux, indigne d'un homme d'honneur. Mais comme il n'est pas glorieux de fraper un ennemi que nous avons jeté par terre, bien qu'il nous dise des injures, & qu'il est comme juste de laisser la plainte aux affligés quoi qu'ils soient coupables, je ne veux point repartir à ses outrages par d'autres, ni faire comme lui d'une dispute Academique, une querelle de Crocheteur, ni du Lycée un marché public. Il suffit qu'on sache que le sujet qui m'a fait écrire est équitable, & qu'il n'ignore pas lui-même

même que j'ai raison d'avoir écrit. Car de vouloir faire croire que l'envie a conduit ma plume, c'est ce qui n'a non plus d'apparence que de vérité: puisqu'il est impossible que je sois atteint de ce vice, pour une chose où je remarque tant de défauts, qui n'avoit de beautez que celles que ces agréables trompeurs qui la representoient lui avoient prêtées, & que Mondon, la Villiers, (1) & leurs compagnons, n'étans pas dans le livre comme sur le Théâtre, le Cid imprimé n'étoit plus le Cid que l'on a crû voir. Mais puisque je suis sa partie, j'aurois tort de vouloir être son juge, comme il n'a pas raison de vouloir être le mien. De quelque nature que soient les disputes, il y faut toujours garder les formes: je l'attaque, il doit se défendre; mais vous nous devez juger. Votre illustre Corps, dont nous ne sommes ni l'un ni l'autre, est composé de tant d'excellens hommes, que sa vanité seroit bien plus insupportable que celle dont il m'accuse, s'il ne s'y vouloit pas soumettre comme je fais. Que si l'un de nous deux devoit recuser quelques-uns de vous autres, ce seroit moi qui le devrois faire, puis que je n'ignore pas, malgré l'ingratitude qu'il a fait paroître pour vous, en disant, (2)

Qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée,
 que trois ou quatre de cette célèbre Compagnie, lui ont corrigé plusieurs fautes qui parurent aux premières représentations de son Poëme, & qu'il ôta depuis par vos conseils. Et sans doute vos divins esprits qui virent toutes celles que j'ai remarquées en cette Tragicomédie, qu'il appelle son Chef-d'œuvre, m'auroient ôté en le corrigeant le moyen & la volonté de le reprendre, si vous n'eussiez été forcez d'imiter adroitement

F 2

ces

(1) Celebres Comediens du temps des premieres representations du Cid, ausquels M. Scudery prétend attribuer le succès de cette Piece.

(2) Vers que M. Corneille

avoit mis dans une Piece intitulée *Excuses à Ariste*, & qui lui attira un très-grand nombre d'ennemis qui écrivirent contre lui. Cette Piece est dans le cinquième volume de ses Ouvrages.

ces Medecins , qui voyant un corps dont toute la masse du sang est corrompü , & toute la constitution mauvaie , se contentent d'user de remedes palliatifs , & de faire languir & vivre , ce qu'ils ne sauroient guerir. Mais , Messieurs , comme vous avez fait voir vötre bonté pour lui , j'ai droit d'esperer en vötre justice. Que Monsieur Corneille paroisse donc devant le Tribunal où je le cite , puisqu'il ne-tui peut être suspect , ni d'injustice , ni d'ignorance ; qu'il s'y defende de plus de mille choses dont je l'accuse en mes Observations ; & lors que vous nous aurez entendus , si vous me condamnez , je me condamnerai moi-même : je le croirai ce qu'il se croit ; je l'appellerai mon maître , & par un livre de retractations , je ferai savoir à toute la France , que je sai que je ne sai rien. Mais à dire vrai , j'ai bien de la peine à croire qu'il veuille descendre du premier rang , où beaucoup (dit-il) l'ont placé jusqu'au pied du Thröne que je vous eleve , & reconnoître pour Juges ceux qu'il appelle ses inferieurs , par la bouche de ces honnêtes gens , qui n'ont point de nom , & qui ne parlent que par la sienne. Il se contentera peut-être d'avoir dit en général , que j'ai cité faux , & que je l'ai repris sans raison ; mais je l'avertis que ce n'est point par un effort si foible , qu'il peut se relever , puisque dans peu de jours une nouvelle édition de mon ouvrage me donnera lieu de le faire rougir de la fausseté qu'il m'impose , en marquant tous les Auteurs & tous les passages que j'ai alleguez , & que vous qui savez ce qu'il ignore , savez bien être veritables. Ce n'est pas que je ne souhaitasse qu'il dit vrai , parce que mes ceufures étant fortes & solides , j'aurois en moi-même les lumieres que je n'ai fait qu'emprunter de ces grands Hommes de l'antiquité : & sans la metempsychose de Pythagore , Scudery auroit eu l'esprit d'Aristote , dont il confesse qu'il est plus éloigné que le ciel ne l'est de la terre. Mais quelque foiblesse qui soit en moi , qu'il vienne , qu'il voye & qu'il vainque s'il peut : soit qu'il

qu'il m'attaque en soldat, (1) soit qu'il m'attaque en Ecrivain, il verra que jé me sai défendre de bonne grace, & que si ce n'est en injures, dont je ne mêle point, il aura besoin de toutes les forces. Mais s'il ne se défend que par des paroles outrageuses, au lieu de paier de raisons, prononcez, Messieurs, un arrêt digne de vous, qui fasse savoir à toute l'Europe que le Cid n'est point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais oui bien la moins judicieuse Piece de Monsieur Corneille. Vous le devez, & pour vôtre gloire en particulier & pour celle de nôtre Nation en général qui s'y trouve interessée : vû que les étrangers qui pourront voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des Tasse & des Guarini, croiroient que nos plus grands Maîtres ne font que des apprentifs. C'est la plus importante & la plus belle action publique, par où vôtre illustre Academie puisse commencer les siennes : tout le monde l'attend de vous, & c'est pour l'obtenir que je vous presente cette juste requête.

(1) Rodomontade de M. Scudery.



LES SENTIMENS
DE
L'ACADEMIE
FRANCOISE
3
SUR
LA TRAGI-COMEDIE
DU CID.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT
5300 S. DICKINSON DRIVE
CHICAGO, ILL. 60637

LES SENTIMENS
-D E
L'ACADEMIE
FRANCOISE
3
S U R
LA TRAGICOMEDIE
DU CID.



Eux qui par quelque desir de gloire donnent leurs Ouvrages au Public ne doivent pas trouver étrange que le Public s'en fasse le Juge. Comme le present qu'ils lui font ne procede pas d'une volonté tout à fait desinteressée, & qu'il n'est pas tant un effet de leur liberalité que de leur ambition, il n'est pas aussi de ceux que la bien-séance veut qu'on reçoive sans en considerer le prix. Puis qu'ils font une espece de commerce de leur travail, il est bien raisonnable que celui auquel ils l'exposent ait la liberté de le prendre ou de le rebuter selon qu'il le reconnoît bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec justice desirer de lui qu'il fasse même estime des fausses beautés que des vraies, ni qu'il paye de loüange ce qui sera digne de blâme. Ce n'est pas qu'il ne paroisse plus de bonté à loüer ce qui est bon qu'à reprendre ce qui est mauvais, mais il n'y a pas moins de justice en l'un qu'en l'autre. On peut même meriter de la loüange en donnant du blâme, pourvu que les reprehensions partent du zele de l'utilité commune, & qu'on ne prétende pas élever sa reputation sur les ruïnes de

E s.

cell.

celle d'autrui. Il faut que les remarques des défauts d'un Auteur ne soient pas des reproches de sa foiblesse, mais des avertissemens qui lui donnent de nouvelles forces, & que si l'on coupe quelques branches de ses lauriers ce ne soit que pour les faire pousser davantage en une autre saison. Si la Censure demouroit dans ces bornes, on pourroit dire qu'elle ne seroit pas moins utile dans la Republique des Lettres, qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome, & qu'elle ne seroit pas moins de bons Ecrivains dans l'une, qu'elle a fait de bons Citoyens dans l'autre. Car c'est une verité reconuë que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice; & il y a beaucoup de personnes qui ne se laissent point emporter à l'ambition, mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte. D'ailleurs la louange nous fait souvent demeurer au dessous de nous-mêmes, en nous persuadant que nous sommes déjà au dessus des autres, & nous retient dans une mediocrité vicieuse qui nous empêche d'arriver à la perfection. Au contraire, le blâme qui ne passe point les termes de l'équité, dessille les yeux de l'homme que l'amour propre lui avoit fermés, & lui faisant voir combien il est éloigné du bout de la carrière, l'excite à redoubler ses efforts pour y parvenir. Ces avis si utiles en toutes choses le sont principalement pour les productions de l'esprit, qui ne sauroit assembler sans secours tant de diverses beantez dont se forme cette beauté universelle, qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compose ses ouvrages de tant d'excellentes parties, qu'il est impossible qu'il n'y en ait toujours quelqu'une qui manque, ou qui soit defectueuse, & que par consequent ils n'ayent toujours besoin ou d'aides ou de reformateurs. Il est même à souhaiter que sur des propositions indécisibles il naisse des contestations honnêtes, dont la chaleur découvre en peu de temps, ce qu'une froide recherche n'auroit pu découvrir en plusieurs années;

nées ; & que l'entendement humain faisant un effort pour se delivrer de l'inquietude des doutes, s'acquiere promptement par l'agitation de la dispute, cet agreable repos qu'il trouve dans la certitude des connoissances. Celles qui sont estimées les plus belles, sont presque toutes sorties de la contention des esprits ; & il est souvent arrivé que par cette heureuse violence on a tiré la Verité du fond des abymes, & que l'on a forcé le Temps d'en avancer la production. C'est une espece de guerre qui est avantageuse pour tous, lors qu'elle se fait civilement, & que les armes empoisonnées y sont défendues. C'est une course, où celui qui emporte le prix semble ne l'avoir poursuivi que pour en faire un présent à son rival. Il seroit superflu de faire en ce lieu une longue déduction des innocentes & profitables querelles qu'on a vu naître dans tout le Cercle des Sciencies, entre ces rares hommes de l'Antiquité. Il suffira de dire que parmi les Modernes il s'en est ému de très-favorables pour les Lettres, & que la Poësie seroit aujourd'hui bien moins parfaite qu'elle n'est, sans les contestations qui se sont formées sur les ouvrages des plus celebres Auteurs des derniers Temps. En effet nous en avons la principale obligation aux agreables differens qu'ont produit la Hierusalem & le Pastor Fido, c'est à dire les Chef-d'œuvres des deux plus grands Poëtes de de-là les Monts ; après lesquels peu de gens auroient bonne grace de murmurer contre la Censure, & de s'offenser d'avoir une aventure pareille à la leur. Ces raisons & ces experiences eussent bien pu convier l'Academie Françoise à dire son sentiment du Cid, c'est à dire d'un Poëme qui tient encore les esprits divisez, & qui n'a pas plus causé de plaisir que de trouble. Elle eût pû croire qu'on ne l'eût pas accusée de trop entreprendre quand elle eût prétendu donner sa voix en un Jugement, où les ignorans donnoient la leur aussi hardiment que les doctes, & qu'on n'eût pas dû trouver mauvais qu'une Compagnie usât d'un droit, dont

les particuliers mêmes sont en possession depuis tant de siècles. Mais elle se souvenoit qu'elle avoit renoncé à ce privilege par son institution; qu'elle ne s'étoit permis d'examiner que ses ouvrages, & qu'elle ne pouvoit reprendre les fautes d'autrui sans faillir elle-même contre ses regles. Parmi le bruit confus de la loüange & du blâme, elle n'écoutoit que ses loix qui lui commandoient de se taire. Elle eût bien voulu approcher en quelque sorte de la perfection, avant que de faire voir combien les autres en sont éloignés, & elle cherchoit les moyens d'instruire par ses exemples, plutôt que par ses censures. Lors même que l'Observateur du Cid l'a conjurée par une Lettre publique, & par plusieurs particulieres de prononcer sur ses Remarques, & que son Auteur a témoigné de son côté qu'il en esperoit toute justice, bien loin de se vouloir rendre Juge de leur différent, elle ne se pouvoit seulement résoudre d'en être l'Arbitre. Mais enfin elle a considéré qu'une Academie ne pouvoit honnêtement refuser son avis à deux personnes de merite, sur une matiere purement Academique, & qui étoit devenue illustre par tant de circonstances. Elle a fait ceder, bien qu'avec regret, son inclination & ses regles aux instantes prieres qui lui ont été faites sur ce sujet, & s'est aucunement consolée voyant que la violence qu'on lui faisoit s'accordoit avec l'utilité publique. Elle a pensé qu'en un siècle où les hommes courent au theatre comme au plus agreable divertissement qu'ils puissent prendre, elle auroit occasion de leur remettre devant les yeux la fin la plus noble & la plus parfaite, que se sont proposé ceux qui en ont donné les preceptes. Comme les Observations des Censeurs de cette Tragi-comedie, ne l'ont pû preoccuper, le grand nombre de ses Partisans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien cru qu'elle pouvoit être bonne, mais elle n'a pas cru qu'il fallût conclurre qu'elle le fût, à cause seulement qu'elle avoit été agreable. Elle s'est persuadée qu'étant question de

de juger de la justice & non pas de la force de son parti, il falloit plutôt peser les raisons, que compter les hommes qu'elle avoit de son côté, & ne regarder pas tant si elle avoit plu, que si en effet elle avoit dû plaître. La Nature & la Verité ont mis un certain prix aux choses, qui ne peut être changé par celui que le hazard ou l'opinion y mettent; & c'est se condamner soi-même que d'en juger selon ce qu'elles paroissent & non pas selon ce qu'elles sont. Il est vrai qu'on pourroit croire que les Maîtres de l'Art ne sont pas bien d'accord sur cette matiere. Les uns trop amis, ce semble, de la volupté, veulent que le Delectable soit le vrai but de la Poësie Dramatique; les autres plus avars du temps des hommes, & l'estimant trop cher pour le donner à des divertissemens qui ne fissent que plaître sans profiter, soutiennent que l'Utile en est la véritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes si differens, on trouvera qu'ils ne disent que la même chose, si l'on y veut regarder de près, & si jugeant d'eux aussi favorablement que l'on doit, on vient à penser que ceux qui ont tenu le parti du Plaisir étoient trop raisonnables pour en autoriser un qui ne fût pas conforme à la Raison. Il faut croire, si l'on ne veut leur faire injustice, qu'ils ont entendu parler du plaisir qui n'est point l'ennemi, mais l'instrument de la vertu, qui purge l'homme, sans dégoût & insensiblement, de ses habitudes vicieuses; qui est utile parce qu'il est honnête, & qui ne peut jamais laisser de regret ni en l'esprit pour l'avoir surpris, ni en l'ame pour l'avoir corrompue. Ainsi ils ne combattent les autres qu'en apparence, puis qu'il est vrai que si ce Plaisir n'est l'Utilité même, au moins est-il la source d'où elle coule nécessairement; que quelque part qu'il se trouve il ne va jamais sans elle, & que tous deux se produisent par les mêmes voyes. De cette sorte ils sont d'accord & avec eux & avec nous, & nous pouvons dire tous ensemble qu'une Piece de theatre est bonne quand elle produit un contentement

tement raisonnable. Mais comme dans la Musique & dans la Peinture nous n'estimerions pas que tous les concerts & tous les tableaux fussent bons, encore qu'ils plussent au vulgaire, si les preceptes de ces Arts n'y étoient bien observez, & si les Experts qui en sont les vrais juges ne confirmoient par leur approbation celle de la multitude. De même, nous ne dirons pas sur la foi du Peuple, qu'un ouvrage de Poësie soit bon parce qu'il l'aura contenté, si les doctes aussi n'en sont contents. Et certes il n'est pas croyable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens, si ce n'est le plaisir de quelque goût depravé comme est celui qui fait aimer les aigreurs & les amertumes. Il n'est pas ici question de satisfaire les libertins & les vicieux qui ne font que rire des adulteres & des incestes, & qui ne se soucient pas de voir violer les loix de la Nature pourvu qu'ils se divertissent. Il n'est pas question de plaire à ceux qui regardent toutes choses d'un œil ignorant ou barbare, & qui ne seroient pas moins touchez de voir affliger une Clytemnestre qu'une Penelope. Les mauvais exemples sont contagieux, même sur les theatres; les feintes representations ne causent que trop de veritables crimes, & il y a grand peril à divertir le Peuple par des plaisirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. Il nous faut bien garder d'accoutumer ni ses yeux ni ses oreilles à des actions qu'il doit ignorer & de lui apprendre tantôt la cruauté, & tantôt la perfidie, si nous ne lui en apprenons en même temps la punition, & si au retour de ces spectacles il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de contentement. D'ailleurs, il est comme impossible de plaire à qui que ce soit par le desordre & par la confusion, & s'il se trouve que les Pieces irregulieres contentent quelquefois, ce n'est que parce qu'elles ont quelque chose de regulier, ce n'est que pour quelques beautez veritables & extraordinaires, qui emportent si loin l'esprit que de longtemps après il n'est capable d'appercevoir les dif-

for-

formitez dont elles sont suivies , & qui font couler insensiblement les défauts pendant que les yeux de l'entendement sont encore éblouis par l'éclat de ses lumieres. Que si au contraire quelques Pièces regulieres donnent peu de satisfaction , il ne faut pas croire que ce soit la faute des regles , mais bien celle des Auteurs , dont le sterile genie n'a pû fournir à l'Art une matiere qui fût assez riche. Toutes ces veritez étant supposées , nous ne pensons pas que les questions qui se sont émuës sur le sujet du Cid soient encore bien decidées , ni que les jugemens qui en ont été faits doivent empêcher que nous ne contentions l'Observateur , & ne donnions notre avis sur ses Remarques.

Il faut avouër que d'abord nous nous sommes étonnez que l'Observateur , ayant entrepris de convaincre cette Piece d'irregularité , se soit formé pour cela une methode differente de celle que tient Aristote quand il enseigne la maniere de faire les Poëmes Epiques & Dramatiques. Il nous a semblé qu'au lieu de l'ordre qu'il a tenu pour examiner celui-ci il eût fait plus regulierement de considerer l'un après l'autre , la Fable , qui comprend l'invention & la disposition du Sujet ; les Mœurs qui embrassent les habitudes de l'ame & ses diverses Passions ; les Sentimens auxquels se reduisent les pensées necessaires à l'expression du Sujet , & la Diction qui n'est autre chose que le langage Poëtique ; Car nous trouvons que pour en avoir usé d'autre sorte , ses raisonnemens en paroissent moins solides , & que ce qu'il y a de plus fort dans ses objections en est affoibli. Toutefois nous n'aurions point remarqué en ce lieu cette nouvelle Methode si nous n'eussions apprehendé de l'autoriser en quelque façon par notre silence. Mais quoi qu'il en soit , qu'il ait failli ou non en l'établissant , nous ne pouvons faillir quand nous la suivrons , puis que nous examinons son Ouvrage , & quelque chemin qu'il ait pris nous ne saurions nous en écarter sans lui donner occasion de se plaindre , que nous prenons une autre route , afin de le mettre en defaut. Il

Il pose donc premierement que le sujet du Cid ne vaut rien ; mais à notre avis il tache plus de le prouver qu'il ne le prouve en effet , lors qu'il dit , *que l'on n'y trouve aucun nœud ni aucune intrigue , & qu'on en devine la fin aussi tôt qu'on en a vu le commencement.* Car le nœud des Pieces de theatre étant un accident inopiné qui arrête le cours de l'Action représentée , & le dénouement un autre accident impreu qui en facilite l'accomplissement , nous trouvons que ces deux parties du Poëme Dramatique sont manifestes en celui du Cid , & que son sujet ne seroit pas mauvais , nonobstant cette objection , s'il n'y en avoit point de plus forte à lui faire.

Il ne faut que se souvenir que le mariage de Chimene avec Rodrigue ayant été resolu dans l'esprit du Comte , la querelle qu'il a incontinent après avec D. Diegue met l'affaire aux termes de se rompre , & qu'ensuite la mort que lui donne Rodrigue en éloigne encore plus la conclusion. Et dans ces continuelles traverses l'on reconnoitra facilement le Nœud ou l'Intrigue. Le Dénoüement aussi ne sera pas moins évident si l'on considere qu'après beaucoup de poursuites contre Rodrigue , Chimene s'étant offerte pour femme à quiconque lui en apporteroit la tête , D. Sanche se presente , & que le Roi non seulement n'ordonne point de plus grande peine à Rodrigue , pour la mort du Comte , que de se battre une fois , mais encore contre l'attente de tous oblige Chimene d'épouser celui des deux qui sortira vainqueur du combat. Maintenant si ce Dénoüement est selon l'art ou non , c'est une autre question qui se vuidera en son lieu. Tant y a qu'il se fait avec surprise , & qu'ainsi l'intrigue ni le démêlement ne manquent point à cette Piece. Aussi l'Observateur même est contraint de le reconnoître peu de temps après , lors qu'en blâmant les Episodes détachez , il dit que l'Auteur a eu d'autant moins de raison d'en mettre un si grand nombre dans le Cid , que le sujet en étant mixte il n'en avoit aucun besoin , conformément à ce qu'il venoit de

de dire parlant du sujet mixte, *qu'étant assez intrigué de soi il ne recherche presque aucun embellissement.* Si donc le sujet du Cid se peut dire mauvais, nous ne croyons pas que ce soit parce qu'il n'a point de nœud : mais parce qu'il n'est pas vrai-semblable. L'Observateur, à la vérité, a bien touché cette raison, mais ç'a été hors de sa place, quand il a voulu prouver *qu'il choquoit les principales Regles Dramatiques.*

A ce que nous pouvons juger des sentimens d'Aristote sur la matiere du vrai-semblable, il n'en reconnoît que de deux genres, le commun, & l'extraordinaire. Le commun comprend les choses qui arrivent ordinairement aux hommes, selon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs & leurs passions ; comme il est vrai-semblable qu'un Marchand cherche le gain, qu'un enfant fasse des imprudences, qu'un prodigue tombe en misere, & qu'un homme en colere coure à la vengeance, & tous les effets qui ont accoutumé d'en proceder. L'extraordinaire embrasse les choses qui arrivent rarement, & outre le vrai-semblable ordinaire, comme qu'un habile méchant soit trompé, qu'un homme fort soit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent tous les accidens qui surprenent & qu'on attribué à la Fortune, pourvu qu'ils naissent de l'enchaînement des choses qui arrivent d'ordinaire. Telle est l'avanture d'Hecube, qui par une rencontre extraordinaire vit jeter par la mer le corps de son Fils sur le rivage, où elle étoit allée pour laver celui de sa Fille. Or qu'une mere aille laver le corps de sa Fille sur le rivage, & que la mer y en jette un autre, ce sont deux choses qui considérées separement n'ont rien qui ne soit ordinaire, mais qu'au même lieu & au même temps qu'une Mere lave le corps de sa Fille elle voye arriver celui de son Fils, qu'elle croyoit plein de vie & en sûreté, c'est un accident tout à fait étrange, & dans lequel deux choses communes en produisent une extraordinaire & merveilleuse. Hors de ces deux genres il ne se fait rien qu'on puisse ranger sous le Vrai-semblable, &c

& s'il arrive quelque événement qui ne soit pas compris sous eux, il s'appelle simplement possible; comme il est possible, que celui qui a toujours vécu en homme de bien commette un crime volontairement. Et une telle action ne peut servir de sujet à la Poësie narrative ni à la representative; puis que si le possible est leur propre matiere, il ne l'est pourtant que lors qu'il est vraisemblable ou necessaire. Mais le Vrai-semblable; tant le commun que l'extraordinaire, doit avoir cela de particulier, que soit par la premiere notion de l'esprit, soit par reflexion sur toutes les parties dont il resulte, lors que le Poëte l'expose aux Auditeurs ou aux Spectateurs, ils se portent à croire sans autre preuve qu'il ne contient rien que de vrai, parce qu'ils ne voyent rien qui y repugne. Quant à la raison qui fait que le Vrai-semblable, plutôt que le Vrai est assigné pour partage à la Poësie Epique & Dramatique, c'est que cet Art étant pour fin le plaisir utile, il y conduit bien plus facilement les hommes par le vraisemblable qui ne trouve point de resistance en eux, que par le vrai, qui pourroit être si étrange & si incroyable qu'ils refuseroient de s'en laisser persuader & de suivre leur guide sur sa seule foi. Mais, comme plusieurs choses sont requises pour rendre une action vrai-semblable, & qu'il y faut garder la bien-seance du temps, du lieu, des conditions, des âges, des mœurs & des passions, la principale entre toutes est que dans le Poëme chacun agisse conformément aux mœurs qui lui ont été attribuées, & que par exemple un méchant ne fasse point de bons desseins. Ce qui fait desirer une si exacte observation de ces Loix est qu'il n'y a point d'autre voye pour produire le Merveilleux, qui ravit l'ame d'étonnement & de plaisir, & qui est le parfait moyen dont la bonne Poësie se sert pour être utile.

Sur ce fondement nous disons que le sujet du Cid est defectueux en sa plus essentielle partie, parce qu'il manque & de l'un & de l'autre vrai-semblable, & du commun & de l'extraordinaire. Car, ni la bien-

Bien-seance des mœurs d'une Fille introduite comme vertueuse n'y est gardée par le Poëte, lors qu'elle se refout à épouser celui qui a tué son Pere, ni la Fortune par un accident impreveu, & qui naiffe de l'euchainement des choses vrai-semblables, n'en fait point le démêlement. Au contraire, la Fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour, & le Dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de Fernand, qui vient ordonner un mariage, que par raison il ne devoit pas seulement proposer. Nous avouons bien que la verité de cette aventure combat en faveur du Poëte, & le rend plus excusable que si c'étoit un sujet inventé. Mais nous maintenons que toutes les veritez ne sont pas bonnes pour le theatre, & qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes, dont les Juges font brûler les procès avec les criminels. Il y a des veritez monstrueuses, ou qu'il faut supprimer pour le bien de la Societé, ou que si l'on ne les peut tenir cachées, il faut se contenter de remarquer comme des choses étranges. C'est principalement en ces rencontres que le Poëte a droit de préférer la vrai-semblance à la verité, & de travailler plutôt sur un sujet feint & raisonnable, que sur un véritable qui ne fût pas conforme à la Raison. Ques'il est obligé de traiter une matiere historique de cette nature, c'est alors qu'il la doit reduire aux termes de la bien-seance, sans avoir égard à la verité, & qu'il la doit plutôt changer toute entiere que de lui laisser rien qui soit incompatible avec les regles de son Art; lequel se proposant l'idée universelle des choses, les épure des defauts, & des irregularitez particulieres, que l'histoire par la severité de ses Loix est contrainte d'y souffrir. De sorte qu'il y auroit eu sans comparaison moins d'inconvenient dans la disposition du Cid, de feindre contre la verité, ou que le Comte ne se fût pas trouvé à la fin le véritable Pere de Chimene, ou que contre l'opinion de tout le monde il ne fût pas mort de sa blessure; ou que le salut du Roi & du Royaume eût absolument dépendu de ce mariage, pour compenser

la violence que souffroit la Nature en cette occasion, par le bien que le Prince & son Etat en recevroit; tout cela, disons-nous, auroit été plus pardonnable, que de porter sur la scene l'évenement tout pur & tout scandaleux, comme l'histoire le fournissoit. Mais le plus expedient eût été de n'en point faire de Poëme Dramatique, puis qu'il étoit trop connu pour l'alterer en un point si essentiel, & de trop mauvais exemple pour l'exposer à la vue du Peuple, sans l'avoir auparavant rectifié. Au reste, l'Observateur, qui avec raison trouve à redire au peu de vrai-semblance du mariage de Chimene; ne confirme pas sa bonne cause, comme il le croit, par la signification pretendue du terme de Fable, duquel se sert Aristote pour nommer le sujet des Poëmes Dramatiques. Et cette erreur lui est commune avec quelques-uns des Commentateurs de ce Philosophe, qui se font figurez que par ce mot de Fable la verité est entierement bannie du theatre, & qu'il est défendu au Poëte de toucher à l'histoire, & de s'en servir pour matiere, à cause qu'elle ne souffre point qu'on l'altere pour la reduire à la vrai-semblance. En cela nous estimons qu'ils n'ont pas assez considéré quel est le sens d'Aristote, qui sans doute par ce mot de Fable n'a voulu dire autre chose que le sujet, & n'a point entendu ce qui necessairement devoit être fabuleux, mais seulement ce qu'il n'importoit pas qui fût vrai, pourvu qu'il fût vrai-semblable. Sa Poëtique nous en fournit la preuve dans ce passage exprès, où il dit, *que le Poëte pour traiter des choses avenues ne seroit pas estimé moins Poëte, parce que rien n'empêche que quelques-unes de ces choses ne soient telles qu'il est vrai-semblable qu'elles soient avenues*, & encore en plusieurs autres lieux, où il a voulu que le sujet Tragique ou Epique fût véritable en gros, ou estimé tel, & n'y a désiré, ce semble, autre chose sinon que le détail n'en fût point connu, afin que le Poëte le pût suppléer par son invention, & du moins en cette partie meriter le nom de Poëte. Et certes ce seroit une doctrine bien étrange, si pour demeurer dans la signification litterale du mot

de Fable, on vouloit faire passer pour choses fabuleuses ces aventures des Medées, des Oedipes, des Orestes, &c. que toute l'Antiquité nous donne pour de véritables Histoires, en ce qui regarde le gros de l'événement, bien que dans le detail il y puisse avoir des opinions différentes. De celles-là qui sont estimées pures Fables, il n'y en a pas une, quelque bizarre & extravagante qu'elle soit, qui n'ait son fondement dans l'Histoire, si l'on en veut croire Bacon, & qui n'ait été déguisée de la sorte par les Sages du vieux Temps, pour la rendre plus utile aux Peuples. Et c'est ce qui nous fait dire dans un sentiment contraire à celui de l'Observateur, que le Poète ne doit pas craindre de commettre un sacrilege en changeant la vérité de l'Histoire. Nous sommes confirmés dans cette créance par le plus religieux des Poètes, qui corrompant l'Histoire a fait Didon peu chaste, sans autre nécessité que d'embellir son Poème d'un Episode admirable, & d'obliger les Romains aux dépens des Carthaginois; & qui pour la constitution essentielle de son Ouvrage a feint son Enée zélé pour le salut de sa Patrie, & victorieux de tous les Heros du País Latin, quoi qu'il se trouve des Historiens qui rapportent que ce fut l'un des traîtres qui vendirent Troye aux Grecs, & que d'autres assurent encore que Mezence le tua, & en remporta les dépouilles. Ainsi l'Observateur, selon nôtre avis, ne conclut pas bien quand il dit, *que le Cid n'est pas un bon sujet de Poème Dramatique, parce qu'étant historique, & par conséquent véritable, il ne pouvoit être changé, ni rendu propre au theatre, d'autant que si Virgile par exemple a bien fait d'une honnête femme une femme impudique, sans qu'il fût nécessaire, il auroit bien pu être permis à un autre de faire pour l'utilité publique d'un mariage extravagant un qui fût raisonnable: en y apportant les ajustemens & y prenant les biais qui en pouvoient corriger les défauts.* Nous savons bien que quelques-uns ont blâmé Virgile d'en avoir usé de la sorte, mais outre que nous doutons si l'opinion de ces Censeurs est recevable, &

s'ils

s'ils connoissent autant que lui jusqu'où s'étend la juridiction de la Poësie, nous croyons encore que s'ils l'ont blâmé ce n'a pas été d'avoir simplement alteré l'Histoire, mais de l'avoir alterée de bien en mal; de maniere qu'ils ne l'ont pas accusé proprement d'avoir peché contre l'Art en changeant la verité, mais contre les bonnes mœurs en diffamant une personne, qui avoit mieux aimé mourir que de vivre diffamée. Il en fût arrivé tout au contraire dans le changement qu'on eût pu faire au sujet du Cid, puis qu'on eût corrigé les mauvaises mœurs qui se trouvent dans l'histoire, & qu'on les eût rendues bonnes par la Poësie pour l'utilité du Public.

L'objection que fait l'Observateur ensuite nous semble très-considerable. Car un des principaux preceptes de la Poësie imitatrice, est de ne se point charger de tant de matieres qu'elles ne laissent pas le moyen d'employer les ornemens qui lui sont necessaires, & de donner à l'action qu'elle se propose d'imiter, toute l'étendue qu'elle doit avoir. Et certes l'Auteur ne peut nier ici que l'Art ne lui ait manqué, lorsqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre heures, & qu'il n'a pu autrement fournir les cinq Actes de sa Piece, qu'en entassant tant de choses l'une sur l'autre en si peu de temps. Mais si nous estimons qu'on l'ait bien repris pour la multitude des actions employées dans ce Poëme, nous croyons qu'il y a eu encore plus de sujet de le reprendre pour avoir fait consentir Chimene à épouser Rodrigue le jour même qu'il avoit tué le Comte. Cela surpasse toute sorte de creance, & ne peut vrai-semblablement tomber dans l'ame, non seulement d'une sage Fille, mais d'une qui seroit la plus dépouillée d'honneur & d'humanité. En ceci il ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs aventures diverses & grandes en un si petit espace de temps, mais de faire entrer dans un même esprit, & dans moins de vingt-quatre heures, deux pensées si opposées l'une à l'autre, comme sont la poursuite de la

la mort d'un Pere , & le consentement d'épouser son meurtrier ; & d'accorder en un même jour deux choses qui ne se pouvoient souffrir dans toute une vie. L'Auteur Espagnol a moins péché en cet endroit contre la bien-seance, faisant passer quelques jours entre cette poursuite & ce consentement. Et le François qui a voulu se renfermer dans la regle des vingt-quatre heures pour éviter une faute, est tombé dans une autre, & de crainte de pécher contre les regles de l'Art , a mieux aimé pécher contre celles de la Nature.

Tout ce que l'Observateur dit après ceci de la juste grandeur que doit avoir un Poëme pour donner du plaisir à l'esprit sans lui donner de la peine, contient une bonne & solide doctrine, fondée sur l'autorité d'Aristote, ou pour mieux dire, sur celle de la Raison. Mais l'application ne nous en semble pas juste, lors qu'il explique cette grandeur plutôt du temps que des matieres, & qu'il veut que le Cid soit d'une grandeur excessive, parce qu'il comprend en un jour, des actions qui se font faire dans le cours de plusieurs années, au lieu d'essayer à faire voir qu'il comprend plus d'actions que l'esprit n'en peut regarder d'une vuë. Ainsi, tant qu'il ait prouvé que le sujet du Cid est trop diffus pour n'embarasser pas la memoire, nous n'estimons point qu'il peche en excès de grandeur; pour avoir ramassé en un seul jour les actions de plusieurs années, s'il est vrai-semblable qu'elles puissent être venues en un jour. Mais que ce soit l'abondance des matieres, plutôt que l'étendue du temps, qui travaille l'esprit & fasse le Poëme Dramatique trop grand, il est aisé à le juger par l'Épique, qui peut embrasser une entiere revolution solaire, & la suite des quatre saisons, sans que la memoire ait de la peine à le concevoir distinctement, & qui néanmoins pourroit lui sembler trop vaste, si le nombre des aventures y engendrait confusion, & ne le laissoit pas voir d'une seule vuë. A la verité Aristote a prescrit le temps des Pièces de theatre, & n'a donné aux actions qui en font le sujet

que

que l'espace compris entre le lever & le coucher du Soleil. Néanmoins, quand il a établi une règle si judicieuse, il l'a fait pour des raisons bien éloignées de celle qu'allègue en ce lieu l'Observateur. Mais comme c'est une des plus curieuses questions de la Poésie, & qu'il n'est point nécessaire de la vuider en cette occasion, nous remettons à la traiter dans l'Art Poétique que nous avons dessein de faire. Quant à celle qui a été proposée par quelques-uns, si le Poète est condamnable pour avoir fait arriver en un même temps des choses venues en des temps différens, nous estimons qu'il ne l'est point, s'il le fait avec jugement, & en des matieres, ou peu connues, ou peu importantes. Le Poète ne considère dans l'Histoire que la vraisemblance des événemens, sans se rendre esclave des circonstances, qui en accompagnent la vérité. De manière que pourvu qu'il soit vrai-semblable que plusieurs actions se soient aussi bien pu faire conjointement que séparément, il est libre au Poète de les rapprocher, si par ce moyen il peut rendre son Ouvrage plus merveilleux. Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine que l'exemple de Virgile dans sa Didon, qui selon tous les Chronologistes nâquit plus de deux cens ans après Enée; si l'on ne veut encore ajouter celui du Tasse dans le Renaud de sa Hierusalem, lequel ne pouvoit être né qu'à peine, lors que mourut Godefroi de Bouillon. Les fautes d'Eschyle & de Buchanan, bien remarquées par Heinsius, dans la Niobe & dans le Jephté, ne concluent rien contre ce que nous maintenons. Car si nous croyons que le Poète, comme maître du temps, peut allonger ou accourcir celui des actions qui composent son sujet, c'est toujours à condition qu'il demeure dans les termes de la vraisemblance, & qu'il ne viole point le respect dû aux choses sacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui repugne au sens commun & à l'usage, comme de supposer Niobe attachée trois jours entiers, sans dire une seule parole, sur le tombeau de ses Enfans. Moins encore approu-

vons-

Vous-nous qu'il entreprenne contre le texte de l'Écriture, dont les moindres syllabes sont trop saintes, pour souffrir aucun des changemens, que le Poète auroit droit de faire dans les Histoires prophanes; comme d'abreger d'autorité privée, les deux mois que la Fille du Galaadite avoit demandez, pour aller pleurer sa virginité dans les montagnes.

L'Observateur après cela passe à l'examen des mœurs attribuées à Chimene, & les condamne. Enquoi nous sommes entierement de son côté; car au moins ne peut-on nier qu'elle ne soit, contre la bien-seance de son sexe, Amante trop sensible, & Fille trop dénaturée. Quelque violence que lui pût faire sa passion, il est certain qu'elle ne devoit point se relâcher dans la vengeance de la mort de son Pere, & moins encore se résoudre à épouser celui qui l'avoit fait mourir. En ceci il faut avouer que ses mœurs sont du moins scandaleuses, si en effet elles ne sont dépravées. Ces pernicious exemples rendent l'Ouvrage notablement defectueux, & s'écartent du but de la Poësie, qui veut être utile; Ce n'est pas que cette utilité ne se puisse produire par des mœurs qui soient mauvaises; mais pour la produire par de mauvaises mœurs il faut qu'à la fin elles soient punies, & non recompensées, comme elles le sont en cet Ouvrage. Nous parlerions ici de leur inégalité, qui est un vice dans l'Art, qui n'a point été remarqué par l'Observateur, s'il ne suffisoit de ce qu'il a dit pour nous faire approuver sa censure. Nous n'entendons pas néanmoins condamner Chimene, de ce qu'elle aime le meurtrier de son Pere, puis que son engagement avec Rodrigue avoit précédé la mort du Comte, & qu'il n'est pas en la puissance d'une personne, de cesser d'aimer quand il lui plaît. Nous la blâmons seulement de ce que son amour l'emporte sur son devoir, & qu'en même temps qu'elle poursuit Rodrigue elle fait des vœux en sa faveur. Nous la blâmons de ce qu'ayant fait en son absence un bon dessein de

Le pourfuitre, le perdre & mourir après lui,
 si tôt qu'il se présente à elle, quoi que teint du sang de son Pere, elle le souffre en son logis, & dans sa chambre même, ne le fait point arrêter, l'excuse de se qu'il a entrepris contre le Comte, lui témoigne que pour cela elle ne laisse pas de l'aimer, lui donne presque à entendre qu'elle ne le poursuit que pour en être plus estimée, & enfin souhaite que les Juges ne lui accordent pas la vengeance qu'elle leur demande. C'est trop clairement trahir ses obligations naturelles, en faveur de sa passion; c'est trop ouvertement chercher une couverture à ses desirs, & c'est faire bien moins le personnage de Fille que d'Amante. Elle pouvoit sans doute aimer encore Rodrigue après ce malheur; puisque son crime n'étoit que d'avoir réparé le deshonneur de sa Maison. Elle le devoit même en quelque sorte pour relever sa propre gloire, lors qu'après une longue agitation, elle eût donné l'avantage à son honneur, sur une amour si violente & si juste que la sienne. Et la beauté qu'eût produit dans l'ouvrage une si belle victoire de l'honneur sur l'amour, eût été d'autant plus grande qu'elle eût été plus raisonnable. Aussi n'est-ce pas le combat de ces deux mouvemens que nous desapprouvons. Nous n'y trouvons à dire sinon qu'il se termine autrement qu'il ne devoit, & qu'au lieu de tenir au moins ces deux intérêts en balance, celui à qui le dessus demeure, est celui qui raisonnablement devoit succomber. Que s'il eût pu être permis au Poëte de faire que l'un de ces deux Amans preferât son amour à son devoir, on peut dire qu'il eût été plus excusable d'attribuer cette faute à Rodrigue qu'à Chimene. Rodrigue étoit un homme, & son sexe qui est comme en possession de fermer les yeux à toutes considerations pour se satisfaire en matiere d'amour, eût rendu son action moins étrange & moins insupportable. Mais au contraire Rodrigue, lors qu'il y va de la vengeance de son Pere, témoigne que son devoir l'emporte absolument sur son amour, & oublie
 Chi-

Chimene, ou ne la considère plus. Il ne lui suffit pas de vouloir vaincre le Comte, pour venger l'affront fait à sa Race, il agit encore comme ayant dessein de lui ôter la vie, bien que sa mort ne fût pas nécessaire pour sa satisfaction. Il pouvoit respecter le Comte en faveur de sa Fille, sans rien diminuer de la haine qu'il étoit désormais obligé d'avoir pour lui. Et puis que par cette même loi d'honneur qui l'engageoit au ressentiment il y avoit plus de gloire à le vaincre qu'à le tuer, il devoit aller au combat avec le seul desir d'en remporter l'avantage, & le dessein de l'épargner autant qu'il lui seroit possible, afin que dans la chaleur de la vengeance, qu'il ne pouvoit refuser à son Pere, il rendît ce respect à Chimene de considérer encore le sien, & que par ce moyen il conservât l'esperance de la pouvoir un jour épouser. Cependant ce même Rodrigue devenu ennemi de sa Maîtresse, ennemi de soi-même, & plus avengle de colere que d'amour, ne voit plus rien que son affront, & ne songe plus qu'à sa vengeance. Dans son transport il fait des choses qu'il n'étoit pas obligé de faire, & sans nécessité cesse d'être Amant, pour paroître seulement homme d'honneur. Chimene au contraire, quoi que pour venger la mort de son Pere elle dût faire plus que Rodrigue n'avoit fait pour venger l'affront du sien, puis que son sexe exigeoit d'elle une ferveur plus grande, & qu'il n'y avoit que la mort de Rodrigue qui pût expier celle du Comte, poursuit lâchement cette mort, craint d'en obtenir l'arrêt, & le soin qu'elle devoit avoir de son honneur cede entierement au souvenir qu'elle a de son amour. Si maintenant on nous allegue pour sa défense, que cette passion de Chimene a été le principal agrement de la Piece, & ce qui lui a excité le plus d'applaudissemens, nous répondrons que ce n'est pas parce qu'elle est bonne, mais parce que, quelque mauvaise qu'elle soit, elle est heureusement exprimée. Ses puissans mouvemens joints à ses vives & naïves expressions, ont

bien pû faire estimer ce qui en effet seroit estimable, si c'étoit une piece separée, & qui ne fût point une partie d'un tout qui ne la peut souffrir; En un mot elle a assez d'éclat & de charmes, pour avoir fait oublier les regles, à ceux qui ne les savent gueres bien, où à qui elles ne sont gueres presentes.

Ensuite de cet Examen l'Observateur fait l'anatomie du Poëme, pour en montrer les particuliers deffauts, & les divers manquemens de bienveillance. Mais il nous semble qu'il ouvre mal cette carrière, & nous croyons que sa premiere remarque n'est pas juste, lors qu'il trouve à redire que le Comte juge avantageusement de Sanche. Car Rodrigue & Sanche ayant été tous deux supposez du plus noble sang de Castille, le Comte avoit raison de penser qu'ils imiteroient également la valeur de leurs Ancêtres; il n'étoit pas obligé de prévoir, que l'un d'eux seroit assez lâche, pour vouloir racheter sa vie, en acceptant la condition de porter son épée à sa Maîtresse, de la part de son vainqueur. Ce n'est pas ici le lieu de reprocher au Poëte la faute qu'il fait faire à D. Sanche, vers la fin de la Piece, & cette faute ayant été posterieure à ce que dit maintenant le Comte, nous l'estimons vainement alleguée, pour condamner la bonne opinion que raisonnablement il devoit avoir de D. Sanche, avant qu'il l'eût commise.

La seconde objection nous semble considerable, & nous croyons avec l'Observateur qu'Elvire, simple Suivante de Chimene, n'étoit pas une personne avec qui le Comte dût avoir cet entretien; principalement en ce qui regardoit l'élection que l'on alloit faire d'un Gouverneur, pour l'Infant de Castille, & la part qu'il y pensoit avoir. En cela le Poëte a montré, sinon peu d'invention, au moins beaucoup de négligence; puis que s'il l'eût feinte parente du Comte, & compagne de sa Fille, il eût pû rendre plus excusable le discours que le Comte lui fait. Nous trouvons encore que

l'Ob-

l'Observateur l'eût pu raisonnablement reprendre, d'avoir fait l'ouverture de toute la Piece par une Suivante, ce qui nous semble peu digne de la gravité du sujet, & seulement supportable dans le Comique.

Quant à la troisième, nous pourrions croire d'un côté que le Comte, de quelque sorte qu'il parle de lui-même, ne devrait point passer pour fanfaron, puisque l'histoire, & la propre confession de D. Diegue, lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fussent alors en Espagne. Ainsi du moins n'est-il pas fanfaron, si l'on prend ce mot au sens que l'Observateur l'a pris, lors qu'il l'a accompagné de celui de Capitan de la Farce, de qui la valeur est toute sur la langue. Si bien que les discours où il s'emporte, seroient plutôt des effets de la presumption d'un vieux Soldat, que des fanfaronneries d'un Capitan de Farce, & des vanitez d'un homme vaillant, que des artifices d'un poltron, pour couvrir le défaut de son courage. D'autre côté les hyperboles excessives, & qui sont véritablement de theatre, dont tout le rôle de ce Comte est rempli, & l'insupportable audace avec laquelle il parle du Roi son Maître, qui, à le bien considerer, ne l'auroit point trop maltraité, en préférant D. Diegue à lui, nous font croire que le nom de fanfaron lui est bien dû, & que l'Observateur le lui a donné avec justice. Et en effet il le merite si nous prenons ce mot dans l'autre signification où il est reçu parmi nous, c'est à dire d'homme de cœur; mais qui ne fait de bonnes actions que pour en tirer avantage, & qui méprise chacun, & n'estime que soi-même.

La Scene qui suit nous semble condamnée sans fondement, car la relation qu'Elvire y fait à Chimene, de ce qu'elle vient d'apprendre, est très-succincte, & ne tombe point sous le genre de celles, qui se doivent plutôt faire *derriere les rideaux*, que sur la Scene. Elle est même nécessaire pour faire paroître Chimene dès le commencement de la Piece, pour faire connoître au Spectateur la passion

qu'elle a pour Rodrigue, & pour faire entendre que D. Diegue la doit demander en mariage pour son Fils.

Quant à la troisieme, nous sommes entierement de l'avis de l'Observateur, & tenons tout l'Episode de l'Infante condamnable. Car ce personnage ne contribuë rien, ni à la conclusion, ni à la rupture de ce mariage, & ne sert qu'à représenter une passion niaise, qui d'ailleurs est peu séante à une Princesse, étant conçue pour un jeune homme, qui n'avoit encore donné aucun témoignage de sa valeur. Ce n'est pas que nous ignorions que tous les Episodes, quoi que non nécessaires, ne sont pas pour cela bannis de la Poësie. Mais nous savons aussi qu'ils ne sont estimez que dans la Poësie Epique, que la Dramatique ne les souffre que fort courts, & qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui regnent dans toute la Piece. La plupart de ce que l'Observateur dit ensuite, pour appuyer sa Censure, touchant la liaison des Episodes avec le sujet principal, est pure doctrine d'Aristote, & très-conforme au bon sens. Mais nous sommes bien éloignez de croire avec lui, que D. Sanche soit du nombre de ces personnes Episodiques, qui ne font aucun effet dans le Poëme. Et certes il est malaisé de s'imaginer, quelle raison il a eüe de prendre une telle opinion, ayant pü remarquer que D. Sanche est Rival de D. Rodrigue en l'amour de Chimene, qu'après la mort du Comte il la sert auprès du Roi, pour essayer d'acquérir ses bonnes graces, & qu'enfin il se bat pour elle contre Rodrigue, & demeure vaincu. Si bien que les actions de D. Sanche sont mêlées dans toutes les principales du Poëme; & la dernière, qui est celle du combat, ne se fait pas simplement afin qu'il soit batu, comme pretend l'Observateur, mais afin que par le desavantage qu'il y reçoit, Rodrigue puisse être purgé de la mort du Comte, & en même temps obtenir Chimene. L'objection semble plus forte contre Arias, qui sans doute a moins de part dans le sujet que D. Sanche. Tou-

te-

tefois on ne peut pas dire absolument que ce personnage y soit aussi peu nécessaire que l'Infante. Car en la bannissant il faudroit bannir des Tragedies tous les Conseillers des Princes, & condamner généralement tous les Poëtes Anciens & Modernes, qui les y ont introduits. Outre que sur la fin il sert de Juge de camp, lors que les deux Rivaux se bartent. Ainsi il ne peut passer pour être entièrement inutile, comme l'Observateur l'assure. Il est vrai, qu'encore qu'on entende bien ce qui l'amène dans la premiere Scene du second Acte, & que cela ne merite point de Censure, l'Observateur toutefois selon notre avis, ne laisse pas de reprendre en ce lieu le Poëte avec raison. Car au lieu que le Roi envoie Arias vers le Comte, pour le porter à satisfaire D. Diegue, il falloit qu'il lui envoyât des gardes, pour empêcher la suite que pourroit causer le ressentiment de cette offense, & pour l'obliger de puissance absolue à la reparer avec une satisfaction digne de la personne offensée.

La faute de jugement que l'Observateur remarque dans la troisieme Scene, nous semble bien remarquable; & encore qu'à considerer l'endroit favorablement, Chimene n'y veuille pas dire que Rodrigue n'est pas Gentilhomme s'il ne se venge du Comte, mais seulement qu'elle a grand sujet de craindre, qu'étant né Gentilhomme il ne se puisse résoudre à souffrir un tel affront, sans en rechercher la vengeance; il faut avouer néanmoins que le Poëte se fût bien passé de faire dire à Chimene, qu'elle seroit honteuse pour Rodrigue s'il lui obéissoit. Elle ne devoit point balancer les sentimens de son amour avec ceux de la Nature, ni la part qu'elle prenoit à l'honneur de son Amant, avec l'intérêt qu'elle devoit prendre à la vie de son Pere. Quelque honte qu'il y eût pour Rodrigue à ne se point venger, ce n'étoit point à elle à la considerer, puis qu'il y avoit plus à perdre pour elle, s'il entreprenoit cette vengeance, que s'il ne l'entreprenoit pas. En l'un son Pere pouvoit être mé, en l'autre son Amant pouvoit être blâmé.

Ces deux choses étoient trop inégales pour entrer en comparaison dans l'esprit de Chimene ; & elle ne devoit point songer à la conservation de l'honneur de Rodrigue , lors qu'il ne se pouvoit conserver que par la perte de la vie , ou de l'honneur du Comte. D'ailleurs , si elle avoit jugé Rodrigue digne de son affection , elle l'avoit sans doute crû genereux , & par consequent elle devoit penser , qu'il eût fait une action plus grande & plus difficile de sacrifier ses ressentimens a la passion qu'il avoit pour elle , que de les contenter au prejudice de cette même passion. Ainsi il ne lui auroit point été honteux , au moins à l'égard de Chimene , d'observer la défense qu'elle lui eût pu faire de se battre. Peut-être que la Cour n'en eût pas jugé si favorablement. Mais Chimene ayant tant d'intérêt à desirer qu'il fit en apparence une lâcheté , ne devoit point alors avoir assez de tranquillité d'esprit pour en considerer les suites. Dans le peril où étoit son Pere , sa premiere pensée devoit être que si son Amant l'aimoit assez , il respecteroit celui à qui elle étoit obligée de la naissance , & relâcheroit plutôt quelque chose de cette vaine ombre d'honneur , que de se résoudre à perdre son affection , & l'esperance de la posséder en le tuant. La reflexion qu'elle fait sur ce qu'étant né Gentilhomme , il ne pouvoit sans honte manquer à poursuivre sa vengeance , ayant semblé belle au Poëte , il l'a employée en deux endroits de cette Piece , mais moins à propos en l'un qu'en l'autre. Elle étoit excellente dans la bouche de Rodrigue , lors qu'il veut justifier son action envers Chimene , disant qu'*un homme sans honneur ne la meritoit pas* ; mais elle nous semble mauvaise dans celle de Chimene , laquelle se doutant que Rodrigue prefereroit l'honneur de sa Maison à son amour , devoit plutôt dire , qu'*un homme sans amour ne la meritoit pas*. Nous croyons donc que le Poëte a principalement failli , en ce qu'il fait entrer sans necessité & sans utilité , parmi la juste crainte de Chimene , la consideration de la part qu'elle devoit prendre au des-

deshonneur de Rodrigue.

Quant à l'objection suivante, qu'elle devoit pleurer enfermée chez elle, au lieu d'aller demander justice, nous ne l'approuvons point, & estimons que le Poëte eût manqué s'il lui eût fait verser des larmes inutiles dans sa chambre, étant même si proche du logis du Roi, où elle pouvoit obtenir la vengeance de la mort de son Pere. Si elle eût tardé un moment à l'aller demander, on eût eu raison de soupçonner, qu'elle prenoit du temps pour delibérer si elle la demanderoit, & qu'ainsi l'intérêt de son Amant lui étoit autant ou plus considerable que celui de son Pere. Aussi l'Observateur n'insistant point sur cette censure, semble la condamner lui-même tacitement. En un mot, soit qu'elle voulût perdre Rodrigue, soit qu'elle ne le voulût pas, elle étoit toujours obligée de témoigner qu'elle en avoit l'intention, & de partir au même instant, afin de le poursuivre. Maintenant si elle avoit ce desir ou non, c'est une question qui se vuidera dans la suite ; Mais en ce lieu il a été inutile de la mettre en avant, & quelque chose que l'Observateur en puisse ailleurs conclure, il n'en conclut rien ici qui lui soit avantageux.

La premiere Scene du troisiéme Acte doit être examinée avec plus d'attention, comme celle qui est attaquée avec plus d'apparence de justice. Et certes il n'est pas peu étrange que Rodrigue, après avoir tué le Comte aille dans sa maison, de propos delibéré pour voir sa Fille, ne pouvant douter que désormais sa vuë ne lui dût être en horreur, & que se presenter volontairement à elle en tel lieu, ne fût comme tuer son Pere une seconde fois. Ce dessein néanmoins n'est pas ce que nous y trouvons de moins vrai-semblable. Car un Amant peut être agité d'une passion si violente, qu'encore qu'il ait fort offensé sa Maîtresse, il ne pourra pas s'empêcher de la voir, ou pour se contenter lui-même, ou pour essayer de lui faire satisfaction de la faute, qu'il aura commise contre

elle. Ce qui nous y semble plus difficile à croire, est que ce même Amant sans être accompagné de personne, & sans avoir alors intelligence avec la Suivante, entre dans le logis de celui qu'il vient de tuer, passe jusqu'à la chambre de sa Fille, & ne rencontre aucun de ses domestiques qui l'arrête en chemin. Cela toutefois se pourroit encore excuser sur le trouble, où étoit la famille après la mort du Comte, sur l'obscurité de la nuit, qui empêchoit de connoître ceux qui vrai-semblablement venoient chez Chimene, pour l'assister dans son affliction, & sur l'imprudence naturelle aux Amants, qui suivent aveuglément leurs passions, sans vouloir regarder les inconveniens, qui en peuvent arriver. Et en effet nous serions aucunement satisfaits, si le Poëte pour sa décharge, avoit fait couler, dans le discours que Rodrigue tient à Elvire, quelques-unes de ces considerations, sans les laisser deviner au Spectateur. Mais ce qui nous en semble inexcusable, est que Rodrigue vienne chez sa Maitresse, non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour son honneur, mais pour lui en demander la punition de sa main. Car s'il croyoit l'avoir mérité, & qu'en effet il fût venu en ce lieu, à dessein de mourir pour la satisfaire, puis qu'il n'y avoit point d'apparence de s'imaginer sérieusement, que Chimene se résolut à faire cette vengeance avec ses mains propres, il ne devoit point differer à se donner lui-même le coup qu'elle lui auroit si raisonnablement refusé. C'étoit montrer évidemment qu'il ne vouloit pas mourir, de prendre un si mauvais expédient pour mourir, & de ne s'aviser pas que la mort qu'il se fût donnée lui-même, dans les termes d'Amant de theatre, comme elle lui eût été plus facile, lui eût été aussi plus glorieuse. Il pouvoit bien lui demander la mort, mais il ne la pouvoit pas esperer, & se la voyant déniée, il ne se devoit point retirer de devant elle, sans faire au moins quelque demonstration de se la vouloir donner, & prevenir au moins en apparence, celle qu'il

qu'il dit assez lâchement, qu'il va attendre de la main du bourreau. Nous estimons donc que cette Scene, & la quatrième du même Acte, qui en est une suite, sont principalement defectueuses, en ce que Rodrigue va chez Chimène, dans la presence déraisonnable de recevoir par sa main la punition de son crime, & en ce que ne l'ayant pu obtenir d'elle, il aime mieux la recevoir de la main du Ministre de la Justice, que de la sienne même. S'il fût allé vers Chimène dans la résolution de mourir en sa presence, de quelque sorte que ce pût être, nous croirions que non seulement ces deux Scenes seroient fort belles, pour tout ce qu'elles contiennent de pathétique, mais encore que ce qui manque à la conduite, seroit sinon fort régulier, au moins fort supportable.

Quant à ce qui suit, nous tombons d'accord, qu'il eût été bienfaisant que Chimène, en cette occasion, eût eu quelques Dames de ses amies auprès d'elle pour la consoler. Mais, comme cette assistance eût empêché ce qui se passe dans les Scenes suivantes, nous ne croyons pas aussi qu'elle fût nécessaire absolument. Car une personne, autant affligée que l'étoit Chimène, pouvoit aussi tôt desirer la solitude, que souffrir la compagnie. Et ce qu'Elvire dit, qu'elle reviendra du Palais bien accompagnée, ne donne point de lieu à la contradiction que prétend l'Observateur; parce que, *revenir accompagnée*, n'est pas *demeurer accompagnée*, & supposé, qu'elle voulût demeurer seule, il n'y a pas d'apparence que ceux qui l'auroient reconduite du Palais chez elle, y voulussent passer la nuit contre sa volonté. Mais c'est encore une de ces choses que le Poëte devoit adroitement faire entendre, afin de lever tout scrupule de ce côté-là, & de ne donner pas la peine au Spectateur, de la suppléer pour lui. Ce que nous estimons de plus reprehensible, & que l'Observateur n'a pas voulu reprendre, est qu'Elvire n'ait point suivi Chimène au logis du Roi, & que Chimène en soit revenue avec D. Sauche, sans aucunes femmes.

La troisieme & quatrieme Scene nous semblent fort belles, si l'on excepte ce que nous y avons remarqué, touchant la conduite. Les pointes & les traits dont elles sont semées, pour la plûpart ont leur source dans la nature de la chose, & nous trouvons que Rodrigue n'y fait qu'une faute notable, lors qu'il dit à Chimene avec tant de rudesse, qu'il ne se repent point d'avoir tué son Pere, au lieu de s'en excuser avec humilité, sur l'obligation qu'il avoit de venger l'honneur du sien. Nous trouvons aussi que Chimene n'y en fait qu'une, mais qui est grande, de ne tenir pas ferme dans la belle resolution de perdre Rodrigue & de mourir après lui, & de se relâcher jusqu'à dire que dans la poursuite qu'elle fait de sa mort, elle souhaite de ne rien pouvoir. Elle eût pû confesser à Elvire, & à Rodrigue même, qu'elle avoit une violente passion pour lui, mais elle leur devoit dire en même temps qu'elle lui étoit moins obligée qu'à son honneur; que dans la plus grande vehemence de son amour elle agiroit contre lui avec plus d'ardeur, & qu'après qu'elle auroit satisfait à son devoir, elle satisferoit à son affection, & trouveroit bien le moyen de le suivre. Sa passion n'eût pas été moins tendre, & eût été plus genereuse.

L'Observateur reprend dans la cinquieme Scene, que D. Diegue sorte seul & de nuit, pour aller chercher son fils par la ville, laissant force Gentilshommes chez lui, & leur manquant de civilité. Mais en ce qui regarde l'incivilité nous croyons que la reprehension n'est pas juste, parce que les mouvemens naturels, & les sentimens de Pere, dans une occasion comme celle-ci, ne considerent point ces petits devoirs de bienséance exterieure, & emportent violemment ceux qui en sont possédez, sans que l'on s'avise d'y trouver à redire. Nous croyons bien que cette sortie de D. Diegue eût été justement reprise par une autre raison, si l'on eût dit qu'il n'y avoit aucune apparence, que ce grand nombre d'amis étant chez D. Diegue, ils le dussent laisser sortir seul, & à telle heure, pour al-

aller chercher son fils ; car l'ordre vouloit , que ne rencontrant pas Rodrigue en son logis , ils empêchassent ce vieillard de sortir , & le relevassent de la peine que le Poète lui faisoit prendre. De sorte qu'on peut dire , avec raison , que ce n'est pas D. Diegue qui manque de civilité envers ces Gentilshommes , mais que ce sont eux qui en manquent envers lui. Quant à la supputation que l'Observateur fait ensuite du nombre excessif de ces Gentilshommes , elle est bien introduite avec grace & esprit , mais sans solidité à notre avis , & seulement pour rendre ridicule ce qui ne l'est pas. Car premièrement , ces *cinq cens amis* pouvoient n'être pas tous *Gentilshommes* , & c'étoit assez qu'ils fussent soldats , pour être compris sous le nom d'*amis* , ainsi que D. Diegue les appelle , & non pas *Gentilshommes*. En second lieu , vouloir qu'il y en eût une bonne quantité de neutres , & un quatrième parti de ceux qui ne bougeoient d'auprès de la personne du Roi , ce n'est pas se souvenir qu'en matière de querelles de Grands , la Cour se partage toujours , sans qu'il en demeure gueres de neutres , que ceux qui sont méprisables à l'un & à l'autre parti. Si bien que la Cour de Fernand pouvoit être plus petite que celle des Rois d'Espagne d'a présent , & ne laisser pas d'être composée , à un besoin , de mille *Gentilshommes* , principalement en un temps où il y avoit guerre avec les Mores , ainsi que peu après l'Observateur même le dit. Et quoi qu'il soit vrai , comme il le remarque fort bien , que ces cinq cens amis de Rodrigue étoient plutôt assemblez par le Poète contre les Mores que contre le Comte , nous croyons que n'y ayant nulle repugnance qu'ils soient employez contre tous les deux , le Poète seroit plutôt digne de louange que de blâme , d'avoir inventé cette assemblée de gens , en apparence contre le Comte , & en effet contre les Mores. Car une des beautés du Poëme Dramatique , est que ce qui a été imaginé & introduit pour une chose , serve à la fin pour une autre.

158 LES SENTIMENS DE L'AC. FR.

La premiere Scene du quatrième Acte nous semble reprise avec peu de fondement, puis qu'il est vrai que ni l'amour de Chimene, ni l'inquietude qu'il lui cause, ne sont pas ce qu'il y a de reprehensible en elle, mais seulement le témoignage qu'elle donne, en quelques autres lieux du Poëme, que son amour l'emporte sur son devoir. Or en celui-ci le contraire paroît, & l'agitation de ses pensées finit comme elle doit.

La seconde a le défaut que remarque l'Observateur, touchant l'inutilité de l'Infante, & l'on ne peut pas dire qu'elle y est utile en quelque sorte, comme celle qui flatte la passion de Chimene, & qui sert à lui faire montrer, de plus en plus, combien elle est affermie dans la resolution de perdre son Amant. Car Chimene eût pu témoigner aussi bien cette resolution en parlant à Elvire, qu'en parlant à l'Infante, laquelle agit en cette occasion, sans aucune nécessité.

Dans la troisième, l'Observateur s'étonne, que les commandemens du Roi aient été mal exécutés. Mais comme il est assez ordinaire que les bons ordres sont mal suivis, il n'y avoit rien de si raisonnable, que de supposer en faveur de Rodrigue, qu'en cette occasion Fernand eût été servi avec négligence. Toutefois ce n'est pas par cette raison que le Poëte se peut défendre, la véritable étant que le Roi n'avoit point donné d'ordre pour résister aux Mores, de peur de mettre la ville en trop grande alarme. Il est vrai que l'excuse est pire que la faute, parce qu'il y auroit moins d'inconvenient que le Roi fût mal obéissant donné de bons ordres, que non pas qu'il perit faute d'en avoir donné aucun. Si bien qu'entore que l'objection par là demeure nulle, en ce lieu, il nous semble néanmoins qu'elle eût été bonne & solide dans la sixième Scene du second Acte; où l'on pouvoit reprocher à Fernand avec beaucoup de justice, qu'il savoit mal garder ses places, de négliger ainsi les bons avis qui lui étoient donnez, & de prendre le parti le moins assuré, dans une nouvelle,

velle, qui ne lui importoit pas moins que de sa ruine.

Ce qui suit du mauvais soin de D. Fernand, qui devoit tenir le port fermé avec une chaîne, seroit une reprehension fort judicieuse, supposé que Seville eût un port si étroit d'embouchure, qu'une chaîne l'eût pu clore aisément; ce qu'il semble aussi que l'Auteur estime, faisant dire en un lieu.

Les Morts & la mer entrèrent dans le port,

Et en un autre, distinguant le fleuve du port :

Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & le port.

Mais Seville étant assez avant dans terre, & n'ayant pour havre que le Guadalquivir, qui ne se peut commodément fermer d'une chaîne à cause de sa grande largeur, on peut dire que c'étoit assez que Rodrigue fit la garde au port, & qu'en ce lieu l'Observateur desire une chose peu possible, quoi que l'Auteur lui en ait donné sujet par son expression. Pour le reste, nous croyons que la flotte des Mores a pu ancrer, afin que leur descente se fit avec ordre; parce qu'en cas de retraite, si elle eût été si pressée qu'ils n'eussent pas eu le loisir de lever les ancres, en coupant les cables, ils se mettoient en état de la faire, avec autant de promptitude que s'ils ne les eussent point jettés. C'est ainsi, ou avec peu de différence, qu'Enée en use, quand il coupe le cable, qui tenoit son vaisseau attaché au rivage, plutôt que de l'envoyer détaché, dans la crainte qu'il avoit, qu'en retardant un peu sa sortie du port, Didon n'eût assez de temps pour le retenir par force dans Carthage.

Pour la cinquième Scene, il nous semble qu'elle peut être justement reprise. Mais ce n'est pas absolument, comme dit l'Observateur, parce que le Roi y fait un personnage moins sérieux, qu'on ne devoit attendre de sa dignité & de son âge, lors que pour reconnoître le sentiment de Chimene, il lui assure que Rodrigue est mort au combat. Car cela se pourroit bien défendre,
par

par l'exemple de plusieurs grands Princes, qui n'ont pas fait difficulté d'user de feintise dans leurs jugemens, quand ils ont voulu découvrir une verité cachée. Nous tenons cette Scène principalement reprehensible, en ce que Chimene y veut deguifer au Roi, la passion qu'elle a pour Rodrigue, quoi qu'il n'y eût pas sujet de le faire, & qu'elle même eût temoigné déjà auparavant avoir une contraire intention. Cela se justifie clairement par la quatrième Scène du troisième Acte, où elle dit à son Amant, qu'elle veut bien qu'on sache son inclination, *afin que sa gloire en soit plus élevée, quand on verra qu'elle le poursuit, encore qu'elle l'adore.* Ce discours nous paroît contredire à celui que le Poëte lui fait tenir maintenant, pour celer son amour au Roi, *qu'on se pâme de joye ainsi que de tristesse.* Et c'étoit sur cette contradiction, que nous estimons que l'Observateur eût été bien fondé en ce lieu. En effet il eût beaucoup mieux valu la faire perseverer dans la resolution de laisser connoître son amour, & lui faire dire que la mort de Rodrigue lui pouvoit bien être sensible, puis qu'elle avoit de l'affection pour lui, mais qu'elle lui étoit agreable, puis que son devoir l'avoit obligée à la poursuivre; & que maintenant elle n'avoit plus rien à desirer que le tombeau, après avoir obtenu des Mores, ce que le Roi sembloit ne lui vouloir pas accorder.

Quant à l'ordonnance de Fernand pour le mariage de Chimene, avec celui de ses deux Amans qui sortiroit vainqueur du combat, on ne sauroit nier qu'elle ne soit très-inique, & que Chimene ne fasse une très-grande faute, de ne refuser pas ouvertement d'y obeir. Rodrigue, lui-même n'eût ose porter jusques-là ses pretentions, & ce combat ne pouvoit servir au plus qu'à lui faire obtenir l'abolition de la mort du Comte. Que si le Roi le vouloit recompenser du grand service qu'il venoit d'en recevoir, il falloit que ce fût du sien, & non pas d'une chose qui n'étoit point à lui, & que les loix de la Nature

ture avoient mise hors de sa puissance. En tout cas, s'il lui vouloit faire épouser Chimene, il falloit qu'il employât envers elle la persuasion; plutôt que le commandement. Or cette ordonnance déraisonnable & précipitée, & par conséquent peu vrai-semblable, est d'autant plus digne de blâme, qu'elle fait le Denoüement de la Piece, & qu'elle le fait mauvais, & contre l'art. En tous les autres lieux du Poëme cette bizarrerie eût fait un fâcheux effet; mais en celui-ci elle en gâte l'édifice, & le rend défectueux en sa partie la plus essentielle, le mettant sous le genre de ceux qu'Aristote condamne, parce qu'ils se noüent bien, & se denoüent mal.

La première Scene du cinquième Acte, nous semble très-digne de censure, parce que Rodrigue retourne chez Chimene, non plus de nuit, comme l'autre fois que les ténèbres favorisoient aucunement sa temérité, mais en plein jour, avec bien plus de peril, & de scandale. Elle nous semble encore digne de reprehension, parce que l'eutretien qu'ils y ont ensemble, est si ruineux pour l'honneur de Chimene, & découvre tellement l'avantage que sa passion a pris sur elle, que nous n'estimons pas, qu'il y ait guere de chose plus blâmable en toute la Piece. Il est vrai que Rodrigue y fait ce qu'un Amant desesperé étoit obligé de faire, & qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bienfiance, qu'il n'avoit fait la première fois. Mais Chimene au contraire, y abandonne tout ce qui lui restoit de pudeur, & oubliant son devoir pour contenter sa passion, persuade clairement Rodrigue de vaincre celui qui s'exposoit volontairement à la mort pour sa querelle, & qu'elle avoit accepté pour son défenseur. Et ce qui la rend plus coupable encore, est qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combattre, pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'esperance de l'épouser s'il ne mouroit point. Nous laissons à part l'ingratitude & l'inhumanité qu'elle fait paroître, en sollicitant le deshonneur de D.
San-

Sanche, qui font de mauvaises qualitez pour un principal personnage. Cette Scene donc a toute l'imperfection qu'elle sauroit avoir, si l'on en considere la matiere, comme faisant une partie essentielle de ce Poëme. Mais en recompense, la considerant à part, & détachée du sujet, la passion qu'elle contient nous semble fort bien touchée, & fort bien conduite, & les expressions dignes de beaucoup de louange.

La seconde & troisième Scene ont leur défaut accoutumé, de la superfluité de l'Infante, & font languir le theatre, par le peu qu'elles contribuent à la principale aventure. Il est vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens, & que si elles étoient nécessaires elles se pourroient dire belles.

Nous croyons la quatrième moins inutile que ne le pretend l'Observateur, puis qu'elle découvre l'inquietude de Chimene, durant le combat de ses Amans, & qu'elle sert à lui faire regagner un peu de la reputation qu'elle avoit perdue dans la première.

Pour la cinquième, outre qu'elle donne juste sujet à l'Observateur, de remarquer le peu de temps que Rodrigue a eu pour ce combat, lequel se devant faire dans la place publique, & par la permission du Roi, demandoit beaucoup de ceremonies; elle a encore le défaut de l'action que D. Sanche y vient faire, de presenter son épée à Chimene, suivant la condition que lui a imposée le vainqueur. Puis pour achever de la rendre tout à fait mauvaise, au lieu que la surprise qui trouble Chimene devoit être courte, le Poëte l'a étendue jusques à dégouter les Spectateurs les plus patients, qui ne se peuvent assez étonner que ce D. Sanche ne l'éclaircisse pas du succès de son combat avec une parole, laquelle il lui pouvoit bien dire, puis qu'il lui peut bien demander audience deux ou trois fois, pour l'en éclaircir. A quoi l'on peut ajouter qu'il y a beaucoup d'injustice dans le transport de Chimene contre lui, qui l'avoit ser-

servie & obligée, & que si elle eût fait paroître sa douleur, avec plus de tendresse & de civilité, elle eût plus excité de compassion qu'elle ne fait par sa violence. D'ailleurs, il y pourroit avoir encore à redire, à ce qu'ayant promis solennellement d'épouser celui qui la vengeroit de Rodrigue, maintenant qu'elle croit que D. Sanché l'en a vengée, elle tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole, & le paye d'injures & de refus; au lieu de se plaindre de sa mauvaise fortune qui lui a ravi par son propre ministère celui qu'elle aimoit, & qui la livre à celui qu'elle ne pouvoit souffrir.

Dans la sixième Scène, où elle avouë au Roi qu'elle aime Rodrigue, nous ne la blâmons pas, comme fait l'Observateur, de ce qu'elle l'avouë, mais de ce qu'doublant la résolution qu'elle avoit faite dans la quatrième Scène du troisième Acte, de ne point celer sa passion, pour sa plus grande gloire, elle semble l'avoir voulu diffimuler jusqu'alors, & par conséquent l'avoir jugée criminelle. Par cette inégalité de Chimène, le Poëte fait douter s'il a connu l'importance de ce qu'il lui avoit fait dire lui-même,

Voyant que je l'adore, & que je le poursuis,
& laisse soupçonner qu'il ait mis cette généreuse pensée dans sa bouche, plutôt comme une fleur non nécessaire, que comme la plus essentielle chose, qui servit à la constitution de son sujet.

Dans la suivante nous trouvons qu'il lui fait faire une faute bien plus remarquable, en ce que sans autre raison que celle de son amour, elle consent à l'injuste ordonnance de Fernand, c'est à dire à épouser celui qui avoit tué son Père. Le Poëte voulant que ce Poëme finit heureusement, pour suivre les règles de la Tragicomédie, fait encore en cet endroit que Chimène foule aux pieds celles que la Nature a établies, & dont le mépris & la transgression doivent donner de l'horreur aux ignorans & aux habiles.

Quant au Theatre, il n'y a personne à qui il ne soit

Soit évident qu'il est mal entendu dans ce Poëme, & qu'une même Scene y represente plusieurs lieux. Il est vrai que c'est un défaut que l'on trouve en la plupart de nos Poëmes Dramatiques, & auquel il semble que la negligence des Poëtes ait accoustumé les Spectateurs. Mais l'Auteur de celui-ci s'étant mis si à l'étroit, pour y faire rencontrer l'unité du jour, devoit bien aussi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, qui est bien autant nécessaire que l'autre, & faute d'être observée avec soin, produit dans l'esprit des Spectateurs autant ou plus de confusion & d'obscurité.

A l'examen de ce que l'Observateur appelle Conduite, succede celui de la Versification, laquelle ayant été reprise sans grand fondement en beaucoup de lieux, & passée pour bonne en beaucoup d'autres, où il y avoit grand sujet de la condamner, nous avons jugé nécessaire pour la satisfaction du Public, de montrer en quoi la censure des Vers a été bonne ou mauvaise, & en quoi l'Observateur eût eu encore juste raison de les reprendre. Toutefois, nous n'avons pas crû qu'il nous fallût arrêter à tous ceux qui n'ont autre défaut que d'être foibles & rampans, le nombre desquels est trop grand, & trop facile à connoître, pour y employer notre temps.



REMARQUES

SUR LES VERS.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

E Ntre tous ces Amans dont la jeune ferveur.
Ce mot de *ferveur*, est plus propre pour
la devotion que pour l'amour; mais sup-
posé qu'il fût aussi bon en cet endroit
qu'*ardeur* ou *desir*, jeune s'y acommoderoit fort bien,
contre l'avis de l'Observateur.

*Ce n'est pas que Chimene écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs.*

La remarque de l'Observateur n'est pas confide-
rable, qui juge qu'il falloit, *ou que d'un regard
propice elle anime*, &c. parce que ces deux vers ne
contiennent pas deux sens differens, pour obli-
ger à dire, *ou qu'elle anime*.

Elle n'ôte à pas un ni donne d'esperance.

Il falloit, *ni ne donne*: & l'omission de ce *ne*,
avec la transposition de *pas un*, qui devoit être à
la fin, font que la phrase n'est pas Françoisise.

*Don Rodrigue sur tout, n'a trait en son visage,
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image.*

C'est une hyperbole excessive de dire que cha-
que trait d'un visage soit une Image; & *haute*,
n'est pas une épithete propre en ce lieu; outre que
sur tout est mal placé, ce qui l'a fait paroître bas à
l'Observateur.

a passé pour merveille.

Cette façon de parler a été mal reprise par l'Ob-
servateur.

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Les rides marquent les années, mais ne gravent
point les exploits.

L'heu-

L'heure à présent m'appelle au Conseil qui s'assemble.

A présent est bas & inutile, comme a remarqué l'Observateur, & qui s'assemble, n'est pas inutile comme il a cru.

S C E N E II.

*Et que tout se dispose à leurs contentemens.
Il eût été mieux à leur contentement.*

*Deux mots dont tous vos sens doivent être charmez.
Cela est mal repris par l'Observateur, parce qu'en Poësie tous les sens signifient le sens intérieur, c'est à dire de l'ame, & que dans une extrême joye les sens extérieurs mêmes sont comme charmez.*

*Puis-je à de tels discours donner quelque croyance?
Il valloit mieux dire, à ce discours, car n'ayant dit que deux mots, ou ne peut pas dire qu'elle ait fait des discours.*

S C E N E III.

*L'informer avec soin comme va son amour.
L'Observateur a bien repris cet endroit. Il falloit dire vous informer d'elle.*

*Madame toutefois.
En cet hémistiche toutefois est mal placé.
mets la main sur mon cœur,*

*Et voi comme il se trouble au nom de son vainqueur.
En tout cet endroit le nom de Rodrigue n'a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre son nom par ce jeune Chevalier, mais il le designe seulement, & ne le nomme pas.*

*Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage.
Ce dernier mot ne dit pas assez pour signifier, ma gloire court fortune.*

*A pousser des soupirs, pour ce que je dédaigne.
Dédaigne, dit-trop pour sa passion, car en effet elle l'estimoit. Elle vouloit dire, pour ce que je devois dédaigner.*

*Je le crains & souhaite.
L'usage veut que l'on repete l'article le, d'autant plus*

plus que les deux verbes sont de signification fort différente, & qu'autrement le mot de *souhaitte*, sans l'article, fait attendre quelque chose ensuite.

*Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'appas
Que je meurs s'il s'acheve, & ne s'acheve pas.*

Le premier vers ne s'entend point, & le second est bien repris par l'Observateur. Il falloit dire, *s'il s'acheve, & s'il ne s'acheve pas* : parce que cet, &, conjoint ce qui se doit separer.

A vos esprits flottans.

L'Observateur a mal repris cet endroit, parce que les passions sont comme des vents qui agitent l'esprit, & donnent lieu à la métaphore; & quant au pluriel *esprits*, il se peut fort bien mettre en Poësie pour signifier, *l'esprit*.

Pour souffrir la vertu si long-temps au supplice.

Cette expression n'est pas achevée. On ne dit point *souffrir quelqu'un au supplice*, mais bien *souffrir que quelqu'un soit au supplice*; outre qu'être *au supplice*, laisse une fâcheuse image en l'esprit.

Ma plus douce esperance est de perdre l'esper.

Ce vers est beau, & l'Observateur l'a mal repris, parce qu'elle ne pouvoit rien esperer de plus avantageux pour sa guérison, que de voir Rodrigue tellement lié à Chimene, qu'elle n'eût plus lieu d'esperer sa possession.

Par vos commandemens Chimene vous vient voir.

Ce vers est bas, & la façon de parler n'est pas Française, parce qu'on ne dit point, *un tel vous vient voir par vos commandemens*.

Cet hymenée à trois également importe.

Ce vers est mal tourné, & à trois après *hymenée* dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet.

SCENE QUATRIÈME.

Vous éleve en un rang.

Cela n'est pas François. Il faut dire, élever à un rang.

Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son desir.

Ce n'est pas bien parler de dire ; plus propre à son desir : Il falloit dire plus propre à son service , ou bien , plus selon son desir.

Instruisez-le d'exemple.

Cela n'est pas François , il falloit dire , instruisez-le par l'exemple de &c.

Ressouvenez & enseignez , ne sont pas bonnes rimes.

ordonner une armée.

Ce n'est pas bien parler François , quelque sens qu'on lui veuille donner , & ne signifie point , ni mettre une armée en bataille , ni établir dans une armée l'ordre qui y est nécessaire.

*Sans moi vous passeriez bien tôt sous d'autres loix ,
Et si vous ne m'aviez vous n'auriez plus de Rois.*

Il y a contradiction en ces deux vers , car par la même raison qu'ils passeroient sous d'autres loix , ils pourroient avoir d'autres Rois.

Le Prince pour essai de generosité.

L'Observateur reprend mal cet endroit , en ce qu'il dit qu'il y a quelque consonance d'essai , avec generosité , car il n'y en a point.

gagneroit des combats.

L'Observateur a repris cette façon de parler avec quelque fondement , parce qu'on ne sauroit dire qu'improprement gagner des combats.

Parlons-en mieux , le Roi.

L'Observateur a repris ce vers avec trop de rigueur , pour avoir la césure mauvaise , car cela se souffre quelquefois aux vers de theatre , & même en quelques lieux , a de la grace dans les interlocutions , pourvu que l'on en use rarement.

Le premier dont ma race a vu rougir son front.

L'Ob-

L'Observateur a eu raison de remarquer qu'on ne peut dire, *le front d'une race.*

mon ame est satisfaite ;

Et mes yeux à ta main reprochent ta défaite.

Il y a contradiction en ces deux vers, de dire en même temps que son ame soit satisfaite & que ses yeux reprochent à sa main une défaite honteuse, & qui par conséquent lui doit donner du déplaisir.

SCENE CINQUIEME.

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur.

Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte ?

Triompher de l'éclat d'une dignité, ce sont de belles paroles qui ne signifient rien.

qui tombe sur mon chef.

L'Observateur est trop rigoureux de reprendre ce mot de *chef*, qui n'est point tant hors d'usage qu'il dit.

SCENE SIXIEME.

Je le remets au tien pour venger & punir.

Venger & punir est trop vague, car on ne fait qui doit être vengé, ni qui doit être puni.

Au surplus,

Ce terme est bien repris par l'Observateur, pour être bas, mais la faute est légère.

Se faire un rempart de funeraillles.

L'Observateur a bien repris cet endroit, car le mot de *funeraillles*, ne signifie point des corps morts.

Plus l'offenseur est cher.

L'Observateur a quelque fondement en sa reprehension, de dire que ce mot *offenseur*, n'est pas en usage, toutefois étant à souhaiter qu'il y fût, pour opposer à offensé, cette hardiesse n'est pas condamnable.

SCENE SEPTIEME.

L'un échaufe mon cœur, l'autre retient mon bras.

Echauffer, est un verbe trop commun à routes les deux passions. Il en falloit un qui fût propre à la vengeance, & qui la distinguât de l'amour, & même le mot de *flame*, qui fait, semble le désirer plutôt pour la Maitresse que pour le Pere.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

L'Observateur n'a pas bien repris en cet endroit, parce que l'on peut dire *l'aveuglement*, pour *l'esprit aveuglé*.

Je dois à ma Maitresse aussi bien qu'à mon Pere. *Je dois* est trop vague. Il devoit être déterminé à quelque chose qui exprimât ce qu'il doit.

Allons mon ame.

L'Observateur n'a pas eu raison de blâmer cette façon de parler, parce qu'elle est en usage, & que l'on parle souvent à soi en s'adressant à une des principales parties de soi-même, comme *l'ame & le cœur*.

& puis qu'il faut mourir.

Ces paroles ne sont pas une exclamation, comme le remarque l'Observateur, & ont un fort bon sens, puis qu'elles veulent dire que Rodrigue étant réduit à la nécessité de mourir, quoi qu'il pût arriver, il aime mieux mourir sans offenser Chimène qu'après l'avoir offensée.

dont mon ame égarée.

L'Observateur n'a pas bien repris ce mot *égarée*, qui n'est point inutile, marquant le trouble de l'esprit.

Allons mon bras.

L'Observateur devoit plutôt reprendre *allons mon bras*, qu'*allons mon ame*, parce qu'encore que le *bras* se puisse quelquefois prendre pour la personne il ne s'accorde pas bien avec *aller*.

Dois-je pas à mon Pere avant qu'à ma Maitresse? Il fait la même faute qu'auparavant, il devoit déterminer ce qu'il devoit.

Je

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
L'Observateur n'a pas bien repris cet endroit , car
metaphoriquement le sang qui a été reçu des
ayeux , est souillé par les mauvaises actions. Et
ce vers est fort beau.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

quand je lui fis l'affront.

Il n'a pû dire , *je lui fis* , car l'action vient d'être
faite ; il falloit dire , *quand je lui ai fait* , puis
qu'il ne s'étoit point passé de nuit entre deux.

*Ce grand courage , grandeur de l'offense , grand cri-
me & quelque grand qu'il fût.*

L'Observateur est trop rigoureux de reprendre ces
repetitions , dont la premiere n'est pas considerable ,
étant éloignée de cinq vers , & en la seconde la
repetition de *quelque grand qu'il soit* , est entiere-
ment necessaire , & a même de la grace.

Lui passent le commun des satisfactions.

Cette façon de parler est des plus basses , & peu
Françoise.

sont plus que suffisans.

L'Observateur l'a bien repris , non pas en ce qu'il
dit que cette façon de parler ne signifie rien , car
elle est aisément entendüe , mais en ce qu'elle est
basse.

SCENE SECONDE.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu ,

La vaillance & l'honneur de son temps , le fais-tu ?

On ne doit parler ainsi que d'un homme mort ,
car D. Diegue étant vivant son fils devoit croire
qu'il étoit encore la vertu & l'honneur de son
temps , & il devoit dire , *est la même vertu* , &c.
Le Comte répond , *Pent-être* , mais c'est mal-ré-
pondu ; car absolument on doit savoir ou non
quelque chose.

Cette ardeur que dans les yeux je porte

Sais tu que c'est son sang ?

Une ardeur ne peut être appelée sang, par métaphore ni autrement.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Après avoir dit ces mots, le grand discours qui suit jusques à la fin de la Scène est hors de saison.

SCÈNE TROISIÈME.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

L'Observateur a mal repris cet endroit, car on dit s'accorder pour être accordé.

Et de ma part mon ame

Cela est mal dit, mais pour, fera l'impossible, l'Observateur l'a mal repris, car l'usage a reçu faire l'impossible, pour dire faire tout ce qui est possible.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L'Observateur n'a pas eu sujet de reprendre la bassesse du vers ni la phrase du premier coup, mais il le devoit reprendre comme impropre en ce lieu, puis qu'il se dit d'une action, & non d'une habitude.

Les affronts à l'honneur ne se reparent point.

On dit bien faire affront à quelqu'un, mais non pas faire affront à l'honneur de quelqu'un.

quel comble à mon ennui ?

Cette phrase n'est pas Française.

SCÈNE CINQUIÈME.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage.

Contre l'opinion de l'Observateur, ce mot de choir n'est point si fort impropre en ce lieu qu'il ne se puisse supporter. Celui d'abatre eût été sans doute meilleur, & plus dans l'usage.

Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abbat.

L'Observateur a mal repris s'abbat, & il n'y a point d'équivoque vicieuse avec Sabbat. Mais il

il devoit remarquer qu'il falloit dire *est abbatu & non pas s'abbat.*

& ses nobles journées

Porter delà les Mers ses hautes destinées.

L'Observateur a bien repris *ses nobles journées.* Car on ne dit point *les journées d'un homme*, pour exprimer les combats qu'il a faits, mais on dit bien, *la journée d'un tel lieu*, pour dire la bataille qui s'y est donnée. Et il devoit encore ajoûter que de nobles journées qui portent de hautes destinées au delà des Mers, sont une confusion de belles paroles, qui n'ont aucun sens raisonnable.

arborer ses lauriers.

Est bien repris par l'Observateur, parce que l'on ne peut pas dire, *arborer un arbre.* Le mot d'*arborer* ne se prend que pour des choses que l'on plante figurément en façon d'arbres, comme des étendars.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras.

Cette façon de parler est si hardie qu'elle en est obscure.

Je veux que ce combat demeure pour certain.

Outre que cette phrase est basse, elle est mauvaise, & l'Auteur n'exprime pas bien par là, *je veux que ce combat se soit fait.*

Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main?

Cette pointe est mauvaise.

Que veux tu? je suis folle & mon esprit s'égare.

Mais c'est le moindre mal que l'Amour me prepare.

Il y a de la contradiction, dans le sens de ces vers: car comment l'Amour lui peut-il preparer un mal qu'elle sent déjà. Elle pouvoit bien dire, *c'est un petit mal à comparaison de ceux que l'Amour me prepare.*

SCENE SIXIEME.

Je l'ai de votre part long temps entretenu.

On dit bien *je lui ai parlé de votre part*, ou bien *je l'ai entretenu de ce que vous m'avez commandé de lui dire de votre part*, mais on ne peut dire, *je l'ai entretenu de votre part.*

On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.

On ne peut dire, bouillant d'une querelle, comme on dit, bouillant de colere.

J'obeïs & me tais, mais de grace encor, Sire,

Deux mots en sa défense.

Après avoir dit *j'obeïs & me tais*, il ne devoit point continuer de parler. Car ce n'est pas se vouloir taire, que de demander à dire deux mots en sa défense.

Et c'est contre ce mot qu'à resisté le Comte.

Resister contre un mot n'est pas bien parler François; Il eût pu dire, *s'obstiner sur un mot.*

Il trouue en son devoir un peu trop de rigueur,

Et vous obeïroit s'il avoit moins de cœur.

D. Sanche peche fort contre le jugement en cet endroit, d'oser dire au Roi que le Comte trouve trop de rigueur, à lui rendre le respect qu'il lui doit, & encore plus quand il ajoûte qu'il y auroit de la lâcheté à lui obeïr.

Commandez que son bras nourri dans les allarmes.

On ne peut dire, *un bras nourri dans les allarmes*, &c. il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,

Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.

Le Roi estime sans raison cette ardeur, qui fait perdre le respect à D. Sanche; c'étoit beaucoup de lui pardonner.

A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,

Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.

Toutes les parties de ce raisonnement sont mal rangées, car il falloit dire, *à quelques ressentimens que son orgueil m'ait obligé, son trépas m'afflige, à cause que sa perte m'affoiblit.*

S C E N E S E P T I E M E.

Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix, &c.
Chimène paroît trop subtile en tout cet endroit, pour une affligée.

*Moi dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Mai que jadis par tout a suivi la victoire.*

D.

D. Diegue devoit exprimer ses sentimens devant son Roi avec plus de modestie.

*L'orgueil dans votre Cour l'a fait presque à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.*

Il falloit dire, & a souillé, car l'a fait, ne peut pas regir, souillé.

*Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.*

On peut bien donner une tête & des bras à quelques corps figurez, comme par exemple à une armée, mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni têtes ni bras.

*Et loin de murmurer d'un injuste decret,
Mourant sans deshonneur je mourrai sans regret.*

Il offense le Roi le croyant capable de faire un décret injuste, mais il pouvoit dire, loin d'accuser d'injustice le decret, de ma mort,

qu'un meurtrier perisse.

Ce mot de meurtrier, qu'il repete souvent, le faisant de trois syllabes, n'est que de deux.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

Elvire.

Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

Rodrigue.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à son Fuge?

Soit que Rodrigue veuille consentir au sens d'Elvire, soit qu'il y veuille contrarier, il y a grande obscurité en ce vers, & il semble qu'il conviendrait mieux au discours d'Elvire qu'au sien.

SCENE SECONDE.

Employez mon épée à punir le coupable.

Employez mon amour à venger cette mort.

La bienfiance eût été mieux observée, s'il se fût mis en devoir de venger Chimene, sans lui en demander la permission.

SCENE TROISIEME.

Pleurez, pleurez mes yeux, &c.

Cet endroit n'est pas bien repris par l'Observateur; car cette phrase *fondez-vous en eau*, ne donne aucune vilaine idée comme il dit. Il eût été mieux à la vérité de dire, *fondez-vous en larmes*. Et à bien considérer ce qui suit, encore qu'il semble y avoir quelque confusion, toutefois il ne s'y trouve point trois moitez comme il estime.

Si je pleure ma perte & la main qui l'a faite.

On ne peut dire, *la main qui a fait la perte*, pour dire, *la main qui l'a causée*; car c'est Chimene qui a fait la perte, & non pas la main de Rodrigue. Ce n'est pas bien dit aussi, *je pleure la main pour dire, je pleure de ce que c'est cette main qui a fait le mal.*

en ce dur combat de colere & de flame.

flame en ce lieu est trop vague pour designer l'amour, l'opposant à colere, où il y a du feu aussi bien qu'en l'amour.

Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

L'Observateur l'a bien repris, car cela ne veut dire sinon, *il déchire mon cœur sans le déchirer.*

quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir

Cette façon de parler n'est pas Françoisse; il falloit dire, *quelque pouvoir que mon amour ait sur moi.*

Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige.

Ce mot, *intérêt*, étant commun au bien & au mal, ne s'accorde pas justement avec *afflige*, qui n'est que pour le mal. Il falloit dire, *son intérêt me touche, ou sa peine m'afflige.*

Mon cœur prend son parti, mais contre leur effort,

Je sai que je suis fille & que mon pere est mort.

C'est mal parler de dire, *contre leur effort je sai que je suis fille*, pour dire, *j'oppose à leur effort la consideration que je suis fille, & que mon pere est mort.*

n'en pressiez point d'effet.

Il falloit dire, *l'effet.*

Quod

Quoi, j'aurai vu mourir mon pere entre mes bras ?
Elle avoit d'r auparavant qu'il étoit mort, quand elle arriva sur le lieu.

SCENE QUATRIEME.

Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Cette phrase *empêcher de vivre*, est trop foible pour dire, *de me faire mourir*, principalement en lui presentant son épée, afin qu'elle le tuë.

Quoi, du sang de mon pere encor toute trempée ?

L'Observateur est trop rigoureux de reprendre ce vers, à cause du semblable qui est en un autre lieu ; ce n'est point sterilité, si l'on n'en veut accuser Homere & Virgile, qui repetent plusieurs fois de mêmes vers.

sans quitter l'envie.

L'Observateur ne devoit point reprendre cette phrase qui se peut souffrir.

& veux tant que j'expire,

Cela n'est pas François pour dire, *jusqu'à tant que j'expire.*
d'avoir fui l'infamie.

Fui est de deux syllabes.

Perdu & éperdu ne peuvent rimer, à cause que l'un est le simple & l'autre le composé.

Aux traits de ton amour ni de ton desespoir.

Ce vers est beau, & a été mal repris par l'Observateur, & *effets*, au lieu de *traits* n'y seroit pas bien comme il pense.

Va, je ne te hais point. Rod. Tu le dois.

Ces termes *tu le dois* sont équivoques ; on pourroit entendre, *tu dois ne me point haïr*, toutefois la passion est si belle en cet endroit, que l'esprit se porte de lui-même au sens de l'Auteur.

Malgré des feux si beaux, qui rompent ma colere.

Il passe mal d'une metaphore en une autre, & ce verbe *rempre* ne s'accommode pas avec *feux*.

Vigueur, vainqueur, trompeur & pour :

L'Observateur a tort d'accuser ces rimes d'être fausses. Il vouloit dire seulement qu'elles sont trop proches les unes des autres, ce qui n'est pas considerable.

SCENE CINQUIEME.

mes ennuis cessez.
L'Observateur a mal repris cet endroit ; *cessez* est bien dit en Poëme pour *appaîsez* ou *finis*.

SCENE SIXIEME.

où fut jadis l'affront,
L'Observateur a bien repris en ce lieu le mot de *jadis*, qui marque un temps trop éloigné.

L'honneur vous en est dû, les Cieux me sont témoins

Qu'étant sorti de vous, je ne pouvois pas moins.
Il prend hors de propos les Cieux à témoins, en ce lieu.

L'amour n'est qu'un plaisir, & l'honneur un devoir.
Il falloit dire *l'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir*: car n'est que ici ne regit pas un *devoir*; autrement il sembleroit que contre son intention il les voulût mépriser l'un & l'autre.

Et vous m'osez pousser à la honte du change.
Ce n'est point bien parler, pour dire *vous me conseillez de changer*; on ne dit point *pousser à la honte*.

La flotte, &c. vient surprendre la ville.
Il falloit dire *vient pour surprendre*, parce que celui qui parle est dans la ville, & est assuré, qu'il ne sera point surpris, puis qu'il fait l'entreprise, sans être d'intelligence avec les ennemis.

& le peuple en alarmes
Il falloit dire *en alarme* au singulier.

Venoient m'offrir leur vie à venger ma querelle.
Il eût été bon de dire *Venoient s'offrir à venger ma querelle*, mais disant

Venoient m'offrir leur vie.
Il falloit dire *pour venger ma querelle*.

ACTE IV.

SCENE TROISIEME.

Peffroi de Grenade, & Toledo.
 Il falloit repeter le *de* & dire de Grenade & de
Toledo.

épargne ma honte
 Cela ne signifie rien, car *honte* n'est pas bien pour
pudeur ou *modestie.*

& le sang qui m'anime.
 L'Observateur n'a pas bien repris cet endroit,
 puisque tous les Poètes ont usé de cette façon de
 parler, qui est belle.

Sollicita mon ame encor toute troublée.

Sollicita mon ame seulement n'est pas assez dire.
 Il falloit ajouter de quoi elle avoit été solli-
 citée.

leur brigade étoit prête.
 Contre l'avis de l'Observateur, le mot de *brigade*
 se peut prendre pour un plus grand nombre que
 de *cinq cens.* Il est vrai qu'en terme de guerre, on
 n'appelle *brigade*, que ce qui est pris d'un grand
 corps, & quelquefois on peut appeller *brigade* la
 moitié d'une armée que l'on detache pour quelque
 effet, mais en terme de Poësie on prend *brigade*
 pour *troupe* de quelque façon que ce soit.

Et paroître à la Cour eût hazardé ma tête.
 Il falloit dire *d'eût été hazarder ma tête*: car on
 ne peut faire un substantif de *paroître* pour regir
eût hazardé.

marcher en si bon équipage.
 L'Observateur a eu raison de dire qu'il eût été
 mieux de mettre *en bon ordre*, qu'en *bon équipage*,
 car ils alloient au combat, & non pas en voya-
 ge. Mais il a tort de dire que le mot d'*équipage*
 soit vilain.

J'en cache les deux tiers aussi tôt qu'arrivez.
 Cette façon de parler n'est pas Françoisé, Il fal-

180 LES SENTIMENS DE L'AC. FR.

loit dire *aussi-tôt qu'ils furent arrivez*, ou *ils furent cachez*, *aussi-tôt qu'arrivez*.

Les autres au signal de nos vaisseaux répondent.
Ce vers est si mal rangé, qu'on ne fait si c'est le *signal des vaisseaux* ou si *des vaisseaux on répond au signal*.

& leurs terreurs s'oublent.

L'Observateur n'a pas plus de raison de condamner *s'oublent* que *s'accorder*, comme il a été remarqué auparavant.

rétablit leur desordre,

On ne dit point *rétablir le desordre*, mais bien *rétablir l'ordre*.

Nous laissent pour Adieux des cris épouvantables,
On ne dit point *laisser un Adieu*, ni *laisser des cris*, mais bien *dire Adieu*, & *jetter des cris*; outre que les vaincus ne disent jamais Adieu aux vainqueurs.

S C E N E Q U A T R I E M E.

Contrefaites le triste.

L'Observateur n'a pas eu raison de reprendre cette façon de parler, qui est en usage; mais il est vrai qu'elle est basse dans la bouche du Roi.

au milieu des lauriers

L'Observateur n'a pas eu sujet de blâmer l'Auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de *lauriers*, dans un Poème de si longue étendue.

S C E N E C I N Q U I E M E.

Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus

Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus.

Quand un homme est mort, on ne peut dire qu'il a le dessus des ennemis, mais bien il a eu.

reprens ton allegresse;

Le Roi proposeroit mal à propos à Chimene, qu'elle reprenne son *allegresse*, si elle n'avoit fait paroître plus d'amour pour Rodrigue, que de ressentiment pour la mort de son Pere.

Sire, ôtez ces faveurs qui terniroient sa gloire.

Cela n'est pas bien dit pour signifier, *ne lui faites point*

point de ces faveurs qui terniroient sa gloire ; car on ne peut dire ôter des faveurs que celles que peut donner ou ôter une maîtresse, mais ce n'est pas ainsi que s'entendent les faveurs en ce lieu.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

*Mon Amour vous le doit & mon cœur qui soupire ,
N'ose, sans votre aveu, sortir de votre Empire.*

Cette expression *qui soupire* est imparfaite. Il falloit dire *qui soupire pour vous*, & par le second vers il semble qu'il demande plutôt permission de changer d'amour que de mourir.

Va combattre Don Sanche & déjà desespere.

Il eût été plus à propos d'ajouter à *desespere*, ou de la victoire, ou de vaincre, car le mot *desespere* semble ne dire pas assez tout seul.

Quand mon honneur y va.

Cette phrase a déjà été reprise; il falloit dire *quand il y va de mon honneur.*

S C E N E S E C O N D E.

Mon cœur ne peut obtenir dessus mon sentiment.

Cela est mal dit pour exprimer, *mon cœur ne peut obtenir de lui même.* Car il distingue le cœur du sentiment, qui en ce lieu ne sont qu'une même chose.

S C E N E T R O I S I E M E.

Que ce jeune Seigneur endosse le harnois.

L'Observateur ne devoit point reprendre cette phrase; qui n'est point hors d'usage, comme les termes qu'il allegue

Puisse l'autoriser à paroître appaisé.

Ce vers ne signifie pas bien, *puisse lui donner lieu de s'appaiser, sans qu'il y aille de son honneur.*

Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir.

Il falloit mettre plutôt *pleins de repentir*, car le mot de *pleins* ne s'accorde pas avec *un*, & puis le repentir n'est pas dans les souhaits, mais il peut suivre les souhaits. Il falloit dire *sont suivis de repentir*.

Mon devoir est trop fort & ma perte trop grande,

Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi.

On peut bien dire *faire la loi à un devoir*, pour dire le surmonter, mais non pas à une perte.

Et le Ciel ennuyé de vous être si doux.

Cela dit trop pour une personne, dont on a tué le pere le jour precedens.

de son côté me panche

Il falloit dire *me fasse pancher*; ce verbe n'est point actif, mais neutre.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

On peut bien *apporter une épée aux pieds de quelqu'un*, mais non pas *aux genoux*.

Ministre déloyal de mon rigoureux sort.

D. Sanche n'étoit point *déloyal*, puis qu'il n'avoit fait que ce qu'elle lui avoit permis de faire, & qu'il ne lui avoit manqué de foi en nulle autre chose.

LE cinquième article des observations comprend les larcins de l'Auteur, qui sont ponctuellement ceux que l'Observateur a remarquez, Mais il faut romber d'accord que ces traductions ne sont pas toute la beauté de la Piece. Car outre que nous remarquons qu'en bien peu des choses imitées il est demeuré au dessous de l'original, & qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étoient, nous trouvons encore qu'il y a ajouté beaucoup de pensées, qui ne cedent en rien à celles du premier Auteur.

Tels sont les sentimens de l'Academie Françoise, qu'elle met au jour, plutôt pour rendre témoignage de ce qu'elle pense sur le Cid, que pour donner aux autres des regles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas absolument satisfait, ni l'Auteur, dont elle marque les défauts, ni l'Observateur, dont elle n'approuve pas toutes les censures, ni le Peuple dont elle

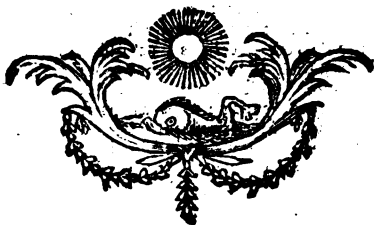
être combat les premiers suffrages. Mais elle s'est
 résolue dès le commencement, à n'avoir point
 d'autre but que de satisfaire à son devoir; elle a
 bien voulu renoncer à la complaisance pour ne pas
 trahir la vérité, & de peur de tomber dans la faute,
 dont elle accuse ici le Poète, elle a moins songé
 à plaire qu'à profiter. Son équitable severité ne
 laissera pas de contenter ceux, qui aimeront mieux
 le plaisir d'une véritable connoissance, que celui
 d'une douce illusion; & qui n'apporteront pas
 tant de soin pour s'empêcher d'être utilement de-
 trompez, qu'ils semblent en avoir pris jusques à
 cette heure pour se laisser tromper agreablement.
 S'il est ainsi elle se croit assez récompensée de son
 travail. Comme elle cherche leur instruction, &
 non pas sa gloire, elle ne demande pas qu'ils pro-
 noncent en public contr'eux mêmes. Il lui suffit
 qu'ils se condamnent en particulier, & qu'ils se
 rendent en secret à leur propre Raison. Cette mê-
 me Raison leur dira ce que nous leur disons, si
 tôt qu'elle pourra reprendre sa première liberté:
 & secouant le joug, qu'elle s'étoit laissé mettre
 par surprise, elle éprouvera qu'il n'y a que les
 fausses & imparfaites beautés, qui soient propre-
 ment de courtes tyrannies. Car les passions vio-
 lentes bien exprimées, font souvent en ceux qui
 les voyent une partie de l'effet, qu'elles font en
 ceux qui les ressentent véritablement. Elles ôtent
 à tous la liberté de l'esprit, & font que les uns se
 plaisent à voir représenter les fautes, que les autres
 se plaisent à commettre. Ce sont ces puissans mou-
 vemens, qui ont tiré des Spectateurs du Cid cette
 grande approbation, & qui doivent aussi la faire
 excuser. L'Auteur s'est facilement rendu maître
 de leur ame, après y avoir excité le trouble & l'é-
 motion; leur esprit flatté par quelques endroits
 agreables, est devenu aisément flateur de tout le
 reste, & les charmes éclatans de quelques parties
 leur ont donné de l'amour pour tout le corps.
 S'ils eussent été moins ingénieux, ils eussent été
 moins sensibles; ils eussent vu les défauts que nous

voyons en cette Pièce s'ils ne se fussent point trop arrêtés à en regarder les beautés, & si on leur peut faire quelque reproche, au moins n'est-ce pas celui qu'un ancien Poëte faisoit aux Thebains, quand il disoit qu'ils étoient trop grossiers pour être trompez. Et sans mentir les Savans mêmes doivent souffrir avec quelque indulgence les irrégularitez d'un Ouvrage, qui n'auroit pas eu le bonheur d'agréer si fort au commun, s'il n'avoit des graces qui ne sont pas communes. Ils doivent penser que l'abus étant si grand dans la plûpart de nos Poëmes Dramatiques, il y auroit peut-être trop de rigueur à condamner absolument un homme, pour n'avoir pas surmonté la foiblesse, ou la negligence de son Siecle, & à estimer qu'il n'auroit rien fait du tout, parce qu'il n'auroit point fait de miracles. Toutefois ce qui l'excuse ne le justifie pas, & les fautes mêmes des Anciens qui semblent devoir être respectées pour leur vieillesse, ou si on l'ose dire, pour leur immortalité, ne peuvent pas defendre les siennes. Il est vrai que celles-là ne sont presque considérées qu'avec reverence; d'autant que les unes étant faites devant les regles, sont nées libres & hors de leur juridiction, & que les autres par une longue durée ont comme acquis une prescription legitime. Mais cette faveur qui à peine met à couvert ces grands Hommes, ne passe point jusques à leurs successeurs. Ceux qui viennent après eux heritent bien de leurs richesses, mais non pas de leurs privileges, & les vices d'Euripide ou de Seneque ne sauroient faire approuver ceux de Guillen de Castro. L'exemple de cet Auteur Espagnol seroit peut-être plus favorable à notre Auteur François, qui s'étant comme engagé à marcher sur ses pas, sembloit le devoir suivre également parmi les épines & parmi les fleurs, & ne le pouvoir abandonner, quelque bon ou mauvais chemin qu'il tint, sans une espece d'infidelité. Mais outre que les fautes sont estimées volontaires quand on se les rend necessaires volontairement, & que lors qu'on choisit une ser-

vitude on la doit au moins choisir belle, il a bien fait voir lui-même par la liberté qu'il s'est donnée, de changer plusieurs endroits de ce Poëme, qu'en ce qui regarde la Poësie on demeure encore libre après cette sujétion. Il n'en est pas de même dans l'Histoire, qu'on est obligé de rendre telle qu'on la reçoit. Il faut que la creance qu'on lui donne soit aveugle, & la deference que l'Historien doit à la Verité le dispense de celle que le Poëte doit à la bienfiance: Mais comme cette Verité a peu de credit dans l'Art des beaux mensonges, nous pensons qu'à son tour elle y doit céder à la bienfiance, qu'être inventeur & imitateur n'est ici qu'une même chose, & que le Poëte François qui nous a donné le Cid, est coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Après tout il faut avouer qu'encore qu'il ait fait choix d'une matiere defectueuse, il n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentimens, & de si belles paroles, qu'il a en quelque sorte imité le Ciel, qui en la dispensation de ses thresors & de ses graces, donne indifferemment la beauté du corps aux méchantes ames & aux bonnes. Il faut confesser qu'il y a semé un bon nombre de vers excellens, & qui semblent avec quelque justice demander grace pour ceux qui ne le sont pas. Aussi les aurions-nous remarquez particulièrement, comme nous avons fait les autres, n'étoit qu'ils se découvrent assez d'eux-mêmes, & que d'ailleurs nous craindrions qu'en les ôtant de leur situation nous ne leur ôtassions une partie de leur grace, & que commettant une espece d'injustice pour vouloir être trop justes, nous ne diminuassions leurs beautez, à force de les vouloir faire paroître. Ce qu'il y a de mauvais dans l'Ouvrage n'a pas laissé même de produire de bons effets; puis qu'il a donné lieu aux Observations qui ont été faites dessus, & qui sont remplies de beaucoup de savoir & d'elegance. De sorte qu'on peut dire que ses défauts ont été utiles, & que sans y penser il a profité aux lieux où il n'a su plai-

plaire. Enfin nous concluons qu'encore que le Sujet du Cid ne soit pas bon, qu'il peche dans son Denouement, qu'il soit chargé d'Episodes inutiles, que la bienséance y manque en beaucoup de lieux, aussi bien que la bonne disposition du theatre, & qu'il y ait beaucoup de vers bas, & de façons de parler impures; Neanmoins la naïveté & la vehemence de ses passions, la force & la delicateffe de plusieurs de ses pensées, & cet agrément inexplicable qui se mêle dans tous ses defauts, lui ont acquis un rang considerable entre les Poëmes François de ce genre qui ont le plus donné de satisfaction. Si son Auteur ne doit pas toute sa reputation à son merite, il ne la doit pas toute à son bonheur, & la Nature lui a été assez liberale, pour excuser la Fortune si elle lui a été prodigue.

FIN des SENTIMENS de l'Academie
Françoise sur le C I D.



M E-



M E D É E .

M E D É E,
T R A G E D I E.



ACTEURS.

CREON, Roi de Corinthe.

ÆGE'E, Roi d'Athènes.

JASON, Mari de Médée.

POLLUX, Argonaute, Ami de Jason.

CREUSE, Fille de Créon.

MEDÉE, Femme de Jason.

GLEONE, Gouvernante de Créuse.

NERINE, Suivante de Médée.

THEUDAS, Domestique de Créon.

TROUPE des Gardes de Créon.

La Scène est à Corinthe.

M E-

M E D É E ,

TRAGÉDIE.

A C T E I.

S C E N E P R E M I E R E.

P O L L U X , J A S O N .

P O L L U X .

Que je sens à la fois de surprise, & de joye!
 Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous re-
 voye, (Jason ?
 Que Pollux dans Corinthe ait rencontré

J A S O N .

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison.
 Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
 Préparez-vous à voir mon second hyménée.

P O L L U X .

Quoi ? Médée est donc morte, Ami ?

J A S O N .

Mais un Objet plus beau la chasse de mon lit. Non, elle vit ;

P O L L U X .

Dieux ! & que fera-t-elle ?

J A S O N .

Et que fit Hypsipile,
 Que pousser les éclats d'un courroux inutile ?
 Elle jetta des cris, elle versa des pleurs,
 Elle me souhaita mille & mille malheurs,
 Dit que j'étois sans foi, sans cœur, sans conscience,
 Et lasse de le dire, elle prit patience.

Médée en son malheur en pourra faire autant :
 Qu'elle soupire, pleure, & me nomme inconstant,
 Je

Je la quitte à regret, mais je n'ai point d'excuse,
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse.

P O L L U X.

Créuse est donc l'Objet qui vous vient d'enflamer ?
Je l'aurois deviné sans l'entendre nommer.
Jason ne fit jamais de communes Maîtresses,
Il est né seulement pour charmer les Princesses,
Et haïroit l'Amour, s'il avoit sous sa loi
Rangé de moindres cœurs que de Filles de Roi.
Hypsipile à Lemnos, sur le Phaxe Médée,
Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possédée,
Font bien voir qu'en tous lieux, sans le secours de
Mars,

Les Sceptres font acquis à ses moindres regards.

J A S O N.

Aussi je ne suis pas de ces Amans vulgaires,
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires,
Et sous quelque climat que me jette le Sort,
Par maxime d'Etat je me fais cet effort.

Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la Ville,
Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsi-
Et depuis, à Colchos que fit vôtre Jason, (pile ?
Que cajoler Médée, & gagner la Toison ?
Alors sans mon amour qu'eût fait votre vaillance ?
Eût-elle du Dragon trompé la vigilance ?
Ce peuple que la Terre enfantoit tout armé,
Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé ?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma Patrie,
Créuse est le sujet de mon idolatrie,
Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,
De relever mon sort sur les aîles d'Amour.

P O L L U X.

Que parlez vous d'exil ? La haine de Pélie. . .

J A S O N.

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de sa Thessalie.

P O L L U X.

Il est mort !

J A S O N.

Ecoutez, & vous saurez comment
Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.
Après six ans passez depuis notre voyage

Dans

Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage
 Mon Père tout caduc émouvant ma pitié,
 Je conjurai Médée au nom de l'amitié. . .

P O L L U X.

J'ai su comme son Art forçant les Destinées,
 Lui rendit la vigueur de ses jeunes années.
 C'est, s'il m'en souvient, ici que je l'appris,
 D'où soudain un voyage en Asie entrepris
 Fait que, nos deux séjours divisez par Neptune,
 Je n'ai point su depuis quelle est votre fortune.
 Je n'en fais qu'arriver.

J A S O N.

Apprenez donc de moi
 Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
 Malgré l'aversion d'entre nos deux familles
 De mon Tyran Pelie elle gagne les Filles,
 Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus,
 Que ces foibles esprits sont aisément déçus.
 Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
 Du pouvoir de son Art leur remplit les oreilles,
 Et pour mieux leur montrer comme il est infini,
 Leur étale sur tout mon Père rajenni.
 Pour épreuve, elle égorge un Belier à leurs vuës,
 Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnuës ;
 Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,
 Et lui rend d'un Agneau la taille & la vigueur.
 Les Sœurs crient miracle, & chacune ravie
 Conçoit pour son vieux Père une pareille envie,
 Veut un effet pareil, le demande, & l'obtient ;
 Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient ;
 Médée après le coup d'une si belle amorce
 Prépare de l'eau pure, & des herbes sans force,
 Redouble le sommeil des Gardes, & du Roi.
 La suite au seul recit me fait trembler d'effroi.
 A force de pitié ces Filles inhumaines
 De leur Père endormi vont épuiser les veines ;
 Leur tendresse crédule, à grands coups de couteau,
 Prodigue ce vieux sang, & fait place au nouveau,
 Le coup le plus mortel s'impute à grand service,
 On nomme pitié ce cruel sacrifice,
 Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras

Croiroit

Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas.
 Médée est éloquente à leur donner courage ,
 Chacune toutefois tourne ailleurs son visage ,
 Une secrete horreur condamne leur dessein ,
 Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

P O L L Ū X .

A me représenter ce tragique spectacle ,
 Qui fait un parricide , & promet un miracle ,
 J'ai de l'horreur moi-même , & ne puis concevoir
 Qu'un esprit jusque-là se laisse decevoir.

J A S O N .

Ainsi mon Père Æson recouvrera sa jeunesse ,
 Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse ,
 L'épouvante les prend , Médée en raille , & fuit.
 Le jour découvre à tous les crimes de la nuit ,
 Et pour vous épargner un discours inutile ,
 Acaste , nouveau Roi , fait mutiner la Ville ,
 Nomme Jason l'auteur de cette trahison ,
 Et pour vanger son Père assiege ma maison.
 Mais j'étois déjà loin aussi-bien que Médée ,
 Et ma Famille enfin à Corinthe abordée ,
 Nous saluons Créon , dont la bénignité
 Nous promet contre Acaste un lieu de sûreté.
 Que vous dirai-je plus ? Mon bonheur ordinaire
 M'acquiert les volontez de la Fille & du Père ,
 Si bien que de tous deux également cheri ,
 L'un me veut pour son Gendre , & l'autre pour Mari.
 D'un Rival couronné les grandeurs souveraines ,
 La Majesté d'Ægée , & le Sceptre d'Athènes ,
 N'ont rien à leur avis de comparable à moi ,
 Et banni que je suis , je leur suis plus qu'un Roi.
 Je vois trop ce bonheur , mais je le dissimule ,
 Et bien que pour Créüse un pareil feu me brûle ,
 Du devoir conjugal je combats mon amour ,
 Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.

Acaste cependant menace d'une guerre ,
 Qui doit perdre Créon , & dépeupler sa terre ;
 Puis changeant tout à coup ses résolutions ,
 Il propose la paix sous des conditions.
 Il demande d'abord & Jason & Médée ,
 On lui refuse l'un , & l'autre est accordée ;

Je

Je l'empêche, on debat, & je fais tellement
 Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
 De nouveau je l'empêche, & Créon me refuse,
 Et pour m'en consoler il m'offre sa Créüse.
 Qu'eussai-je fait, Pollux, en cette extrémité,
 Qui commettoit ma vie avec ma loyauté?
 Car sans doute à quitter l'utile pour l'honnête;
 La paix alloit se faire aux dépens de ma tête.
 Le mépris insolent des offres d'un grand Roi
 Aux mains d'un ennemi livroit Medée & moi.
 Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse été Père,
 L'amour de mes Enfans m'a fait l'ame légère,
 Ma perte étoit la leur, & cet Hymen nouveau
 Avec Medée & moi les tire du tombeau;
 Eux seuls m'ont fait résoudre, & la paix s'est conclüe.

P O L L U X.

Bien que de tous côtez l'affaire resoluë
 Ne laisse aucune place aux conseils d'un Ami,
 Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
 Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
 C'est montrer pour Medée un peu d'ingratitude;
 Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
 Il faut craindre après tout son courage offensé, [mes.
 Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses char-

J A S O N.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes,
 Mais son bannissement nous en va garantir.

P O L L U X.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

J A S O N.

Quoi qu'il puisse arriver, Ami, c'est chose faite.

P O L L U X.

La termine le Ciel comme je le souhaite.
 Permettez cependant qu'afin de m'acquitter,
 J'aïlle trouver le Roi pour l'en feliciter.

J A S O N.

Je vous y conduirois, mais j'attens ma Princesse,
 Qui va sortir du Temple.

P O L L U X.

Adieu, l'amour vous presse

P. Corn. II. Part.

I

Et

Et je serois marri qu'un soin officieux,
Vous fit perdre pour moi des temps si précieux.

S C E N E II.

J A S O N.

DEpuis que mon esprit est capable de flame,
Jamais un trouble egal n'a confondu mon ame;
Mon cœur qui se partagé en deux affections,
Se laisse déchirer à mille passions.
Je dois tout à Médée, & je ne puis sans honte,
Et d'elle & de ma foi tenir si peu de compte.
Je dois tout à Créon, & d'un si puissant Roi,
Je fais un ennemi si je garde ma foi;
Je regrette Médée, & j'adore Créuse,
Je voi mon crime en l'une, en l'autre mon excuse,
Et dessus mon regret mes desirs triomphans,
Ont encor le secours du soin de mes Enfans.
Mais la Princesse vient; l'éclat d'un tel visage
Du cœur le plus constant attireroit l'hommage,
Et semble reprocher à ma fidélité,
D'avoir osé tenir contre tant de Beauté.

S C E N E III.

J A S O N, C R E U S E, C L E O N E.

J A S O N.

Q U E votre zèle est long, & que d'impatience
Il donne à votre Amant qui meurt en votre ab-

C R E U S E.

[sence ?

Je n'ai pas fait pourtant au Ciel beaucoup de vœux;
Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

J A S O N.

Et moi, puis-je espérer l'effet d'une prière,
Que ma flame tiendrait à faveur singulière?
Au nom de notre amour, sauvez deux jeunes fruits,
Que d'un premier hymen la couche m'a produits;
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un Père,
Qu'ils ne soient point compris en l'exil de leur Mère.
C'est lui seul qui bannit ces petits malheureux,
Puisque dans les Traitez il n'est point parlé d'eux.

C R E U-

CREUSE.

J'avois déjà parlé de leur tendre innocence,
Et vous y servirai de toute ma puissance,
Pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez un point
Que jusques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, & quel qu'il soit, que ma Reine en dispose.

CREUSE.

Si je puis sur mon Père obtenir quelque chose,
Vous le saurez après, je ne veux rien pour rien.

CLEONE.

Vous pourrez au Palais suivre cet entretien;
On ouvre chez Médée, ôtez vous de sa vue.
Vos présences rendroient sa douleur plus émue,
Et vous seriez marris que cet esprit jaloux
Mêlât son amertume à des plaisirs si doux.

SCÈNE IV.

MEDEE.

Souverains protecteurs des loix de l'hyménée,
Dieux, garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à vanger cette commune injure.
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir, ou sans ressentiment.

Et vous, Troupe layante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, Pestes, Larves, Furies,
Fières Sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos serpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes;
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les âmes.
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux Enfers,
Apportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma Rivale, & celle de son Père.
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide Epoux.
Qu'il coure vagabond de Province en Province,

Qu'il fasse lâchement la Cour à chaque Prince ;
 Banni de tous côtez , sans bien , & sans appui ,
 Accablé de frayeur , de misère , d'ennui ,
 Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse ,
 Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice ,
 Et que mon souvenir jusque dans le tombeau
 Attache à son esprit un éternel bourreau.
 Jason me répudie ! & qui l'auroit pû croire ?
 S'il a manqué d'amour , manque-t-il de memoire ,
 Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?
 M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
 Sachant ce que je puis , ayant vu ce que j'ose ,
 Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
 Quoi ? mon Père trahi , les Elemens forcez ,
 D'un Frère dans la mer les membres dispersez ,
 Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
 Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée ,
 Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir ,
 Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
 Tu t'abuses , Jason , je suis encor moi-même .
 Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême ,
 Je le ferai par haine , & je veux pour le moins ,
 Qu'un forfait nous sépare ainsi qu'il nous a joints ;
 Que mon sanglant divorce , en meurtres , en carnage ,
 S'égale aux premiers jours de notre mariage ,
 Et que notre union que rompt ton changement ,
 Trouve une fin pareille à son commencement .
 Déchirer par morceaux l'Enfant aux yeux du Père ,
 N'est que le moindre effet qui suivra ma colére ;
 Des crimes si legers furent mes coups d'essai ,
 Il faut bien autrement montrer ce que je sai .
 Il faut faire un chef-d'œuvre , & qu'un dernier ouvra-
 Surpasse de bien loin ce foible apprentissage . [ge
 Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends ,
 Quels Dieux me fourniront des secours assez grands ?
 Ce n'est plus vous , Enfers , qu'ici je sollicite ,
 Vos feux sont impuissans pour ce que je médite .
 Auteur de ma naissance , aussi-bien que du jour ,
 Qu'à regret tu départs à ce fatal séjour ,
 Soleil , qui vois l'affront qu'on va faire à ta race ,
 Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place .

AC-

Accorde cette grace à mon desir bouillant,
 Je veux choir sur Corinthe avec ton charbrûlant ;
 Mais ne crains pas de chute à l'Univers funeste,
 Corinthe consumé garantira le reste.
 De mon juste courroux les implacables vœux
 Dans ses odieux murs arrêteront tes feux.
 Créon en est le Prince, & prend Jason pour Gendre,
 C'est assez mériter d'être réduit en cendre ;
 D'y voir réduit tout l'Isthme afin de l'en punir,
 Et qu'il n'empêche plus les deux Mers de s'unir.

S C E N E V.

MEDE'E, NERINE.

MEDE'E.

ET bien, Nérine, à quand, à quand cet hyménée ?
 En ont-ils choisi l'heure ? en fais-tu la journée ?
 N'en as-tu rien appris ? n'as-tu point vu Jason ?
 N'appréhende-t-il rien après sa trahison ?
 Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre ?
 S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre.
 Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
 De mes ressentimens peut monter la fureur.

NERINE.

Modérez les bouillons de cette violence,
 Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
 Quoi, Madame ! est-ce ainsi qu'il faut dissimuler,
 Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air ?
 Les plus ardens transports d'une haine connue
 Ne sont qu'autant d'éclairs avortez dans la nuë,
 Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
 Pour repousser vos coups, ou pour les prévenir.
 Qui peut sans s'étonner supporter une offense,
 Peut mieux prendre à son point le temps de sa van-
 Et sa feinte douceur, sous un appas mortel, [geance,
 Mène insensiblement sa victime à l'autel.

MEDE'E.

Tu veux que je me taise, & que je dissimule !
 Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule ;
 L'ame en est incapable en de moindres malheurs,
 Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.

Jason m'a fait trahir mon País & mon Père,
 Et me laisse au milieu d'une Terre étrangère,
 Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien,
 La fable de son peuple, & la haine du mien,
 Nérine, après cela tu veux que je me taise!
 Ne dois-je point encor en témoigner de l'aïse,
 De ce roÿal hymen souhaiter l'heureux jour,
 Et forcer tous mes soins à servir son amour?

N E R I N E.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites,
 Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes;
 Considérez qu'à peine un esprit plus remis
 Vous tient en sûreté parmi vos Ennemis.

M E D E' E.

L'ame doit se roidir plus elle est menacée,
 En contie la Fortune aller tête baissée,
 La choquer hardiment, & sans craindre la mort,
 Se présenter de front à son plus rude effort.
 Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
 Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

N E R I N E.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?

M E D E' E.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

N E R I N E.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
 Pour voir en quel état le Sort vous a reduite.
 Votre pays vous hait, votre Epoux est sans foi,
 Dans un si grand revers, que vous reste-t-il?

M E D E' E.

Moi,

Moi, dis-je, & c'est assez.

N E R I N E.

Quoi! vous seule, Madame?

M E D E' E.

Oui, tu vois en moi seule, & le fer, & la flamme,
 Et la Terre, & la Mer, & l'Enfer, & les Cieux,
 Et le Scéptte des Rois, & la Foudre des Dieux.

N E R I N E.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
 A vos ressentimens figure tout possible;

Mais

Mais il faut craindre un Roi fort de tant de Sujets.

MEDE'E.

Mon Père qui l'étoit rompit-il mes projets ?

NERINE.

Non, mais il fut surpris, & Créon se défie.

Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MEDE'E.

Ah ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité

D'un juste châtement punit ma lâcheté.

Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélie,

Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,

Il n'eût point vu Créuse, & cet Objet nouveau,

N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NERINE.

Fuyez encor, de grace.

MEDE'E.

Oui, je fûtai, Nérine,

Mais avant, de Créon, on verra la ruine.

Je brave la Fortune, & toute sa rigueur,

En m'ôtant un Mari, ne m'ôte pas le cœur.

Sois seulement fidelle, & sans te mettre en peine,

Laisse agir pleinement mon savoir & ma haine.

NERINE seule.

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter,

Ces violens transports la vont précipiter ;

D'une trop juste ardeur l'inéxorable envie

Lui fait abandonner le souci de sa vie.

Tâchons encor un coup d'en divertir le cours ;

Appaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, NERINE.

NERINE.

Bien qu'un peril certain suive votre entre-
 assurez-vous sur moi, je vous suis toute
 acquise.

Employez mon service aux flammes, au poison,
 Je ne refuse rien, mais épargnez Jason.

I 4

Votre

Votre aveugle vengeance une fois assouvie,
 Le regret de sa mort vous coûteroit la vie,
 Et les coups violens d'un rigoureux ennui...

M E D E' E.

Cesse de m'en parler, & ne crains rien pour lui.
 Ma fureur jusque-là n'oseroit me séduire,
 Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire,
 Mon courroux lui fait grace, & ma première ardeur
 Soutient son intérêt au milieu de mon cœur.
 Je croi qu'il m'aime encor, & qu'il nourrit en l'ame
 Quelques restes secrets d'une si belle flame.
 Il ne fait qu'obéir aux volontez d'un Roi,
 Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foi,
 Qu'il vive, & s'il se peut, que l'ingrat me demeure,
 Sinon, ce m'est assez que sa Créüse meure.
 Qu'il vive cependant, & jouïsse du jour
 Quelui conserve encor mon immuable amour,
 Créon seul & sa Fille ont fait la perfidie,
 Eux seuls termineront toute la Tragédie;
 Leur perte achèvera cette fatale paix.

N E R I N E.

Contenez-vous, Madame, il sort de son Palais.

S C E N E II.

CREON, MEDE'E, NERINE, Soldats.

C R E O N.

QUoi! je te vois encor! avec quelle impudence
 Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence?
 Ignores-tu l'Arrêt de ton bannissement?
 Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
 Voyez comme elle s'enfle & d'orgueil & d'audace.
 Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
 Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.
 Va, purge mes Etats d'un tel Monstre que toi;
 Délivre mes Sujets, & moi-même de crainte.

M E D E' E.

Dequoi m'accuse-t-on? quel crime, quelle plainte
 Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur?

C R E O N.

Ah! l'innocence même, & la même candeur!

Médée

Médée est un miroir de vertu signalée,
 Quelle inhumanité de l'avoir exilée!
 Barbare, as-tu si tôt oublié tant d'horreurs?
 Repasse tes forfaits, repasse tes fureurs,
 Et de tant de pays nomme quelque Contrée,
 Dont tes méchancetez te permettent l'entrée.
 Toute la Thessalie en armes te poursuit,
 Ton Père te déteste, & l'Univers te fuit.
 Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
 Et sur mon peuple & moi faire tomber tes peines?
 Va pratiquer ailleurs tes noires actions,
 J'ai racheté la paix à ces conditions.

M E D E' E.

Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée
 Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée,
 Paix, dont le deshonneur vous demeure éternel.
 Quiconque sans l'ouïr condamne un criminel,
 Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
 D'un juste châtement il fait une injustice.

C R E O N.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité.
 Avant que l'égorger tu l'avois écouté?

M E D E' E.

Ecouta-t-il Jason quand sa haine couverte,
 L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte;
 Car comment voulez-vous que je nomme un dessein
 Au dessus de sa force, & du pouvoir humain?
 Apprenez quelle étoit cette illustre conquête,
 Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.

Il falloit mettre au joug deux Taureaux furieux,
 Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux,
 Et leur maître Vulcain pouffoit par leur haleine
 Un long embrasement dessus toute la Plaine:
 Eux domptez, on entroit en de nouveaux hazards,
 Il falloit labourer les tristes champs de Mars,
 Et des dents d'un Serpent ensemer leur terre;
 Dont la stérilité, fertile pour la guerre,
 Produisoit à l'instant des escadrons armez
 Contre la même main qui les avoit semez.
 Mais quoi qu'eût fait contre eux une valeur parfaite,
 La Toison n'étoit pas au bout de leur défaite.

I 5

U n

Un Dragon enyvré des plus mortels poisons
 Qu'enfantent les péchez de toutes les saisons,
 Vomissant mille traits de sa gorge enflammée,
 La gardoit beaucoup mieux que toute cette Armée,
 Jamais Etoile, Lune, Aurore, ni Soleil,
 Ne virent abaisser sa pauprière au sommeil.
 Je l'ai seule assoupi, seule j'ai par mes charmes
 Mis au joug les Taureaux, & défait les Gensdarmes.
 Si fors à mon devoir mon desir limité
 Eût conservé ma gloire & ma fidélité,
 Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
 Que devenoit Jason, & tous vos Argonautes?
 Sans moi ce vaillant Chef que vous m'avez ravi,
 Eût péri le premier, & tous l'auroient suivi.
 Je ne me repens point d'avoir par mon adresse
 Sauvé le sang des Dieux, & la fleur de la Grèce;
 Zéthés, & Calais, & Pollux, & Castor,
 Et le charmant Orphée, & le sage Nestor,
 Tous vos Héros enfin tiennent de moi la vie,
 Je vous les verrai tous posséder sans envie,
 Je vous les ai sauvés, je vous les cède tous;
 Je n'en veux qu'un pour moi, n'en foyez point ja-
 Pour de si bons effets laissez-moi l'infidelle, [loux.
 Il est mon crime seul, si je suis criminelle,
 Aimer cet inconstant c'est tout ce que j'ai fait,
 Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.
 Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime,
 Que me faire coupable, & jouir de mon crime?

CREON.

Va te plaindre à Colchos.

M E D E E.

Le retour m'y plaira;
 Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira,
 Je suis prête à partir sous la même conduite
 Qui de ces lieux aimez précipita ma fuite.
 O d'un injuste affront les coups les plus cruels!
 Vous faites différence entre deux criminels! [ces
 Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux compli-
 L'un ait votre couronne, & l'autre des supplices.

CREON.

Cesse de plus mêler ton intérêt au sien,

Ton-

Ton Jason pris à part est trop homme de bien,
 Le separant de toi sa défense est facile,
 Jamais il n'a trahi son Père, ni sa Ville,
 Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains,
 Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins.
 Son crime, s'il en a, c'est de s'avoir pour Femme;
 Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flamme,
 Rens-lui son innocence en t'éloignant de nous,
 Porte en d'autres climats ton insolent courroux,
 Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoyable,
 Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

M E D E E.

Feignez mes actions plus noires que la nuit,
 Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.
 Ce fut en sa faveur que ma savante audace
 Immola son Tyran par les mains de sa race.
 Joignez-y mon pais & mon Frère, il suffit
 Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.
 Mais vous le saviez tous quand vous m'avez reçue,
 Votre simplicité n'a point été deçue.
 En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
 Un rempart assuré contre mes Ennemis?
 Ma main saignante encor du meurtre de Pélie
 Soulevoit contre moi toute la Thessalie,
 Quand votre cœur sensible à la compassion
 Malgré tous mes forfaits prit ma protection.
 Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
 C'est trop peu que l'exil, ma mort est legitime.
 Sinon, à quel propos me traitez-vous ainsi?
 Je suis coupable ailleurs, mais innocente ici.

C R E O N.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
 Ni souffrir en ma Cour ta fatale présence.
 Va...

M E D E E.

Dieux, justes vangeurs!

C R E O N.

Va, dis-je, en d'autres lieux
 Par tes cris importuns solliciter les Dieux.
 Laisse-nous tes Enfants; je serois trop sévère,
 Si-je les punissois des crimes de leur Mère,
 Et bien que je le pûsse avec juste raison,

Ma Fille les demande en faveur de Jason.

M E D E' E .

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime,
Si Jason & Créüse ainsi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné.

C R E O N .

Ne me replique plus, sui la loi qui t'est faite,
Prépare ton départ, & pense à ta retraite.
Pour en délibérer, & choisir le quartier,
Par grace ma bonté te donne un jour entier.

M E D E' E .

Quelle grace!

C R E O N .

Soldats, remettez-la chez elle,
Sa contestation deviendrait éternelle.

M. d'éc. rentre, & Créon continue.

Quel indomptable esprit! quel arrogant maintien.
Accompanoit l'orgueil d'un si long entretien!
A-t-elle rien fléchi de son humeur altière?
A-t-elle pû descendre à la moindre prière,
Et le sacré respect de ma condition
En a-t-il arraché quelque soumission?

S C E N E III.

C R E O N , J A S O N , C R E U S E ,
C L E O N E , Soldats.

C R E O N .

T E. voilà sans Rivale, & mon pays sans guerres,
Ma Fille, c'est demain qu'elle sort de nos terres,
Nous n'avons désormais que craindre de sa part;
Acaste est satisfait d'un si proche départ,
Et si tu peux calmer le courage d'Égée
Qui voit par notre ohoix son ardeur negligée,
Fais état que demain nous assure à jamais,
Et dedans, & dehors, une profonde paix.

C R E U S E .

Je ne croi pas, Seigneur, que ce vieux Roi d'Athènes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de foiblesse à son ressentiment,

Que

Que son premier courroux se dissipe aisément.
 J'espère toutefois qu'avec un peu d'adresse
 Je pourrai le résoudre à perdre une Maitresse,
 Dont l'âge peu sortable & l'inclination
 Répondoient assez mal à son affection.

J A S O N.

Il vous doit témoigner par son obéissance
 Combien sur son esprit vous avez de puissance,
 Et s'il s'obstine à suivre un injuste courroux,
 Nous saurons, ma Princesse, en rabatre les coups,
 Et nos préparatifs contre la Theffalie
 Ont trop de quoi punir sa flame & la folie.

C R E O N.

Nous n'en viendrons pas-là ; regarde seulement
 A le payer d'estime, & de remerciement.
 Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie,
 Un Vieillard amoureux mérite qu'on en rie :
 Mais le trône soutient la Majesté des Rois
 Au dessus du mépris, comme au dessus des loix.
 On doit toujours respect au Sceptre, à la Couronne.
 Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne.
 Je saurai l'appaiser avec facilité,
 Si tu ne te défens qu'avec civilité.

S C E N E I V.

J A S O N, C R E U S E, C L E O N E.

J A S O N.

Q U E ne vous dois-je point pour cette préférence,
 Où mes desirs n'osoient porter mon espérance ?
 C'est bien me témoigner un amour infini,
 De mépriser un Roi pour un pauvre Banni.
 A toutes ses grandeurs préférer ma misère !
 Tourner en ma faveur les volontez d'un Père !
 Garantir mes Enfans d'un exil rigoureux !

C R E U S E.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux ?
 La fortune a montré dedans vôtre naissance
 Un trait de son envie, ou de son impuissance ;
 Elle devoit un Sceptre au sang dont vous naîsez,
 Et sans lui vos vertus le meritoient assez.

I 7.

L'A.

L'Amour qui n'a pû voir une telle injustice,
 Supplée à son défaut, ou punit sa malice,
 Et vous donne, au plus fort de vos adversitez,
 Le Sceptre que j'attens, & que vous méritez.
 La gloire m'en demeure, & les races futures,
 Comptant nôtre Hyménée entre vos aventures,
 Vanteront à jamais mon amour généreux,
 Qui d'un si grand Héros rompt le sort malheureux.

Après tout, cependant, riez de ma foiblesse.
 Prête de posséder le Phénix de la Grèce,
 La fleur de nos Guerriers, le sang de tant de Dieux,
 La robe de Médée a donné dans mes yeux.
 Mon caprice à son lustré attachant mon envie,
 Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
 C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevez.
 Pour le prix des Enfans que je vous ai sauvez.

J A S O N.

Que ce prix est léger pour un si bon office!
 Il y faut toutefois employer l'artifice.
 Ma jalousie en fureur n'est pas Femme à souffrir
 Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir.
 Des trésors dont son Père épuise la Scythie,
 C'est tout ce qu'elle a pris, quand elle en est sortie.

C R E U S E.

Qu'elle a fait un beau choix! Jamais éclat pareil.
 Ne sema dans la nuit les clartez du Soleil.
 Les perles avec l'or confusément mêlées,
 Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
 D'un mélange divin éblouissent les yeux;
 Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.
 Pour moi, tout aussi-tôt que je l'en vis parée,
 Je ne fis plus d'état de la Toison dorée,
 Et dussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
 J'en eus presque envie aussi-tôt que de vous.
 Pour appaiser Médée & reparer sa perte,
 L'Épargne de mon Pêté entièrement ouverte
 Lui fit à l'abandon tous les trésors du Roi,
 Pourvu que cette Robe de Jason fût à moi.

J A S O N.

N'en doutez point, ma Reine, elle vous est acquise.
 Je vai chercher Nérisse; & par son entremise

Obte-

Obtenir de Médec avec dextérité
 Ce que refuseroit son courage irrité.
 Pour elle, vous savez que j'en fuis les approches,
 J'aurois peine à souffrir l'orgueil de ses reproches,
 Et je me connois mal, ou dans nôtre entretien
 Son courroux s'allumant allumeroit le mien.
 Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage,
 Jusques à supporter sans réplique un outrage,
 Et ce seroient pour moi d'éternels déplaisirs
 De reculer par là l'effet de vos desirs.

Mais sans plus de discours, d'une maison voisine
 Je vais prendre le temps que sortira Nérine.
 Souffrez, pour avancer vôtre contentement,
 Què malgré mon amour je vous quitte un moment,

C L E O N E.

Madame, j'aperçoi venir le Roi d'Athènes.

C R E U S E.

Allez donc, votre vuë augmenteroit ses peines.

C L E O N E.

Souvenez vous de l'air dont il le faut traiter.

C R E U S E.

Ma bouche accortement saura s'en acquiter.

S C E N E V.

A G E E, C R E U S E, C L E O N E.

A G E E,

SUR un bruit qui m'étonne, & que je ne puis croire,
 Madame, mon amour jaloux de votre gloire
 Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
 Par un hôteux hymen, de l'Arrêt de ma mort.
 Vôtre Féuple en frémit, vôtre Cour en murmure,
 Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,
 Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de Rois,
 Lui donne à l'avenir des Princes & des Loix.
 Il ne peut endurer que l'horreur de la Grece
 Pour prix de ses forfaits épouse sa Princesse,
 Et qu'il faille ajoûter à vos titres d'honneur,
 Femme d'un Assassin & d'un Empoisonneur.

C R E U S E.

Laissez agir, grand Roi, la Raison sur votre ame,

Et

Et ne le chargez point des crimes de la Femme,
 J'épouse un malheureux, & mon Pere y consent,
 Mais Prince, mais vaillant, & sur tout innocent.
 Non pas que je ne faille en cette preference.
 De votre rang au sien je fai la difference;
 Mais si vous connoissez l'amour & ses ardeurs,
 Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs.
 Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne,
 Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.

Souvent je ne sai quoi qu'on ne peut exprimer
 Nous surprend, nous emporte, & nous force d'aimer.
 Et souvent sans raison les objets de nos flames
 Frapent nos yeux ensemble, & saisissent nos amés,
 Ainsi nous avons vû le Souverain des Dieux,
 Au mépris de Junon, aimer en ces bas lieux,
 Vénus quitter son Mars, & négliger sa prise,
 Tantôt pour Adonis, & tantôt pour Anchise;
 Et c'est peut-être encor avec moins de raison
 Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jason.
 D'abord dans mon esprit vous eûtes ce partage;
 Je vous estimai plus, & l'aimai davantage.

Æ G E' E.

Gardez ces complimens pour de moins enflamez,
 Il ne faut m'estimer qu'autant que vous m'aimez,
 Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire?
 Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
 N'accusez point l'amour ni son aveuglement;
 Quand on connoît la faute on manque doublement.

C R E U S E.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,
 Je ne veux plus, Seigneur, me confesser coupable.
 L'amour de mon país & le bien de l'Etat
 Me défendoient l'hymen d'un si grand Potentat.
 Il m'eût fallu soudain vous suivre en vos Provinces,
 Et priver mes Sujets de l'aspect de leurs Princes;
 Votre Sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil.
 Que me sert son éclat, & que me donne-t-il?
 M'élève t-il d'un rang plus haut que Souveraine,
 Et sans le posséder ne me voi je pas Reine?
 Graces aux Immortels, dans ma condition.

J'ai

J'ai de quoi m'affouvir de cette ambition.
Je ne veux point changer mon Sceptre contre un au-
tre,

Je perdrais ma Couronne en acceptant la vôtre ;
Corinthe est bon Sujet , mais il veut voir son Roi ,
Et d'un Prince éloigné rejetteroit la loi.

Joignez à ces raisons qu'un Pere un peu sur l'âge ,
Dont ma seule présence adoucit le veuvage ,
Ne sauroit se résoudre à séparer de lui
De ses debiles ans l'espérance & l'appui ,
Et vous reconnoîtrez que je ne vous préfère
Que le bien de l'Etat , mon País , & mon Père.

Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre Epoux ;
Mais comme ces raisons font peu d'effet sur vous ,
Afin de redonner le repos à votre ame ,
Souffrez que je vous quitte.

Æ G E B seul :

Allez , allez , Madame ;

Eralez vos appas , & vanter vos mépris
A l'infame Sorcier qui charme vos esprits.
De cette indignité faites un mauvais conte ,
Riez de mon ardeur , riez de votre honte ,
Favorisez celui de tous vos Courtisans
Qui raillera le mieux le declin de mes ans.
Vous jouirez fort peu d'une telle insolence ;
Mon amour outragé court à la violence ,
Mes vaisseaux à la rade assez proches du Port
N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.
La jeunesse me manque , & non pas le courage :
Les Rois ne perdent point les forces avec l'âge ,
Et l'on verra peut-être , avant ce jour fini ,
Ma passion vangée , & votre orgueil puni.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

N E R I N E.

Malheureux instrument du malheur qui nous
 presse,
 Que j'ai pitié de toi, déplorable Princesse !
 Avant que le Soleil ait fait encor un tour,
 Ta perte inévitable achève ton amour.
 Ton destin te trahit, & ta beauté fatale
 Sous l'appas d'un hymen t'expose à ta Rivale.
 Ton Sceptre est impuissant à vaincre son effort,
 Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.
 Sa vengeance à la main elle n'a qu'à refondre,
 Un mot du haut des Cieux fait descendre le foudre,
 Les Mers pour noyer tout n'attendent que sa loi,
 La Terre offre à s'ouvrir sous le Palais du Roi,
 L'Air tient les Vents tout prêts à suivre sa colere,
 Tant la Nature esclave a peur de lui déplaire,
 Et si ce n'est assez de tous les Elemens,
 Les Enfers vont sortir à ses commandemens.
 Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,
 Je lui prête à regret un silence complice.
 D'un louable desir mon cœur sollicité
 Lui ferait avec joye une infidélité,
 Mais loin des'arrêter, la rage découverte
 A celle de Créuse ajouteroit ma perte,
 Et mon funeste avis ne serviroit de rien
 Qu'à confondre mon sang dans les bouillons de rien.
 D'un mouvement contraire à celui de mon ame,
 La crainte de la mort m'ôte celle du blâme,
 Et ma timidité s'efforce d'avancer
 Ce que hors du péril je voudrois traverser.

S C E N E II.

J A S O N, N E R I N E.

J A S O N.

NErine, & bien, que dit, que fait notre exilée,
 Dans ton cher entretien s'est-elle consolée ?

Veut-

Veut-elle bien céder à la nécessité?

N E R I N E.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité.
De moment en moment son ame plus humaine
Abaisse sa colere, & rabat de sa haine ;
Déjà son déplaisir ne vous veut plus de mal.

J A S O N.

Fai-lui prendre pour tous un sentiment égal.
Toi qui de mon amour connoissois la tendresse,
Tu peux connoître aussi quelle douleur me presse ;
Je me sens déchirer le cœur à son départ,
Créüse en ses malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Créon même en soupire,
Lui préfère à regret le bien de son Empire,
Et si dans son adieu son cœur moins irrité
En vouloit mériter la libéralité,
Si jusque-là Médée appaisoit ses menaces,
Qu'elle eût soin de partir avec ses bonnes graces,
Je fai (comme il est bon) que ses tresors ouverts
Lui seroient sans reserve entierement offerts,
Et malgré les malheurs où le Sort l'a reduite,
Soulageroient sa peine, & soutiendroient sa fuite.

N E R I N E.

Puis qu'il faut se résoudre à ce bannissement,
Il faut en adoucir le mécontentement.
Cette offre y peut servir, & par elle j'espere
Avec un peu d'adresse appaiser sa colere.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créüse & du Roi ;
L'objet de votre amour & de sa jalousie
De toutes ses fureurs s'auroit trop ressaisie.

J A S O N,

Pour montrer sans les voir son courage appaisé,
Je te dirai, Nerine, un moyen fort aisé,
Et de si longue main je connois ta prudence,
Que je t'en fais sans peine entiere confiance :
Créon bannit Médée, & ses ordres précis
Dans son bannissement envelopoient ses Fils.
La pitié de Créüse a tant fait sur son Père, (re.
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur Mé-
Elle lui doit pour eux quelque remerciement ;
Qu'un

Qu'un présent de sa part suive leur compliment.
 Sa Robe, dont l'éclat sied mal à sa fortune,
 Et n'est à son exil qu'une charge importune,
 Lui gagneroit le cœur d'un Prince liberal,
 Et de tous ses tresors l'abandon général.
 D'une vaine parure inutile à sa peine,
 Elle peut acquerir de quoi faire la Reine.
 Créüse, ou je me trompe, en a quelque desir,
 Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir,
 Mais la voici qui sort, souffre que je l'évite.
 Ma rencontre la trouble, & mon aspect l'irrite.

S C E N E III.

MEDE'E, JASON, NERINE.

M E D E E.

NE fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux,
 C'est à moi d'en partir, recevez mes adieux.
 Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose,
 Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause,
 C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez.
 Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez ?
 Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon Père,
 Appaiser de mon sang les Manes de mon Frère ?
 Irai-je en Theffalie, où le meurtre d'un Roi
 Pour victime aujourd'hui ne demande que moi ?
 Il n'est point de climat, dont mon amour fatale
 N'ait acquis à mon nom la haine générale,
 Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir & ma main,
 M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
 Ressouviens-t-en, ingrat, remets-toi dans la Plaine,
 Que ces Taureaux affreux brûloient de leur haleine :
 Revoice champ guerrier dont les sacrez sillons
 Elevoient contre toi de soudains bataillons,
 Ce Dragon qui jamais n'eut les paupieres closes ;
 Et lors préfère-moi Créüse, si tu l'oses.
 Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir ?
 Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir ?
 Pour jeter un obstacle à l'ardente poursuite,
 Dont mon Père en fureur touchoit déjà ta fuite,
 Semai-je avec regret mon Frère par morceaux ?

A ce funeste objet épanché sur les eaux,
 Mon Père trop sensible aux droits de la Nature,
 Quitta tous autres soins que de sa sépulture,
 Et par ce nouveau crime émouvant sa pitié
 J'arrêta les effets de son inimitié.
 Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
 Aussi cruelle Sœur que deloyale Fille,
 Ces titres glorieux plaisoient à mes amours,
 Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.
 Alors certes, alors, mon mérite étoit rare,
 Tu n'étois point honteux d'une Femme Barbare.
 Quand à ton Père usé je rendis la vigueur,
 J'avois encor tes vœux, j'étois encor ton cœur,
 Mais cette affection mourant avec Pélie,
 Dans le même tombeau se vit ensevelie.
 L'ingratitude en l'ame & l'impudence au front,
 Une Scythe en ton lit te fut lors un affront,
 Et moi, que tes desirs avoient tant souhaitée,
 Le Dragon assoupi, la Toison emportée,
 Ton Tyran massacré, ton Père rajeuni,
 Je devins un objet digne d'être banni.
 Tes desseins achevez j'ai mérité ta haine,
 Il t'a fallu sortir d'une honteuse chaîne,
 Et prendre une Moitié qui n'a rien plus que moi
 Que le bandeau Royal que j'ai quitté pour toi.

J A S O N.

Ah! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
 Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme!
 Les tendres sentimens d'un amour paternel
 Pour sauver mes Enfans me rendent criminel,
 Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
 Où le soin que j'ai d'eux me réduit & me force.
 Toi-même, furieuse, ai-je peu fait pour toi,
 D'arracher ton trépas aux vengeances d'un Roi?
 Sans moi ton insolence alloit être punie,
 A ma seule prière on ne t'a que bannie;
 C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort,
 Tu m'as sauvé la vie, & j'empêche ta mort.

M E D E E.

On ne m'a que bannie! ô bonté souveraine!
 C'est donc une faveur, & non pas une peine?

Je

Je reçois une grace au lieu d'un châtement,
Et mon Exil encor doit un remerciement.

Ainsi l'avare soit du brigand assouvi,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie,
Quand il n'égorge point il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'ôte pas il pense le donner.

Tes discours, dont Créon de plus en plus s'offense,
Le forceroient enfin à quelque violence,
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis,
Les Rois ne sont jamais de foibles ennemis.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse:
Ce n'est là m'en donner qu'en faveur de Créüse,
Ton amour déguisé d'un soin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

N'appelle point amour un change inévitable,
Où Créüse fait moins que le Sort qui m'est euable.

Peux-tu bien sans rougir défavourer tes feux?

Et bien, soit, ses attraits captivent tous mes vœux,
Toi, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes?

Oui, je te les reproche, & de plus

Quels forfaits?

La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

Tu présumes en vain de s'en mettre à couvert,
Celui-là fait le crime à qui le crime sert,
Que chacun indigné contre ceux de ta Femme,
La traite en ses discours de mechante & d'infame;
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-la pour innocente, & défens son honneur.

J A-

J A S O N.

J'ai honte de ma vie, & je hais son usage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

M E D É E.

La honte généreuse, & la haute vertu !
Puisque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu ?

J A S O N.

Au bien de nos Enfans, dont l'âge foible & tendre
Contre tant de malheurs ne sauroit se défendre.
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

M E D É E.

Mon ame à leur sujet redouble son courroux,
Faut-il ce deshonneur pour comble à mes misères,
Qu'à nos Enfans Créüse enfin donne des Freres ?
Tu vas mêler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Syllphe avec ceux du Soleil !

J A S O N.

Leur grandeur soutiendra la fortune des autres ;
Créüse & ses Enfans conserveront les nôtres.

M E D É E.

Je l'empêcherai bien, ce mélange odieux,
Qui deshonore ensemble, & ma race, & les Dieux.

J A S O N.

Laissez de tant de maux céder à la Fortune.

M E D É E.

Ce corps n'enferme pas une ame si commune.
Je n'ai jamais souffert qu'elle me fit la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

J A S O N.

La peur que j'ai d'un Sceptre...

M E D É E.

Ah, cœur rempli de feinte !
Tu masques tes desirs d'un faux titre de crainte,
Un Sceptre est l'objet seul, qui fait ton nouveau choix.

J A S O N.

Veux-tu que je m'expose aux haines de deux Rois,
Et que mon imprudence attire sur nos têtes
D'un & d'autre côté de nouvelles tempêtes ?

M E D É E.

Fui-les, fui-les tous deux, fui Médée à ton tour,
Et garde au moins ta foi, si tu n'as plus d'amour.

J A

J A S O N.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile
Contre deux Rois aigris de trouver un azile.
Qui leur résistera s'ils viennent à s'unir?

M E D E' E.

Qui me résistera si je te veux punir,
Déloyal? auprès d'eux crains-tu si peu Médée?
Que toute leur puissance en armes débordée
Dispute contre moi ton cœur qu'ils m'ont surpris,
Et ne sois du combat que le juge & le prix.
Joins-leur, si tu le veux, mon Père & la Scythie,
En moi seule ils n'auront que trop forte Partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des Humains?
Contr'eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres
mains;

Tu le fais, tu l'as vu, quand ces Fils de la Terre
Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.
Misérable! je puis adoucir des Taureaux;
La flame m'obéit, & je commande aux eaux. (me,
L'Enfer tremble & les Cieux, si tôt que je les nom-
Et je ne puis toucher les volontez d'un homme.
Je t'aime encor Jason, malgré ta lâcheté,
Je ne m'offense plus de ta légèreté,
Je sens à tes regards décroître ma colère,
De moment en moment ma fureur se modère,
Et je cours sans regret à mon bannissement,
Puisque j'en vois sortir ton établissement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander en suite.
Souffre que mes Enfans accompagnent ma fuite,
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,
Que je t'aime & te baise en ces petits portraits,
Et que leur cher objet entretenant ma flame,
Te présente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

J A S O N.

Ah! reprends ta colère, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes Enfans c'est m'arracher le cœur,
Et Jupiter tout prêt à m'écraser du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourroit m'y résoudre.
C'est pour eux que je change, & la Parque sans eux
Seule de notre hymen pourroit rompre les nœuds.

M E-

MEDE'E.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuses
 Me fait souffrir aussi que tu me les refuses ;
 Je ne t'en presse plus , & prête à me bannir,
 Je ne veux plus de toi qu'un léger souvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire ;
 Ce seroit me trahir qu'en perdre la memoire,
 Et le mien envers toi qui demeure éternel ,
 T'en laisse en cet adieu le serment solemnel.

Puissent briser mon chef les traits les plus sévères
 Que lancent des grands Dieux les plus âpres colères ,
 Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,
 Si je ne pers la vie avant ton souvenir.

SCÈNE IV.

MEDE'E, NERINE.

MEDE'E.

JY donnerai bon ordre, il est en ta puissance
 D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance:
 Je la saurai graver en tes esprits glacez
 Par des coups trop profonds pour en être effacez.
 Il aime ses Enfans, ce courage inflexible ;
 Son foible est découvert, pour eux il est sensible,
 Par eux mon bras armé d'une juste rigueur
 Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

NERINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
 N'avancez point par là vos propres funérailles.
 Contre un sang innocent pourquoi vous irriter,
 Si Créüse en vos laqs se vient précipiter ?
 Elle-même s'y jette , & Jason vous la livre.

MEDE'E.

Tu flates mes desirs.

NERINE.

Que je cesse de vivre,
 Si ce que je vous dis n'est pure verité.

MEDE'E.

Ah! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

P. Corn. II. Part.

K

NE-

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voye,
Et du Palais du Roi decouvre notre joye.
Un dessein éventé succède rarement.

M E D E' E.

Rentrons donc, & mettons nos secrets sûrement,

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

M E D E' E, N E R I N E.

M E D E' E seule dans sa grotte Magique.

C'Est trop peu de Jason que ton œil me dé-
robe, [robe,

C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma

Rivale insatiable, & c'est encor trop peu,
Si la force à la main tu l'as sans mon aveu.

Il faut que par moi-même elle te soit offerte,

Que perdant mes Enfans j'achète encor leur perte;

Il en faut un hommage à tes divins attraits,

Et des remercimens au vol que tu me fais.

Tu l'auras, mon refus seroit un nouveau crime,

Mais je t'en veux parer pour être ma victime,

Et sous un faux semblant de liberalité

Saouler, & ma vengeance, & ton avidité.

Le charme est achevé, tu peux entrer, Nérine.

Nérine sort, & Médée continue.

Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine,

Voi combien de Serpens à mon commandement,

D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,

Et contraints d'obéir à mes clameurs funestes,

Ont sur ce don fatal vomis toutes leurs pestes.

L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux,

Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.

Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune,

Moi-même en les cueillant je fis pâlir la Lune,

Quand les cheveux flottans, le bras & le pied nu,

J'en dépouillai jadis un climat inconnu,

Voi

Voi mille autres venins ; cette liqueur épaisse
 Mêle du sang de l'Hydre avec celui de Nefse.
 Python eut cette langue , & ce plumage noir
 Est celui qu'une Harpye en fuyant laissa choir.
 Par ce tison Althée assouvit sa colére,
 Trop pitoyable Sœur , & trop cruelle Mère.
 Ce feu tomba du Ciel avecque Phaéton ,
 Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéon ,
 Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
 Des Taureaux de Vulcain les gorges enfouffrées.
 Enfin tu ne vois-là , poudres, racines, eaux,
 Dont le pouvoir mortel n'ouvrit milie tombeaux.
 Ce présent déceprif a bu toute leur force ;
 Et bien mieux que mon bras vangerà mon divorce.
 Mes Tyrans par leur perte apprendront que jamais...
 Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au Palais.

N E R I N E.

Du bonheur de Jason, & du malheur d'Ægée,
 Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vannée.
 Ce généreux Vieillard ne pouvant supporter
 Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
 Et que sur sa couronne & sa persévérance
 L'exil de votre Epoux ait eu la préférence,
 A tâché par la force à repousser l'affront
 Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.
 Comme cette Beauté pour lui toute de glace
 Sur les bords de la mer contemploit la bonace,
 Il la voit mal suivie, & prend un si beau temps
 A rendre ses desirs & les vôtres contens.
 De ses meilleurs Soldats une Troupe choisie
 Enferme la Princesse, & sert sa jalousie ;
 L'effroi qui la surprend la jette en pâmoison,
 Et tout ce qu'elle peut c'est de nommer Jason.
 Ses Gardes à l'abord font quelque résistance,
 Et le peuple leur prête une foible assistance ;
 Mais l'obstacle leger de ces débiles cœurs
 Laissoit honteusement Créüse à leurs vainqueurs,
 Déjà presque en leur bord elle étoit enlevée...

M E D E' E.

Je devine la fin, mon Traître l'a sauvée?

M E D E' E ,

N E R I N E .

Oui, Madame, & de plus *Ægée* est prisonnier.
 Votre Epoux à son myrthe ajoûte ce laurier,
 Mais apprenez comment.

M E D E' E .

N'en di pas davantage

Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage,
 Il suffit que son bras a travaillé pour nous,
 Et rend une victime à mon juste courroux.
 Nérine, mes douleurs auroient peu d'allégeance
 Si cet enlèvement l'ôtoit à ma vengeance.
 Pour quitter son pais en est-on malheureux ?
 Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.
 Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine,
 Et de verser des pleurs pour être deux fois Reine.
 Tant d'invincibles feux enfermez dans ce don,
 Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon,
 Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

N E R I N E .

Par là vous vous vangez, & sa perte est certaine.
 Mais contre la fureur de son Pere irrité,
 Où pensez-vous trouver un lieu de sûreté ?

M E D E' E .

Si la prison d'*Ægée* a suivi sa défaite,
 Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite,
 Et que ses fers brisez, malgré leurs attentats,
 A ma protection engagent les Etats.
 Dépêche seulement, & cours vers ma Rivale
 Lui porter de ma part cette Robe fatale.
 Méne-lui mes Enfans, & fai-les, si tu peux,
 Présenter par leur Père à l'objet de ses vœux.

N E R I N E .

Mais, Madame, porter cette Robe empestée,
 Que de tant de poisons vous avez infectée,
 C'est pour votre Nérine un trop funeste emploi,
 Avant que sur *Créüse* ils agiroient sur moi.

M E D E' E .

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modère,
 Et lui défend d'agir que sur elle & son Père.
 Pour un si grand effet prens un cœur plus hardi,
 En sans me repliquer fai ce que je te di.

S C E -

SCÈNE II.

CREON, POLLUX, Soldats.

CREON.

NOUS devons bien chérir cette valeur parfaite,
 Qui de nos Ravisseurs nous donne la défaite.
 Invincible Héros, c'est à votre secours
 Que je doi désormais le bon-heur de mes jours.
 C'est vous seul aujourd'hui dont l'armain vangereffe
 Rend à Créon sa Fille, à Jason sa Maitresse,
 Met *Ægée* en prison, & son orgueil à bas,
 Et fait mordre la terre à ses meilleurs Soldats.

POLLUX.

Grand Roi, l'heureux succès de cette délivrance
 Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.

C'est vous seul & Jason dont les bras indomptez
 Portoient avec effroi la mort de tous côtez,
 Pareils à deux Lions, dont l'ardente furie
 Dépeuple en un moment toute une bergerie.
 L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
 Echauffoit mon courage, & conduisoit mes mains :
 J'ai suivi, mais de loin, des actions si belles,
 Qui laissoient à mon bras tant d'illustres modèles.
 Pourroit-on reculer en combattant sous vous,
 Et n'avoir point de cœur à seconder vos coups ?

CREON.

Votre valeur qui souffre en cette repartie,
 Ote toute croyance à votre modestie ;
 Mais puisque le refus d'un honneur mérité
 N'est pas un petit trait de générosité,
 Je vous laisse en jouir. Auteur de la victoire,
 Ainsi qu'il vous plaira départez-en la gloire ;
 Comme elle est votre bien, vous pouvez la donner.
 Que prudemment les Dieux savent tout ordonner !
 Voyez, brave Guerrier, comme votre arrivée
 Au jour de nos malheurs se trouve réservée,
 Et qu'au point où le Sort sembloit nous menacer,
 Ils nous ont envoyé de quoi le terrasser.

Digne sang de leur Roi, Demi-dieu magnanime,

K 3

Dont.

Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
 Qu'avons-nous plus à craindre, & quel destin jaloux.
 Tant que nous vous aurons, s'osera prendre à nous?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand Prince.

CREON.

Et quoi?

POLLUX.

Médée,

Qui par vous de son lit se voit dépossédée.
 Je crains qu'il ne vous soit malaisé d'empêcher
 Qu'un Gendre valeureux ne vous coûte bien cher.
 Après l'assassinat d'un Monarque & d'un Frère,
 Peut-il être de sang qu'elle épargne ou révere?
 Accoutumée au meurtre, & savante en poison,
 Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jason,
 Et ne présumez pas, quoi que Jason vous die,
 Que pour le conserver elle soit moins hardie.

CREON.

C'est de quoi mon esprit n'est plus inquiété.
 Par son bannissement j'ai fait ma sûreté,
 Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame,
 Mais en si peu de temps que peut faire une Femme?
 Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à son départ.

POLLUX.

C'est peu pour une Femme, & beaucoup pour son Art.
 Sur le pouvoir humain ne réglez pas ses charmes.

CREON.

[larmes,

Quelque puissans qu'ils soient, je n'en ai point d'a-
 Et quand bien ce delai devoit tout hazarder,
 Ma parole est donnée, & je la veux garder.

S C E N E III.

CREON, POLLUX, CLEONE.

CREON.

Que font nos deux Amans, Cléone?

CLEONE.

La Princesse,

Seigneur, près de Jason reprend son allegresse;
 Et ce qui sert beaucoup à son contentement,

C'est

C'est-de voir que Médée est sans ressentiment.

CREON.

Et quel Dieu si propice a calmé son courage ?

CLEONE.

Jafon & ses Enfans qu'elle vous laisse en gage.
 La grace que pour eux Créüse obtient de vous
 A calmé les transports de son esprit jaloux.
 Le plus riche présent qui fût en sa puissance,
 A ces remerciemens joint sa reconnoissance.
 Sa Robe sans pareille, & sur qui nous voyons
 Du Soleil son Ayeul briller mille rayons,
 Que la Princesse même avoit tant souhaitée,
 Par ces petits Héros lui vient d'être apportée,
 Et fait voir clairement les merveilleux effets,
 Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

CREON.

[craindre ?

Et bien, qu'en dites-vous ? qu'avons-nous plus à

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre !

CREON.

Un si rare présent montre un esprit remis.

POLLUX.

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis ;
 Ils font assez souvent ce que n'ont pû leurs armes.
 Je connois de Médée, & l'esprit, & les charmes,
 Et veux bien m'exposer aux plus cruels trépas,
 Si ce rare présent n'est un mortel appas.

CREON.

Ses Enfans si chéris qui nous servent d'ôtages,
 Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages ?

POLLUX.

Peut-être que contre-eux s'étend sa trahison,
 Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jafon,
 Et qu'elle s'imagine, en haine de leur Père,
 Que n'étant plus sa Femme, elle n'est plus leur Mère.
 Renvoyez-lui, Seigneur, ce don pernicieux,
 Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

CLEONE.

Créüse cependant en est toute ravie,
 Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

K 4

POL-

Où le péril égale & passe le plaisir,
 Il faut se faire force, & vaincre son desir,
 Jason dans son amour a trop de complaisance,
 De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

C R E O N.

Sans rien mettre au hazard, je saurai dextrement
 Accorder vos soupçons & son contentement.
 Nous verrons dès ce soir sur une criminelle
 Si ce présent nous cache une embuche mortelle.
 Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
 Ne peut par cette épreuve injustement périr;
 Heureuse, si sa mort nous rendoit ce service,
 De nous en découvrir le funeste artifice.
 Allons-y de ce pas, & ne consomons plus
 Detemps, ni de discours en débats superflus.

S C E N E I V.

ÆGÈE en prison.

Demeure affreuse des coupables,
 Lieux maudits, funeste séjour,
 Dont jamais avant mon amour
 Les Sceptres n'ont été capables;
 Redoublez puissamment votre mortel effroi;
 Et joignez à mes maux une si vive atteinte,
 Que mon ame chassée, ou s'ensuyant de crainte;
 Dérobe à mes vainqueurs le supplice du Roi.

Le triste bonheur où j'aspire!
 Je ne veux que hâter ma mort,
 Et n'accuse mon mauvais sort,
 Que de souffrir que je respire.
 Puisqu'il me fait mourir, que je meure à mon choix,
 Le coup m'en sera doux s'il est sans infamie;
 Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
 C'est mourir pour un Roi beaucoup plus d'une fois.

Malheureux Prince, on te méprise
 Quand tu t'arrêtes à servir;
 Si tu t'efforces de ravir,

Ta.

Ta prison suit ton entreprise.
 Ton amour qu'on dédaigne, & ton vain attentat,
 D'un éternel affront vont souiller ta mémoire;
 L'un t'a déjà coûté ton repos & ta gloire,
 L'autre va te coûter ta vie & ton Etat.

Destin, qui punis mon audace,
 Tu n'as que de justes rigueurs,
 Et s'il est d'assez tendres cœurs
 Pour compatir à ma disgrâce,
 Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
 Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,
 Un Vieillard amoureux mérite plus de blâme,
 Qu'un Monarque en prison n'est digne de pitié.

Cruel auteur de ma misère,
 Peste des cœurs, tyran des Rois,
 Dont les imperieuses Loix
 N'épargnent pas même ta Mère;
 Amour, contre Jason tourne ton trait fatal;
 Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance,
 Atterre son orgueil, & montre ta puissance
 A perdre également l'un & l'autre Rival.

Qu'une implacable jalousie
 Suive son nuptial flambeau:
 Que sans cesse un objet nouveau
 S'empare de sa fantaisie:
 Que Corinthe à sa vue accepte un autre Roi,
 Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée,
 Et pour dernier malheur, qu'il ait le sort d'Égée;
 Et devienne à mon âge amoureux comme moi.

Mais d'où vient ce bruit sourd! quelle pâle lumière
 Dissipe ces horreurs, & frappe ma paupière?

S C E N E V.

Æ G E' E, M E D E' E.

Æ G E' E.

Mortel, qui que tu fois, détourne ici tes pas,
 Et de grace m'apprens l'arrêt de mon trépas,
 L'heure, le lieu, le genre, & si ton cœur sensible
 A la compassion peut se rendre accessible,
 Donne-moi les moyens d'un généreux effort,
 Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

M E D E' E.

[Prince,

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand
 Ne pensez qu'à revoir votre chere Province.

*Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison
 qui s'ouvre aussitôt, & en ayant tiré Agée, elle en
 donne encor un sur ses fers qui tombent.*

Ni grilles, ni verroux ne tiennent contre moi.
 Cessez, indignez fers, de captiver un Roi.
 Est-ce à vous à presser les bras d'un tel Monarque?
 Et vous, reconnoissez Médée à cette marque,
 Et fuyez un Tyran, dont le forcément
 Joindroit votre supplice à mon bannissement.
 Avec la liberté reprenez le courage.

Æ G E' E.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
 Princesse, de qui l'Art propice aux malheureux,
 Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux.
 Disposez de ma vie, & du Sceptre d'Athènes,
 Je dois & l'une & l'autre à qui brise mes chaînes.
 Si votre heureux secours me tire de danger,
 Je ne veux en sortir qu'afin de vous vanger,
 Et si je puis jamais avec votre assistance.
 Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
 Vous me verrez suivi de mille bataillons,
 Sur ces murs renversez planter mes pavillons,
 Punir leur traître Roi de vous avoir bannie,
 Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
 Et remettre en vos mains & Créüse & Jason,
 Pour vanger votre exil plutôt que ma prison.

M E-

MÉDÉE.

[te.

Je veux une vengeance, & plus haute, & plus prompt-
 Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte.
 Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain,
 D'un reproche éternel diffameroit ma main.
 En est-il après tout aucun qui ne me cède?
 Qui force la Nature a-t-il besoin qu'on l'aide?
 Laissez-moi le souci de vanger mes ennuis,
 Et par ce que j'ai fait jugez ce que je puis.
 L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine.
 C'est demain que mon Art fait triompher ma haine,
 Demain je suis Médée, & je tire raison
 De mon bannissement, & de votre prison.

ÆGÉE.

Quoi, Madame, faut-il que mon peu de puissance
 Empêche les devoirs de ma reconnoissance?
 Mon Sceptre ne peut-il être employé pour vous,
 Et vous serai-je ingrat autant que votre Epoux?

MÉDÉE.

Si je vous ai servi, tout ce que j'en souhaite,
 C'est de trouver chez vous une sûre retraite,
 Où de mes Ennemis menaces, ni présens,
 Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
 Non pas que je les craigne; eux & toute la Terre.
 A leur confusion me livreroient la guerre,
 Mais je hais ce desordre, & n'aime pas à voir
 Qu'il me faille pour vivre user de mon savoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse
 De mes malheurs passez efface la tristesse.
 Disposez d'un País qui vivra sous vos loix,
 Si vous l'aimez assez pour lui donner des Rois.
 Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
 Vous y partagerez mon lit & ma Couronne;
 Sinon, sur mes Sujets faites état d'avoir,
 Ainsi que sur moi-même, un absolu pouvoir.
 Allons, Madame, allons. & par votre conduite
 Faites la sûreté que demande ma fuite.

MÉDÉE.

Ma vengeance n'auroit qu'un succès imparfait;
 Je ne me vange pas, si je n'en vois l'effet,

K. 6.

Je

Je dois à mon courroux l'heur d'un si doux spectacle.
 Allez, Prince, & sans moi ne craignez point d'obsta-
 Je vous suivrai demain par un chemin nouveau. (cle,
 Pour votre sûreté conservez cet anneau;
 Sa secrette vertu qui vous fait invisible
 Rendra votre départ de tous côtez paisible.
 Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
 De votre délivrance auroit bien-tôt produit,
 Un phantôme pareil, & de taille, & de face,
 Tandis que vous fuirez, remplira votre place.
 Partez sans plus tarder, Prince chéri des Dieux,
 Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

Æ G E' E.

J'obéis sans réplique, & je parts sans remise.
 Puisse d'un prompt succès votre grande entreprise
 Combler nos Ennemis d'un mortel desespoir,
 Et me donner bien-tôt le bien de vous revoir.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.
 SCENE PREMIERE.
 MEDE'E, THEUDAS.

T H E U D A S.



H, déplorable Prince! ah fortune cruelle!
 Que je porte à Jason une triste nouvelle!

MEDE'E lui donnant un coup de baguette
 qui le fait demeurer immobile.

Arrête, miserable; & m'apprens quel effet
 A produit chez le Roi le présent que j'ai fait.

T H E U D A S.

Dieux! je suis dans les fers d'une invisible chaîne.

M. E D E' E.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

T H E U D A S.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
 Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.

Votre Robe a fait peur, & sur Nise éprouvée
 En dépit des soupçons sans péril s'est trouvée,

Et.

Et cette épreuve a su si bien les assurer,
 Qu'incontinent Créüse a voulu s'en parer.
 Mais cette infortunée à peine l'a vêtue,
 Qu'elle sent aussi-tôt une ardeur qui la tuë.
 Un feu subtil s'allume, & ses brandons épars.
 Sur votre don fatal courent de toutes parts.
 Et Cléone & le Roi s'y jettent pour l'éteindre,
 Mais (ô nouveau sujet de pleurer & de plaindre !)
 Ce feu saisit le Roi, ce Prince en un moment
 Se trouve envelopé du même embrasement.

MEDE'E.

Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.

THEUDAS.

La flame dispaeroit, mais l'ardeur leur demeure,
 Et leurs habits charmez, malgré nos vains efforts,
 Sont des brasiers secrets attachez à leurs corps.
 Qui veut les dépouiller lui-même les déchire,
 Et ce nouveau secours est un nouveau martyre.

MEDE'E.

Que dit mon déloyal ? que fait il là dedans ?

THEUDAS.

Jason, sans rien savoir de tous ces accidens,
 S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,
 A conduire Pollux hors des murs de la ville,
 Qui va se rendre en hâte aux noces de sa Sœur,
 Dont bien-tôt Menelas doit être possesseur,
 Et j'allois lui porter ce funeste message.

MEDE'E lui donne un autre coup
 de baguette.

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCÈNE II.

MEDE'E.

[morts].

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux
 Consulte avec loisir tes plus ardens transports.
 Des bras de mon perfide arracher une Femme,
 Est-ce pour assouvir les fureurs de mon ame ?
 Que n'a-t-elle déjà des Enfans de Jason,
 Sur qui plus pleinement vanger sa trahison ;
 Suppléons-y des miens, immolons avec joye

K 7

Ceux.

Ceux qu'à me dire adieu Creüse me renvoye.
 Nature, je le puis sans violer ta loi,
 Ils viennent de sa part, & ne sont plus à moi.
 Mais ils sont innocens; aussi l'étoit mon Frère,
 Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour Père,
 Il faut que leur trépas redouble son tourment,
 Il faut qu'il souffre en Père, aussi-bien qu'en Amant.
 Mais quoi! j'ai beau contre-eux animer mon audace,
 La pitié la combat & se met en sa place,
 Puis cédant tout à coup la place à ma fureur,
 J'adore les projets qui me faisoient horreur:
 De l'amour aussi tôt je passe à la colére,
 Des sentimens de Femme aux tendresses de Mère.

Cessez dorénavant, pensers irresolus,
 D'épargner des Enfans que je ne verrai plus.
 Chers fruits de mon amour, si je vous ai fait naître,
 Ce n'est pas seulement pour caresser un traître,
 Il me prive de vous, & je l'en vai priver.
 Mais ma pitié renaît, & revient me braver,
 Je n'exécute rien, & mon ame éperduë.
 Entre deux passions demeure suspenduë,
 N'en délibérons plus, mon bras en résoudra,
 Je vous pers, mes Enfans, mais Jason vous perdra,
 Il ne vous verra plus. Créon sort tout en rage.
 Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.

S C E N E III.

CREON, Domestiques.

CREON.

L'Oin de me soulager vous croissez mes tourmens,
 Le poison à mon corps unit mes vétemens,
 Et ma peau qu'avec eux votre secours m'arrache:
 Pour suivre votre main de mes os se détache.
 Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux.
 Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,
 Votre pitié pour moi s'est assez hazardée,
 Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée;
 C'est avancer ma mort que de me secourir,
 Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
 Quoi, vous continuez, canailles infidelles!

Plus

Plus je vous le défens, plus vous m'êtes rebelles!
 Traîtres, vous sentirez encor ce que je puis,
 Je ferai votre Roi tout mourant que je suis,
 Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
 Ma rage pour le moins ne fera faire place,
 Il faut ainsi payer votre cruel secours.

Il se défait d'eux, & les chasse à coups d'épée.

SCÈNE IV.

CRON, CREUSE, CLEONE.

CREUSE.

OU fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours?
 Fuyez-vous l'innocente & malheureuse source
 D'où prennent tant de maux leur effroyable course?
 Ce feu qui me consume, & dehors, & dedans,
 Vous vange-t-il trop peu de mes vœux imprudens?

Je ne puis excuser mon indiscrete envie
 Qui donne le trépas à qui je dois la vie;
 Mais soyez satisfait des rigueurs de mon sort,
 Et cessez d'ajouter votre haine à ma mort.
 L'ardeur qui me devore, & que j'ai méritée,
 Surpasse en cruauté l'Aigle de Prométhée,
 Et je croi qu'Ixion, au choix des châtimens,
 Prétéreroit sa rouë à mes embrasemens.

CREON.

Si ton jeune desir est beaucoup d'imprudence,
 Ma Fille, j'y devois opposer ma défense,
 Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs,
 Et j'ai part en ta faute ainsi qu'en tes douleurs.
 Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie,
 Que le déclin des ans m'auroit bien-tôt ravie;
 La jeunesse des tiens, si beaux, si florissans, (sans
 Me porte au fond du cœur des coups bien plus pres-
 Ma Fille, c'est donc là ce Royal hymenée
 Dont nous pensions toucher la pompeuse journée?
 La Parque impitoyable en éteint le flambeau,
 Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
 Ah, rage, desespoir, Destins, feux, poisons, charmes,
 Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes;
 S'il faut vous assouvir par la mort de deux Rois,
 Fai-

Faites en ma faveur que je meure deux fois,
 Pourvu que mes deux morts emportent cette grace ;
 De laisser ma Couronne à mon unique race,
 Et cet espoir si doux qui m'a toujours flaté
 De revivre à jamais en sa postérité.

C R E U S E.

Cléone, soutenez, je chancelle, je tombe.
 Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe,
 Je sens que je n'ai plus à souffrir qu'un moment.
 Ne me refusez pas ce triste allègement, (re,
 Seigneur, & si pour moi quelque amour vous demeure
 Entre vos bras mourans permettez que je meure.
 Mes pleurs arroseront vos mortels déplaisirs,
 Je mêlerai leurs eaux à vos brûlans soupirs.

Ah, je brûle, je meurs, je ne suis plus que flamme.
 De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
 Quoi, vous vous éloignez !

C R E O N.

Oui, je ne verrai pas
 Comme un lâche témoin ton indigne trépas.
 Il faut, ma Fille, il faut que ma main me délivre
 De l'infame regret de t'avoir pû survivre.
 Invincible ennemi, fors avecque mon sang.

Il se tue avec un poignard.

C R E U S E.

Courez à lui, Cléone, il se perce le flanc.

C R E O N.

Retourne, c'en est fait. Ma Fille, adieu, j'expire,
 Et ce dernier moment met fin à mon martyre ;
 Je laisse à ton Jason le soin de te vanger.

C R E U S E.

Vain & triste confort ! soulagement léger !
 Mon Père.

C L E O N E.

Il ne vit plus, sa grande ame est partie.

C R E U S E.

Donnez donc à la mienne une même sortie,
 Apportez-moi ce fer qui de ses maux vainqueur
 Est déjà si savant à traverser le cœur,
 Ah ! je sens fers, & feux, & poison tout ensemble.
 Ce que souffroit mon Père à mes peines s'assemble.

Hé-

Helas , que de douceurs auroit un prompt trépas !
Dépêchez-vous , Cleone , aidez mon foible bras.

CLEONE.

Ne désespérez point ; les Dieux plus pitoyables
A nos justes clameurs se rendront exorables ,
Et vous conserveront en dépit du poison ,
Et pour Reine à Corinthe , & pour Femme à Jason
Il arrive , & surpris il change de visage.
Je lis dans sa pâleur une secrète rage ,
Et son étonnement va passer en fureur.

SCÈNE V.

JASON, CREUSE, CLEONE,
THEUDAS.

JASON.

Que vois-je ici , grands Dieux ! quel spectacle
d'horreur !

Où que puissent mes yeux porter ma vuë errante ,
Je vois , ou Créon mort , ou Créüse mourante.
Ne t'en va pas , belle ame , attens encor un peu ,
Et le sang de Médée éteindra tout ce feu.
Prends le triste plaisir de voir punir son crime ,
De te voir immoler cette infame victime ,
Et que ce scorpion sur la playe écrasé ,
Fournisse le remède au mal qu'il a causé.

CREUSE.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue ;
Laisse moi le bon-heur d'expirer à ta vuë ,
Souffre que j'en jouisse en ce dernier moment ;
Mon trepas fera place à ton ressentiment ,
Le mien cede à l'ardeur dont je suis possédée ,
J'aime mieux voir Jason que la mort de Médée.
Approche , cher Amant , & retiens ces transports ,
Mais garde de toucher ce miserable corps.
Ce brasier que le charme , ou répand , ou modere ,
A négligé Cléone , & dévoré mon Père ,
Au gré de ma Rivale il est contagieux.
Jason , ce m'est assez de mourir à tes yeux ;
Empêche les plaisirs qu'elle attend de ta peine ,
N'attire point ces feux esclaves de sa haine.

Ah,

Ah, quel âpre tourment! quels douloureux abois!
Et que je sens de morts sans mourir une fois!

J A S O N.

Quoi! vous m'estimez donc si lâche que de vivre,
Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre
Ma Reine, si l'hymen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux
morts,

Et l'on verra Charon passer chez Radamante
Dans une même barque, & l'Amant, & l'Amante,
Helas! vous recevez par ce présent charmé
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé,
Et puisque cette Robe a causé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.

Quoi! ce poison m'épargne, & ces feux impuis-
sans

Refusent de finir les douleurs que je sens!
Il faut donc que je vive, & vous m'êtes ravie!
Justes Dieux, quel forfait me condamne à la vie?
Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, & de souffrir le jour?
Non, non, si par ces feux mon attente est trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée,
Et l'exemple du Roi de sa main transpercée,
Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,
Instruit suffisamment un généreux courage
Des moyens de braver le Destin qui l'outrage.

C R E Ü S E.

Si Créüse eut jamais sur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du desespoir,
Vi pour sauver ton nom de cette ignominie,
Que Créüse soit morte, & Médée impunie;
Vi pour garder le mien en ton cœur affligé,
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.

Adieu, donne la main; que malgré ta jalouse
J'emporte chez Pluton le nom de ton Epouse.
Ah douleurs! c'en est fait, je meurs à cette fois,
Et pers en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes. . .

J A S O N.

Ce mot lui coupe la parole,
Et

Et je ne suivrai pas son ame qui s'envole !
 Mon esprit retenu par ses commandemens
 Reserve encor ma vie à de pires tourmens !
 Pardonne, chère Epouse, à mon obeïssance,
 Mon déplaisir mortel defère à ta puissance,
 Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
 De peur de te déplaire, il n'ose m'étouffer. (ciere

Ne perdons point de temps, courons chez la Sor-
 Délivrer par sa mort mon ame prisonniere.
 Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps,
 Contre tous ses Démons mes bras sont assez forts,
 Et la part que votre aide auroit en ma vengeance,
 Ne m'en permettroit pas une entiere allégeance,
 Préparez seulement des gênes, des bourreaux,
 Devenez inventifs en supplices nouveaux,
 Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe,
 Que son coupable sang leur vaille une Hecatombe;
 Et si cette victime en mourant mille fois
 N'appaïse point encor les Manes de deux Rois,
 Je serai la seconde, & mon esprit fidelle
 Ira gêner là bas son ame criminelle,
 Ira faire ajoûter pour sa punition
 Les peines de Titye à celles d'Ixion.

*Cléone & le reste emportent les corps de Créon
 & de Créüse, & l'Action continue seul.*

Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice ?
 Elle m'est un plaisir, & non-pas un supplice ;
 Mourir c'est seulement auprès d'eux me ranger,
 C'est rejoindre Créüse, & non pas la vanger.
 Instrumens des fureurs d'une Mère insensée,
 Indignes rejettons de mon amour passée,
 Quel malheureux destin vous avoit reservez
 A porter le trépas à qui vous a sauvez ?
 C'est vous, petits ingrats, que malgré la Nature
 Il me faut immoler dessus leur sépulture ;
 Que la Sorcière en vous commence de souffrir,
 Que son premier tourment soit de vous voir mourir.
 Toutefois qu'ont-ils fait qu'obéir à leur Mère ?

S C E N E VI.

M E D E' E, J A S O N.

M E D E' E en haut sur un balcon.

LAche, ton desespoir encor en délibère ?
 Leve les yeux, perfide, & reconnois ce bras
 Qui t'a déjà vangé de ces petits ingrats.
 Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs ames,
 Et noyer dans leur sang les restes de nos flames.

Heureux Péte & Mari, ma fuite & leur tombeau
 Laisent la place vuide à ton hymen nouveau.
 Réjouï-t-en, Jason, va posséder Créüse,
 Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse,
 Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
 De reproches secrets à ton manque de foi.

J A S O N.

Horreur de la Nature, exécration Tigresse.

M E D E' E.

Va, bien-heureux Amant, cajoler ta Maîtresse.
 A cet Objet si cher tu dois tous tes discours ;
 Parler encore à moi c'est trahir tes amours.
 Va lui, va lui conter tes rares aventures,
 Et contre mes effets ne combats point d'injures.

J A S O N.

Quoi ? tu m'oses braver, & ta brutalité
 Pense encor échaper à mon bras irrité ?
 Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

M E D E' E.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
 Mon Art faisoit ta force & tes effets guerriers
 Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

J A S O N.

(plice

Ah, c'est trop en souffrir ; il faut qu'un prompt sup-
 De tant de cruauté à la fin te punisse.
 Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison ;
 Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.
 Ta tête répondra de tant de barbaries.

*M E D E' E en l'air dans un Char tiré
 par deux Dragons.*

Que sert de t'emporter à ces vaines furies ?

Epar-

Epargne , cher Epoux , des efforts que tu perds ,
 Voi les chemins de l'Air qui me sont tous ouverts.
 C'est par là que je fuis , & que je t'abandonne ,
 Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
 Sui moi , Jason , & trouve en ces lieux desolez
 Des postillons pareils à mes Dragons ailez.

Enfin je n'ai pas mal employé la journée ,
 Que la bonté du Roi de grace m'a donnée ;
 Mes desirs sont contens. Mon Père & mon Païs ,
 Je ne me repens plus de vous avoir trahis.
 Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
 Adieu , parjure , apprens à connoître ta Femme,
 Souviens-toi de sa fuite , & songe une autre fois
 Lequel est plus à craindre, ou d'elle, ou de deux Rois,

S C E N E VII.

J A S O N.

O Dieux ! ce Char volant disparu dans la nuë ;
 La dérobe à sa peine , aussi-bien qu'à ma veuë ,
 Et son impunité triomphe arrogamment
 Des projets avortez de mon ressentiment.
 Créüse , enfans , Médée , amour , haine , vengeance ,
 Où dois-je maintenant chercher quelque allégeance ;
 Où suivre l'inhumaine , & dessous quels climats
 Porter les châtimens de tant d'assassins ?
 Va , Furie exécration ; en quelque coin de terre
 Que t'emporte ton Char , j'y porterai la guerre ,
 J'apprendrai ton séjour de tes sanglans effets ,
 Et te suivrai par tout au bruit de tes forfaits.
 Mais que me servira cette vaine poursuite ,
 Si l'Air est un chemin toujours libre à ta fuite ,
 Si toujours tes Dragons sont prêts à t'enlever ,
 Si toujours tes forfaits ont dequoi me braver ?
 Malheureux , ne perds point contre une telle audace ,
 De ta juste fureur l'impuissante menace ,
 Ne cours point à ta honte , & fui l'occasion
 D'accroître sa victoire & ta confusion.
 Miserable , perfide , ainsi donc ta foiblesse
 Epargne la Sorcière , & trahit ta Princesse !
 Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses desirs ,

Et

Et ton obéissance à ses derniers soupirs ?
 Vange toi, pauvre Amant, Créüse le commande.
 Ne lui refuse point un sang qu'elle demande.
 Ecoute les accens de sa mourante voix,
 Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.
 A qui fait bien aimer il n'est rien d'impossible.
 Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
 Tygresse, tu mourras, & malgré ton savoir
 Mon amour te verra soumise à son pouvoir.
 Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine,
 Ainsi le veut Créüse, ainsi le veut ma haine.
 Mais quoi ! je vous écoute, impuissantes chaleurs !
 Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
 Entreprendre une mort que le Ciel s'est gardée,
 C'est préparer encor un triomphe à Médée.
 Tourne avec plus d'effet sur-toi même ton bras,
 Et puni-toi, Jason, de ne la punir pas.

Vains transports, où sans fruit mon desespoir s'a-
 muse,

Cessez de m'empêcher de rejoindre Créüse.
 Ma Reine, ta belle ame en partant de ces lieux
 M'a laissé ta vengeance, & je la laisse aux Dieux.
 Eux seuls dont le pouvoir égale la justice,
 Peuvent de la Sorcière achever le supplice. [feux,
 Trouve-le bon, chère Ombre, & pardonne à mes
 Si je vais te revoir plutôt que tu ne veux.

Il se tue.

Fin du cinquième & dernier Acte.

E X A M E N

D E M E D E' E.

Cette Tragédie a été traitée en Grec par Euripide, & en Latin par Sénèque, & c'est sur leur exemple que je me suis autorisé à en mettre le lieu dans une Place publique, quelque peu de vrai-semblance qu'il y ait à y faire parler des Rois, & à y voir Médée prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence chez Euripide à tout le Chœur composé de Corinthiennes Sujettes de Créon, qui devoient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur Roi, leur Princesse, & son Mari, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce Prince.

Pour Sénèque, il y a quelque apparence qu'il ne lui fait pas prendre ces résolutions violentes en présence du Chœur, qui n'est pas toujours sur le Théâtre, & n'y parle jamais aux autres Acteurs: mais je ne puis comprendre comme dans son quatrième Acte il lui fait achever ses enchantemens en Place publique, & j'ai mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir Médée dans le même cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à Créon des presens de cette Magicienne, offensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle lui demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande, que pour machiner quelque chose contre lui, & troubler les nœces de sa Fille.

J'ai crû mettre la chose dans un peu plus de justesse par quelques précautions que j'y ai apportées. La première, en ce que Créüse souhaite avec passion cette ro-

bo

le que Médée empoisonne, & qu'elle oblige Jason à la tirer d'elle par adresse. Ainsi bien que les presens des ennemis doivent être suspects : celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait, qu'un payement qu'on lui arrache de la grace que ses Enfans reçoivent. La seconde, en ce que ce n'est pas Médée qui demande ce jour de délai qu'elle employe à sa vengeance, mais Créon qui le lui donne de son mouvement, comme pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il lui fait, dont il semble avoir honte en lui-même; & la troisième enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux lui en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre, avant que de permettre à sa Fille de s'en parer.

L'Episode d'Agée n'est pas tout à fait de mon invention. Euripide l'introduit en son troisième Acte, mais seulement comme un passant à qui Médée fait ses plaintes, & qui l'assure d'une retraite chez lui à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de lui rendre. En quoi je trouve deux choses à dire. L'une, qu'Agée étant dans la Cour de Créon ne parle point du tout de le voir : l'autre, que bien qu'il promette à Médée de la recevoir & protéger à Athènes après qu'elle se sera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pitheus à Troezène pour consulter avec lui le sens de l'Oracle qu'on venoit de lui rendre à Delphes, & qu'ainsi Médée seroit demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puis qu'il tarda manifestement quelque temps chez Pitheus, où il fit l'amour à sa Fille Aëtra, qu'il laissa grosse de Thésée, & n'en partit point que sa grossesse ne fût constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce Monarque dans l'action de cette Tragedie, je le fais amoureux de Créüse, qui lui préfère Jason; & je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il ait obligation à Médée de sa délivrance, & que la reconnoissance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à sa protection, & même à l'épouser comme l'Histoire le marque.

Pol-

Pollux est de ces Personnages Protatiques, qui ne sont introduits que pour écouter la narration du Sujet. Je pense l'avoir déjà dit, & j'ajoute que ces Personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la Tragédie, parce que les événemens publics & éclatans, dont elle est composée, sont connus de tout le monde, & que s'il est aisé de trouver des gens qui les sachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre. C'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux depuis son retour de Colchos avoit toujours été en Asie, où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit passé dans la Grece que la Mer en separe. Le contraire arrive en la Comédie: Comme elle n'est que d'intrigues particulieres, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent, mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer. Ainsi l'on n'y manque jamais de confidens, quand il y a matière de confidence.

Dans la Narration que fait Nérine au quatrième Acte, on peut considérer que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & que c'est assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot. C'est ce que fait voir ici Médée, qui ayant su que Jason a arraché Créüse à ses Ravisseurs, & pris Egée prisonnier, ne veut point qu'on lui explique comment cela s'est fait. Lors qu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopâtre dans la mort de Pompée, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularitez; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Sur tout dans les Narrations ornées & pathétiques, il faut très-soigneusement prendre garde en quelle assiette est l'ame de celui qui parle, & de celui qui écoute, & se passer de cet ornement qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oublois à remarquer que la prison où je mets *Egée* est un spectacle desagréable, que je conseillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'Acteur du Spectateur, & lui cachent toujours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonnier sur nos Théâtres quelques-uns de nos principaux Acteurs : mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des Gardes qui les suivent, & n'affoiblissent ni le spectacle, ni l'action, comme dans *Polyeucte*, & dans *Hiraclius*. J'ai voulu rendre visible ici l'obligation qu'*Egée* avoit à *Medée*, mais cela se fût mieux fait par un récit.

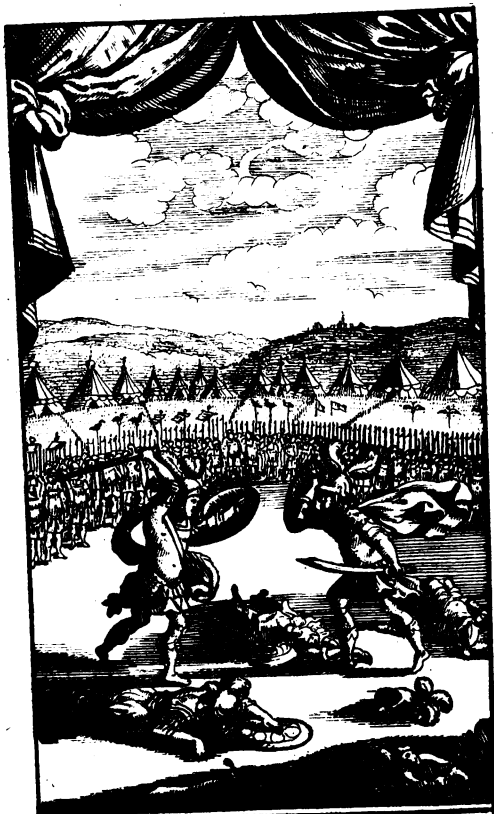
Je serai bien aise encore qu'on remarque la civilité de *Jason* envers *Pollux* à son départ. Il l'accompagne jusque hors de la Ville, & c'est une adresse de Théâtre assez heureusement pratiquée, pour l'éloigner de *Créon* & de *Créüse mourans*, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un Auteur est bien embarrassé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame, pour leur donner une juste impatience de la pousser au dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce Roi malheureux avant l'arrivée de *Jason*, afin qu'il n'eût à parler qu'à *Créüse*; j'ai fait aussi mourir cette Princesse avant que *Medée* se montre sur le balcon, afin que cet Amant en colère n'ait plus à qui s'adresser qu'à elle: mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de sa Maitresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de *Medée*, & qui font périr *Créon* & *Créüse*, étoient invisibles, parce que j'ai mis leurs personnes sur la Scène dans la Catastrophe. Ce spectacle de *Mourans* m'étoit nécessaire pour remplir mon cinquième Acte, qui sans cela n'eût pu atteindre à la longueur ordinaire des nôtres, mais à dire le vrai, il n'a pas l'effet que demande la Tragédie, & ces deux *Mourans* importunent plus par leurs cris & par leurs gémissemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La rai-
son

son on est, qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à Médée, qui attire si bien de son côté toute la faveur de l'Auditoire, qu'on excuse sa vengeance, après l'indigne traitement qu'elle a reçu de Créon & de son Mari, & qu'on a plus de compassion du desespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au stile, il est fort inégal en ce Poëme, & ce que j'y ai mêlé du mien approche si peu de ce que j'ai traduit de Sénèque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge, pour faire discerner au Lecteur ce qui est de lui ou de moi. Le temps m'a donné le moyen d'amasser assez de forces, pour ne laisser pas cette différence si visible dans le Pompée, où j'ai beaucoup pris de Lucain, & ne crois pas être demeuré fort au dessous de lui, quand il a fallu me passer de son secours.





H O R A C E .

HORACE,
TRAGEDIE.



ACTEURS.

TULLE, Roi de Rome.

Le vieil **HORACE**, Chevalier Romain.

HORACE, son Fils.

CURIACE, Gentilhomme d'Albe, Amant de
Camille.

SABINE, Femme d'Horace, & Sœur de Curiaçe.

CAMILLE, Amante de Curiaçe, & Sœur d'Ho-
race.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Sabine,
& de Camille.

FLAVIAN, Soldat de l'Armée d'Albe.

PROCULE, Soldat de l'Armée de Rome.

*La Scène est à Rome dans une Sale de la
maison d'Horace.*

H O-

HORACE,

TRAGÉDIE.

A C T E I.

SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE, JULIE.

SABINE.



Proovez ma foiblesse, & souffrez ma douleur,

Elle n'est que trop juste en un si grand-malheur.

Si près de voir sur soi fondre de tels orages,

L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages,
Et l'esprit le plus mâle, & le moins abatu
Ne sauroit sans desordre exercer sa vertu.

Quoi que le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,
Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les Cieux,
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux.
Quand on arrête là les déplaisirs d'une ame,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une
femme;

Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer, pour le Sexe, assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une ame commune,
Qui du moindre péril se fait une infortune;
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux,
Il ose esperer tout dans un succès douteux. [les;
Les deux Camps sont rangez au pied de nos murail-
Mais Rome ignore encor comme on perd des batail-
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir, [les.

L 4.

Puis-

Puisqu'elle va combattre , elle va s'agrandir.
 Bannissez , bannissez une frayeur si vaine ,
 Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

S A B I N E .

Jé suis Romaine , hélas ! puis qu'Horace est Romain ,
 J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
 Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchainée ,
 S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.
 Albe , où j'ai commencé de respirer le jour ,
 Albe , mon cher Pays , & mon premier amour ,
 Lors qu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte ,
 Je crains notre victoire , autant que notre perte.

Rome , si tu te plains que c'est là te trahir ,
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
 Quand je voi de tes murs leur Armée & la nôtre ,
 Mes trois Frères dans l'une , & mon Mari dans l'autre ,
 Puis-je former des vœux , & sans impiété [tre,
 Importuner le Ciel pour ta félicité ?

Je sai que ton Erat encor en sa naissance ,
 Ne sauroit sans la guerre affermir sa puissance ,
 Je sai qu'il doit s'accroître , & que tes grands Destins
 Ne le borneront pas chez les Peuples Latins ,
 Quetes Dieux t'ont promis l'Empire de la Terre ,
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
 Bien-loin de m'opposer à cette noble ardeur ,
 Qui suit l'Arrêt des Dieux & court à ta grandeur ,
 Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées
 D'un pas victorieux franchir les Pyrenées.

Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons ,
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons ,
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule ;
 Mais respecte une Ville à qui tu dois Romule.

Ingrate , souviens-toi que du sang de ses Rois
 Tu tiens ton nom , tes murs , & tes premières loix .

Albe est ton origine , arrête , & considère
 Que tu portes le fer dans le sein de ta Mère.
 Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans ,
 Sa joye éclatera dans l'heur de ses Enfans ,
 Et se laissant ravir à l'amour maternelle ,
 Ses vœux seront pour toi , si tu n'ès plus contre elle.

J u -

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
 Qu'on a contre son Peuple armé nos Combattans,
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifference
 Que si d'un sang Romain vous aviez pris naissance.
 J'admirois la vertu qui réduisoit en vous
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre Epoux,
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
 Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
 Trop foibles pour jeter un des partis à bas,
 Tant qu'un espoir de paix a pû flater ma peine,
 Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret,
 Et si j'ai ressenti dans ses destins contraires
 Quelque maligne joye en faveur de mes Frères,
 Soudain pour l'étouffer rappelant ma Raison,
 J'ai pleuré, quand la gloire entroit dans leur maison.
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre
 tombe;

Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus
 Ni d'obstacle aux Vainqueurs, ni d'espoir aux Vain-
 J'aurois pour mon Pays une cruelle haine, [cus,
 Si je pouvois encore être toute Romaine,
 Et si je demandois votre triomphe aux Dieux,
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux. [me;
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un Hom-
 Je ne suis point pour Albe, & ne suis plus pour Rome,
 Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
 Et serai du parti qu'affligera le Sort.

Egale à tous les deux jusques à la victoire,
 Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire,
 Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
 Mes larmes aux Vaincus, & ma haine aux Vain-

JULIE.

[queurs.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,
 En des esprits divers des passions diverses,
 Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!

L. 5.

Son.

Son Frère est votre Epoux , le vôtre est son Amant ,
 Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
 Son sang dans une Armée, & son amour dans l'autre.

Lors que vous conserviez un esprit tout Romain ,
 Le sien irrésolu , le sien tout incertain ,
 De la moindre mêlée appréhendoit l'orage ,
 De tous les deux partis détestoit l'avantage ,
 Au malheur des Vaincus donnoit toujours ses pleurs ,
 Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.
 Mais hier quand elle fut qu'on avoit pris journée ;
 Et qu'enfin la bataille alloit être donnée ,
 Une soudaine joye éclatant sur son front. . .

S A B I N E.

Ah ! que je crains , Julie , un changement si prompt !
 Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère ;
 Pour ce Rival sans doute elle quitte mon Frère ,
 Son esprit ébranlé par les objets presens ,
 Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
 Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ,
 Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle ;
 Je forme des soupçons d'un trop léger sujet ,
 Près d'un jour si funeste on change peu d'objet.
 Les ames rarement sont de nouveau blessées ,
 Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées ;
 Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens ,
 Ni de contentemens qui soient pareils aux siens.

J U L I E.

[res ;

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures ;
 Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
 C'est assez de constance en un si grand danger
 Que de le voir , l'attendre , & ne point s'affliger ;
 Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joye.

S A B I N E.

Voyez qu'un bon Génie à propos nous l'envoie.
 Essayez sur ce point à la faire parler ,
 Elle vous aime assez pour ne vous rien celer ,
 Je vous laisse. Ma Sœur , entretenez Julie.
 J'ai honte de montrer tant de mélancolie ,
 Et mon cœur accablé de mille déplaisirs ,
 Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

S C E.

SCÈNE II.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

QU'elle a tort de vouloir que je vous entretienne!
 Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
 Et que plus insensible à de si grands malheurs,
 A mes tristes discours je mêle moins de pleurs?
 De pareilles frayeurs mon ame est alarmée,
 Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre Armée.
 Je verrai mon Amant, mon plus unique bien,
 Mourir pour son Pays, ou détruire le mien,
 Et cet objet d'amour devenir pour ma peine,
 Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.
 Helas!

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
 On peut changer d'Amant, mais non changer d'E-
 Oubliez Curiace, & recevez Valère, [poux.
 Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
 Vous serez toute nôtre, & votre esprit remis
 N'aura plus rien à perdre au camp des Ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
 Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des cri-
 Quoi qu'à peine à mes maux je puisse résister, [mes.
 J'aime mieux les souffrir, que de les mériter.

JULIE.

Quoi! vous appelez crime un change raisonnable?

CAMILLE.

Quoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE.

Envers un Ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire,
 Je vous vis encor hier entretenir Valère;
 Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous,
 Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

L. 6.

C. B.

Si je l'entretins hier & lui fis bon visage ,
 N'en imaginez rien qu'à son desavantage ;
 De mon contentement un autre étoit l'objet ,
 Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet .
 Je garde à Curiace une amitié trop pure , [ra
 Pour souffrir plus long-temps qu'on m'estime parju-
 Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa Sœur
 Par un heureux hymen mon Frère possesseur ,
 Quand pour comble de joye il obtint de mon Père ,
 Que de ses chastes feux je serois le salaire .
 Ce jour nous fut propice & funeste à la fois ,
 Unissant nos maisons il défunit nos Rois .
 Un même instant conclut notre hymen , & la guerre ,
 Fit naître notre espoir , & le jerra par terre ,
 Nous ôta tout , si-tôt qu'il nous eut tout promis ,
 Et nous faisant Amans il nous fit Ennemis .
 Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes !
 Combien contre le Ciel il vomit de blasphèmes ,
 Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux !
 Je ne vous le dis point , vous vîtes nos adieux .
 Vous avez vu depuis les troubles de mon ame ,
 Vous savez pour la Paix quels vœux a faits ma
 flame ,

Et quels pleurs j'ai versez à chaque événement ,
 Tantôt pour mon Pays , tantôt pour mon Amant .
 Enfin mon desespoir parmi ces longs obstacles
 M'a fait avoir recours à la voix des Oracles .
 Ecoutez si celui qui me fut hier rendu
 Eut droit de rassurer mon esprit éperdu .
 Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années
 Au pied de l'Aventin prédit nos Destinées ,
 Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux ,
 Me promit par ces Vers la fin de mes travaux .

Albe & Rome demain prendront une autre face ;

Tes vœux sont exaucez , elles auront la Paix ;

Et tu seras unie avec ton Curiace ,

Sans qu'au un mauvais sort s'en sépare jamais .

Je pris sur cet Oracle une entière assurance ,
 Et comme le succès passoit mon espérance ,
 J'abandonnai mon ame à des ravissements ,

Qui

Qui passoient les transports des plus heureux Amans.
 Jugez de leur excès. Je rencontraï Valere,
 Et contre sa coûtume il ne pût me déplaire.
 Il me parla d'amour sans me donner d'ennui,
 Je ne m'apperçûs pas que je parlois à lui,
 Je ne lui pûs montrer de mépris, ni de glace.
 Tout ce que je voyois me sembloit Curiace,
 Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux,
 Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux.
 Le combat général aujourd'hui se hazarde,
 J'en fus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde.
 Mon esprit rejettoit ces funestes objets,
 Charmé des doux pensers d'hymen & de la Paix:
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes;
 Mille songes affreux, mille images sanglantes,
 Ou plutôt mille amas de carnage & d'horreur
 M'ont arraché ma joye, & rendu ma terreur.
 J'ai vu du sang, des morts, & n'ai rien vu de suite:
 Un Spectre en paroissant prenoit soudain la fuite,
 Ils s'effaçoient l'un l'autre, & chaque illusion
 Redoubloit mon effroi par sa confusion.

J U L I E.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

C A M I L L E.

Je le dois croire ainsi puisque je le souhaite;
 Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
 Au jour d'une Bataille, & non pas d'une Paix.

J U L I E.

Par là finit la guerre, & la Paix lui succede.

C A M I L L E.

Dûre à jamais le mal s'il y faut ce remede!
 Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe ait le dessous,
 Cher Amant, n'attens plus d'être un jour mon Epoux.
 Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
 Qui soit, ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.

Mais quel Objet nouveau se presente en ces lieux;
 Est-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

S C E N E III.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'En doutez point, Camille, & revoyez un homme,
 Qui n'est ni le vainqueur, ni l'esclave de Rome.
 Cessez d'apprehender de voir rougir mes mains
 Du poids honteux des fers, ou du sang des Romains.
 J'ai crû que vous aimiez assez Rome & la gloire,
 Pour mépriser ma chaîne, & haïr ma victoire,
 Et comme également en cette extrémité
 Je craignois la victoire, & la captivité. . .

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste.
 Tu fais une bataille à tes vœux si funeste,
 Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,
 Dérobe à ton País le secours de ton bras.
 Qu'un autre considère ici ta renommée,
 Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée;
 Ce n'est point à Camille à t'en mesestimer,
 Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer,
 Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
 Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paroître.
 Mais as-tu vu mon Père, & peut-il endurer
 Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
 Ne préfère-t-il point l'Etat à sa famille?
 Ne regarde-t-il point Rome plus que sa Fille?
 Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
 T'a-t-il vû comme Gendre, ou bien comme Ennemi?

CURIACE.

Il m'a vu comme Gendre, avec une tendresse
 Qui témoignoît assez une entière allegresse;
 Mais il ne m'a point vu par une trahison
 Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
 Je n'abandonne point l'intérêt de ma Ville,
 J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
 Tant qu'a duré la guerre on m'a vu constamment
 Aussi bon Citoyen que véritable Amant.
 D'Albe avec mon amour j'accordoïis la querelle,
 Je soupirois pour vous en combattant pour elle;

Et:

Et s'il falloit encor que l'on en vint aux coups,
Je combatrois pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les desirs de mon ame charmée,
Si la guerre duroit, je serois dans l'Armée.
C'est la Paix qui chez vous me donne libre accès,
La Paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La Paix! & le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre Oracle,
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais crû? Deja les deux Armées
D'une égale chaleur au combat animées
Se menaçoient des yeux, & marchant fièrement,
N'attendoient pour donner que le commandement,
Quand notre Dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre Prince un moment de silence,
Et l'aïant obtenu, *Que faisons-nous, Romains,*
Dit-il, & *quel Démon nous fait venir aux mains?*
Souffrons que la Raison éclaire enfin nos ames.
Nous sommes vos voisins, nos Filles sont vos Femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il est peu de nos Fils qui ne soient vos Neveux.
Nous ne sommes qu'un sang & qu'un Peuple en deux Villes,
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des Vaincus affoiblit les Vainqueurs,
Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?
Nos Ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
Lassé, demi rompu, Vainqueur, mais pour tout fruit:
Dénué d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez long-temps joué de nos divorces,
Contr'eux dorénavant joignons toutes nos forces,
Et noyons dans l'oubli ces petits différens
Qui de si bons Guerriers font de mauvais Parents.
Que si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos Troupes & les nôtres,
Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'appaiser,
Elle nous entra loin de nous diviser.

Non-

*Nommons des Combatans pour la cause commune.
 Que chaque Peuple aux siens attache sa fortune,
 Et suivant ce que d'eux ordonnera le Sort,
 Que le foible parti prenne loi du plus fort.
 Mais sans indignite pour des Guerriers si braves;
 Qu'ils deviennent Sujets, sans devenir esclaves,
 Sans honte, sans tribut, & sans autre rigueur,
 Que de suivre en tous lieux les drapeaux du Vainqueur.
 Ainsi nos deux Etats ne seront qu'un Empire.*

Il semble qu'à ces mots notre discorde expire,
 Chacun jettant les yeux dans un sang ennemi,
 Reconnoît un Beau-frere, un Cousin, un Ami.
 Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides
 Voloient sans y penser à tant de parricides,
 Et font paroître un front couvert tout à la fois
 D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.
 Enfin l'offre s'accepte, & la paix désirée
 Sous ces conditions est aussi-tôt jurée.
 Trois combatront pour tous, mais pour les mieux
 choisir,

Nos Chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir;
 Le vôtre est au Senat, le nôtre dans sa Tente.

C A M I L L E.

O Dieux, que ce discours rend mon ame contente!

C U R I A C E.

Dans deux heures au plus par un commun accord
 Le sort de nos Guerriers reglera notre sort. (me;
 Cependant tout est libre attendant qu'on les nom-
 Rome est dans notre camp, & notre camp dans Ro-
 D'un & d'autre côté l'accès étant permis, (me.
 Chacun va renouër avec ses vieux Amis.

Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos Frères,
 Et mes desirs ont eu des succès si prospères,
 Que l'Auteur de vos jours m'a promis à demain.
 Le bonheur sans pareil de vous donner la main,
 Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

C A M I L L E.

Le devoir d'une Fille est en l'obeïssance...

C U R I A C E.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
 Qui doit mettre le comble à mon contentement...

C. A.

CAMILLE.

Je vai suivre vos pas, mais pour revoir mes Frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos miseres.

JULIE.

Allez, & cependant au pied de nos Autels,
J'irai rendre pour vous graces aux Immortels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point separé son estime,
Elle eût crû faire ailleurs un choix illégitime.

Cette superbe Ville en vos Frères & vous.
Trouve les trois Guerriers qu'elle préfere à tous,
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entière en vos mains,
Que hors les Fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois Familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire.
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliser trois,
Et puisque c'est chez vous que mon heur & ma flame
M'ont fait placer ma Sœur, & choisir une Femme,
Ce que je vais vous être, & ce que je vous suis,
Me font y prendre part autant que je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma joye en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis votre valeur
Que je tremble pour Albe, & prévois son malheur.
Puisque vous combattez, sa perte est assurée,
En vous faisant nommer le Destin l'a jurée,
Je voi trop dans ce choix ses funestes projets.
Et me compte déjà pour un de vos Sujets.

HO-

Loïn de trembler pour Albe, il vous faut plaindre
Rome,

Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nom-
C'est un aveuglement pour elle bien fatal, (me.

D'avoir tant à choisir, & de choisir si mal.

Mille de ses Enfans beaucoup plus dignes d'elle
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle ;

Mais quoi que ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil,

Mon esprit en conçoit une mâle assurance,
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance,

Et du Sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos Sujets.

Rome a trop crû de moi, mais mon ame ravie
Remplira son attente, ou quittera la vie.

Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement ;
Ce noble desespoir périt malaisément.

Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point Sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

C U R I A C E .

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint.

Ce que veut mon País, mon amitié le craint.

Dures extremitez, de voir Albe asservie,

Où la victoire au prix d'une si chère vie,

Et que l'unique bien où tendent ses desirs

S'achète seulement par vos derniers soupirs ! [dre ?

Quels vœux puis-je former, & quel bonheur atten-

De tous les deux côtez j'ai des pleurs à répandre,

De tous les deux côtez mes desirs sont trahis.

H O R A C E .

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon País !

Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes.

La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,

Et je le recevrais en benissant mon sort,

Si Rome & tout l'Etat perdoient moins en ma mort.

C U R I A C E .

A vos Amis pourtant permettez de le craindre,

Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre ;

La gloire en est pour vous, & la perte pour eux ;

Il vous fait immortel, & les rend malheureux ;

On

On perd tout quand on perd un Ami si fidelle.
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle,

SCÈNE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.
Albe de trois Guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN.
Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Et bien, qui sont les trois?

FLAVIAN.

Vos deux Frères & vous.

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous, & vos deux Frères?

Mais pourquoi ce front triste, & ces regards sévères,
Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE.

Non, mais il me surprend;

Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joye?

Ce morne & froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur País contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux! ah, c'est beaucoup me dire en peu de

CURIACE.

(mots.)

Porte-lui ma réponse, & nous laisse en repos.

SCÈNE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le Ciel, les Enfers, & la Terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre.

Que

Que les Hommes, les Dieux, les Démon, & le Sort
 Préparent contre nous un général effort ;
 Je mets à faire pis en l'état où nous sommes
 Le Sort, & les Démon, & les Dieux, & les Hommes.
 Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
 L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à
 tous deux.

H O R A C E.

Le Sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
 Offre à notre constance une illustre matière.
 Il épuise sa force à former un malheur,
 Pour mieux se mesurer avec notre valeur,
 Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
 Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Combattre un Ennemi pour le salut de tous,
 Et contre un Inconnu s'exposer seul aux coups,
 D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire.
 Mille déjà l'ont fait, mille pourroient le faire.
 Mourir pour le païs est un si digne sort,
 Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
 Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
 S'attacher au combat contre un autre soi-même,
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur
 Le Frère d'une Femme, & l'Amant d'une Sœur,
 Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la Patrie,
 Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie,
 Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous.
 L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
 Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

C U R I A C E.

Il est vrai que nos noms ne sauroient plus périr ;
 L'occasion est belle, il nous la faut cherir.
 Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare ;
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare
 Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
 D'aller par ce chemin à l'immortalité.
 A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
 Pour moi, je l'ose dire, & vous l'avez pu voir,
 Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir.

Notre

Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance,
 Et puisque par ce choix Albe montre en effet
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
 Je croi faire pour elle autant que vous pour Rome;
 J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.
 Je voi que votre honneur demande tout mon sang,
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
 Prêt d'épouser la Sœur qu'il faut tuer le Frere,
 Et que pour mon País j'ai le sort si contraire;
 Encor qu'a mon devoir je coure sans terreur,
 Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur,
 J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie,
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
 Ce triste & fier honneur m'émeut sans m'branler.
 J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte;
 Et si Rome demande une vertu plus haute,
 Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,
 Pour conserver encor quelque chose d'humain.

H O R A C E.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,
 Et si vous m'égalez, faites le mieux paroître.
 La solide vertu dont je fais vanité,
 N'admet point de foiblesse avec sa fermeté,
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière,
 Que dès le premier pas regarder en arrière.
 Notre malheur est grand, il est au plus haut point,
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
 Contre qui que ce soit que mon País m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joye.
 Celle de recevoir de tels commandemens
 Doit étouffer en nous tous autres sentimens.
 Qui près de le servir considère autre chose,
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
 Ce droit saint & sacré rompt tout autre lien.
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
 Avec une allegresse aussi pleine & sincère,
 Que j'épousai la Sœur, je combattrai le Frere,
 Et pour trancher enfin ces discours superflus,
 Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

Je vous connois encor , & c'est ce qui me tuë ;
 Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue ,
 Comme notre malheur elle est au plus haut point.
 Souffrez que je l'admire , & ne l'imité point.

H O R A C E .

Non , non , n'embrassez pas de vertu par contrainte,
 Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte ,
 En toute liberté goûtez un bien si doux ;
 Voici venir ma Sœur pour se plaindre avec vous.
 Je vai revoir la vôtre , & résoudre son âme
 À se bien souvenir qu'elle est toujours ma Femme ,
 À vous aimer encor , si je meurs par vos maïas ,
 Et prendre en son malheur des sentimens Romains.

S C E N E I V .

H O R A C E , C U R I A C E , C A M I L L E .

H O R A C E .

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
 Ma Sœur ?

C A M I L L E .

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

H O R A C E .

[Sœur,

Armez-vous de constance , & montrez-vous ma
 Et si par mon trépas il retourne Vainqueur ,
 Ne le recevez point en meurtrier d'un Frère , [re,
 Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit fai-
 Qui sert bien son Pays , & fait montrer à tous
 Par sa haute vertu qu'il est digne de vous ;
 Comme si je vivois , achevez l'hyménée.
 Mais si ce fer aussi tranche sa Destinée ,
 Faites à ma victoire un pareil traitement ,
 Ne me reprochez point la mort de votre Amant.
 Vos larmes vont couler , & votre cœur se presse.
 Consomez avec lui toute cette foiblesse ,
 Querrellez Ciel & Terre , & maudissez le Sort ;
 Mais après le combat ne pensez plus au Mort.

à Curiace.

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
 Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

S C E -

SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

¶ Ras-tu, Curiace, & ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas ! je voi trop b en qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vai comme au supplice à cet illustre emploi,
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi ;
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime,
Ma flame au desespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au Ciel, & l'ose quereller,
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta Patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits ;
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre,
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien.
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apporte,
Ou que tout mon País reproche à ma vertu
Qu'il autoit triomphé, si j'avois combattu,
Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas, ni vaincras, que par moi.
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon
compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis ?

CURIACE.

Avant que d'être à vous je suis à mon País.

CA-

Mais te priver pour lui toi-même d'un Beau-frère,
Ta Sœur de son Mari!

C U R I A C E.

Telle est notre misère.

Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de Beau-frère & de Sœur.

C A M I L L E.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête?

C U R I A C E.

Il n'y faut plus penser, en l'état où je suis
Vous aimer sans espoir c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille?

C A M I L L E.

Il faut bien que je pleure,
Mon insensible Amant ordonne que je meure,
Et quand Phymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main, pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encor, alors qu'il m'assassine.

C U R I A C E.

[cours,

Que les pleurs d'une Amante ont de puissans dis-
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vûë!
Ma constance contre elle à regret s'évertuë.

N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.
Je sens qu'elle chancelle, & défend mal la place,
Plus je suis votre Amant, moins je suis Curiaçe.
Foible d'avoir déjà combattu l'amitié,
Vaincroit-elle à la fois, l'amour & la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
Vangez vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage!
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!
En faut-il plus encor? je renonce à ma foi.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime,

Ne

Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fai point d'autre crime, & j'atteste les Dieux
Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux ;
Oui, je te chérirai tout ingrat & perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fraticide.

Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'ès-tu Romain ?

Je te préparerois des lauriers de ma main,

Je t'encouragerois au lieu de te distraire,

Et je te traiterois comme j'ai fait mon Frère.

Hélas ! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui,

J'en ai fait contre toi, quand j'en ai fait pour lui.

Il revient ; quel malheur, si l'amour de sa Femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton ame !

S C E N E VI.

HORACE, CURIACE, SABINE,
CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur
Est-ce peu de Camille, y joignez-vous ma Sœur,
Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon Frère, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser, & pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche.
Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous,
Je le desavoûrois pour Frère ou pour Epoux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière,
Digne d'un tel Epoux, & digne d'un tel Frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes,
Enfin je vous veux faire ennemis legitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien,
Quand je ne serai plus, vous ne vous ferez rien.
Brisez votre alliance, & rompez-en la chaîne,
Et puisque votre honneur veut des effets de haine,

P. Corn. II. Partie.

M

Ache-

Achetez par ma mort le droit de vous haïr.
 Albe le veut & Rome, il faut leur obeïr.
 Qu'un de vous deux me tuë, & que l'autre me vange ;
 Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange ,
 Et du moins l'un des deux sera juste aggresseur ,
 Ou pour vanger sa Femme , ou pour vanger sa Sœur.
 Mais quoi ? vous souilleriez une gloire si belle ,
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle ;
 Le zèle du Pays vous défend de tels soins ,
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
 Il lui faut , & sans haine , immoler un Beau-frère.
 Ne differez donc plus ce que vous devez faire ;
 Commencez par sa Sœur à répandre son sang ,
 Commencez par sa Femme à lui percer le flanc ,
 Commencez par Sabine à faire de vos vies
 Un digne sacrifice à vos chères Patries ;
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux ,
 Vous d'Albe , vous de Rome , & moi de toutes deux.
 Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire ,
 Où pour haut appareil d'une pompeuse gloire ,
 Je verrai les lauriers d'un Frere , ou d'un Mari ,
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant cheri ?
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame ?
 Satisfaire aux devoirs , & de Sœur , & de Femme ?
 Embrasser le Vainqueur en pleurant le Vaincu ?
 Non , non , avant ce coup Sabine aura vécu ,
 Ma mort le préviendra , de qui que je l'obtienne ,
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.
 Sus donc ; qui vous retient ? Allez , cœurs inhumains ,
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains.
 Vous ne les aurez point au combat occupées ,
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ,
 Et malgré vos refus il faudra que leurs coups
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

H O R A C E .

O ma Femme !

C U R I A C E ,

O ma Sœur !

C A M I L L E .

Courage, ils s'amollissent.

S A -

SABINE.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlisent !
Quelle peur vous saisit ? sont-ce-là ces grands cœurs,
Ces Héros qu'Albe & Rome ont pris pour défen-

HORACE.

[seurs?

Quet'ai-je fait, Sabine, & quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point,
Aime assez ton Mari pour n'en triompher point ;
Va-t-en, & ne rens plus la victoire douteuse.
La dispute déjà m'en est assez honteuse,
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre, on vient à ton secours.

SCÈNE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE,
SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

QU'est-ceci, mes Enfants ? écoutez-vous vos flames,
Et perdez-vous encor le temps avec des Femmes ?
Prêt à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, & laissez-les déplorer leurs malheurs. [se,
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendres-
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'apprehendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez, & d'un Fils, & d'un Gendre,
Et si notre foiblesse ébranloit leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.

Allons, ma Sœur, allons, ne perdons plus de larmes.
Contre tant de vertus ce sont de foibles armes,
Ce n'est qu'au desespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, & nous allons mourir.

M 2

SCÈ-

S C E N E V I I I .

Le vieil HORACE , HORACE , CURIACE .

H O R A C E .

MOn Père, retenez des Femmes qui-s'emportent,
 Et de grace, empêchez sur tout qu'elles ne sortent,
 Leur amour impoitun viendroît avec eclat
 Par des cris & des pleurs troubler notre combat,
 Et ce qu'elles nous font feroit qu'avec justice
 On nous imputeroit ce mauvais artifice.
 L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
 Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

Le vieil H O R A C E .

J'en aurai soin , allez; vos Freres vous attendent.
 Ne pensez qu'aux devoirs que vos Pays demandent.

C U R I A C E .

Quel adieu vous dirai-je, & par quels compliments...

Le vieil H O R A C E .

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentimens,
 Pour vous encourager ma voix manque de termes,
 Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes,
 Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
 Faites votre devoir ; & laissez faire aux Dieux,

Fin. du second Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

S A B I N E .

Prenons parti, mon ame, en de telles disgraces,
 Soyons Femme d'Horace , ou Sœur des Curiaces,

Cessons de partager nos inutiles soins, [moins.
 Souhaitons quelque chose , & craignons un peu
 Mais las ! quel parti prendre en un sort si contraire !
 Quel Ennemi choisir d'un Epoux , ou d'un Frere !

La

La Nature ou l'Amour parle pour chacun d'eux,
 Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
 Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres,
 Soyons Femme del'un ensemble, & Sœur des autres,
 Regardons leur honneur comme un souverain bien,
 Imitons leur constance, & ne craignons plus rien.
 La mort qui les menace est une mort si belle,
 Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
 N'appellons point alors les Destins inhumains,
 Songeons pour quelle cause, & non par quelles
 mains.

Revoyons les Vainqueurs sans penser qu'à la gloire
 Que toute leur maison reçoit de leur victoire,
 Et sans considérer aux dépens de quel sang
 Leur vertu les élève en cet illustre rang,
 Faisons nos intérêts de ceux de leur famille.
 En l'une je suis Femme, en l'autre je suis Fille,
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
 Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
 Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
 J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joye,
 Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
 Les Morts sans desespoir, les Vainqueurs sans hor-
 Flateuse illusion, erreur douce & grossière, [reur.
 Vain effort de mon ame, impuissante lumière,
 De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
 Que tu fais peu durer, & tôt t'évanouir!
 Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
 Pouffent un jour qui fuit, & rend les nuits plus som-
 Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté, [bres,
 Que pour les abimer dans plus d'obscurité.
 Tu charmois trop ma peine, & le Ciel qui s'en fâche.
 Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
 Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
 Qui m'ôtent maintenant un Frère ou mon Epoux.
 Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
 Je songe par quels bras, & non pour quelle cause,
 Et ne vois les Vainqueurs en leur illustre rang,
 Que pour considérer aux dépens de quel sang.
 La maison des Vaincus touche seule mon ame;
 En l'une je suis Fille, en l'autre je suis Femme,

Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
 C'est-là donc cette paix que j'ai tant souhaitée!
 Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée!
 Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
 Si même vos faveurs ont tant de cruauté,
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

S C E N E II.

S A B I N E, J U L I E.

S A B I N E.

EN est-ce fait, Julie, & que m'apportez-vous?
 Est-ce la mort d'un Frère, ou celle d'un Epoux?
 Le funeste succès de leurs armes impies
 De tous les Combatans a-t-il fait des hosties,
 Et m'enviant l'horreur que j'aurois des Vainqueurs,
 Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes

J U L I E.

[pleurs.]

Quoi, ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

S A B I N E.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
 Et ne savez-vous pas que de cette maison
 Pour Camille & pour moi l'on fait une prison?
 Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes;
 Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
 Et par les desespoirs d'une chaste amitié
 Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

J U L I E.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle,
 Leur vuë à leur combat apporte assez d'obstacle.

Si-tôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
 On a dans les deux camps entendu murmurer,
 Avoir de tels Amis, des personnes si proches,
 Venir pour leur Patrie aux mortelles approches,
 L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
 L'autre d'un si grand zèle admire la fureur;
 Tel porte jusqu'aux Cieux leur vertu sans égale,
 Et tel l'ose nommer sacrilège & brutale.

Ces divers sentimens n'ont pourtant qu'une voix,

Tous.

Tous accusent leurs Chefs, tous détestent leur choix,
Et ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les separe.

SABINE.

[cez!

Que je vous dois d'encens, grands Dieux qui m'exau-

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez.
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre,
Mais il vous reste encor assez de quoi vous plaindre.

En vain d'un sort si triste on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir.
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur ame ambitieuse,
Qu' alors qu' on les déplore, ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu' on a d'eux.
Le trouble des deux camps fouille leur renommée,
Ils combattront plutôt & l'une & l'autre Armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel

SABINE.

[choix.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent ?

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps se mutinent,
Et leurs cris des deux parts poussez en même temps
Demandent la bataille, ou d'autres Combatans.
La présence des Chefs à peine est respectée,
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée,
Le Roi même s'étonne, & pour dernier effort ;
Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
Consultons des grands Dieux la Majesté sacrée,
Et voyons si ce change à leurs vortez agrie.
Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
Lors qu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ?
Il se tait, & ces mots semblent être des charmes,
Même aux six Combatans ils arrachent les armes,
Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les Dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle,
Et soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une & l'autre Armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connoissoient pour Roi.

Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

S A B I N E .

Les Dieux n'avoürent point un combat plein de cri-
J'en espere beaucoup puisqu'il est differé, [mes;
Et je commence à voir ce que j'ai desiré.

S C E N E III.

S A B I N E , C A M I L L E , J U L I E .

S A B I N E .

MA Sœur, que je vous dise une bonne nouvelle.

C A M I L L E .

Je pense la favoir, s'il faut la nommer telle,
On l'a dite à mon Père, & j'étois avec lui;
Mais je n'en conçois rien qui flate mon ennui.
Ce delai de nos maux rendra leurs coups plus rudes,
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes,
Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

S A B I N E .

Les Dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

C A M I L L E .

Disons plutôt, ma Sœur, qu'en vain on les consulte;
Ces mêmes Dieux à Tulle ont inspiré ce choix,
Et la voix du Public n'est pas toujours leur voix.
Ils descendent bien moins dans de si bas étages,
Que dans l'ame des Rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & sainte autorité
Est un rayon secret de leur Divinité.

J U L I E .

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles,
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs Ora-
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu, [cles,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

C A M I L L E .

Un Oracle jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'en-
Et loin des'assurer sur un pareil Arrêt, (tendre,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

S A B I N E .

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'assurance,
Et.

Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
 Quand la faveur du Ciel ouvre à demi ses bras,
 Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas.
 Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
 Et lors qu'elle descend son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le Ciel agit sans nous en ces événemens,
 Et ne les régle point dessus nos sentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
 Adieu, je vai savoir comme enfin tout se passe.
 Modérez vos frayeurs, j'espère à mon retour
 Ne vous entretenir que de propos d'amour,
 Et que nous n'emploïrons la fin de la journée
 Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée,

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCÈNE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

P Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme:
 Je ne puis approuver tant de trouble en votre ame.
 Que feriez-vous, ma Sœur, au point où je me voi,
 Si vous aviez à craindre autant que je le doi,
 Et si vous attendiez de leurs armes fatales
 Des maux pareils aux miens, & des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux & des miens.
 Chacun voit ceux d'autrui d'un autre oeil que les
 siens.

Mais à bien regarder ceux où le Ciel me plonge,
 Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.

La seule mort d'Horace est à craindre pour vous ;
 Des Frères ne sont rien à l'égal d'un Epoux.
 L'Hymen qui nous attache en une autre famille
 Nous détache de celle où l'on a vècu Fille ;

M 5.

On

On voit d'un œil divers des nœuds si différens,
 Et pour suivre un Mari l'on quitte ses Parens.
 Mais si près d'un hymen l'Amant que donne un Père
 Nous est moins qu'un Epoux, & non pas moins qu'un
 Nos sentimens entr'eux demeurent suspendus, [Frere.
 Notre choix impossible, & nos vœux confondus.
 Ainsi, ma Sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
 Où porter vos souhaits, & terminer vos craintes ;
 Mais si le Ciel s'obstine à nous persécuter,
 Pour moi, j'ai tout à craindre, & rien à souhaiter.

S A B I N E .

[l'autre,

Quand il faut que l'un meure, & par les mains de
 C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.

Quoi que ce soient, ma Sœur, des nœuds bien
 différens,

C'est sans les oublier qu'on quitte ses Parens.
 L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;
 Pour aimer un Mari l'on ne hait pas ses Frères,
 La Nature en tout temps garde ses premiers droits,
 Aux dépends de leur vie on ne fait point de choix ;
 Aussi-bien qu'un époux ils font d'autres nous-mêmes.

Et tous maux sont pareils, alors qu'ils sont extrêmes.
 Mais l'Amant qui vous charme & pour qui vous brû-
 Ne vous est après tout que ce que vous voulez ; [lez
 Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
 En fait assez souvent passer la fantaisie.
 Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
 Et laissez votre sang hors de comparaison,
 C'est crime qu'opposer des liens volontaires
 A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
 Si donc le Ciel s'obstine à nous persécuter,
 Seule j'ai tout à craindre, & rien à souhaiter ;
 Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plain-
 Où porter vos souhaits, & terminer vos craintes. [tes

C A M I L L E .

Je le voi bien, ma Sœur, vous n'aimates jamais,
 Et vous ne connoissez, ni l'Amour, ni ses traits.
 On peut lui résister quand il commence à naître,
 Mais non-pas le bannir, quand il s'est rendu maître,
 Et que l'aveu d'un Père engageant notre foi,

A

A fait de ce Tyran un légitime Roi.
 Il entre avec douceur, mais il régné par force,
 Et quand l'ame une fois a goûté son amorce,
 Vouloir ne plus aimer c'est ce qu'elle ne peut,
 Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut;
 Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

S C E N E V.

Le vieil HORACE, SABINE.
 CAMILLE.

Le vieil HORACE.

J'E viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
 Mes Filles, mais en vain je voudrois vous celer
 Ce qu'on ne vous sauroit long-temps dissimuler.
 Vos Frères sont aux mains, les Dieux ainsi l'ordon-

SABINE. [nent.

Je veux bien l'avouer, ces Nouvelles m'étonnent,
 Et je m'imaginóis dans la Divinité
 Beaucoup moins d'injustice, & bien plus de bonté.
 Ne nous consolez point; contre tant d'infortune
 La pitié parle en vain, la Raison importune.
 Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
 Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
 Nous pourrions aisément faire en votre présence,
 De notre desespoir une fausse constance,
 Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
 L'affecter au dehors c'est une lâcheté;
 L'usage d'un tel art nous le laissons aux hommes,
 Et ne voulons passer que pour ee que nous sommes.

Nous ne demandons point qu'un courage si fort
 S'abaisse à notre exemple à se plaindre du Sort.
 Recevez sans frémir ces mortelles alarmes,
 Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes,
 Bâin pour toute grace en de tels déplaisirs,
 Gardez votre constance, & souffrez nos soupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
 Je croi faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
 Et cederois peut-être à de si rudes coups,
 Si je prenois ici même intérêt que vous.
 Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos Frères,

M 6

Tous

Tous trois me sont encor des personnes bien chères,
 Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang,
 Et n'a point les effets de l'amour ni du sang.
 Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
 Sabine comme Sœur, Camille comme Amante ;
 Je puis les regarder comme nos Ennemis,
 Et donne sans regret mes souhaits à mes Fils.
 Ils sont graces aux Dieux, dignes de leur Patrie.
 Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie,
 Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
 Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
 Si par quelque foiblesse ils l'avoient mandiée,
 Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
 Ma main bien-tôt sur eux m'eût vengé hautement
 De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
 Mais lors qu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
 Je ne le céle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
 Si le Ciel pitoyable eût écouté ma voix,
 Albe seroit réduite à faire un autre choix ;
 Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
 Sans voir leurs bras souillez du sang des Curiaces,
 Et de l'événement d'un combat plus humain
 Dépendroit maintenant l'honneur du nom Romain.
 La prudence des Dieux autrement en dispose,
 Sur leur ordre éternel mon esprit se repose,
 Il s'arme en ce besoin de générosité,
 Et du bonheur public fait sa félicité.
 Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
 Et songez toutes deux que vous êtes Romaines ;
 Vous l'êtes devenuë, & vous l'êtes encor.
 Un si glorieux titre est un digne trésor.
 Un jour, un jour viendra que par toute la terre
 Rome se fera craindre à l'égal du Tonnerre,
 Et que tout l'Univers tremblant dessous ses loix,
 Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois.
 Les Dieux à notre Ænée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI.

Le vieil HORACE, SABINE,
CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?
JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets;
Rome est Sujette d'Albe, & vos Fils sont défaits;
Des trois les-deux sont morts, son Epoux seul vous

Le vieil HORACE. [reste.

O d'un triste combat effet vraiment funeste?
Rome est Sujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie.
Rome n'est point Sujette, ou mon Fils est sans vie;
Je connoi mieux mon sang, il fait mieux son devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pû voir,
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses Frères,
Mais comme il s'est vu seul contre trois Adversaires,
Brès d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé:

Le vieil HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes Frères!

Le vieil HORACE.

Tout-beau, ne les pleurez pas tous,
Deux jouissent d'un sort dont leur Père est jaloux,
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte,
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte.
Ce bonheur a suivi leur courage vaincu
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son Prince,
Ni d'un Etat voisin devenir la Province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le deshonneur de toute notre race,

M. 7

Est

Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau desespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette,
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.

Il est de tout son sang comptable à sa Patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire stérile;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, & ma juste colère,
Contre un indigne Fils usant des droits d'un Père,
Saura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant desaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuses.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément.
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères,
Le Ciel vous a sauvé votre Epoux & vos Frères.
Si nous sommes Sujets, c'est de votre País, (his,
Vos Frères sont vainqueurs, quand nous sommes tra-
Et voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infame Epoux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.
J'atteste des grands Dieux les suprêmes Puissances
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons le promptement, la colère l'emporte. (te)
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte
Nous faudra-t'il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos Parens ?

Fin du troisième Acte.

AC-

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

NE me parlez jamais en faveur d'un infame.
 Qu'il me fuye à l'égal des Frères de sa
 Femme. (cieux)
 Pour conserver un sang qu'il tient si pré-
 Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.
 Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
 Le souverain pouvoir de la troupe celeste...

CAMILLE.

Ah ! mon Père, prenez un plus doux sentiment,
 Vous verrez Rome même en user autrement,
 Et de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée,
 Excuser la vertu sous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard;
 Camille, je suis Père, & j'ai mes droits à part.
 Je sai trop comme agit la vertu véritable,
 C'est sans en triompher que le nombre l'accable,
 Et sa mâle vigueur toujours en même point
 Succombe sous la force, & ne lui cède point.
 Taisez-vous, & sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II.

Le vieil HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

ENvoyé par le Roi pour consoler un Père,
 Et pour lui témoigner...

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun soin,
 C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin,
 Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
 Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
 Tous deux pour leur país sont morts en gens d'hon-
 Il me suffit. (neur,
 V.A.

V A L E R E.

Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t'on vu périr en lui le nom d'Horace!

V A L E R E.

Seul vous le mal-traitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

V A L E R E.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

V A L E R E.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

Le vieil HORACE.

Vous redoublez ma honte & ma confusion.
Certes l'exemple est rare, & digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

V A L E R E.

Quelle confusion, & quelle honte à vous
D'avoir produit un Fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, & lui gagne un Empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un Pere aspi-

Le vieil HORACE. (re?)

Quels honneurs, quel triomphe, & quel empire enfin,
Bors qu'Albe sous ses loix range notre Destin?

V A L E R E.

Que parlez-vous ici d'Albe & de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

Le vieil HORACE.

Je sai que par la fuite il a trahi l'Etat.

V A L E R E.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bien-tôt vu qu'il ne fuyoit qu'en hom-
Qui savoit ménager l'avantage de Rome. (me,

Le vieil HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe!

V A L E R E.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce Fils qu'à tort vous condamnez.

Res-

Resté seul contre trois, mais en cette aventure,
Tous trois étant bleffez, & lui seul sans blessure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun
Il fait bien se tirer d'un pas si dangereux, (d'eux;
Il fuit pour mieux combattre, & cette prompte ruse
Divise adroitement trois Frères qu'elle abuse.
Chacun le fuit d'un pas, ou plus, ou moins pressé;
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.

Horace les voyant l'un de l'autre écarter,
Se retourne, & déjà les croit demi-domptez,
Il attend le premier, & c'étoit votre Gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort con-
Elle crie au second qu'il secoure son Frère. (traire,
Il se hâte, & s'épuise en efforts superflus,
Il trouve en le joignant que son Frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bien-tôt la victoire d'Horace,
Son courage sans force est un debile appui,
Voulant vanger son Frère il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au Ciel chacun envoie,
Albe en jette d'angoisse, & les Romains de joye.

Comme notre Héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver.
*J'en viens d'immoler deux aux Manes de mes Frères,
Rome aura le dernier de mes trois Adversaires,
C'est à ses intérêts que je vai l'immoler,*
Dit-il, & tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entr'eux-deux n'étoit pas incertaine,
L'Albain percé de coups ne se traînoit qu'à peine.
Et comme une victime aux marches de l'Autel,
Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel.
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

Le

Le vieil HORACE.

O mon Fils, ô ma joye, ô l'honneur de nos jours !
 O d'un Etat panchant l'inespere secours !
 Vertu digne de Rome, & sang digne d'Horace,
 Appui de ton pais, & gloire de ta race !
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassemens
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentimens ?
 Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
 Ton front victorieux de larmes d'allegresse ?

V A L E R E .

Vos-careffes bien-tot pourront se deployer,
 Le Roi dans un moment vous le va renvoyer,
 Et remet à demain la pompe qu'il prepare
 D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare,
 Aujourd'hui seulement on s'acquite vers eux
 Par des chants de victoire, & par de simples vœux.
 C'est où le Roi le mène, & tandis il m'envoye
 Faire office vers vous de douleur & de joye.
 Mais cet office encor n'est pas assez pour lui,
 Il y viendra lui-même, & peut-être aujourd'hui ;
 Il croit mal reconnoître une vertu si pure,
 Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
 S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.

Le vieil HORACE.

De tels remercimens ont pour moi trop d'éclat,
 Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres .
 Du service d'un Fils, & du sang des deux autres.

V A L E R E .

Il ne fait ce que c'est d'honorer à demi,
 Et son sceptre arraché des mains de l'Ennemi
 Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plait de vous
 Au dessous du mérite, & du Fils, & du Pere. (faire
 Je vai lui témoigner quels nobles sentimens
 La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
 Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

Le vieil HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon offic.

SCÈNE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE. (pleurs.)
MA Fille, il n'est plus temps de répandre des
 Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs,
 On pleure injustement des pertes domestiques
 Quand on en voit sortir des victoires publiques.
 Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous,
 Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux;
 En la mort d'un Amant vous ne perdez qu'un hom-
 Dont la perte est aisée à réparer dans Rome. (me
 Après cette victoire il n'est point de Romain
 Qui ne soit glorieux de vous donner la main,
 Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
 Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
 Et ses trois Freres morts par la main d'un Epoux,
 Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous;
 Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
 Et qu'un peu de prudence aidant son grand courage,
 Fera bien-tot régner sur un si noble cœur,
 Le généreux amour qu'elle doit au Vainqueur.
 Cependant étouffez cette lâche tristesse,
 Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse,
 Faites-vous voir sa Sœur, & qu'en un même flanc
 Le Ciel vous a tous deux formez d'un même sang.

SCÈNE IV.

CAMILLE.

Oui, je lui serai voir par d'infailibles marques
 Qu'un véritable amour brave la main des Par-
 ques,
 Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans,
 Qu'un Astre injurieux nous donne pour Parens.
 Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche.
 Je l'aime d'autant plus, que plus elle te fâche,
 Impitoyable Pere, & par un juste effort
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
 En vit-on jamais un dont les rudes traverses,
 Prif-

Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
 Qui fut doux tant de fois, & tant de fois cruel,
 Et portât tant de coups avant le coup mortel?
 Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
 De joye & de douleur, d'espérance & de crainte,
 Asservie en esclave à plus d'évenemens,
 Et le piteux joïet de plus de changemens?
 Un Oracle m'assure, un Songe me travaille;
 La Paix calme l'effroi que me fait la bataille,
 Mon hymen se prépare, & presque en un moment
 Pour combattre mon Frère on choisit mon Amant.
 Ce choix me desespère, & tous le desavoient,
 La partie est rompuë, & les Dieux la renouient,
 Rome semble vaincuë, & seul des trois Albains
 Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
 O Dieux, serois-je alors des douleurs trop légères,
 Pour le malheur de Rome & la mort de deux Frères,
 Et me flatois-je trop quand je croyois pouvoir
 L'aimer encor sans crime, & nourrir quelque espoir?
 Sa mort m'en punit bien, & la façon cruelle
 Dont mon ame éperduë en recoit la nouvelle.
 Son Rival me l'apprend, & faisant à mes yeux
 D'un si triste succès le récit odieux,
 Il porte sur le front une allégresse ouverte,
 Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
 Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
 Aussi-bien que mon Frère, il triomphe de lui.
 Mais ce n'est rien encor au prix de ce qui reste.
 On demande ma joye en un jour si funeste,
 Il me faut applaudir aux exploits du Vainqueur,
 Et baiser une main qui me perce le cœur.
 En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
 Se plaindre est une honte, & soupirer un crime;
 Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
 Et si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
 Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux Pere;
 Soyons indigne Sœur d'un si généreux Frère.
 C'est gloire de passer pour un cœur abattu
 Quand la brutalité fait la haute vertu.
 Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre?
 Quand on a tout perdu que sauroit-on plus crain-
 dre?

Pour

Pour ce cruel Vainqueur n'ayez point de respect,
Loin d'éviter ses yeux croissez à son aspect,
Offensez sa victoire. irritez sa colère,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient ; préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une Amante à la mort d'un Amant.

SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

MA Sœur, voici le bras qui vange nos deux Frères,
Le bras qui rompt le cours de nos Destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras,
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux Etats.
Voi ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire.
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire. (re,

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux Frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payez de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vangée on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vangée.
Mais qui me vengera de celle d'un Amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne Sœur insupportable audace !
D'un Ennemi public dont je reviens Vainqueur,
Le nom est dans ta bouche, & l'amour dans ton cœur !
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !

Ta-

Ta bouche la demande, & ton cœur la respire!
 Sui moins ta passion, régle mieux tes desirs,
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs.
 Tes flames deormais doivent être étouffées,
 Banni-les de ton ame, & songe à mes trophées,
 Qu'ils soient dorenavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien.
 Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
 Rens-moi mon Curiaçe, ou laisse agir ma flame.
 Ma joye & mes douleurs dépendoient de son sort,
 Je l'adorois vivant, & je le pleure mort.

Ne cherche plus ta Sœur où tu l'avois laissée,
 Tu ne revois en moi qu'une Amante offensée,
 Qui comme une Furie attachée à tes pas,
 Te veut incessamment reprocher son trépas.
 Tigre altéré de sang, qui me défens les larmes,
 Qui veux que dans la mort je trouve encor des char-
 Et que jusques au Ciel élevant tes exploits, (mes,
 Moi-même je le tuë une seconde fois.
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
 Que tu tombes au point de me porter envie,
 Et toi, bien-tôt souiller par quelque lâcheté
 Cette gloire si chère à ta brutalité.

H O R A C E.

O Ciel, qui vit jamais une pareille rage!
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
 Que je souffre en mon sang ce mortel deshonneur?
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme
 Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon Amant!
 Rome, qui t'a vû naître, & que ton cœur adore!
 Rome, enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
 Puissent tous ses Voisins ensemble conjurez
 Sapper ses fondemens encor mal assurez,
 Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contre-elle à l'Occident s'allie;
 Que cent Peuples unis des bouts de l'Univers

Pas-

Passent pour la détruire, & les monts, & les mers;
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles:
 Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux.
 Puis-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
 Voir ses maisons en cendre, & tes lauriers en poudre,
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
 Moi seule en être cause, & mourir de plaisir.

HORACE *mettant la main à l'épée, & poursuivant sa Sœur qui s'enfuit.*

C'est trop; ma passion à la raison fait place,
 Va dedans les Enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE *bleffée derrière le Théâtre.*

Ah, traître!

HORACE *revenant sur le Théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain

Quiconque ose pleurer un Ennemi Romain.

SCÈNE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE,
 Que venez-vous de faire?

HORACE.

Un acte de justice.

Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est, & mon sang, & ma Sœur;
 Mon Père ne peut plus l'avouer pour sa Fille.
 Qui maudit son País renonce à sa Famille:
 Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis,
 De ses plus chers Parens il fait ses Ennemis,
 Le sang même les arme en haine de son crime,
 La plus prompt vangeance en est plus légitime,
 Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
 Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

S C E N E VII.

H O R A C E, S A B I N E, P R O C U L E.

S A B I N E.

A Quoi s'arrête ici ton illustre colère?
Viens voir mourir ta Sœur dans les bras de ton
Viens repaire tes yeux d'un spectacle si doux : (Fere,
Ou si tu n'ès point las de ces généreux coups,
Immole au cher Païs des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien n'épargne pas le leur,
Joins Sabine à Camille, & ta Femme à ta Sœur.
Nos crimes sont pareils ainsi que nos misères,
Je soupire comme elle, & déplore mes Frères,
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, & que j'en pleure trois.
Qu'après son châtement ma faute continuë.

H O R A C E.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vuë.
Rens-toi digne du nom de ma chaste Moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flame (ame,
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser & qu'une
C'est à toi d'élever tes sentimens aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, & je connoi la douleur qui te presse,
Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaïse mieux couvert d'une infamie?
Sois plus Femme que Sœur, & te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

S A B I N E.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentimens que je dois en avoir,
Et je m'en prens au Sort plutôt qu'à ton devoir.
Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,
Si pour la posséder je dois être inhumaine,

Et

Et ne puis voir en moi la Femme du Vainqueur ,
Sans y voir des Vaincus la déplorable Sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour
nous.

Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
Que Camille est heureuse! elle a pû te déplaire,
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher Epoux, cher auteur du tourment qui me presse
Ecoute la pitié, si ta colère cesse,
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs
A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace ou pour supplice:
Qu'elle soit un effet d'amour, ou de justice,
N'importe, tous les traits n'auront rien que de doux,
Si je les voi partir de la main d'un Epoux.

H O R A C E.

[mes.]

Quelle injustice aux Dieux d'abandonner aux Fem-
Un empire si grand sur les plus belles ames,
Et de se plaire à voir de si foibles Vainqueurs,
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle réduite!
Rien ne la sauroit plus garantir que la fuite.
Adieu, ne me sui point, ou retiens tes soupirs.

S A B I N E seule.

O colère, ô pitié sourdes à mes desirs!
Vous negligez mon crime, & ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous, ni supplice, ni grace.
Allons y par nos pleurs faire encor un effort,
Et n'employons après que nous à nôtre mort.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil H O R A C E , H O R A C E .

Le vieil H O R A C E .

R Etirons nos regards de cet objet funeste
 Pour admirer ici le jugement céleste.
 Quand la gloire nous enfle , il fait bien
 comme il faut

Confondre notre orgueil qui s'éleve trop haut.
 Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse,
 Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse,
 Et rarement accorde à notre ambition
 L'entier & pur honneur d'une bonne action
 Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle,
 Je me tiens plus à plaindre, & je te plains plus qu'elle;
 Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu Romain,
 Toi, d'avoir par sa mort deshonoré ta main.
 Je ne la trouve point injuste ni trop prompte,
 Mais tu pouvois, mon Fils, t'en épargner la honte;
 Son crime, quoi qu'énorme & digne du trépas,
 Etoit mieux impuni, que puni par ton bras.

H O R A C E .

Disposez de mon sang, les loix vous en font maître,
 J'ai crû devoir le sien aux lieux qui m'ont vû naître.
 Si dans vos sentimens mon zèle est criminel,
 S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
 Si ma main en devient honteuse & profanée,
 Vous pouvez d'un seul mot trancher ma Destinée.
 Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
 A si brutalement souillé la pureté;
 Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race;
 Ne souffrez point de tâche en la maison d'Horace.
 C'est en ces actions dont l'honneur est blessé,
 Qu'un Père tel que vous se montre intéressé:
 Son amour doit se taire, où toute excuse est nulle;
 Lui-même il y prend part lors qu'il les dissimule,
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

Le

Le vieil HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême,
 Il épargne ses Fils bien souvent pour soi-même,
 Sa vieilleffe sur eux aime à se soutenir,
 Et ne les punit point de peur se punir.
 Je te voi d'un autre œil que tu ne te regardes,
 Je fai . . . Mais le Roi vient, je vois entrer ses Gardes.

S C E N E II.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE,
 HORACE, Troupe de Gardes.

Le vieil HORACE.

AH, Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi,
 Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon Roi.
 Permettez qu'à genoux . . .

TULLE.

Non, levez-vous, mon Père;
 Je fais ce qu'en ma place un bon Prince doit faire.
 Un si rare service & si fort important
 Veut l'honneur le plus rare, & le plus éclatant :
 Vous en aviez déjà sa parole pour gage,
 Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

J'ai su par son rapport (& je n'en doutois pas)
 Comme de vos deux Fils vous portez le trépas,
 Et que déjà votre ame étant trop résolue,
 Ma consolation vous seroit superflue.
 Mais je viens de savoir quel étrange malheur
 D'un Fils victorieux a suivi la valeur,
 Et que son trop d'amour pour la cause publique,
 Par ses mains à son Père ôte une Fille unique.
 Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort,
 Et je doute comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
 Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
 Que le malheur succède au bonheur le plus doux ;
 Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
 Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.

N 2

Si

Si vous pouvez trouver dans ma compassion
 Quelque soulagement pour votre affliction,
 Ainsi que votre mal sâchez qu'elle est extrême,
 Et que je vous en plains, autant que je vous aime.

V A L E R E .

Sire, puisque le Ciel entre les mains des Rois
 Dépose sa justice, & la force des loix,
 Et que l'Etat demande aux Princes légitimes
 Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
 Souffrez qu'un bon Sujet vous fasse souvenir
 Que vous plaingez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
 Souffrez....

Le vieil H O R A C E .

Quoi! qu'on envoie un Vainqueur au supplice?

T U L L E .

Permettez qu'il achève, & je ferai justice.
 J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,
 C'est par elle qu'un Roi se fait un demi-Dieu,
 Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service
 On puisse contre lui me demander justice.

V A L E R E .

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juste des Rois,
 Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix,
 Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent,
 S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent,
 Ajoûtez-y plutôt que d'en diminuer,
 Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.
 Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
 Qu'il triomphe en Vainqueur, & périsse en coupable,
 Arrêtez sa fureur, & sauvez de ses mains,
 Si vous voulez régner, le reste des Romains,
 Il y va de la perte, ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
 Et les nœuds de l'hymen durant nos bons Destins
 Ont tant de fois uni des Peuples si voisins,
 Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
 N'intéresse en la mort d'un Gendre, ou d'un Beaufrère,
 Et qui ne soient forcez de donner quelques pleurs
 Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
 Si c'est offenser Rome, & que l'heur de ses armes
 L'autorité à punir ce crime de nos larmes,

Quel

Quel sang épargnera ce barbare Vainqueur
 Qui ne pardonne pas à celui de sa Sœur,
 Et ne peut excuser cette douleur pressante
 Que la mort d'un Amant jette au cœur d'une Amante,
 Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
 Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
 Faisant triompher Rome il se l'est asservie,
 Il a sur nous un droit, & de mort, & de vie,
 Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
 Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.

Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome,
 Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
 Je pourrais demander qu'on mit devant vos yeux
 Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.
 Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
 D'un Frère si cruel rejaillir au visage,
 Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir,
 Son âge & sa beauté vous pourroient émouvoir ;
 Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.

Vous avez à demain remis le Sacrifice.
 Pensez-vous que les Dieux, vangeurs des innocens,
 D'une main parricide acceptent de l'encens ?
 Sur vous ce sacrilège attireroit sa peine.
 Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
 Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
 Le bon Destin de Rome a plus fait que son bras,
 Puisque ces mêmes Dieux, auteurs de sa victoire,
 Ont permis qu'aussi-tôt il en souillât la gloire,
 Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
 Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
 Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide,
 En ce lieu Rome a vu le premier parricide,
 La suite en est à craindre, & la haine des Dieux.
 Sauvez-nous de sa main, & redoutez les Dieux.

T U L L E.

Défendez-vous, Horace.

H O R A C E.

A quoi bon me défendre ?
 Vous savez l'action, vous la venez d'entendre,
 Ce que vous en croyez me doit être une loi.

Sire, on se défend mal contre l'avis d'un Roi,

N 3.

E:

Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son Prince il paroît condamnable.

C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser,
Notre sang est son bien, il en peut disposer,
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir,
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère,
Qu'en Amant de la Sœur il accuse le Frère,
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui,
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, & moi, pour la sauver.

Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entière;
Suivant l'occasion elle agit plus, ou moins,
Et paroît forte, ou foible aux yeux de ses témoins.
Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce
S'attache à son effet pour juger de sa force,
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle elle en fasse toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente:
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux,
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, & la vertu pareille.
Son injustice accable, & détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds,

Et quand la Renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il faut né plus rien faire.

Je ne vante:ai point les exploits de mon bras.
Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats,
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Par-

Parvienné à des succès qui n'aillent au deffous ;
 Si bien que pour laisser une illustre mémoire,
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ;
 Encor la falloit-il si-tôt que j'eus vaincu ,
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie
 Quand il tombe en peril de quelque ignominie,
 Et ma main auroit su déjà m'en garantir ,
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir.
 Comme il vous appartient , votre aveu doit se
 prendre,

C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
 Rome ne manque point de généreux Guerriers,
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers.
 Que votre Majesté desormais m'en dispense ;
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense ;
 Permettez , ô grand Roi, que de ce bras vainqueur
 Je m'imsole à ma gloire, & non pas à ma Souv.

S C E N E III.

TULLE, VALÈRE, Le vieil HORACE,
 HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, & voyez dans son ame,
 Les douleurs d'une Sœur, & celles d'une Femme,
 Qui toute desolée à vos sacrez genoux
 Pleure pour sa Famille, & craint pour son Epoux.
 Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
 Dérober un coupable aux bras de la justice,
 Quoi qu'il ait fait pour vous traite-le comme tel,
 Et punissez en moi ce noble criminel.
 De mon sang malheureux expiez tout son crime,
 Vous ne changerez point pour cela de victime ;
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
 Mais en sacrifier la plus chère moitié.
 Les nœuds de l'hyménée, & son amour extrême
 Font qu'il vit plus en moi, qu'il ne vit en lui-
 même,
 Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
 Il mourra plus en moi, qu'il ne mourroit en lui.

La

La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne
 Augmentera sa peine, & finira la mienne.
 Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
 Quelle horreur d'embrasier un homme dont l'épée
 De toute ma Famille a la trame coupée,
 Et quelle impiété de haïr un Epoux
 Pour avoir bien servi les siens, l'Etat, & vous !
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes Frères !
 N'aimer pas un Mari qui finit nos misères !
 Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
 Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas.
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande ;
 Ma main peut me donner ce que je vous demande,
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux
 Si je puis de sa honte affranchir mon Epoux,
 Si je puis par mon sang appaiser la colère
 Des Dieux qu'a pû fâcher sa vertu trop sévère,
 Satisfaire en mourant aux Manes de sa Sœur,
 Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
 Mes enfans avec lui conspirent contre un Père,
 Tous trois veulent me perdre, & s'arment sans raison
 Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

à Sabine.

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
 Veux quitter un Mari pour rejoindre tes Frères,
 Va plutôt consulter leurs Manes généreux ;
 Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heu-
 Puisque le Ciel vouloit qu'elle fût asservie, [reux.
 Si quelque sentiment demeure après la vie,
 Ce mal leur semble moindre, & moins rudes ses
 coups,

Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
 Tous trois défavoûront la douleur qui te touche,
 Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
 L'horreur que tu fais voir d'un Mari vertueux.
 Sabine, fais leur Sœur, sui ton devoir comme eux.

au Roi.

Contre ce cher Epoux Valère en vain s'anime,
 Un

Un premier mouvement ne fut jamais un crime,
 Et la loiange est due au lieu du châtement.
 Quand la vertu produit ce premier mouvement.
 Aimer nos Ennemis avec idolâtrie,
 De rage en leur trépas maudire la Patrie,
 Souhaiter à l'Etat un malheur infini,
 C'est ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
 Le seul amour de Rome a sa main animée.
 Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
 Qu'ai-je dit, Sire? il l'est, & ce bras paternel
 L'auroit déjà puni, s'il étoit criminel,
 J'aurois sù mieux user de l'entière puissance
 Que me donnent sur lui les droits de la naissance;
 J'aime trop l'honneur, Sire, & ne suis point de rang
 A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
 C'est dont je ne veux point de témoin que Valère,
 Il a vu quel accueil lui gardoit ma colère,
 Lors qu'ignorant encor la moitié du combat
 Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.
 Qui le fait se charger des soins de ma Famille?
 Qui le fait malgré moi vouloir vanger ma Fille,
 Et par quelle raisons dans son juste trépas
 Prend-il un intérêt qu'un Père ne prend pas?
 On craint qu'après sa Sœur il n'en maltraite d'autres!
 Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
 Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
 Tu peux pleurer, Valère, & même aux yeux d'Horace,
 Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race;
 Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
 Lauriers, sacrez rameaux qu'on veut reduire en pou-
 Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre, [dre,
 L'abandonnez-vous à l'infame coûteau [reau!
 Qui fait choir les mechaans sous la main d'un bour-
 Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un
 homme
 Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,
 Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
 D'un Guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
 Di, Valère, di-nous, si tu veux qu'il périsse,

Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?
 Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix
 Font résonner encor du bruit de ses exploits ?
 Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places,
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
 Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'hon-
 neur

Témoin de sa vaillance, & de notre bonheur ?
 Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire,
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
 Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
 Qui veut d'un si bon sang fouiller un si beau jour.
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle.

Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
 Vous le préviendrez, Sire, & par un juste arrêt
 Vous sautez embrasser bien mieux son intérêt.
 Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.

Sire, ne donnez rien à mes débiles ans ;
 Rome aujourd'hui m'a vu Père de quatre Enfants,
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle,
 Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle,
 N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,
 Et souffrez pour finir que je m'adresse à lui.

Horace, ne croi pas que le Peuple stupide
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
 Mais un moment l'élève, un moment le détruit.
 Et ce qu'il contribue à notre renommée
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
 C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits bien-
 A voir la vertu pleine en ses moindres effets. [faits.
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
 Eux seuls des vrais Héros assurent la mémoire.
 Vi toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
 Bien que l'occasion moins haute, ou moins brillante,
 D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
 Ne hai donc plus la vie ; & du moins vi pour moi,
 Et pour servir encor ton país, & ton Roi.

Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,
 Et

Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valère, c'est assez,

Vos discours par les leuis ne sont pas effacez,
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,
Et toutes vos raisons me sont encor presentes.

Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la Nature, & blesse jusqu'aux Dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne sauroit lui servir d'excuse légitime,
Les moins sévères loix en ce point sont d'accord,
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le Coupable,
Ce crime, quoi que grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée, & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux Etats.
Deux Sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie.
Sans lui j'obéirois où je donne la loi,
Et je serois Sujet où je suis deux fois Roi.
Assez de bons Sujets dans toutes les Provinces [ces.
Par des vœux impuissans s'acquittent vers leurs Prin-
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs Etats,
Et l'art & le pouvoir d'affermir des Couronnes
Sont des dons que le Ciel fait à peu de personnes,
De pareils Serviteurs sont les forces des Rois,
Et de pareils aussi sont au dessus des loix.
Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;
Elle peut bien souffrir en son Libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier Auteur.
Vi donc, Horace, vi, Guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au dessus de ton crime,
Ta chaleur généreuse a produit ton forfait,
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vi pour servir l'Etat, vi, mais aime Valère,
Qu'il ne reste entre vous ni haine, ni colère,
Et soit qu'il ait suivi l'amour, ou le devoir,

N° 6.

Sans

Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.

Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse,
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse ;
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable Sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice ;
Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice,
Si nos Prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvoient les moyens de le purifier.

Son Père en prendra soin, il lui sera facile
D'appaiser tout d'un temps-les Manes de Camille.
Je la plains, & pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le Destin de son Amant, & d'elle,
Je veux qu'un même jour témoin de leurs deux
morts

En un même tombeau voye enfermer leurs corps.

Fin du cinquième & dernier Acte.



E X A M E N

D'H O R A C E,

C'Est une croyance assez générale que cette Pièce pourroit passer pour la plus belle des miennes, si les derniers Actes répondoient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, & j'en demeure d'accord; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la Scène, ce qui seroit plutôt la faute de l'Actrice que la mienne, parce que quand elle voit son Frère mettre l'épée à la main, la frayeur si naturelle au sexe lui doit faire prendre la fuite, & recevoir le coup derrière le Theatre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une Règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures, & des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hazardions les évènements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses Enfans; mais je ne vois pas qu'il en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa Patrie, contre une Sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de même nature que la cruauté de cette Mère. Senèque l'expose aux yeux du Peuple en d'pit d'Horace, & chez Sophocle Ajax ne se cache point aux Spectateurs lors qu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de mes Discours, pour rectifier la mort de Clytemnestre ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enfermeroit d'elle-même par desespoir en voyant son Frère l'épée à la main, ce Frère ne laisseroit pas d'être criminel de l'avoir tirée contre-elle, puisqu'il n'y a point de troisième

me personne sur le Théâtre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevoit, comme peut faire Oreste à Egiste. D'ailleurs l'Histoire est trop connue, pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infame après l'avoir tuée, & la défense que lui prête son Père pour obtenir sa grace n'auroit plus de lieu, s'il demouroit innocent. Quoiqu'il en soit, voyons si cette action n'a pû causer la chute de ce Poëme que par là, & si elle n'a point d'autre irrégularité, que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est, que cette action qui devient la principale de la Pièce, est momentanée, & n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, & qui consiste en un commencement, un milieu, & une fin. Elle surprend tout d'un coup, & toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouché d'Horace, & par la défense qu'il fait à sa Sœur de regretter qui que ce soit, de lui, ou de son Amant, qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire, & servir de commencement à cette action.

Le second défaut est, que cette mort fait une action double par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un Heros dans la Tragédie fait l'unité d'action, & quand il en est garanti, la Pièce est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison & la continuité des deux n'en fasse qu'une action: ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant sans aucun besoin de tuer sa Sœur, ni même de parler à elle, & l'action seroit suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre sans nécessité fait ici un effet d'autant plus mauvais, que d'un péril public, où il y va de tout l'Etat, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de sa vie; & pour dire encore plus, d'un péril illustre, où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infame, dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez pour troisième imperfection, que Camille qui
no

ne tient que le second rang dans les trois premiers Actes, & y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable, & qu'ainsi s'il y a égalité dans les Mœurs, il n'y en a point dans la Dignité des Personnages, où se doit étendre ce Précepte d'Horace,

servetur ad inum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de Peritharite, & je n'ai point encore vu sur nos Théâtres cette inégalité de rang en un même Acteur, qui n'ait produit un très-méchant effet. Il seroit bon d'en établir une Règle inviolable.

De côté du temps, l'action n'est point trop pressée, & n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace & Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la Famille pour commencer le second Acte, & c'est une adresse de Théâtre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'Auditeur à l'action présente souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen sévère de cette injustice, & ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est malaisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, & trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'Histoire, qui marque assez d'amitié entre les deux Familles, pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action, que l'Infante à celle du Ciel, & ne fait que se laisser toucher diversément comme elle à la diversité des événements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci, & condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, & j'en ai trouvé deux. L'une est la liaison des Scènes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer

Sa-

Sabine dans cette Pièce , au lieu que dans le Cid toutes celles de l'Infante sont détachées , & paroissent hors d'œuvre ;

Tantum series juncturaque pollet.

L'autre , qu'ayant une fois posé Sabine pour Femme d'Horace , il est nécessaire que tous les incidens de ce Poëme lui donnent les sentimens qu'elle en témoigne avoir , par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son Mari & ses Frères : mais l'Infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid , & si elle a quelque inclination secrète pour lui , il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paroître , puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'Oracle qui est proposé au premier Acte trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord , & porte l'imagination à un sens contraire , & je les aimerois mieux de cette sorte sur nos Théâtres , que ceux qu'on fait entièrement obscurs , parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'Andromède & dans l'Oedipe. Je ne dis pas la même chose des songes , qui peuvent faire encore un grand ornement dans la Protase , pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrois qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la Pièce mais avec quelque confusion , qui n'en permit pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois , ici , & dans Polyeucte , mais avec plus d'éclat & d'artifice dans ce dernier Poëme , où il marque toutes les particularitez de l'événement , qu'en celui-ci où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout-à-fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second Acte est un des plus pathétiques qui soient sur la Scène , & le troisième un des plus artificieux. Il est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois Frères , qui est coupée très-heureusement pour laisser Horace le Père dans la colère & le déplaisir , & lui donner ensuite un
beau

beau retour à la joye dans le quatrième. Il a été à propos pour le jeter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une Femme, qui suit brusquement sa première idée; & présume le combat achevé, parce qu'elle a vu deux des Horaces par terre, & le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé & plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme. Il eût dû prendre plus de patience; afin d'avoir plus de certitude de l'événement, & n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement par les apparences, à présumer le mauvais succès d'un combat, dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le Roi n'y paroisse qu'au cinquième, il y est mieux dans sa Dignité que dans le Cid, parce qu'il a intérêt pour tout son Etat dans le reste de la Pièce & bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme Roi. Il vient aussi dans ce cinquième comme Roi, qui veut honorer par cette visite un Père dont les Fils lui ont conservé sa Couronne, & acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de Juge, ce n'est que par accident, & il le fait dans ce logis même d'Horace; par la seule contrainte qu'impose la Règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette Tragedie: il est tout en plaidoyez, & ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours. Ils peuvent être supportez en un commencement de Pièce où l'action n'est pas encore échauffée: mais le cinquième Acte doit plus agir, que discourir. L'attention de l'Auditeur déjà lassée se rebute de ces conclusions qui traînent, & tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valere y soit un digne accusateur d'Horace, parce que dans la Pièce il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille: à quoi je répons, que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un Amant mal voulu ne pouvoit se montrer de bonne grace à sa Maitresse, dans le jour qui la reïoignoit à un Amant aimé. Il n'y avoit point de place pour lui au premier Acte, & encore moins au second; il falloit qu'il tint son rang à l'Armée pendant le troisième, & il se montre au qua-

quatrième, si tôt que la mort de son Rival fait quelque ouverture à son espérance. Il tâche à gagner les bonnes grâces du Père, par la commission qu'il prend du Roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce Prince lui veut faire, & par occasion il lui apprend la victoire de son Fils qu'il ignoreit. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers Actes, mais d'un temps propre à le témoigner; & dès la première Scène de la Pièce il paroît bien qu'il rendoit assez de soins à Camille, puisqu'il s'en alarme pour son Frere. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain, & dans Rome, où il n'auroit pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'Etat, & que j'en aurois fait un crime de Théâtre, si j'avois habillé un Romain à la Françoisse.





C I N N A .

CINNA,
TRAGÉDIE.



ACTEURS.

OCTAVE CESAR AUGUSTE, Empereur
de Rome.

LIVIE, Impératrice.

CINNA, Fils d'une Fille de Pompée, Chef de
la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre Chef de la conjuration.

ÆMILIE, Fille de C. Toranius Tuteur d'Auguste,
& proscrit par lui durant le Triumvirat.

FULVIE, Confidente d'Æmilie.

POLYCLETE, Affranchi d'Auguste.

EVANDRE, Affranchi de Cinna.

EUPHORBE, Affranchi de Maxime.

La Scène est à Rome.

CIN-

CINNA,

TRAGÉDIE.

A C T E I.

S C E N E P R E M I E R E.

EMILIE.

Empatiens desirs d'une illustre vengeance
 Dont la mort de mon Père a formé la naissance,
 Enfans impétueux de mon ressentiment,
 Que ma douleur séduite embrasse aveuglement,
 Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire;
 Durant quelques momens souffrez que je respire,
 Et que je considère, en l'état où je suis,
 Et ce que je hazarde, & ce que je poursuis.
 Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
 Et que vous reprochez à ma triste mémoire
 Que par sa propre main mon Père massacré
 Du Trône où je le voi fait le premier degré,
 Quand vous me presentez cette sanglante image,
 La cause de ma haine, & l'effet de sa rage,
 Je m'abandonne toute à vos ardens transports,
 Et croi pour une mort lui devoir mille morts.
 Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
 J'aime encor plus Cinna, que je ne hais Auguste,
 Et je sens refroidir ce bouillant mouvement,
 Quand il faut pour le suivre exposer mon Amant.
 Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite
 Quand je songe aux dangers où je te précipite.
 Quoi que pour me servir tu n'appréhendes rien,
 Te demander du sang, c'est exposer le rien.

D'une

D'une si haute place on n'abat point de têtes,
 Sans attirer sur soi mille & mille tempêtes,
 L'issuë en est douteuse, & le péril certain :
 Un Ami déloyal peut trahir ton dessein,
 L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
 Peuvent sur son Auteur renverser l'entreprise,
 Tourner sur toi les coups dont tu le veux fraper.
 Dans sa ruine même il peut t'enveloper,
 Et quoi qu'en ta faveur ton amour exécute,
 Il te peut en tombant écraser sous sa chute.
 Ah ! cesse de courir à ce mortel danger,
 Te perdre en me vangeant ce n'est pas me vanger.
 Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
 Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes;
 Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants mal-
 heurs

La mort d'un Ennemi qui coûte tant de pleurs.

Mais peut-on en verser alors qu'on vange un Père ?
 Est-il perte à ce prix qui ne semble légère,
 Et quand son Assassin tombe sous notre effort,
 Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
 Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
 De jeter dans mon cœur vos indignes foiblesses ;
 Et toi qui les produis par tes soins superflus,
 Amour, fers mon devoir, & ne le combats plus.
 Lui céder, c'est ta gloire, & le vaincre, ta honte.
 Montre-toi généreux souffrant qu'il te surmonte,
 Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
 Et ne triompheras que pour te couronner.

S C E N E. II.

Æ M I L I E, F U L V I E.

Æ M I L I E.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
 Quoi que j'aime Cinna, quoi que mon cœur l'a-
 s'il me veut posséder, Auguste doit perir, [dore,
 Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir ;
 Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

F U L V I E.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause.

Par

Par un si grand deſſein vous vous faites juger
 Digne ſang de celui que vous voulez vanger;
 Mais encor une fois ſouffrez que je vous die
 Qu'une ſi juſte ardeur devoit être attédie,
 Auguſte chaque jour à force de bienfaits
 Semble aſſez réparer les maux qu'il vous a faits;
 Sa faveur envers vous paroît ſi déclarée,
 Que vous êtes chez lui la plus confiérée,
 Et de ſes Courtiſans ſouvent les plus heureux
 Vous preſſent à genoux de lui parler pour eux.

EMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon Père,
 Et de quelque façon que l'on me confidère,
 Abondante en ri cheſſe, ou puiffante en crédit,
 Je demeure toujours la Fille d'un Proſcrit.
 Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penſes,
 D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'offenſes.
 Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
 Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
 Il m'en fait chaque jour, ſans changer mon courage,
 Je ſuis ce que j'étois, & je puis davantage,
 Et des mêmes preſens qu'il verſe dans mes mains,
 J'achète contre lui les eſprits des Romains.
 Je recevrois de lui la place de Livie
 Comme un moyen plus sûr d'attenter à ſa vie;
 Pour qui vange ſon Père il n'eſt point de forfaits,
 Et c'eſt vendre ſon ſang, que ſe rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel beſoin toutefois de paſſer pour ingrate?
 Ne pouvez-vous haïr, ſans que la haine éclate?
 Aſſez d'autres ſans vous n'ont pas mis en oubli
 Par quelles cruautés ſon Trône eſt établi.
 Tant de braves Romains, tant d'illuſtres victimes
 Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
 Laiſſent à leurs enfans d'aſſez vives douleurs,
 Pour vanger votre perte en vangeant leurs malheurs.
 Beaucoup l'ont entrepris; mille autres vont les ſui-
 vre:
 Qui vit haï de tous ne ſauroit long-temps vivre.
 Remettez à leurs bras les communs intérêts,
 Et n'aidez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

EMILIE.

ÆMILIE.

Quoi, je le haïrai sans tâcher de lui nuire?
 J'attendrai du hazard qu'il ose le détruire,
 Et je satisferai des devoirs si pressans
 Par une haine obscure, & des vœux impuissans?
 Sa perte que je veux me deviendroit amère,
 Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon Père,
 Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas,
 Qui le faisant périr, ne me vangeroit pas.

C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
 Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
 Joignons à la douceur de vanger nos Parens
 La gloire qu'on remporte à punir les Tyrans,
 Et faisons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome est l'œuvre d'Æmilie,
On a touché son ame, & son cœur s'est épris,
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un present funeste
 Qui porte à votre Amant sa perte manifeste.
 Pensez mieux, Æmilie, à quoi vous l'exposez,
 Combien à cet écueil se sont déjà brisez.
 Ne vous aveuglez point, quand sa mort est visible.

ÆMILIE.

Ah! tu fais me fraper par où je suis sensible.
 Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
 La crainte de sa mort me fait déjà mourir;
 Mon esprit en desordre à soi-même s'oppose,
 Je veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'ose,
 Et mon devoir confus, languissant, étonné,
 Cède aux rebellions de mon cœur mutiné.

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte.
 Tu vois bien des hazards, ils sont grands, mais n'im-
 Cinna n'est pas perdu pour être hazardé. [porte,
 De quelques Legions qu'Auguste soit gardé,
 Quelque soin qu'il se donne, & quelque ordre qu'il
 Qui méprise sa vie est maître de la sienne; [tienne,
 Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit,
 La vertu nous y jette, & la gloire le suit.
 Quoi qu'il en soit, qu'Auguste, ou que Cinna périsse,
 Aux Manes paternels je dois ce sacrifice,

Cinna

Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
 Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
 Il est tard après tout de m'en vouloir dédire ;
 Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspi-
 L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui, [re,
 Et c'est à faire enfin à mourir après lui.
 Mais le voici qui vient.

SCÈNE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Cinna, votre assemblée

Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée,
 Et reconnoissez-vous au front de vos Amis
 Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre Tyran entreprise conçue
 Ne permit d'espérer une si belle issue ;
 Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
 Et jamais Conjurez ne furent mieux d'accord.
 Tous s'y montrent portez avec tant d'allegresse,
 Qu'ils semblent comme moi servir une Maîtresse ;
 Et tous font éclater un si puissant courroux,
 Qu'ils semblent tous vanger un Père comme vous.

ÆMILIE.

Je n'avois bien prévu, que pour un tel ouvrage
 Cinna sauroit choisir des hommes de courage,
 Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
 L'intérêt d'Æmilie, & celui des Romains.

CINNA.

Plût aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel
 Cette Troupe entreprend une action si belle ! [zèle
 Au seul nom de César, d'Auguste, & d'Empereur,
 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflamer de fureur,
 Et dans un même instant par un effet contraire,
 Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.

*Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
 Qui doit conclurre enfin nos desseins généreux.
 Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,*

P. Corn, II, Part.

• O

Et

Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce Tigre altéré de tout le sang Romain.

Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!

Combien de fois changé de partis & de ligues,

Tantôt Ami d'Antoine, & tantôt Ennemi,

Et jamais insolent ni cruel à demi!

Là par un long récit de toutes les misères

Que durant notre enfance ont enduré nos Pères,

Renouvellant leur haine avec leur souvenir,

Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.

Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles.

Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles,

Où l'Aigle abatoit l'Aigle, & de chaque côté

Nos Légions s'armoient contre leur liberté;

Où les meilleurs Soldats & les Chefs les plus braves

Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves;

Où pour mieux assurer la honte de leurs fers,

Tous vouloient à leur chaîne attacher l'Univers,

Et l'exécration de lui donner un maître

Faisant aimer à tous l'infame nom de traître,

Romains contre Romains, Parens contre Parens,

Combatoient seulement pour le choix des Tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable

De leur concorde impie, affreuse, inexorable,

Funeste aux gens de bien, aux riches, au Senat,

Et pour tout dire enfin, de leur Triumvirat.

Mais je ne trouve point de couleurs assez noires

Pour en représenter les tragiques histoires.

Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,

Rome entière noyée au sang de ses Enfants,

Les uns assassinez dans les Places publiques,

Les autres dans le sein de leurs Dieux domesti-

ques,

Le méchant par le prix au crime encouragé,

Le Mari par sa Femme en son lit égorgé,

Le Fils tout degoûtant du meurtre de son Père,

Et sa tête à la main demandant son salaire,

Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,

Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands Personnages

Dont

Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
 De ces fameux Proscrits, ces demi-Dieux mortels,
 Qu'on a sacrifiés jusque sur les Autels?
 Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
 A quels frémissemens, à quelle violence,
 Ces indignes trépas, quoi que mal figurez,
 Ont porté les esprits de tous nos Conjurez?
 Je n'ai point perdu temps, & voyant leur colére
 Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
 J'ajoute en peu de mots: *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens, & de nos libertez,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrez sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter dans le trône, & nous donner des loix.
Mais nous pouvons changer un Destin si funeste,
Puisque de trois Tyrans c'est le seul qui nous reste,
Et que juste une fois il s'est privé d'appui,
Perdant pour régner seul deux mechans comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître,
Avec la liberté Rome s'en va renaitre,
Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Preuons l'occasion tandis qu'elle est propice;
Demain au Capitale il fait un sacrifice,
Qu'il en soit la victime, & faisons en ces lieux
Justice à tout le monde, à la face des Dieux.
La presque pour sa suite il n'a que notre Troupe,
C'est de ma main qu'il prend, & l'encens & la coupe,
Et je veux pour signal que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le sein.
Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée.
Faites usir après moi si vous vous souvenez
Des illustres Ayeux de qui vous êtes nez.
 A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle
 Par un noble serment le vœu d'être fidelle,
 L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
 L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte;
 Maxime & la moitié s'assurent de la porte,

L'autre moitié me fuit, & doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.

Voilà, belle *Æmilie*, à quel point nous en sommes.
Demain, j'attens la haine, ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur;
César, celui de Prince, ou d'un Usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la Tyrannie
Dépend, ou notre gloire, ou notre ignominie,
Et le Peuple inégal à l'endroit des Tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivans.
Pour moi, soit que le Ciel me soit dur, ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare, ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir tout me semblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire.
Le bon & le mauvais sont égaux pour ta gloire,
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en peril ta vie, & non-pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Cassie.
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie,
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse;
Si le vainqueur y régne, ils y sont regrettez,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaitez.

Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie.
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie.
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi-bien que la gloire *Æmilie* est ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.

Mais quelle occasion mène *Evandre* vers nous?

SCÈNE IV.

CINNA, ÆMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

Seigneur, César vous mande, & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! le fais-tu bien, Evandre ?

EVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher.
Je vous en donne avis, de peur d'une surprise,
Il presse fort.

ÆMILIE.

Mander les Chefs de l'entreprise !

Tous deux, en même temps ! vous êtes découverts.

CINNA.

Esperons mieux, de grace.

ÆMILIE.

Ah ! Cinna, jete perds,

Et les Dieux obstinez à nous donner un Maître
Parmi tes vrais Amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi, tous deux ! & si-tôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne,
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne,
Maxime est comme moi de ses plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême,
Et puisque désormais tu ne peux me vanger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.
Fui d'Auguste irrité l'implacable colere ;
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon Père,
N'aigri point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me rédui point à pleurer mon Amant.

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur Panique

O 3

Trahir

Trahir vos intérêts , & la cause publique !
 Par cette lâcheté moi même m'accuser ,
 Et tout abandonner quand il faut tout oser !
 Que feront nos Amis , si vous êtes déçû ?

ÆMILIE.

Mais que deviendras-tu , si l'entreprise est suë ?

C I N N A.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas ,
 Ma vertu pour le moins ne me trahira pas.
 Vous la verrez brillante au bord des précipices
 Se couronner de gloire en bravant les supplices ,
 Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra ,
 Et le faire trembler , alors qu'il me perdra.

Je deviendrois suspect à tarder davantage ,
 Adieu , raffermissez ce généreux courage.
 S'il faut subir le coup d'un Destin rigoureux ,
 Je mourrai tout ensemble heureux , & malheureux ;
 Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie ,
 Malheureux , de mourir sans vous avoir servie.

ÆMILIE.

Oui , va , n'écoute plus ma voix qui te retient ,
 Mon trouble se dissipe , & ma raison revient.
 Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse ,
 Tu voudrois fuir en vain , Cinna , je le confesse ;
 Si tout est découvert , Auguste a su pourvoir
 A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
 Porte , porte chez lui cette mâle assurance
 Digne de nôtre amour , digne de ta naissance ,
 Meurs , s'il y faut mourir , en Citoyen Romain ,
 Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
 Ne crains pas qu'après-toi rien ici me retienne ,
 Ta mort emportera mon ame vers la tienne ,
 Et mon cœur aussi-tôt percé des mêmes coups....

C I N N A.

Ah ! souffrez que tout mort je vive encor en vous ,
 Et du moins en mourant permettez que j'espère
 Que vous saurez vanger l'Amant avec le Père.
 Rien n'est pour vous à craindre , aucun de nos Amis
 Ne fait ni vos desseins , ni ce qui m'est promis ,
 Et leur parlant tantôt des misères Romaines ,
 Je leur ai tâ la mort qui fait naître nos haines ,

De

De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
D'un si parfait amour ne trahit les secrets,
Il n'est su que d'Evandre, & de votre Fulvie.

EMILIE.

Avec moins de frayeur je vai donc chez Livie,
Puisque-dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son credit & le mien.
Mais si mon amitié par-là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre;
Je fais de ton Destin des régles à mon sort,
Et j'obtiens ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

EMILIE.

Va-t'en, & souviens-toi seulement que je t'aime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME,
Troupe de Courtisans.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime,
aussi. xime.

Tous se retirent à la réserve de Cinna & de Ma-

Cet Empire absolu sur la Terre & sur l'Onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le Monde,
Cette grandeur sans borne, & cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un Courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer, si-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît, quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie,
Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir

O 4

Tou-

Toujours vers quelque objet poussé quelque desir,
 Il se ramene en soi n'ayant plus où se prendre,
 Et monté sur le faite il aspire à descendre.
 J'ai souhaité l'Empire, & j'y suis parvenu.
 Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu
 Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes,
 D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
 Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
 Point de plaisir sans trouble, & jamais de repos.
 Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
 Le grand César mon Pere en a joui de même.
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
 Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé:
 Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
 Comme un bon Citoyen dans le sein de sa ville,
 L'autre tout debonnaire, au milieu du Sénat,
 A vu trancher ses jours par un assassinat.
 Ces exemples récents suffiroient pour m'instruire,
 Si par l'exemple seul on se devoit conduire.
 L'un m'invite à le suivre, & l'autre me fait peur;
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
 Et l'ordre du Destin qui gêne nos pensées,
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
 Quelquefois l'un se brise, où l'autre s'est sauvé,
 Et par où l'un périt, un autre est conservé.

Voilà, mes chers Amis, ce qui me met en peine.
 Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène,
 Pour résoudre ce point avec eux debatu,
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
 Ne considérez point cette grandeur suprême,
 Odieuse aux Romains, & pesante à moi-même:
 Traitez-moi comme Ami, non comme Souverain.
 Rome, Auguste, l'Etat, tout est en votre main.
 Vous mettez, & l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique,
 Sous les loix d'un Monarque, ou d'une République,
 Votre avis est ma règle, & par ce seul moyen
 Je veux être Empereur, ou simple Citoyen.

C I N N A.

Malgré notre surprise & mon insuffisance,
 Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance,
 Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher

De.

De combattre un avis où vous semblez pancher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous ailliez fouiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes,
On garde sans remords ce qu'on aequiert sans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.

N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,
Vous l'êtes justement, & c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'Etat.

Rome est deffous vos loix par le droit de la guerre
Qui sous les Loix de Rome a mis toute la Terre;
Vos armes l'ont conquise, & tous les Conquerans,
Pour être Usurpateurs, ne sont pas des Tyrans.

Quand ils ont sous leurs Loix asservi des Provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes Princes.

C'est ce que fit César, il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.

Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un Tyran, & son trépas fut juste,

Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.

N'en craignez point, Seigneur, les tristes Destinées.
Un plus puissant Démon veille sur vos années,

On a dix fois sur vous attenté sans effet,

Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.

On entreprend assez, mais aucun n'exécute,

Il est des Assassins, mais il n'est plus de Brute;

Enfin s'il faut attendre un semblable revers,

Il est beau de mourir Maître de l'Univers.

C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, & j'estime

Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

M A X I M E.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver

L'Empire où sa vertu l'a fait seule arriver,

Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,

Il a fait de l'Etat une juste conquête.

Mais que sans se noircir il ne puisse quitter

Le fardeau que sa main est lassé de porter,
 Qu'il accuse par là César de tyrannie,
 Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.

Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est votre bien,
 Chacun en liberté peut disposer du sien,
 Il le peut à son choix, garder, ou s'en défaire.
 Vous seul ne pourriez pas ce que peut le Vulgaire,
 Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
 Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
 Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent,
 Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cedent,
 Et faites hâtement connoître enfin à tous
 Que tout ce qu'elles ont est au dessous de vous.
 Votre Rome autrefois vous donna la naissance,
 Vous lui voulez donner votre toute-puissance,
 Et Ciina vous impute à crime capital,
 La libéralité vers le país natal!

Il appelle remords l'amour de la Patrie!
 Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
 Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
 Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.
 Je veux bien avouer qu'une action si belle
 Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
 Mais commet-on un crime indigne de pardon,
 Quand la reconnoissance est au dessus du don:
 Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire,
 Votre gloire redouble à mépriser l'Empire,
 Et vous serez fameux chez la Postérité
 Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
 Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
 Mais pour y renoncer, il faut la Vertu même,
 Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
 Après un sceptre acquis, la douceur de regner.

Considérez d'ailleurs que vous regnez dans Rome,
 Où, de quelque façon que votre Cour vous nomme,
 On hait la Monarchie, & le nom d'Empereur
 Gachant celui de Roi; ne fait pas moins d'horreur.
 Il passe pour Tyran quiconque s'y fait Maître,
 Qui le sert, pour Esclave; & qui l'aime, pour Traître;
 Qui le souffre; a le cœur lâche, moi, abatu,
 Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.

Vous

Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines.
 On a fait contre vous dix entreprises vaines,
 Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
 Et que ce mouvement qui vous vient agiter
 N'est qu'un avis secret que le Ciel vous envoie,
 Qui pour vous conserver n'a plus que cette voye.
 Ne vous exposez plus à ces fameux revers,
 Il est beau de mourir Maître de l'Univers,
 Mais la plus belle mort fouille notre mémoire
 Quand nous avons pû vivre, avecque plus de gloire.

C I N N A.

Si l'amour du País doit ici prévaloir,
 C'est son bien seulement que vous devez vouloir,
 Et cette liberté qui lui semble si chère,
 N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
 Plus nuisible qu'utile, & qui n'approche pas
 De celui qu'un bon Prince apporte à ses Etats.

Avec ordre & raison les honneurs il dispense,
 Avec discernement punit & recompense,
 Et dispose de tout en juste possesseur,
 Sans rien précipiter de peur d'un Successeur.
 Mais quand le Peuple est maître, on n'agit qu'en tu-
 La voix de la Raison jamais ne se consulte, [multe,
 Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
 L'autorité livrée aux plus séditioneux.
 Ces petits Souverains qu'il fait pour une année,
 Voyant d'un tems si court leur puissance bornée,
 Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
 De peur de le laisser à celui qui les suit. (nent,
 Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordon-
 Dans le champ du Public largement ils moissonnent,
 Assurez que chacun leur pardonne aisément,
 Espérant à son tour un pareil traitement.
 Le pire des Etats c'est l'État populaire.

A U G U S T E.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
 Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans
 Avec le premier lait succent tous ses Enfants,
 Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

M A X I M E.

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée.

Son Peuple qui s'y plait en fuit la guérison;
 Sa coutume l'emporte, & non pas la raison,
 Et cette vieille erreur, que Cinna veut abatre,
 Est une heureuse erreur dont il est idolatre.
 Par qui le Monde entier asservi sous ses loix
 L'a vu cent fois marcher sur la tête des Rois,
 Son Epargne s'enfler du sac de leurs Provinces,
 Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs Prin-
 J'ose dire, Seigneur, que par tous les Climats. (cesè
 Ne sont pas bien reçus routes sortes d'Etats.
 Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature,
 Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure:
 Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité
 Seme dans l'Univers cette diversité.
 Les Macedoniens aiment le Monarchique,
 Et le reste des Grecs la liberté publique.
 Les Parthes, les Persans veulent des Souverains,
 Et le seul Consulat est bon pour les Romains..

C I N N A:

Il est vrai que du Ciel la prudence infinie
 Départ à chaque Peuple un different Génie;
 Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des Cieux
 Change selon les tems, comme selon les lieux.
 Rome a reçu des Rois ses murs & sa naissance;
 Elle tient des Consuls sa gloire & sa puissance,
 Et reçoit maintenant de vos rares bontez
 Le comble souverain de ses prospéritez.
 Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux Armées;
 Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
 Ce que sous ses Consuls on n'a vu qu'une fois,
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses Rois:

M A X I M E.

Les changemens d'Etats que fait l'ordre céleste,
 Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

C I N N A:

C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt,
 De nous vendre un peu cher les grands-biens qu'ils
 nous font.

L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
 Et nos premiers Consuls nous ont coûté des guerres

M A X I M E

M A X I M E.

Donc votre ayeul Pompée au Ciel a résisté,
Quand il a combatu pour notre liberté?

C I N N A.

Si le Ciel n'eût voulu que Rome l'eût perduë,
Par les mains de Pompée il l'auroit défenduë.
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devoit cette gloire aux Manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'éblouir;
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la Maîtresse du Monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein second en glorieux exploits
Produit des Citoyens plus puissans que des Rois,
Les Grands pour s'affermir achetant les suffrages
Tiennent pompeusement leurs Maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorez se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix, qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils ménent tout par brigues;
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues,
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon Ayeul, Marc Antoine de vous.
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lors que par un desordre à l'Univers fatal.
L'un ne veut point de Maître, & l'autre point d'égal.

Seigneur, pour sauver Rome il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon Chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encor à la favoriser,
Otez lui les moyens de se plus diviser.
Sylla quittant la place enfin bien usurpée
N'a fait qu'ouvrir le champ à César & Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa Famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'Empire entre vos mains?
Vous la replongerez en quittant cet Empire,

Dans les maux dont à peine encor elle respire,
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang.
Une guerre nouvelle épuîsra son flanc.

Que l'amour du País, que la pitié vous touche ;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez soûté,
Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée,
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si jaloux de son heur & las de commander
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au desespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un Maître;
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître,
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un Successeur qui soit digne de vous,

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte,
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus
forte,

Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.

Pour ma tranquillité mon cœur en vain sospire.
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'Empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part. (surd,
Je voi trop que vos cœurs n'ont point pour moi de
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'Etat, & ma personne ;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime, je vous fais Gouverneur de Sicile.
Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour Epouse, Cinna, je vous donne Emilie.
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs & la nécessité
M'ont fait traiter son Père avec sévérité,

Mon.

Mon Epargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte,
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner,
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner,
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie,

SCÈNE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours?

CINNA.

Le même que j'avois, & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un Chef de Conjurez flate la Tyrannie!

CINNA.

Un Chef de Conjurez la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger,

Que je veux l'affranchir ensemble & la vanger.

Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux Autels, sacrifié nos vies, (morts,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le Ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête!

C'est trop semer d'appas, & c'est trop inviter,
Par son impunité, quelqu'autre à l'imiter.

Vangeons nos Citoyens, & que sa peine étonne

Quiconque après sa mort aspire à la Couronne;

Que le Peuple aux Tyrans ne soit plus exposé.

S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César que vous trouvez si juste,

A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste,

Voulant nous affranchir Brute s'est abusé;

S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CIN

La faute de Cassie, & ses terreurs Paniques
 Ont fait rentrer l'Etat sous des loix tyranniques,
 Mais nous ne verrons point de pareils accidens
 Lorsque Rome suivra des Chefs moins imprudens.

M A X I M E.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
 Si nous nous conduisons avec plus de prudence.
 Cependant c'en est peu, que de n'accepter pas
 Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

C I N N A.

C'en est encor bien moins alors qu'on s'imagine
 Guérir un mal si grand sans couper la racine.
 Employer la douceur à cette guérison,
 C'est en fermant la playe y verser du poison.

M A X I M E.

Vous la voulez sanglante, & la rendez douteuse.

C I N N A.

Vous la voulez sans peine, & la rendez honteuse.

M A X I M E.

Pour sortir de ses fers, jamais on ne rougit.

C I N N A.

On en sort lâchement si la vertu n'agit.

M A X I M E.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable,
 Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

C I N N A.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer
 Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.
 Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joye
 Le rebut du Tyran dont elle fut la proye,
 Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
 Le hait trop puissamment, pour aimer ses presens.

M A X I M E.

Donc pour vous Emilie est un objet de haine ?

C I N N A.

La recevoir de lui me feroit une gêne,
 Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
 Je saurai le braver jusque dans les Enfers.
 Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
 Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,

L'éc.

E'pouser sur sa cendre, & qu'après notre effort
Les préfens du Tyran foient le prix de sa mort,

M A X I M E.

Mais l'apparence, Ami, que vous puiffiez lui plaire,
Teint du fang de celui qu'elle aime comme un Père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

C I N N A.

Ami, dans ce Palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu fi mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous,
pour en venir à bout, les moyens les plus doux.

Fin. du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

M A X I M E , E U P H O R B E.

M A X I M E.

Lui-même il m'a tout dit, leur flame est
mutuelle,
Il adore Æmilie, il est adoré d'elle, (rer.
Mais fans vanger son Père il n'y peut aspi-
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

E U P H O R B E.

Je ne m'étonne point de cette violence,
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance;
La ligue se romptoit s'il s'en étoit démis,
Et tous vos Conjurez deviendroient ses Amis.

M A X I M E.

Ils fervent à l'envi la passion d'un homme,
Qui n'agit que pour foi, feignant d'agir pour Rome,
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je penfe fervir Rome, & je fers mon Rival.

E U P H O R B E.

Vous êtes son Rival!

M A X I M E.

Oui, j'aime sa Maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnuë, avant que d'éclater,

Par

Par quelque grand exploit la vouloit mériter.
 Cependant par mes mains je voi qu'il me l'enlève,
 Son dessein fait ma perte, & c'est moi qui l'achève,
 J'avance des succès dont j'attens le trépas,
 Et pour m'affaffiner je lui prête mon bras.
 Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORBE.

L'issuë en est aisée, agissez pour vous-même;
 D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,
 Gagnez une Maîtresse accusant un Rival.
 Auguste à qui par là vous sauvez la vie,
 Ne vous pourra jamais refuser Emilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon Ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis.
 Un véritable Amant ne connoît point d'Amis,
 Et même avec justice on peut trahir un traître,
 Qui pour une Maîtresse ose trahir son Maître,
 Oubliez l'amitié, comme, lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime,
 On n'est point criminel; quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime, par qui Rome obtient sa liberté!

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
 L'intérêt du País n'est point ce qui l'engage,
 Le sien, & non la gloire, anime son courage,
 Il aimeroit César s'il n'étoit amoureux,
 Et n'est enfin qu'ingrat, & non pas généreux.

Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son ame?
 Sous la cause publique il vous cache sa flame,
 Et peut cacher encor sous cette passion
 Les détestables feux de son ambition.

Peut-être qu'il prétend après la mort d'Octave,
 Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
 Qu'il vous compte déjà pour un de ses Sujets,
 Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAX-

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
 A tous nos Conjurez l'avis seroit funeste,
 Et par là nous verrions indignement trahis
 Ceux qu'engage avec nous le seul bien du Pais,
 D'un si lâche dessein mon ame est incapable,
 Il perd trop d'innocens pour punir un coupable,
 J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux.
 En ces occasions ennuyé de supplices,
 Ayant puni les Chefs, il pardonne aux complides,
 Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
 Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, & ce n'est que folie
 De vouloir par sa perte acquérir Émilie.
 Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
 Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
 Pour moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne,
 Je veux gagner son cœur, plutôt que sa personne,
 Et ne fais point d'état de sa possession,
 Si je n'ai point de part à son affection.
 Puis-je la mériter par une triple offense ?
 Je trahis son Amant, je détruis sa vengeance,
 Je conserve le sang qu'elle veut voir périr,
 Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir ?

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je voi fort difficile ;
 L'artifice pourtant vous y peut être utile,
 Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
 Et du reste, le tems en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa Complice ?
 S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse ?
 Puis-je lui demander pour prix de mon rapport
 Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant & de tels obstacles,
 Que pour les surmonter il faudroit des miracles.
 J'espère toutefois qu'à force d'y rêver ..

MAX-

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver.
Cinna vient, & je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

S C E N E II.

C I N N A, M A X I M E.

Vous me semblez pensif.

M A X I M E.

C I N N A.

Ce n'est pas sans sujet.

M A X I M E.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

C I N N A.

Æmilie, & César. L'un & l'autre me gêne,
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux Dieux que César employât mieux ses
soins,

Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins,
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir, comme elle me desarme.
Je sens au fond du cœur mille remords cuisans,
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits presens
Cette faveur si pleine, & si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tué.
Il me semble sur tout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir, & me dire ;
*Cinna, par vos conseils je retiendrai l'Empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.*
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
Ah ! plutôt... Mais hélas ! j'idolâtre Æmilie,
Un serment exécration à sa haine me lie,
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux,
Des deux côtés j'offense, & ma gloire, & les Dieux,
Je deviens sacrilege, ou je suis parricide,
Et vers l'un, ou vers l'autre il faut être perfide.

M A X I M E.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
Vous paroissiez plus ferme en vos intentions,

Vous-

Vous ne sentiez au cœur, ni remords, ni reproche.

C I N N A !

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée;
Mais alors, quel esprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
Je croi que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulût plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de fraper elle lui fit sentir
Plus d'un remors en l'ame, & plus d'un repentir.

M A X I M E.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un Tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitiez, faites la même chose,
Et formez vos remors d'une plus juste cause,
De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté.
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée;
De la main de Cesar Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un Tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême;
Mais entendez crier Rome à votre côté,
*Rens-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté,
Et si tu m'as tantôt préféré ta Maîtresse,
Ne me préfère pas le Tyran qui m'opprime.*

C I N N A.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux,
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos Citoyens je sai quelle est ma faute,
Et leur rendrai bien-tôt tout ce que je leur ôte;
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
Et laisse-moi, de grace, attendant *Æmilie*,
Donner un libre cours à ma mélancolie,

MOR

Mon chagrin t'importune, & le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

M A X I M E.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse,
De la bonté d'Octave, & de votre foiblesse;
L'entretien des Amans veut un entier secret.
Adieu, je me retire en Confident discret.

S C E N E III.

C I N N A.

Donne un plus digne nom au glorieux empire,
Du noble sentiment dont la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude, & de ma lâcheté.
Mais plutôt continuë à le nommer foiblesse,
Puisqu'il devient si foible auprès d'une Maîtresse,
Qu'il respecte un amour, qu'il devoit étouffer,
Ou que s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre?
De quel côté pancher? à quel parti me rendre?
Qu'une ame généreuse a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flater ma Raison,
S'il les faut acquérir par une trahison;
S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime,
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneur, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup, ô trahison trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome,
Périssent mon amour, périssent mon espoir,
Plûtôt que de ma main parte un crime si noir.
Quoi! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
Mais je dépens de vous, ô serment téméraire,
O haine d'Emilie, ô souvenir d'un Pere,

Ma

Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
 Et je ne puis plus rien que par votre congé.
 C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse,
 C'est à vous, *Æmilie*, à lui donner sa grace,
 Vos seules volontez président à son sort,
 Et tiennent en mes mains, & sa vie, & sa mort.
 O Dieux, qui comme vous la rendez adorable,
 Rendez-la comme vous à mes vœux exorable,
 Et puisque de ses Loix je ne puis m'affranchir,
 Faites qu'à mes desirs je la puisse fléchir.
 Mais voici de retour cette aimable Inhumaine,

SCÈNE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

GRaces aux Dieux, *Cinna*, ma frayeur étoit vaine,
 Aucun de tes Amis ne t'a manqué de foi,
 Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à *Livie*,
 Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le défavouerez-vous, & du don qu'il me fait
 Voulez-vous retarder le bien-heureux effet ?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÆMILIE.

(autre;

Je suis toujours moi-même, & mon cœur n'est point
 Me donner à *Cinna* c'est ne lui donner rien,
 C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois.. O Ciel! l'osai-je dire!

ÆMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je soupire,
 Et vois que si nos cœurs avoient mêmes desirs,
 Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs.
 Ainsi je suis trop sûr que je vai vous déplaire,

Mais

Mais je n'ose parler, & je ne puis me taire.

ÉMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

C I N N A.

Il faut vous obéir,
Je vâi donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.

Je vous aime, Émilie, & le Ciel me foudroye,
Si cette passion ne fait toute ma joye,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame;
En me rendant heureux, vous me rendez infame,
Cette bonté d'Auguste . .

ÉMILIE.

Il suffit, je t'entens;

Je voi ton repentit & tes vœux inconstans
Les faveurs du Tyran emportent tes promesses,
Tes feux & tes sermens cèdent à ses caresses,
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout, peut aussi me donner,
Tu me veux de sa main, plutôt que de la mienne;
Mais ne croi pas qu'ainsi jamais jet'appartiëne.
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un Roi hors du Trône, & donner ses Etats,
De ses proscriptions rougir la Terre & l'Onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le Monde,
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

C I N N A.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir;
Je suis toujours moi-même, & ma foi toujours pure,
La pitié que je sens ne me rend point parjure,
J'obéis sans réserve à tous vos sentimens,
Et prens vos intérêts par-de-là mes sermens.

J'ai pû, vous le savez, sans parjure & sans crime
Vous laisser échaper cette illustre victime.
Cesar se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le sein,
La conjuration s'en alloit dissipée,
Vos desseins avortez, votre haine trompée.
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMI-

ÆMILIE.

(même)

Pour me l'immoler, traître ! & tu veux que moi-
J'étienne ta main ! qu'il vive, & que je l'aime !
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à regner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servi.
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie.
Et malgré ses bienfaits je rens tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse, & vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance ;
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuse & que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate, & de perfide,
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux depens de l'honneur.

ÆMILIE.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie,
La perfidie est noble envers la Tyrannie,
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment Romain...

ÆMILIE.

Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être Esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave,
Et nous voyons souvent des Rois à nos genoux
Implorer la faveur d'Esclaves tels que nous.
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des Diadèmes,
Il nous fait Souverains sur leurs grandeurs suprêmes,
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

P. Corn. II. Part.

P

ÆMI-

L'indigne ambition que ton cœur se propose!
 Pour être plus qu'un Roi tu te crois quelque chose!
 Aux deux bouts de la Terre en est-il un si vain
 Qu'il prétende égaler un Citoyen Romain?
 Antoine sur sa tête attirera notre haine,
 En se deshonorant par l'amour d'une Reine.
 Attale, ce grand Roi dans la pourpre blanchi,
 Qui du Peuple Romain se nommoit l'Afranchi,
 Quand de toute l'Asie il se fit vu l'arbitre,
 Eût encor moins prise son Trône, que cetitre.
 Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité,
 Et preant d'un Romain la générosité (tre,
 Sache qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait nai-
 Pour commander aux Rois, & pour vivre sans Mal-
 C I N N A. (tre,

Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats
 Qu'il hait les assassins, & punit les ingrats,
 Et quoi qu'on entreprenne, & quoi qu'on exécute,
 Quand il élève un trône, il en vange la chute,
 Il se met du parti de ceux qu'il fait régner;
 Le coup dont on les tuë est long-tems à saigner,
 Et quand à les punir il a pu se résoudre,
 De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Di que de leur parti toi-même tu te rens,
 De te remettre au foudre à punir les Tyrans.
 Je ne t'en parle plus, va, fers la tyrannie,
 Abandonne ton ame à son lâche Génie,
 Et pour rendre le calme à ton esprit flotant,
 Oublie, & ta naissance, & le prix qui t'attend.
 Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
 Je saurai bien vanger mon País & mon Pere,
 J'aurois déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
 Si l'Amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras.
 C'est lui qui sous tes loix me tenant asservie
 M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie;
 Seule contre un Tyran en le faisant périr,
 Par les mains de sa Garde il me falloit mourir.
 Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
 Et comme pour toi seul l'Amour veut que je vive,
 J'ai

J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi, grands Dieux, si je me suis trompée,
Quand j'ai pensé chérir un Neveu de Poinpéc,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un Esclave en son lieu supposé.

Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être,
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevroient cette loi,

S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne;
Vi pour ton cher Tyran tandis que je meurs tienne,
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.

Viens me voir dans son sang, & dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :

N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait.

Je descens dans la tombe, où tu m'as condamnée,

Où la gloire me suit qui t'étoit destinée ;

Je meurs en d'ouvrant un pouvoir absolu,

Mais je virois à toi, si tu l'avois voulu.

C I N N A.

Et bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut vanger un Pere,
Il faut sur un Tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins Tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos

Femmes,

Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos ames ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautez
Force jusqu'aux esprits, & jusqu'aux volontez.
Vous me faites priser ce qui me deshonore,
Vous me faites haïr ce que mon ame adore,
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien, & mille & mille fois ;
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée,
Mais ma main aussi-tôt contre mon sein tournée,
Aux Manes d'un tel Prince immolant votre Amant,
A mon crime forcé joindra mon châtement,
Et par cette action dans l'autre confonduë,

C I N N A,
Recouvrera ma gloire aussi-tôt que perduë.
Adieu.

S C E N E V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son ame au desespoix,

ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie.
Vous en pleurez!

ÆMILIE.

Hélas! cours après lui, Fulvie,

Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir.
Dis-lui....

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?

ÆMILIE.

Ah! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc?

ÆMILIE.

Qu'il achève, & dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après, de la mort, ou de moi.

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

AUGUSTE, EUPHORBE.

POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

(croyable.

Uout ce que tu me dis, Euphorbe, est in-
EUPHORBE. froyable,
Seigneur. le recit même en paroît ef-
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,

Et

Et la seule pensée en fait fremir d'horreur.

AUGUSTE.

[Maxime!

Quoi, mes plus chers Amis! quoi, Cinna! quoi,
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
A qui j'ouvrois mon cœur, & dont j'avois fait choix
Pour les plus importants, & plus nobles emplois?
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon Empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conspire!
Maxime a vû sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir,
Mais Cinna!

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontez d'autant plus se mutine.
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les Conjurez fait ce juste remords
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à r'affermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage, & lui seul les séduit!
O le plus déloyal que la Terre ait produit!
O trahison conquë au sein d'une Furie!
O trop sensible coup d'une main si chérie!
Cinna, tu me trahis! Polyclète, écoutez.

Il lui parle à l'oreille.

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutez.

AUGUSTE.

Qu'Érafte en même tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

Polyclète rentre.

EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir,
A peine du Palais il a pû revenir,
Que les yeux égarez & le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit,
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoûte: *Di-lui que je me fais justice,*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité.

P 3

Puis

Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
Et l'eau grosse & rapide, & la nuit assez noire
M'ont derobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontez lui-même derobé,
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface;
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reste, & faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidelle Témoin.

S C E N E II,

AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fe
Les secrets de mon ame, & le soin de ma vie,
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des Sujets, il ôte les Amis,
Si tel est le Destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haï
Et si votre rigueur les condamne à choir (nes,
Ceux que vous animez à les faire périr. (craindre.
Pour elles rien n'est sûr, qui peut tout, doit tout
Rentre en toi-même, Octave, & cesse de te plaindre.
Quoi, tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macedoine;
Combien en a verlé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & revoit tout d'un tème
Pérouse au sien noyée, & tous ses Habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le bourreau
Au sein de ton Tuteur enfonças le couteau,
Et puis, ose accuser le Destin d'injustice (ce,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton suppli-
Et que par ton exemple à ta perte guidez.
Ils violent des droits que tu n'as pas gardez.
Leur trahison est juste, & le Ciel l'autorise.
Quitte ta Dignité comme tu l'as acquise,
Rens un sang infidelle à l'infidélité,

Et.

Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin n'abandonne !

Quelle fureur, Cinna, m'accuse & te pardonne !

Toi, dont la trahison me force à retenir

Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,

Me traite en criminel, & fait seule mon crime,

Relève, pour l'abatre, un Trône illégitime,

Et d'un zèle effronté couvrant son attentat,

S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat ?

Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !

Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !

Non, non, je me trahis moi-même d'y penser ;

Qui pardonne aisément invite à l'offenser,

Punissons l'Assassin, proscrivons les Complices.

Mais quoi ! toujours du sang, & toujours des sup-

Ma cruauté se lasse, & ne peut s'arrêter, plices !

Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter.

Rome a pour ma ruine une Hydre trop fertile,

Une tête coupée en fait renaître mille,

Et le sang répandu de mille Conjurez

Rend mes jours plus maudits, & non plus assurés.

Octave, n'attens plus le coup d'un nouveau Brute,

Meurs, & dérober-lui la gloire de ta chute ;

Meurs ; tu ferois pour vivre un lâche & vain effort,

Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ;

Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse,

Pour te faire périr tour à tour s'intéresse.

Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir,

Meurs enfin, puisqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.

La vie est peu de chose, & le peu qui t'en reste

Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.

Meurs. Mais quite du moins la vie avec éclat.

Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat.

A toi-même en mourant immole ce perfide,

Contentant ses desirs, puni son parricide,

Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,

En faisant qu'il le voye, & n'en jouisse pas.

Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine,

Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

O Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu,

O rigoureux combat d'un cœur irrésolu,

Qui fuit en même tems tout ce qu'il se propose,
 D'un Prince malheureux ordonnez quelque chose.
 Qui des deux dois-je suivre, & duquel m'éloigner ?
 Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

S C E N E III.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

MADAME, on me trahit, & la main qui me tue
 Rend sous mes déplaisirs ma constance abatuë.
 Cinna, Cinna, le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
 Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce recit.
 Mais écouteriez-vous les conseils d'une Femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conseil est capable mon ame ?

LIVIE.

Votre sévérité sans produire aucun fruit,
 Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.
 Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide,
 Salvidien à bas a soulevé Lepide,
 Muréae a succédé, Cépion l'a suivi ;
 Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi
 N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace
 Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
 Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
 Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
 Après avoir en vain puni leur insolence,
 Effrayez sur Cinna ce que peut la clémence,
 Faites son châtement de sa confusion,
 Cherchez le plus utile en cette occasion.
 Sa peine peut aigrir une Ville animée,
 Son pardon peut servir à votre renommée,
 Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
 Peut-être à vos bontez se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet Empire
 Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
 J'ai trop par vos avis consulté là-dessus,

Ne:

Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise,
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton Etat, après l'avoir conquis,
Plus paisible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux hair, hai-moi sans plus rien feindre,
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre.
De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,
Lasse comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Affez & trop long-tems son exemple vous flate ;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate.
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne seroit pas bonheur, s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Et bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port,
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines ?

AUGUSTE.

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines !

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt desespoir, que générosité.

AUGUSTE.

Regner, & caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est regner sur vous-même, & par un noble choix
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une Femme,
Vous me tenez parole, & c'en sont là, Madame.

Après tant d'Ennemis à mes pieds abatus,
Depuis vingt ans je régne, & j'en fai les vertus ;
Je sai leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un Prince en cette conjoncture.
Tout son Peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'Etat,

Une offense qu'on fait à toute sa Province,
Dont il faut qu'il la vange, ou cesse d'être Prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le Ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire,
Adieu, nous perdons tems.

LIVIE.

Je ne vous quitte point.
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importu-

LIVIE.

J'aime votre personne, & non votre fortune.

Elle est seule.

Il m'échape; suivons, & forçons-le de voir
Qu'il peut en faisant grace affermir son pouvoir,
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'Univers connoître un vrai Monarque.

S C E N E IV.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'Où me vient cette joye, & que mal à propos
Mon esprit malgré moi goute un entier repos!
César mande Cinna sans me donner d'alarmes!
Mon cœur est sans soupiz, mes yeux n'ont point
de larmes,

Comme si j'apprenois d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE.

J'avois gagné sur lui qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux:
Faire un second effort contre votre courroux.
Jé m'en applaudissois, quand soudain Polyclète,

Des

Des volonteZ d'Auguste ordinaire interpréte,
Est venu l'aborder, & sans suite, & sans bruit
Et de sa part sur l'heure au Palais l'a conduire.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause,
Chacun diversement soupçonne quelque chose;
Tous présument qu'il ait un grand sujet d'ennui.
Et qu'il mande Cinna, pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, & que je viens d'ap-
prendre,

C'est que deux Inconnus se sont saisis d'Evandre,
Qu'Euphorbe est arrêté, sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son Maître on dit je ne sai quoi;
On lui veut imputer un desespoir funeste,
On parle d'eaux, de Tibre, & l'on se tait du reste.

EMILIE

Que de sujets de craindre & de desespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer!
A chaque occasion le Ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler,
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entens, grands Dieux! vos bontez que j'adore
Ne peuvent consentir que je me deshonne,
Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiette où vous me retenez.
O liberté de Rome, ô Manes de mon Pere,
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire,
Contre votre Tyran j'ai ligué ses Amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre,
N'ayant pu vous vanger je vous irai rejoindre;
Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas si noble, & si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnoître
Le sang des grands Héros dont vous m'avez
fait naître.

S C E N E V.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Mais, je vous vois, Maxime, & l'on vous faisoit
 MAXIME, (mort!

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport.
 Se voyant arrêté, la trame découverte,
 Il a feint ce trépas pour empêcher ma peste.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que son plus grand regret,
 C'est de voir que César fait tout votre secret.
 En vain il le dénie, & le veut méconnoître,
 Evandre a tout conté pour excuser son Maître,
 Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter,
 Je suis prête à le suivre, & lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÆMILIE.

Chez vous?

MAXIME.

C'est vous surprendre,
 Mais apprenez le soin que le Ciel a de vous;
 C'est un des Conjurez qui va fuir avec nous.
 Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive,
 Nous avons pour partir un Vaisseau sur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu, Maxime, & fais-tu qui je suis?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
 Et tâche à garantir de ce malheur extrême
 La plus belle moitié qui reste de lui-même.

Sauvons-nous, Æmilie, & conservons le jour
 Afin de le vanger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
 Qu'il.

Qu'il ne faut pas vanger de peur de leur survivre,
 Quiconque après sa perte aspire à se sauver,
 Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

M A X I M E.

Quel desespoir aveugle à ces fureurs vous porte ?
 O Dieux ! que de foiblesse en une ame si forte !
 Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
 Et du premier revers la Fortune l'abat !
 Rappelez, rappelez cette vertu sublime,
 Ouvrez enfin les yeux, & connoissez Maxime.
 C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez,
 Le Ciel vous rend en lui l'Amant que vous perdez.
 Et puisque l'amitié n'en faisoit plus qu'une ame,
 Aimez en cet Ami l'objet de votre flame,
 Avec la même ardeur il faudra vous hériter,
 Que..

Æ M I L I E.

Tu m'oses aimer, & tu n'oses mourir !
 Tu pretens un peu trop, mais quoi que tu pretendes,
 Rens toi digne du moins de ce que tu demandes,
 Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
 Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas.
 Fai que je porte envie à ta vertu parfaite,
 Ne te pouvant aimer, fai que je te regrette,
 Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
 Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
 Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
 Crois-tu qu'elle consiste à flater sa Maîtresse ?
 Apprens, apprends de moi quel en est le devoir,
 Et donne m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

M A X I M E.

Votre juste douleur est trop impetueuse.

Æ M I L I E.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
 Tu me parles déjà d'un bien-heureux retour,
 Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour !

M A X I M E.

Cet amour en naissant est toutefois extrême. (me)
 C'est votre Amant en vous, c'est mon Ami que j'ai
 Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé....

P. 7

Æ M I L I E.

ÆMILIE.

Maxime, en voila trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise, & ne m'a point troublée,
Mon noble desespoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entière agit sans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

M A X I M E.

Quoi? vous suis-je suspect de quelque perfidie?

ÆMILIE.

Oui, tu l'es, puis qu'enfin tu veux que je le dic.
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.
Les Dieux seroient pour nous prodigues en miracles
S'ils en avoient sans toi levé tous les obstacles;
Fui sans moi, tes amours sont ici superflus.

M A X I M E.

Ah! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

M A X I M E.

Vivez, belle Æmilie, & souffrez qu'un esclave....

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

S C E N E VI.

M A X I M E.

D'Esperé, confus,
Et digne. s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que refous-tu, Maxime, & quel est le supplice
Que ta vertu prepare à ton vain artifice!
Aucune illusion ne te doit plus flater,
Æmilie en mourant va tout faire éclater.
Sur un même échaffaut la perte de sa vie
Eclatera sa gloire, & ton ignominie,

Es

Et sa mort va laisser à la Posterité
L'infame souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu par une fausse adresse,
Trahir ton Souverain, ton Ami, ta Maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violez,
Sans que de deux Amans au Tyran immolez,
Il te reste aucun fruit, que la honte, & la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.

Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Jamais un Affranchi n'est qu'un Esclave infame,
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne encor servile avec la liberté
N'a pû prendre un rayon de générosité.
Tu m'as fait relever une injuste puissance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance;
Mon cœur te résistoit, & tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé ma vertu;
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
Mais les Dieux permettront à mes ressentimens;
De te sacrifier aux yeux des deux Amans,
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien, mon bras justement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.
SCENE PREMIERE.
AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

(se

Prens un siège, Cinna, prens, & sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose.
Prête sans me troubler l'oreille à mes discours,

D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive, & si ce grand silence

A ton émotion fait quelque violence,
 Tu pourras me répondre après tout à loisir,
 Sur ce point seulement contente mon desir.

C I N N A.

Je vous obéirai, Seigneur.

A U G U S T E.

Qu'il te souvienne
 De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
 Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
 Furent les Ennemis de mon Père & les miens,
 Au milieu de leur Camp tu reçus la naissance,
 Et lors qu'après leur mort tu vins en ma puissance,
 Leur haine enracinée au milieu de ton sein,
 T'avoit mis contre moi les armes à la main.
 Tu fus mon Ennemi, même avant que de naître,
 Et tu le fus encor, quand tu me pûs connoître,
 Et l'inclination jamais n'a démenti
 Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti;
 Autant que tu l'as pû, les effets l'ont suivie.
 Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie.
 Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
 Ma Cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
 Je te restituai d'abord ton patrimoine,
 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
 Et tu fais que depuis à chaque occasion
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.
 Toutes les Dignitez que tu m'as demandées,
 Je te les ai sur l'heure, & sans peine accordées;
 Je t'ai preferé même à ceux dont les Parens
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire,
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire.
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
 Quand le Ciel me voulût, en rappelant Mécène,
 Après tant de faveur montrer un peu de haine,
 Je te donnai sa place en ce triste accident,
 Et te fis après lui mon plus cher confident.
 Aujourd'hui même encor, mon ame irresoluë
 Me pressant de quitter ma puissance absoluë,
 De Maxime & de toi-j'ai pris les seuls avis,

Et

Et ce font malgré lui les tiens que j'ai suivis.
 Bien plus, ce même jour je te donne *Æmilie*,
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
 Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins;
 Qu'en te couronnant Roi, je t'aurois donné moins,
 Tut'en souviens, *Cinna*, tant d'heur & tant de gloire
 Ne peuvent pas si-tôt sortir de ta mémoire,
 Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, & veux m'affaffiner.

C I N N A.

Moi, Seigneur, moi que j'eusse une ame si traïtresse!
 Qu'un si lâche dessein.

A U G U S T E.

Tu tiens mal ta promesse;
 Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux,
 Tu te justifieras après si tu le peux;
 Ecoute cependant, & tiens mieux ta parole.

Tu veux m'affaffiner, demain, au Capitole,
 Pendant le Sacrifice, & ta main pour signal
 Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal.
 La moitié de tes gens doit occuper la porte,
 L'autre moitié te suivre, & te prêter main forte;
 Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, *Glabrion*, *Virginian*, *Rutile*,
Marcel, *Plaute*, *Lénas*, *Pompon*, *Albin*, *Icile*,
Maxime, qu'après toi j'avois le plus aimé.
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,
 Un tas d'hommes perdus de dettes, & de crimes,
 Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
 Et qui desespérant de les plus éviter,
 Si tout n'est renversé, ne sauroient subsister.

Tu te tais maintenant, & gardes le silence
 Plus par confusion, que par obéissance.
 Quel étoit ton dessein, & que prétendois-tu
 Après m'avoir au Temple à tes pieds abatu?
 Affranchir ton Pays d'un pouvoir Monarchique?
 Si j'ai bien entendu tantôt ta Politique,
 Son salut desormais dépend d'un Souverain
 Qui pour tout conserver tienne tout en sa main,
 Et si sa liberté te faisoit entreprendre,

Tu

Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre,
 Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat,
 Sans vouloir l'acquiescer par un assassinat.
 Quel étoit donc ton but? d'y régner en ma place?
 D'un étrange malheur son Destin le menace,
 Si pour monter au Trône & lui donner la loi
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
 Si jusques à ce point son sort est déplorable
 Que tu sois après moi le plus considérable,
 Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain (main.
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta
 Apprens à te connoître & descens en toi-même.
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux,
 Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
 Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
 Ose me démentir, di-moi ce que tu vaux,
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
 Les rares qualitez par où tu m'as dû plaire,
 Et tout ce qui t'élève au dessus du vulgaire.
 Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient,
 Elle seule t'élève, & seule te soutient,
 C'est elle qu'on adore, & non pas ta personne;
 Tu n'as crédit, ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne;
 Et pour te faire choir, je n'aurois aujourd'hui
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie.
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie;
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
 Des Héros de leur sang sont les vives images,
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu regnes sur eux?
 Parle, parle, il est temps.

C I N N A.

Je demeure stupide;
 Non que votre colère ou la mort m'intimide,
 Je voi qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Cet-

Cette stupidité s'est enfin dissipée.

Seigneur, je suis Romain, & du sang de Pompée;
 Le Père & les deux Fils lâchement égorgez
 Par la mort de César étoient trop peu vangez.
 C'est là d'un beau dessein l'illustre & seule cause,
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
 N'attendez point de moi d'infames repentirs,
 D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
 Le Sort vous est propice, autant qu'il m'est contraire;
 Je sai ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire,
 Vous devez un exemple à la Postérité,
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime;
 Et loia de t'excuser, tu couronnes ton crime;
 Voyons si ta constance ira jusques au bout.
 Tu fais ce qui t'est dû, tu vois que je sai tout,
 Fai ton Arrêt toi-même, & choisi tes supplices!

SCÈNE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA,
 ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoissez pas encor tous les Complices;
 Votre Æmilie en est, Seigneur, & la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô Dieux!

AUGUSTE.

Et toi, ma Fille, aussi!

ÆMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
 Et j'en étois, Seigneur, la cause, & le salaire.

AUGUSTE.

(jourd'hui

Quoi! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître au-
 T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui?

Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne,
 Et c'est trop tôt aimer l'Amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentimens
 N'est point le prompt effet de vos commandemens.

Ces

Ces flames dans nos cœurs sans votre ordre étoient
nées,

Et ce sont des secrets de plus de quatre années.
Mais quoi que je l'aimasse, & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi:
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance
Qu'il ne m'eût de mon Père assuré la vengeance.
Je là lui fis jurer, il chercha des Amis;
Le Ciel rompt le succès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie, en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'Etat,
Mourir en sa présence, & rejoindre mon Père,
C'est tout ce qui m'amène, & tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô Ciel, & par quelle raison
Préndrez-vous contre moi des traits dans ma mai-
Pour ses débordemens j'en ai chassé Julie, (son!
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la voi comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang,
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, & l'autre est parricide.
O ma Fille, est-ce-là le prix de mes bienfaits?

ÆMILIE.

Ceux de mon Père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songez avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse,
Il fut votre Tuteur, & vous son Assassin,
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon Père,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,
A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Æmilie, arrête, & considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton Père.
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur

Fut

Fut un crime d'Octave, & non de l'Empereur. [ne,
 Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la Couron-
 Le Ciel nous en absout, alors qu'il nous la donne,
 Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
 Le passé devient juste, & l'avenir permis.
 Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
 Quoi qu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable,
 Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
 Et jamais on n'a droit sur ceux du Souverain.

ÆMILIE.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre,
 Je parlois pour l'aigrir, & non pour me défendre.
 Punissez-donc, Seigneur, ces criminels appas,
 Qui de vos Favoris font d'illustres ingrats,
 Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.
 Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres,
 Et je suis plus à craindre, & vous plus en danger,
 Si j'ai l'amour ensemble & le sang à vanger.

CINNA.

Que vous m'avez séduit, & que je souffre encore
 D'être deshonoré par celle que j'adore!

Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer.

J'avoir fait ce dessein avant que de l'aimer;
 A mes plus saints desirs la trouvant inflexible,
 Je crus qu'à d'autres soins elle seroit sensible,
 Je parlai de son Père, & de votre rigueur,
 Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
 Que la vengeance est douce à l'esprit d'une Femme!
 Je l'attaquai par-là, par-là je pris son ame,
 Dans mon peu de mérite elle me négligeoit,
 Et ne pût négliger le bras qui la vangeoit.
 Elle n'a conspiré que par mon artifice,
 J'en suis le seul Auteur, elle n'est que complice,

ÆMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire? est-ce là me chérir,
 Que de m'ôter l'honneur, quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloi-

ÆMILIE.

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CIN-

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

É M I L I E .

Et bien, prens-en ta part, & me laisse la mienne ;
Ce seroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne,
La gloire & le plaisir, la honte & les tourmens,
Tout doit être commun entre de vrais Amans.

Nos deux ames, Seigneur, sont deux ames Romai-
Unissant nos desirs nous unimes nos haines. [nes,
De nos Parens perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment,
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent,
Nos esprits généreux ensemble le formèrent,
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau tré-
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas. [pas,

A U G U S T E .

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lévide.
Oui, je vous unirai puisque vous le voulez ;
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'Univers sachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi-bien que du crime.
Mais enfin le Ciel m'aime, & ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

S C E N E III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME,
É M I L I E , F U L V I E .

A U G U S T E .

A Pproche, seul Ami que j'éprouve fidelle.

M A X I M E .

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

A U G U S T E .

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir.

C'est à toi que je dois, & le jour, & l'Empire.

M A X I M E .

De tous vos Ennemis connoissez mieux le pire.
Si vous régniez encor, Seigneur, si vous vivez,

C'est

C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n'a point touché mon ame,
 Pour perdre mon Rival j'ai découvert sa trame,
 Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
 De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
 Je voulois avoir lieu d'abuser *Emilie*,
 Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
 Et pensois la refoudre à cet enlèvement
 Sous l'espoir du retour pour vanger son Amant.
 Mais au lieu de goûter ces grossières amorces,
 Sa vertu combatue a redoublé ses forces,
 Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus,
 Et je vous en ferois des récits superflus.
 Vous voyez le succès de mon lâche artifice;
 Si pourtant quelque grace est due à mon indice,
 A vos bontez, Seigneur, j'en demanderai deux,
 Le supplice d'Euphorbe, & ma mort à leurs yeux.
 J'ai trahi mon Ami, ma Maîtresse, mon Maître,
 Ma gloire, mon País, par l'avis de ce traître,
 Et croirai toutefois mon bonheur infini,
 Si je puis m'en punir, après l'avoir puni.

A U G U S T E.

En est-ce assez, ô Ciel, & le sort pour me nuire
 A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor sédui-
 Qu'il joigne à ses efforts le secours des Enfers, [re?
 Je suis maître de moi comme de l'Univers.
 Je le suis, je veux l'être. O Siècles, ô Mémoire,
 Conservez à jamais ma dernière victoire.
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons Amis, *Cinna*, c'est moi quit'en convie,
 Comme à mon Ennemi je t'ai donné la vie,
 Et malgré la fureur de ton lâche destin,
 Je te la donne encor comme à mon Assassin.
 Commençons un combat qui montre par l'issuë
 Qui l'aura mieux de nous, ou donnée, ou reçue,
 Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler,
 Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
 Avec cette Beauté que je t'avois donnée
 Reçois le Consulat pour la prochaine année.

Aime *Cinna*, ma Fille, en cet illustre rang,
 Pré-

Préfères-en la pourpre à celle de mon sang,
 Apprens sur mon exemple à vaincre ta colére.
 Te rendant un Epoux, je te rens plus qu'un Père.

ÆMILIE.

Et je me rens, Seigneur, à ces hautes bontez,
 Je recouvre la vuë auprès de leurs clartez,
 Je connois mon forfait qui me sembloit justice,
 Et ce que n'avoit pû la terreur du supplice,
 Je sens naître en mon ame un repentir puissant,
 Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le Ciel a resolu votre grandeur suprême,
 Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même;

J'ose avec vanité me donner cet éclat,
 Puisqu'il change mon cœur, il veut changer l'Etat,
 Ma haine va mourir que j'ai cruë immortelle;
 Elle est morte, & ce cœur devient Sujet fidelle,
 Et prenant désormais cette haine en horreur,
 L'ardeur de vous servir succede à la fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je, après que nos offenses,
 Au lieu de châtimens trouvent des recompenses?
 O vertu sans exemple! ô clemence qui rend
 Votre pouvoir plus juste, & mon crime plus grand.

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime,
 Et tous deux avec moi faites grace à Maxime:
 Il nous a trahis tous, mais ce qu'il a commis
 Vous conserve innocens & me rend mes Amis.

à Maxime.

Reprends auprès de moi ta place accoutumée,
 Rentre dans ton crédit, & dans ta renommée.
 Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour.
 Et que demain l'hymen couronne leur amour.
 Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice,
 Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontez,
 Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
 Vous

Vous confacre une foi lâchement violée,
 Mais si ferme à present, si loin de chanceler,
 Que la chute du Ciel ne pourroit l'ébranler.
 Puisse le grand Moteur des belles Destinées,
 Pour prolonger vos jours, retrancher nos années,
 Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
 Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous.

L I V I E.

Ce n'est pas tout, Seigneur, une-celeste flame
 D'un rayon Prophetique illumine mon ame.
 Oyez ce que les Dieux vous font savoir par moi,
 De votre heureux Destin c'est l'immuable loi.

Après cette action vous n'avez rien à craindre,
 On porteta le joug desormais sans se plaindre,
 Et les plus indomptez renversant leurs projets
 Mettront toute leur gloire à mourir vos Sujets.
 Aucun lâche dessein, aucune ingrante envie
 N'attaquera le cours d'une si belle vie,
 Jamais plus d'Assassins, ni de Conspirateurs;
 Vous avez trouvé l'art d'être Maître des cœurs.
 Rome avec une joye, & sensible, & profonde,
 Se demet en vos mains de l'Empire du Monde;
 Vos Royales vertus lui vont trop enseigner
 Que son bonheur consiste à vous faire régner.
 D'une si longue erreur pleinement affranchie
 Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie,
 Vous prepare déjà des Temples, des Autels,
 Et le Ciel une place entre les Immortels,
 Et la Postérité dans toutes les Provinces
 Donnera votre exemple aux plus généreux Princes.

A U G U S T E.

J'en accepte l'augure, & j'ose l'espérer.
 Ainsi toujours les Dieux vous daignent inspirer.
 Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
 Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,
 Et que vos Conjurez entendent publier,
 Qu'Auguste a tout appris, & veut tout oublier.

Fin du cinquième & dernier Acte.

EXAMEN DE CINNA.

CE Poëme a tant d'illustres suffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferois trop d'importans ennemis, si j'en disois du mal. Je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu voir, & accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte & si générale vient sans doute de ce que la vrai-semblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la verité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'Histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées; rien n'y est violenté par les incommoditez de la representation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la Pièce se passe chez *Emilie*, & l'autre dans le cabinet d'*Auguste*. F'aurois été ridicule si j'avois prétendu que cet Empereur déliberât avec *Maxime* & *Cinna*, s'il quitteroit l'Empire, où ce dernier vient de rendre compte à *Emilie* de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des Scènes au quatrième Acte, n'ayant pû me résoudre à faire que *Maxime* vint donner l'alarme à *Emilie* de la conjuration découverte, au lieu même où *Auguste* en venoit de recevoir l'avis par son ordre, & dont il ne faisoit que de sortir avec tant d'inquiétude & d'irrésolution. C'eût été une impudence extraordinaire, & tout-à-fait hors du vrai-semblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avoit fait révéler le secret de cette entreprise, & porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre *Emilie* par la peur

peur de se voir arrêtée, d'eût été se faire arrêter lui-même, & se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il vouloit exécuter. *Emilie* ne parle donc pas où parle *Auguste*, à la réserve du cinquième Acte : mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le Poëme ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer non seulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul Palais d'*Auguste*, pourvu que vous y vouliez donner un Appartement à *Emilie*, qui soit éloigné du sien.

Le compte que *Cinna* lui rend de sa conspiration justifie ce que j'ai dit ailleurs, que pour faire souffrir une Narration ornée, il faut que celui qui la fait, & celui qui l'écoute, aient l'esprit assez tranquille, & s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. *Emilie* a de la joye d'apprendre de la bouche de son Amant avec quelle chaleur il a suivi ses attentions, & *Cinna* n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en feraite. C'est pourquoi, quelque longue que soit cette Narration sans interruption aucune, elle n'ennuye point. Les ornemens de Rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, & la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds ; mais si j'avois attendu à la commencer qu'*Evandre* eût troublé ces deux Amans par la nouvelle qu'il leur apporte, *Cinna* eût été obligé de s'en faire, ou de la conclurre en six Vers, & *Emilie* n'en eût pu supporter davantage.

Comme les Vers de ma Tragedie d'*Horace* ont quelque chose de plus net & de moins guindé pour les pensées que ceux du *Cid*, on peut dire que ceux de cette Pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'*Horace*, & qu'enfin la facilité de concevoir le Sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidens, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la Pièce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a reçue. L'Auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, & à n'être point obligé pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, & de fixer

sa mémoire sur les premiers Actes, pendant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des Pièces embarrassées, qu'en termes de l'Art on nomme implexes, par un mot emprunté du Latin, telles que sont Rodogune & Heraclius. Elle ne se rencontre pas dans les Simples, mais comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer, & de plus d'Art pour les conduire, celles-ci n'ayant pas le même secours du côté du Sujet, demandent plus de force de Vers, de raisonnement, & de sentimens, pour les soutenir.





P O L Y E U C T E .

POLYEUCTE
MARTYR,
TRAGEDIE
CHRETIENNE.

C3

A C-



ACTEURS.

FELIX, Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie;

POLYEUCTE, Seigneur Arménien, Gendre de Félix.

SEVERE, Chevalier Romain, Favori de l'Empereur Décie.

NEARQUE, Seigneur Arménien, Ami de Polyeucte.

PAULINE, Fille de Félix, & Femme de Polyeucte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

ALBIN, Confident de Félix.

FABIAN, Domestique de Sévère.

CLEON, Domestique de Félix.

TROIS GARDÉS.

*La Scène est à Mélitène capitale d'Arménie,
dans le Palais de Félix.*

R O.

POLYEUCTE

MARTYR,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.



Uoi ! vous vous arrêtez aux songes d'une
Femme !

De si foibles sujets troublent cette grande
ame !

Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un peril qu'une Femme a rêvé ?

POLYEUCTE.

Je sai ce qu'est un songe, & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains' objets que le reveil détruit.

Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une Femme,
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,
Quand après un long temps qu'elle a sù nous char-
mer,

Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline sans raison dans la douleur plongée
Craint, & croit déjà voir ma mort qu'elle a songée,
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du Palais.
Je méprise sa crainte, & je cède à ses larmes,
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes,

Q. 4.

Et

Et mon cœur attendri, sans être intimidé,
 N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
 L'occasion, Nearque, est-elle si pressante,
 Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une Amante?
 Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui,
 Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

NEARQUE

Oui, mais où prenez-vous l'infaillible assurance
 D'avoir assez de vie, ou de perseverance?
 Ce Dieu qui tient votre ame & vos jours dans sa main
 Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?
 Il est toujours tout juste, & tout bon, mais sa Grace
 Ne descend pas toujours avec même efficace.
 Après certains momens que perdent nos longueurs,
 Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
 Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égaré;
 Le bras qui la versoit en devient plus avare,
 Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
 Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
 Celle qui vous pressoit de courir au Baptême,
 Languissante déjà, cesse d'être la même,
 Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
 Sa flame se dissipe, & va s'évanouïr.

POLYEUCTE.

Vous me connoissez mal; la même ardeur me brûle,
 Et le desir s'accroît quand l'effet se recule.
 Ces pleurs que je regarde avec un œil d'Epoux
 Me laissent dans le cœur aussi Chrétien que vous;
 Mais pour en recevoir le sacré caractère
 Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
 Et qui purgeant notre ame, & dessillant nos yeux,
 Nous rend le premier droit que nous avons aux
 Cieux,

Bien que je le préfère aux grandeurs d'un Empire,
 Comme le bien suprême, & le seul où j'aspire,
 Je croi, pour satisfaire un juste & saint amour,
 Pouvoir un peu remettre, & differet d'un jour.

NEARQUE.

Ainsi du Genre humain l'Ennemi vous abuse
 Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
 Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
 Quand

Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer.
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quel-
qu'autre,

Et ce songe-rempli de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage, & prière, & menace,
Il attaque toujours, & jamais ne se lasse,
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pû,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.

Rompez ses premiers coups; laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le Monde domine;
Qui regarde en arrière, & douteux en son choix,
Lors que sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

P O L Y E U C T E.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne?

N É A R Q U E.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne;
Mais à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs
Veut le premier amour, & les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger pour lui plaire, & Femme, & biens, & rang,
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire, & que je vous souhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourmens un Chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

P O L Y E U C T E.

Vous ne m'étonnez point; la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands-cœurs, & n'a point de foi-
blesse.

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort,
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort,
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,

Q u e

M' en

M'en donnera la force en me faisant Chrétien.

NEARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque.

Je brûle d'en porter la glorieuse marque ;
Mais Pauline s'afflige, & ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NEARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes.
Dans une heure au plus tard vous essuiez ses larmes,
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher Epoux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte,

Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NEARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NEARQUE.

Il le faut.

Fuyez un Banemi qui fait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue ;
Et dont le coup mortel vous plait quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

SCENE II.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE,
STRATONICE.

POLYEUCTE.

Adieu, Pauline, Adieu,
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

Pa-

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour, je vous quitte à regret,
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le Ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-
Mais... (même,

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hymenée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur !

PAULINE.

Ses présages sont vains,
Je le sai, mais enfin je vous aime, & je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu, vos pleurs sur moi prennent trop de puissance,
Je sens déjà mon cœur prêt à se revolter,
Et ce n'est qu'en suyant que j'y puis résister.

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au devant de la mort que les Dieux m'ont prédi-
Sui cet Agent fatal de tes mauvais Destins, (te,
Qui peut-être te livre aux mains des Assassins.Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes.
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes,
Voilà ce qui nous reste, & l'ordinaire effet (fait.
De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous
Q. 6^o Tant.

Tant qu'ils ne sont qu'Amans, nous sommes souve-
raines,

Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de Reines,
Mais après l'hymenée ils sont Rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite ici d'entière confiance,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence.
Sans vous en affliger présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi,
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un Mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, & ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes tra-
verfes,

Mais ce cœur a pourtant ses fonctions-diverses,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblez, (blez.
N'ordonne pas qu'il tremble, alors que vous trem-
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine,
Il est Arménien, & vous êtes Romaine,
Et vous pouvez savoir que ces deux Nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;
Mais il passe dans Rome avec autorité.
Pour fidelle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je croi que ta fraieur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frapé l'esprit,
Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Ecoute, mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma foiblesse, & mes autres amours.
Une Femme d'honneur peut avouër sans honte
Ces surprises des sens que la Raison surmonte,
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu.

Et

Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

Dans Rome où je nâquis ce malheureux visage,
D'un Chevalier Romain captiva le courage,
Il s'appelloit Sévère. Excuse les soupirs
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes desirs,

STRATONICE.

Est-ce lui qui n'aguère aux dépens de sa vie
Sauva des Ennemis votre Empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le Sort des Perses aux Romains?
Lui qu'entre tant de morts immolez à son Maître
On ne pût reconnoître, ou du moins reconnoître,
A qui Décie enfin pour des exploits si beaux
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux?

PAULINE.

Hélas, c'étoit lui-même, & jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vû plus honnête
homme.

Puisque tu le connois, je ne t'en dirai rien,
Je l'aimai, Stratonice, il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune?
L'un étoit grand en lui, l'autre foible & commune;
Trop invincible obstacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un Pere un vertueux Amant.

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance!

PAULINE.

Di plutôt d'une indigne & folle résistance.
Quelque fruit qu'une Fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévère
J'attendois un Epoux de la main de mon Pere,
Toujours prêt à le prendre, & jamais ma Raison
N'avoit de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédoit mon cœur, mes desirs, ma pensée,
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée,
Nous soupirions ensemble, & pleurions nos malheurs,
Mais au lieu d'esperance il n'avoit que de pleurs,
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon Pere & mon devoir étoient inexorables.
Enfin je quittai Rome, & ce parfait Amant,

Q7

Pour

Pour suivre ici mon Pere en son Gouvernement;
 Et lui, desespéré, s'en alla dans l'Armée
 Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
 Le reste, tu le fais; mon abord en ces lieux
 Me fit voir Polyeucte, & je plus à ces yeux,
 Et comme il est ici le Chef de la Noblesse,
 Mon Pere fut ravi qu'il me prit pour Maitresse,
 Et par son alliance il se crut assuré
 D'être plus redoutable, & plus considéré.
 Il approuva sa flame, & conclut l'hymenée,
 Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
 Je donnai par devoir à son affection
 Tout ce que l'autre avoit par inclination.
 Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
 Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez;
 Mais quel songe après tout tient vos sens alarmez?

PAULINE.

Je l'ai vû cette nuit, ce malheureux Sévère,
 La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
 Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux,
 Qu'une Ombre desolée emporte des tombeaux,
 Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
 Qui retranchant sa vie affurent sa mémoire,
 Il sembloit triomphant, & tel que sur son char
 Victorieux dans Rome entre notre César.
 Après un peu d'effroi que m'a donné sa vuë;
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
Ingrate, m'a-t-il dit, & ce jour expiré,
Pleure à loisir l'Eoux que tu m'as préféré.
 A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée,
 Ensuite de Chrétiens une impie Assemblée,
 Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
 A jetté Polyeucte aux pieds de son Rival.
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon Pere;
 Hélas! c'est de tout point ce qui me desespere.
 J'ai vû mon Pere même un poignard à la main,
 Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
 Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images,
 Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages,

Jo

Jé ne fai, ni comment, ni quand ils l'ont tué,
 Mais je fai qu'à sa mort tous ont contribué.
 Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste,
 Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste.
 La vision de soi peut faire quelque horreur,
 Mais non-pas vous donner une juste terreur.
 Pouvez-vous craindre un Mort? pouvez-vous craindre un Pere,

Qui chérit votre Epoux, que votre Epoux révere,
 Et dont le juste choix vous a donnée à lui
 Pour s'en faire en ces lieux un ferme & sûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, & rit de mes alarmes;
 Mais je crains des Chrétiens les complots & les charmes.

Et que sur mon Epoux leur Troupeau ramassé,
 Ne vange tant de sang que mon Pere a versé.

STRATONICE.

Leur Secte est insensée, impie, & sacrilege,
 Et dans son sacrifice usé de sortilege,
 Mais sa fureur ne va qu'à briser nos Autels,
 Elle n'en veut qu'aux Dieux, & non pas aux Mortels.
 Quelque sévérité que sur eux on déploye,
 Ils souffrent sans murmure, & meurent avec joye,
 Et depuis qu'on les traite en criminels d'Etat,
 On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tai-toi, mon Pere vient.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE,
 STRATONICE.

FELIX.

MA Fille, que ton songe
 En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
 Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher!

PAU-

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FELIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FELIX.

Il est le Favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des Ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.
Le Destin aux grands cœurs si souvent mal propice
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FELIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FELIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop, mais comment le pouvez-vous savoir ?

FELIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne.
Un gros des Courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang & son crédit.
Mais, Albin, redi-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée ;
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'Empereur captif par sa main dégagé
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre.
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son Ombre,
Après qu'entre les Morts on ne le pût trouver ;
Le Roi de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits & de son grand courage,
Ce Monarque en voulut connoître le visage,
On le mit dans sa Tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroïssoit, il fit mille jaloux.
Là, bien-tôt il montra quelque signe de vie.
Ce Prince généreux en eut l'ame ravie,

Et

Et sa joye en dépit de son dernier malheur,
 Du bras qui le caufoit honora la valeur.
 L'en fit prendre soin, la cure en fut secrète,
 Et comme au bout du mois sa fanté fut parfaite,
 Il offrit dignitez, alliance, trefors,
 Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
 Après avoir comblé ses refus de louange,
 Il envoie à Décie en proposer l'échange,
 Et soudain l'Empereur transporté de plaisir
 Offre au Perse son Frere, & cent Chefs à choisir.
 Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
 De sa haute vertu recevoir le salaire,
 La faveur de Décie en fut le digne prix.
 De nouveau l'on combat, & nous sommes surpris;
 Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire,
 Lui seul rétablit l'ordre, & gagne la victoire,
 Mais si belle, & si pleine, & par tant de beaux faits,
 Qu'on nous offre tribut, & nous faisons la paix.
 L'Empereur qui lui montre une amour infinie,
 Après ce grand succès l'envoie en Armenie.
 Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
 Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux.

FELIX:

O Ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,
 Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FELIX.

Ah, sans doute, ma Fille, il vient pour t'épouser!
 L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose,
 C'est un prétexte faux, dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chèrement.

FELIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment,
 Et jusques à quel point ne porte sa vengeance:
 Une juste colere avec tant de puissance?
 Il nous perdra, ma Fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

F.F.

FELIX.

Tu veux flater en vain un Pere malheureux,
Il nous perdra, ma Fille. Ah, regret qui me tue,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!

Ah, Pauline, en effet tu m'as trop obéi,
Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rebellion m'eût été favorable!

Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur lui.

Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal, fais sortir le remède.

PAULINE.

Moi! moi, que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!
Mon Pere, je suis femme, & je fais ma foiblesse,
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne, & de vous, & de moi.
Je ne le verrai point.

FELIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toujours aimable, & je suis toujours Femme.
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.
Je ne le verrai point.

FELIX.

Il faut le voir, ma Fille,
Ou tu trahis ton Pere, & toute ta Famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir puisque vous commandez,
Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FELIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute,
Ce n'est pas le succès que mon ame redoute.
Je crains ce dur combat, & ces troubles puissans
Que fait déjà chez moi la révolte des sens. (me,
Mais puisqu'il faut combattre un Ennemi que j'ai
Souf-

Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FELIX.

Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir.
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos Destinées.

PAULINE.

Oui, je vai de nouveau dompter mes sentimens,
Pour servir de victime à vos commandemens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

Cependant que Felix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un tems à mes vœux si propice ?

Pourrai-je voir Pauline, & rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux ?
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène,
Le reste est un pretexte à soulager ma peine ;
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SEVERE.

Ah, quel comble de joye !

Cette chère Beauté consent que je la voye ?
Mais ai-je sur son ame encor quelque pouvoir ?
Quelque reste d'amour s'y fait il encor voir ?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue ?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;
Elles sont pour Felix, non pour triompher d'elle,
Jamais à mes desirs mon cœur ne fut rebelle,
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien,

Is

Je me vaincrois moi-même & ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SEVERE.

D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle plus, éclairci-moi ce point ?

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur ? ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses.
Vous trouverez à Rome assez d'autres Maîtresses,
Et dans ce haut degré de puissance, & d'honneur
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SEVERE.

Qu'à des penfers si bas mon ame se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter,
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune ;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune,
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son Amant.
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non, mais encor un coup ne la revoyez point.

SEVERE.

Ah, c'en est trop, enfin éclairci-moi ce point.
As-tu vû des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire, elle est....

SEVERE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SEVERE.

Souffris-moi, Fabian, ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?

SEVERE.

La confiance est ici d'un difficile usage.

De

De pareils déplaifirs accablent un grand cœur,
 La vertu la plus mâle en perd toute vigueur,
 Et quand d'un feu fi beau les ames font éprises,
 La mort les trouble moins, que de telles furprifes,
 Je ne fuis plus à moi quand j'entens ce difcours,
 Pauline eft mariée!

F A B I A N.

Oui, depuis quinze jours.

Polyeufte, un Seigneur des premiers d'Armenie,
 Goûte de fon hymen la douceur infinie.

S E V E R E.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix,
 Polyeufte a du nom, & fort du fang des Rois.
 Foibles foulagemens d'un malheur fans remède!
 Pauline, je verrai qu'un autre vous poffede!

O Ciel! qui malgré moi me renvoyez au jour,
 O Sort qui redonnez l'efpoir à mon amour,
 Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
 Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée.

Voyons-la toutefois, & dans ce trifte lieu
 Achevons de mourir en lui difant adieu.
 Que mon cœur chez les morts emportant fon image
 De fon dernier fofpir puiſſe lui faire hommage.

F A B I A N.

Seigneur, confidérez..

S E V E R E.

Tout eft confidéré.

Quel defordre peut craindre un cœur deſeſpéré?
 N'y conſent-elle pas!

F A B I A N.

Oui, Seigneur, mais...

S E V E R E.

N'importe;

F A B I A N.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

S E V E R E.

Et ce n'eſt pas un mal que je veuille guérir.
 Je ne veux que la voir, ſofpirer, & mourir.

F A B I A N.

Vous vous échaperez fans doute en ſa préſence.
 Un Amant qui perd tout n'a plus de complaiſance,
 Dans

Dans un tel entretien il suit sa passion,
Et ne pousse qu'injure, & qu'imprecation.

SEVERE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore,
Tout violent qu'il est, mon desespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère.
Son devoir m'a trahi, mon malheur, & son Père.
Mais son devoir fut juste, & son Père eut raison,
J'impute à mon malheur toute la trahison.
Un peu moins de fortune, & plutôt arrivée
Eût gagné l'un par l'autre, & me l'eût conservée.
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquiescer ;
Laisse-la moi donc voir, soupirer, & mourir.

FABIAN.

Oui, je vai l'affliger qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens,
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais Amans,
Et dont la violence excite assez le trouble,
Sans que l'Objet présent l'irrite & le redouble.

SEVERE.

Fabian, je la voi.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous...

SEVERE.

Hélas ! elle aime un autre, un autre est son Epoux.

SCENE II.

SEVERE, PAULINE, STRATONICE,
FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, Seigneur, & n'en fais point d'exercice
Que toute autre que moi vous flate, & vous abuse ;
Pauline a l'âme noble, & parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le Ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serois donnée,
Et toute la rigueur de votre premier sort

Con-

Contre votre mérite eût fait un vain effort.
 Je découvrois en vous d'assez illustres marques, (ques
 Pour vous preferer même aux plus heureux Monar-
 Mais puisque mon devoir m'imposoit d'autres loix,
 De quelque Amant pour moi que mon Pere eût fait
 choix,

Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
 Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
 Quand je vous aurois vû, quand je l'aurois haï,
 J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi,
 Et sur mes passions ma Raison souveraine
 Eût blâmé mes soupirs, & dissipé ma haine.

S E V E R E.

Que vous êtes heureuse, & qu'un peu de soupirs
 Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs !
 Ainsi de vos desirs toujours Reine absoluë,
 Les plus grands changemens vous trouvent résoluë ;
 De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
 Jusqu'à l'indifférence, & peut-être au mépris,
 Et votre fermeté fait succéder sans peine
 La faveur au dédain, & l'amour à la haine.

Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu
 Soulageroit les maux de ce cœur abatu !
 Un soupir, une larme à regret épanuë
 M'auroit déjà guéri de vous avoir perduë.
 Ma Raison pourroit tout sur l'amour affoibli,
 Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli,
 Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
 Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.

O trop aimable Objet qui m'avez trop charmé,
 Est-ce là comme on aime, & m'avez-vous aimé ?

P A U L I N E.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, & si mon ame
 Pouvoit bien étouffer les restes de sa flâme,
 Dieux, que j'éviterois de rigoureux tourmens !
 Ma Raison, il est vrai, dompte mes sentimens,
 Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
 Elle n'y regne pas, elle les tyrannise,
 Et quoique le dehors soit sans émotion,
 Le dedans n'est que trouble, & que sédition.
 Un je ne sai quel charme encor vers vous m'emporte,

V o t r e

Votre mérite est grand, si ma Raïson est forte;
 Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
 D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
 Qu'il est environné de puissance, & de gloire,
 Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
 Que j'en sai mieux le prix, & qu'il n'a point déçu
 Le généreux espoir que j'en avois conçu.
 Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
 Et qui me range ici dessous les loix d'un homme,
 Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
 Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.
 C'est cette vertu même à nos desirs cruelle,
 Que vous louiez alors, en blasphémant contre-elle.
 Plaiguez-vous-en encor, mais louiez sa rigueur
 Qui triomphe à la fois de vous, & de mon cœur.
 Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins sincère
 N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE.

Ah, Madame, excusez une aveugle douleur
 Qui ne connoit plus rien que l'excès du malheur.
 Je nommois inconstance, & prenois pour un crime
 De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
 De grace, montrez moins à mes sens desolez
 La grandeur de ma perte, & ce que vous valez,
 Et tachant par pitié cette vertu si rare
 Qui redouble mes feux, lors qu'elle nous sépare,
 Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
 Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! cette vertu, quoi qu'enfin invincible,
 Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
 Ces pleurs en sont témoins, & ces lâches soupirs
 Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs,
 Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
 Contre qui mon devoir a trop peu de défense.
 Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
 Conservez-m'en la gloire, & cessez de me voir.
 Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte.
 Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte,
 Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens
 Qui ne font qu'irriter vos tourmens, & les miens.

S E-

SEVERE.
Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE.
Sauvez-nous d'une vuë à tous les deux funeste.

SEVERE.
Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.
C'est le remède seul qui peut guérir nos maux,

SEVERE.
Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.
Je veux guérir des miens, ils souilleroient ma gloire.

SEVERE.
Ah, puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu, je vai chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement par une mort pompeuse
De mes premiers exploits l'attente avantageuse;
Si toutefois après ce coup mortel du Sort,
J'ai de la vie assez, pour chercher une mort.

PAULINE.
Et moi dont votre vuë augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice,
Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux secrets.

SEVERE.
Puisse le juste Ciel, content de ma ruïne,
Combler d'heur & de jours Polyeucte, & Pauline,

PAULINE.
Puisse trouver Sévère après tant de malheur
Une félicité digne de sa valeur.

SEVERE.
Il la trouvoit en vous.

PAULINE.
Je dépendois d'un Pere.

SEVERE.
O devoir qui me perd, & qui me desespère!
Adieu, trop vertueux Objet, & trop charmant.

P. Corn. II. Part.

R

PAU-

Adieu, trop malheureux, & trop parfait Amant.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE. (s'armes,

Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes.
Vous voyez clairement que votre songe est vain ;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins si tu m'as plainte ;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte.
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublez,
Et ne m'accable point par des maux redoublez.

STRATONICE.

Quoi, vous craignez encor !

PAULINE.

Je tremble, Stratonice,
Et bien que je m'effraye avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce Rival faire des vœux pour lui,

PAULINE.

Je croi même au besoin qu'il seroit son appui ;
Mais soit cette croyance, ou fausse, ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable.
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, & vient pour m'épouser.

SCE-

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NEARQUE,
PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE. (rissent,
C'Est trop verser de pleurs, il est tems qu'ils ta-
Que votre douleur cesse, & vos craintes finissent.
Malgré les faux avis par vos Dieux envoyez,
Je suis vivant, Madame, & vous me revoyez.

PAULINE.
Le jour est encor long, & ce qui plus m'effraye,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie.
J'ai crû Sévère mort, & je le vois ici.

POLYEUCTE.
Je le sai, mais enfin j'en prens peu de souci.
Je suis dans Mélitène, & quel que soit Sévère,
Votre Pere y commande, & l'on m'y considère.
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite,
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.
Il vient de me quitter assez triste & confus,
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE. (ge!
Quoi! vous me soupçonnez déjà de quelque ombra-

PAULINE.
Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.
J'assure mon repos que troublent ses regards.
La vertu la plus ferme évite les hazards,
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pû nous enflamer,
Sa presence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est penible, & le combat honteux.

POLYEUCTE.
O vertu trop parfaite, & devoir trop sincère!

POLYEUCTE,

Que vous deyez coûter de regrets à Sévère !
 Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heu-
 Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux ! (reux)
 Plus je voi mes defauts, & plus je vous contemple,
 Plus j'admire....

S C E N E V.

POLYEUCTE, PAULINE, NEARQUE,
 STRATONICE, CLEON.

CLEON.

SEigneur, Felix vous mande au Temple,
 La victime est choisie, & le peuple à genoux,
 Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE.

Sévère craint ma vûë, elle irrite sa flame,
 Je lui tiendrai parole, & ne veux plus le voir.
 Adieu, vous l'y verrez, pensez à son pouvoir,
 Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'apprehende,
 Et comme je connois sa générosité,
 Nous ne nous combatrons que de civilité.

S C E N E VI.

POLYEUCTE, NEARQUE,

NEARQUE.

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au Temple, où l'on m'appelle.

NEARQUE.

Quoi? vous mêler aux vœux d'une Troupe infidelle?
 Oubliez-vous déjà que vous êtes Chrétien?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

NEARQUE,

J'abhorre les faux Dieux,

Po-

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NEARQUE.

Fuyez-donc leurs Autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,

Et mourir dans leur Temple, ou les y terrasser.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes

Braver l'Idolâtrie, & montrer qui nous sommes;

C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,

Je viens de le promettre, & je vai l'accomplir.

Je réns grâces au Dieu que tu m'as fait connoître

De cette occasion qu'il a si-tôt fait naître,

Où déjà sa bonté prête à me couronner

Daigne éprouver la Foi qu'il vient de me donner.

NEARQUE.

Cezéle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révere.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NEARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE.

Il fera mon appui.

NEARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, & plus elle mérite.

NEARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre, & de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret, quand on n'ose s'offrir.

R 3.

NEAR-

NEARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déjà la palme est préparée.

NEARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.

Pourquoi metre au hazard ce que la mort assure ?

Quand elle ouvre le Ciel peut-elle sembler dure ?

Je suis Chrétien, Néarque, & le suis tout à fait,

La Foi que j'ai reçue aspire à son effet.

Qui fuit croit lâchement, & n'a qu'une Foi morte.

NEARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe

Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux,

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NEARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NEARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre,

Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber.

Dieu fait part au besoin de sa force infinie.

Qui craint de le nier dans son ame le nie,

Il croit le pouvoir faire, & doute de sa Foi.

NEARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attens tout de sa Grâce, & rien de ma foiblesse.

Mais loin de me presser, il faut que je vous presse!

D'où vient cette froideur ?

NEARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant, suivons te saint effort,

Dressons-lui des Autels sur des montaux d'Idoles.

Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
 Négliger pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
 Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
 Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
 Que vous me souhaitiez, & que je vous souhaite ?
 S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux.
 Qu'à grand' peine Chrétien j'en montre plus que

N E A R Q U E.

(vous ?

Vous sortez du Bapême, & ce qui vous anime
 C'est la Grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime ;
 Comme encor toute-entière, elle agit pleinement,
 Et tout semble possible à son feu véhément.
 Mais cette même Grace en moi diminuée,
 Et par mille péchez sans cesse exténuée,
 Agit aux grands effets avec tant de langueur,
 Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
 Cette indigae mollesse & ces lâches défenses
 Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
 Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
 Me donne votre exemple à me fortifier. (mes
 Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hom-
 Braver l'Idolâtrie, & montrer qui nous sommes,
 Puissai-je vous donner l'exemple de souffrir,
 Comme vous me donnez celui de nous offrir.

P O L Y E U C T E.

A cet heureux transport que le Ciel vous envoie,
 Je reconnois Nearque, & j'en pleure de joye
 Ne perdons plus de tems, le sacrifice est prêt.
 Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt,
 Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
 Dont arme un bois pourri ce Peuple trop crédule ;
 Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
 Allons briser ces Dieux de pierre, & de metal,
 Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,
 Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

N E A R Q U E.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
 Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

Fin du second Acte.

R 4

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE.

Que de soucis flotans! que de confus nuages
 Presentent à mes yeux d'inconstantes i-
 mages!

Douce tranquillité que je n'ose espérer,
 Que ton divin rayon tarde à les éclairer?
 Mille agitations que mes troubles produisent,
 Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent,
 Aucun espoir n'y coule où j'ose persister,
 Aucun effroi n'y regne où j'ose m'arrêter.
 Mon esprit embrassant tout ce qu'il s'imagine
 Voit tantôt mon bonheur, & tantôt ma ruine,
 Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet,
 Qu'il ne peut espérer, ni craindre tout-à-fait.
 Sévère incessamment brouille ma fantaisie,
 J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie,
 Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
 Polyeucte en ces lieux puisse voir son Rival.
 Comme entre deux Rivaux la haine est naturelle,
 L'entreyuë aisément se termine en querelle;
 L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
 L'autre un desespéré qui peut trop attenter.
 Quelque haute raison qui règle leur courage,
 B'un conçoit de l'envie, & l'autre de l'ombrage,
 La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
 Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
 Consumant dès l'abord toute leur patience,
 Forme de la colére, & de la defiance,
 Et saisissant ensemble, & l'Epoux, & l'Amant,
 En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
 Mais que je me figure une étrange chimère,
 Et que je traite mal Polyeucte, & Sévère,
 Comme si la vertu de ces fameux Rivaux
 Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts!
 Leurs ames à tous d'eux d'elles-mêmes maîtresses
 Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses.

Ils

Ils se verront au Temple en hommes généreux ;
 Mais las ! ils se verront, & c'est beaucoup pour eux.
 Que sert à mon Epoux d'être dans Mélitène,
 Si contre lui Sévère arme l'Aigle Romaine,
 Si mon Pere y commande, & craint ce Favori,
 Et se repent déjà du choix de mon Mari ?
 Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte.
 En naissant il avorte, & fait place à la crainte,
 Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
 Dieux, faites que ma peur puisse enfin se tromper,
 Mais sachons-en l'issue.

SCÈNE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

ET bien, ma Stratonice ?
 Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
 Ces Rivaux généreux au Temple se sont vus ?

STRATONICE.

Ah ! Pauline.

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été decus ?
 J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
 Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polycuste, Néarque,
 Les Chrétiens....

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.

R. 5.

Tout

394 POLYEUCTE,
Tout votre songe est vrai, Polyecte n'est plus.
PAULINE.

Il est mort ?

STRATONICE.

Non, il vit, mais (ô pleurs superflus)
Ce courage si grand, cette ame si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet Epoux si charmant à vos yeux,
C'est l'Ennemi commun de l'Etat & des Dieux,
Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécration à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie, en un mot, un Chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux Chrétiens sont-ce des impostures ?

PAULINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur Foi,
Mais il est mon Epoux, & tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr.

Qui trahit tous nos Dieux auroit pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie,
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprens que mon devoir ne dépend point du sien.
Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.
Quoi, s'il aimoit ailleurs, serois-je dispensée
A suivre à son exemple une ardeur insensée ?
Quelque Chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'hor-
Je chéris sa personne, & je hais son erreur. (reur,
Mais quel sentiment en témoigne mon Père ?

STRATONICE.

Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyecte encor quelque pitié,

Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vû le supplice.

PAULINE.

Quoi! Néarque en est donc?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit,
De leur vieille amitié c'est-là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt en dépit de lui-même
L'arrachant de vos bras le traînoir au Baptême.
Voilà ce grand secret, & si mystérieux,
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me biamois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs.
En qualité de Femme, ou de Fille, j'espère
Qu'ils vaincront un Epoux, ou fléchiront un Pere.
Que si sur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon desespoir.
Apprens-moi cependant ce qu'ils ont fait au Tem-

STRATONICE.

(ple.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le Prêtre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'Orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un & l'autre étaloit sa manie,
Des mystères sacrez hautement se moquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le Peuple en murmure, & Felix s'en offense,
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence;
Quoi, lui dit Polyucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des Dieux, ou de pierre, ou de bois?
Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes,

R. 6

L'adul-

L'adultère & l'inceste en étoient les plus doux.
 Cyez, dit-il en suite, oyez, Peuple, oyez tous.

*Le Dieu de Polyeucte & celui de Néarque
 De la Terre & du Ciel est l'absolu Monarque,
 Seul Etre indépendant, seul Maître du Destin,
 Seul principe éternel, & souveraine fin.
 C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
 Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie,
 Lui seul tient en sa main le succès des combats,
 Il le veut élever, il le peut mettre à bas,
 Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense,
 C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense;
 Vous adorez en vain des Monstres impuissans.
 Se jettant à ces mots sur le vin, & l'encens,
 Après en avoir mis les saints vases par terre,
 Sans crainte de Felix, sans crainte du tonnerre,
 D'une fureur pareille ils courent à l'Autel;
 Cieux, a-t-on vû jamais, a-t-on rien vû de tel!
 Du plus puissant des Dieux nous voyons la Statue
 Par une main impie à leurs pieds abatuë,
 Les Mystères troublez, le Temple profané,
 La fuite & les clameurs d'un Peuple mutiné,
 Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
 Felix... Mais le voici qui vous dira le reste.*

PAULINE.

Que son visage est sombre, & plein d'émotion!
 Qu'il montre de tristesse & d'indignation!

SCENE III.

FELIX, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

UNE telle insolence avoir osé paroître!
 En public! à ma vûë! il en mourra, le traître.

PAULINE.

Souffrez que votre Fille embrasse vos genoux-

FELIX.

Je parle de Néarque, & non de votre Epoux. (dre,
 Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de Gen-
 Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre.
 La grandeur de son crime & de mon déplaisir

N^a.

N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un Père.

FELIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colére,
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pû savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sai que de Néarque il doit voir le supplice.

FELIX.

Du conseil qu'il doit prendre il fera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

Au spectacle sanglant d'un Ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir, & le desir de vivre
Reffaissent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace,
Cette indiscrete ardeur tourne bien-tôt en glace,
En vain vous en avez l'esprit inquieté.
Il se repentira de son impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FELIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit, mais hélas ! où me renvoyez-vous,
Et quels tristes hazards ne court point mon Epoux ;
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérois de la bonté d'un Père ?

FELIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline ; à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devois même peine à des crimes semblables,
Et mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel,
Je me suis fait pour lui moi-même criminel.
Et j'attendois de vous au milieu de vos craintes
Plus de remerciemens, que je n'entens de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?

Je sai quelle est l'humeur, & l'esprit d'un Chrétien,
 Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure;
 Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure,

FELIX.

Sa grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver,

PAULINE.

Faites-la toute entière.

FELIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Nel'abandonnez pas aux fureurs de sa Secte.

FELIX.

Je l'abandonne aux Loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un Gendre un Beau-pere est l'appui?

FELIX.

Qu'il fasse autant pour soi, comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FELIX.

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon Pere, au nom des Dieux...

FELIX.

Ne les reclamez pas,

Ces Dieux, dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX.

Eh bien, qu'il leur en fasse,

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place...

FELIX.

J'ai son pouvoir en main, mais s'il me l'a commis,
 C'est pour le déployer contre les ennemis.

PAULINE.

Polyeuste l'est-il?

FELIX.

Tous Chrétiens sont rebelles.

PAU-

TRAGÉDIE.

101
/dre,

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles,
En épousant Pauline, il s'est fait votre sang.

FELIX.

Je regarde sa faute & ne vois plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilège,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur?

FELIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre Fille?

FELIX.

Les Dieux & l'Empereur sont plus que ma Famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FELIX.

J'ai les Dieux & Dénie ensemble à redouter;
Mais nous n'avons encor à craindre rien de triste.
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?
S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau Chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance,
Outre que les Chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son ame ait embrassée,
Polyeuste est Chrétien, parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au Temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste.
Le trepas n'est pour eux, ni honteux, ni funeste;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux,
Aveugles pour la Terre; ils aspirent aux Cieux,
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentez, déchirez, assassinez, n'imposez,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs desirs.

Lg.

198 P O L Y E U C T E ,
La mort la plus infame, ils l'appellent Martyre.

F E L I X .

Et bien donc, Polyeucte aura ce qu'il desire,
N'en parlons plus.

P A U L I N E .

Mon Père...

S C E N E I V .

F E L I X , A L B I N , P A U L I N E ,
S T R A T O N I C E .

F E L I X .

A L b i n , en est-ce fait ?

A L B I N .

Oui, Seigneur, & Nearque a payé son forfait.

F E L I X .

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

A L B I N .

Il l'a vu, mais hélas ! avec un oeil d'envie,
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer,
Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

P A U L I N E .

Je vous le disois bien ; encor un coup, mon Père,
Si jamais mon respect a pû vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri....

F E L I X .

Vous aimez trop, Pauline, un indigne Mari.

P A U L I N E .

Jel'ai de votre main, mon amour est sans crime.
Il est de votre choix la glorieuse estime,
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.

Au nom de cette aveugle & prompte obéissance,
Que j'ai toujours renduë aux loix de la naissance,
Si vous avez pû tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.
Par ce juste pouvoir à present trop à craindre,
Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons, ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté, pour m'être précieux.

E E

TRAGÉDIE.

FELIX.

101
(dre,

Vous m'importunez trop; bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs,
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre, & temps & pleurs;

J'en veux être le maître, & je veux bien qu'on sâche
Que je la défavoue; alors qu'on me l'arrache. (che,
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un Père qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir votre Epoux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir;
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez...

FELIX.

Laissez-vous seuls, vous dis-je;
Votre douleur m'offense, autant qu'elle m'afflige;
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins,
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

Albin, comme est-il mort?

ALBIN.

En brutal, en impie;
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, & sans étonnement,
Dans l'obstination, & l'enduroissement,
Comme un Chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FELIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche;
Loin d'en être abatu, son cœur en est plus haut.
On l'a violenté pour quitter l'échaffaut,
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire,
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FE-

FELIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FELIX.

On ne fait pas les maux dont mon cœur est atteint.

De penfers sur penfers mon ame est agitée,

De soucis sur soucis elle est inquiétée.

Je sens l'amour, la haine, & la crainte, & l'espoir.

La joye, & la douleur tour à tour l'émuvoit.

J'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables,

J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables,

J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,

J'en ai même de bas, & qui me font rougir.

J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour Gendre,

Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre,

Je déplore sa perte, & le voulant sauver,

J'ai la gloire des Dieux ensemble à conserver,

Je redoute leur foudre, & celui de Décie,

Il y va de ma Charge, il y va de ma vie.

Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,

Et tantôt je le perds, pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un Beau-père,

Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révére.

FELIX.

A punir les Chrétiens son ordre est rigoureux,

Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.

On ne distingue point quand l'offense est publique,

Et lors qu'on dissimule un crime domestique,

Par qu'elle autorité peut-on, par quelle loi,

Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,

Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FELIX.

Sévère me perdrait si j'en usois ainsi.

Sa haine & son pouvoir font mon plus grand souci,

Si j'avois différé de punir un tel crime, (me,

Quoi qu'il soit généreux, quoi qu'il soit magnani-

Il est homme, & sensible, & je l'ai dédaigné,

Et

Et de tant de mépris son esprit indigné,
 Que met au desespoir cet hymen de Pauline,
 Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
 Pour vanger un affront tout semble être permis,
 Et les occasions tentent les plus remis.
 Peut-être (& ce soupçon n'est pas sans apparence)
 Il rallume en son cœur déjà quelque espérance,
 Et croyant bien-tôt voir Polyeucte puni,
 Il rappelle un amour à grand' peine banni.
 Juge si la colére en ce cas implacable
 Me feroit innocent, de sauver un coupable,
 Et s'il m'épargneroit voyant par mes bontez
 Une seconde fois ses desseins avortez.

Te dirai-je un penser indigne, bas & lâche?
 Je l'étouffe, il senait, il me flate, & me fâche;
 L'ambition toujours me le vient présenter,
 Et tout ce que je puis, c'est de le déester.
 Polyeucte est ici l'appui de ma Famille,
 Mais si par son trépas l'autre épousoit ma Fille,
 J'acquerois bien par là de plus puissans appuis,
 Qui me mettroient plus haut cent fois, que je ne
 suis.

Mon cœur en prend par force une maligne joye;
 Mais que plutôt le Ciel à tes yeux me foudroye,
 Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
 Que jusque-là ma gloire ose se démentir.

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, & votre ame trop haute;
 Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FELIX.

Je vai dans la prison faire tout mon effort
 A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort,
 Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine?

FELIX.

Ne me presse point tant; dans un tel déplaisir
 Je ne puis que résoudre, & ne sai que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir en serviteur fidelle
 Qu'en sa faveur déjà la Ville se rebelle,

Et

404 POLYEUCTE,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa dernière espérance, & le sang de ses Rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée.
J'ai laissé tout autour une Troupe éplorée,
Je crains qu'on ne la force.

FELIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez l'en donc vous-même, & d'un espoir de grace
Appaisez la fureur de cette Populace.

FELIX.

Allons, & s'il persiste à demeurer Chrétien,
Nous en disposerons, sans qu'elle en sache rien.

Fin du troisième Acte.

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLEON,
Trois autres Gardes.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on?

CLEON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que sur tout j'appréhende!
Felix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, & t'ai vu sans effroi.
Tu prens pour t'en vanger de plus puissantes armes;
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux, que ses
larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours.
Et toi qui tout sortant encor de la victoire
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort Ennemi,
Prête du haut du Ciel la main à ton Ami.

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?

Non

TRAGÉDIE.

405

Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader;
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévère;
Je croi que sans péril on peut me satisfaire.
Si j'avois pu lui dire un secret important,
Il vivroit plus heureux, & je mourrois content.

CLEON.

Si vous me l'ordonnez j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, & reviens promptement.

CLEON.

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment.

SCÈNE II.

POLYEUCTE.

Les Gardes se retirent aux coins du Théâtre.

Source délicieuse en misères féconde,
Que voulez vous de moi, flatueuses voluptez;
Honteux attachemens de la chair & du Monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittez?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain par tout ce vaste Empire;
Les ennemis de Dieu pompeux & florissans.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les Grands sont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunez coupables,
Sont d'autant plus inevitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Ti

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
 Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les siens.
 De ton honteux Destin voi la suite effroyable,
 Le Scythe va vanger la Ferse, & les Chrétiens.
 Encor un peu plus outre, & son heure est venuë,
 Rien ne t'en sauroit garantir,
 Et la foudre qui va partir,
 Toute prête à crever la nuë,
 Ne peut plus être retenue
 Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colére,
 Qu'un Rival plus puissant éblouisse ses yeux,
 Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse Beau-père,
 Et qu'à titre d'Esclave il commande en ces lieux:
 Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
 Monde, pour moi tu n'as plus rien,
 Je porte en un cœur tout Chrétien.
 Une flamme toute divine,
 Et je ne regarde Pauline.
 Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.
 De vos sacrez attraits les ames possédées
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
 Vous promettez beaucoup & donnez davantage,
 Vos biens ne sont point inconstans,
 Et l'heureux trépas que j'attens
 Ne vous sert que d'un doux passage
 Pour nous introduire au partage
 Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
 Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
 Jela vois, mais mon cœur d'un saint zèle enflamé,
 N'en goûte plus l'apas dont il étoit charmé,
 Et mes yeux éclairez des célestes lumières
 Ne trouvent plus aux siens leurs graces coutumières.

SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, Gardes.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander ?
 Est-ce pour me combattre, ou pour me secourir ?
 Cet effort généreux de votre amour parfaite
 Vient-il à mon secours ? vient-il à ma défaite ?
 Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
 Comme mon Ennemie, ou ma chère Moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'Ennemis que vous même,
 Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime,
 Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
 Ne veuillez pas vous perdre, & vous êtes sauvé.
 A quelque extrémité que votre crime passe,
 Vous êtes innocent, si vous vous faites grace.
 Daignez considérer le sang dont vous sortez,
 Vos grandes actions, vos rares qualitez ;
 Chéri de tout le Peuple, estimé chez le Prince,
 Gendre du Gouverneur de toute la Province ;
 Je ne vous compte à rien le nom de mon Epoux,
 C'est un bonheur pour moi, qui n'est pas grand pour
 vous.

Mais après vos exploits, après votre naissance,
 Après votre pouvoir, voyez notre espérance,
 Et n'abandonnez pas à la main d'un Bourreau
 Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Jé considère plus, je sai mes avantages,
 Et l'espoir que sur eux forment les grands courages ;
 Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
 Que troublent les soucis, que suivent les dangers,
 La Mort nous les ravit, la Fortune s'en joue,
 Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boue,
 Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
 Que peu de vos Césars en ont jouï long-temps,
 J'ai de l'ambition, mais plus noble, & plus belle,
 Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
 Un bonheur assuré, sans mesure & sans fin,

Au

408 POLYEUCTE,
Au-dessus de l'Envie, au-dessus du Destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le fuit?

PAULINE.

Voilà de vos Chrétiens les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs men-
songes;

Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux,
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage,
Vous la devez au Prince, au Public, à l'Etat.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Je sai quel en est l'heur, & quelle en est la gloire;
Des Ayeux de Decie on vante la mémoire.
Et ce nom précieux encor à vos Romains,
Au bout de six cens ans lui met l'Empire aux mains.
Je dois ma vie au Peuple, au Prince, à sa Couronne,
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne,
Si mourir pour son Prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort!

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE.

Tout-beau, Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Insensibles & sourds, impuissans, mutiles,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez.
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le mien, c'est le
vôtre,

Et la Terre & le Ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble Idolâtre, & Chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontez de mon Père.

P o-

POLYEUCTE.

Les bontez de mon Dieu sont bien plus à chérir.
 Il m'ôte des périls que j'aurois pû courir,
 E sans me laisser lieu de tourner en arrière,
 Sa faveur me couronne entrant dans la carrière,
 Du premier coup de vent il me conduit au Port,
 Et sortant du Bâtime il m'envoye à la mort.
 Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'est la vie,
 Et de quelles douceurs cette mort est suivie....
 Mais que sert de parler de ces tresors cachez
 A des esprits que Dieu n'a pas encor touchez ?

PAULINE.

Cruel, car il est tems que ma douleur éclate,
 Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate.
 Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes sermens ?
 Témoignes-tu pour moi les moindres sentimens !
 Je ne te parlois point de l'état déplorable,
 Où ta mort va laisser ta Femme inconsolable,
 Je croyois que l'amour t'en parleroit assez,
 Et je ne voulois pas de sentimens forcez.
 Mais cette amour si ferme & si bien méritée,
 Que tu m'avois promise, & que je t'ai portée,
 Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
 Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
 Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joye,
 Tu ne la caches pas, tu veux que je la voye.
 Et ton cœur insensible à ces tristes appas,
 Se figure un bonheur où je ne serai pas !
 C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
 Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
 Encor s'il commençoit un heureux repentir,
 Que tout forcé qu'il j'y trouverois de charmes !
 Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, & plût à Dieu qu'à force d'en verser
 Ce cœur trop endurci se pût enfin percer.
 Le déplorable état où je vous abandonne,

P. Cor. II, Part.

S

Est

Est bien digne des pleurs que mon amour vous
donne,

Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais si dans ce séjour de gloire & de lumière
Ce Dieu tout juste & bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.

Seigneur, de vos bontez il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertu pour n'être pas Chrétienne,
Avec trop de mérite il vous plût la former,
Pour ne vous pas connoître & ne vous pas aimer,
Pour vivre des Enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir, comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt....

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense,
Ce Dieu touche les cœurs lors que moins on y pense;
Ce bien-heureux moment n'est pas encor venu,
Il viendra, mais le tems ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que
moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

Po-

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le Monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, & me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser, ne t'en mets plus en peine,
Je vais...

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SEVERE,
FABIAN, Gardes.

PAULINE.

MAIS quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère, auroit-on eû qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite,
A ma seule prière il rend cette visite.

Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le resigne,
Et laissez la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une Femme jamais pût recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honnête
homme,

Qu'ait adoré la Terre, & qu'ait vû naltre Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous.
Ne la refusez pas de la main d'un Epoux;
S'il vous a desunis, sa mort vous va réjoindre.

Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre,
Rendez-lui votre cœur, & recevez sa foi,
Vivez heureux ensemble, & mourez comme moi.
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.

Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire,
Allons, Gardés, c'est fait.

SCENE V.

SEVERE, PAULINE, FABIAN.

SEVERE.

DANS mon étonnement

Je suis confus pour lui de son aveuglement ;
Sa résolution a si peu de pareilles

Qu'à peine je me fie encor à mes oreilles.

Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur assez bas
Auroit pu vous connoître, & ne vous chérir pas ?)

Un homme aimé de vous, si-rôt qu'il vous possède,

Sans regret, il vous quitte, il fait plus, il vous cède,

Et comme si vos feux étoient un don fatal,

Il en fait un présent lui-même à son Rival !

Certes, où les Chrétiens ont d'étranges manies,

Où leurs félicités doivent être infinies,

Puisque pour y prétendre ils osent rejeter

Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.

Pour moi, si mes destins un peu plutôt propices

Eussent de votre hymen honoré mes services,

Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,

J'en aurois fait mes Rois, j'en aurois fait mes Dieux,

On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cen-

Avant que...

(dre

PAULINE.

Brisons-là, je crains de trop entendre,

Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux,

Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.

Sévère, connoissez Pauline toute entière.

Mon Polyeucte touche à son heure dernière,

Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment.

Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.

Je ne sai si votre ame à vos desirs ouverte

Au-

Auroit osé former quelque espoir sur sa perte ;
 Mais sachez qu'il n'est point de si cruel trépas ,
 Où d'un front assuré je ne porte mes pas ,
 Qu'il n'est point aux Enfers d'horreurs que je n'en-
 Plûtôt que de souiller une gloire si pure , (dure ,
 Que d'épouser un homme , après son triste sort ,
 Qui de quelque façon soit cause de sa mort ,
 Et si vous me croyiez d'une ame si peu saine , (ne.
 L'amour que j'eus pour vous tourneroit route en hai-
 Vous êtes généreux , soyez-le jusqu'au bout ;
 Mon Pere est en état de vous accorder tout ,
 Il vous craint , & j'avance encor cette parole ,
 Qu'es'il perd mon Epoux , c'est à vous qu'il l'immole.
 Sauvez ce malheureux , employez-vous pour lui ,
 Faites vous un effort pour lui servir d'appui.
 Je sai que c'est beaucoup que ce que je demande ,
 Mais plus l'effort est grand , plus la gloire en est gran-
 Conserver un Rival dont vous êtes jaloux , (de.
 C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
 Et si ce n'est assez de votre renommée ,
 C'est beaucoup qu'une Femme autrefois tant aimée ,
 Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher ,
 Doive à votre grand-cœur ce qu'elle a de plus cher ;
 Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
 Adieu , résolvez seul ce que vous voulez faire ;
 Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer ,
 Pour vous priser encor , je le veux ignorer.

SCÈNE VI.

SEVERE , FABIAN.

SEVERE.

QU'est-ceci , Fabian , quel nouveau coup de foudre
 Tombe sur mon bonheur , & le réduit en poudre
 Plus je l'estime près , plus il est éloigné ,
 Je trouve tout perdu , quand je croi tout gagné ,
 Et toujours la Fortune à me nuire obstinée
 Tranche mon espérance , aussi-tôt qu'elle est née.
 Avant qu'offrir des vœux , je reçois des refus ,
 Toujours triste , toujours & honteux & confus ,
 De voir que lâchement elle ait osé renaître ,

S 3.

Qu'en-

Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître,
Et qu'une Femme enfin dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.

Votre belle ame est haute autant que malheureuse ;
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un Amant tout à vous tyrannisent le cœur. (ne,
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous don-
Que je serve un Rival lors qu'il vous abandonne,
Et que par un cruel & généreux effort
Pour vous rendre en ses mains, je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate Famille.
Qu'il accorde s'il veut le Pere avec la Filles,
Polyeucte & Felix, l'Epouse avec l'Epoux,
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SEVERE.

La gloire de montrer à cette ame si belle
Que Sévère l'égale, & qu'il est digne d'elle,
Qu'elle m'étoit bien due, & que l'ordre des Cieux
En me la refusant, m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le Sort, ni le Ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service.
Vous hazardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoi, vous entreprenez de sauver un Chrétien ?
Pouvez-vous ignorer pour cette Secte impie
Quelle est, & fut toujours la haine de Décius ?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SEVERE.

Cet avis seroit bon pour quelque ame commune:
S'il tient entre ses mains ma vie & ma fortune,
Je suis encor Sévère, & tout ce grand pouvoir,
Ne peut rien sur ma gloire, & rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux satisfaire ;
Qu'après, le Sort se montre, ou propice, ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Perissant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confiance ;
La secte des Chrétiens n'est pas ce que l'on pense.

On.

On les hait, la raison, je ne la connois point,
 Et je ne voi Décie injuste qu'en ce point.
 Par curiosité j'ai voulu les connoître.
 On les tient pour Sorciers dont l'enfer est le maitre;
 Et sur cette croyance on punit du trépas
 De mystères secrets que nous n'entendons pas.
 Mais Cerès Eleusine, & la bonne Déesse (ce;
 Ont leurs secrets comme eux à Rome, & dans la Gré-
 Encor impunément nous souffrons en tous lieux,
 Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux.
 Tous les Monstres d'Egypte ont leurs Temples dans
 Rome,

Nos Ayeux à leur gré faisoient un Dieu d'un Homme,
 Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
 Nous remplissons le Ciel de tous nos Empereurs;
 Mais à parler sans fard de tant d'Apothéoses,
 L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de
 De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout: (tour,
 Mais si j'osé entre nous dire ce qu'il me semble,
 Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble,
 Et me dût leur colére écraser à tes yeux,
 Nous en avons beaucoup, pour être de vrais Dieux,
 Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes,
 Les vices détestez, les vertus florissantes,
 Ils font des vœux pour nous qui les persécutons,
 Et depuis tant de tems que nous les tourmentons,
 Les a-t-on vus mutins, les a-t-on vus rebelles?
 Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fidelles?
 Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
 Et lions au combat, ils meurent en agneaux.
 J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
 Allons trouver Félix, commençons par son Gendre,
 Et contentons ainsi d'une seule action,
 Et Pauline, & ma gloire, & ma compassion.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FELIX, ALBIN, CLEON.

ALBIN, as-tu bien vû la fourbe de Sévère?
As-tu bien vû sa haine, & vois-tu ma misère?

FELIX.

ALBIN.
Je n'ai vû rien en lui qu'un Rival genereux,
Et ne voi rien en vous qu'un Pere rigoureux.

FELIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine!
Dans l'ame il hait Felix, & dédaigne Pauline,
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un Rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace,
Tranchant du généreux il croit m'épouvanter,
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer
Je sai des gens de Cour quelle est la Politique,
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique.
C'est en vain qu'il tempête, & feint d'être en fureur.
Je voi ce qu'il prétend auprès de l'Empereur.
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime,
Epargnant son Rival je serois sa victime,
Et s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait.
Mais un vieux Courtisan est un peu moins credule,
Il voit quand on le louë, & quand on dissimule,
Et moi, j'en ai tant vû de routes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferois des leçons.

ALBIN.

Dieux, que vous vous gênez par cette défiance!

FELIX.

Pour subsister en Cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir,
Toute son amitié nous doit être suspecte.

Si

Si Polyeuſte enfin n'abandonne ſa Secte,
 Quoi que ſon protecteur ait pour lui dans l'eſprit,
 Je ſuivrai hautement l'ordre qui m'eſt preſcrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

FELIX.

Celle de l'Empereur ne ſuivroit pas la mienne,
 Et loin de le tirer de ce pas hazardeux,
 Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet....

FELIX.

Albin, je m'en déſie,
 Et connoiſ-mieux que lui la haine de Décie;
 En faveur des Chrétiens ſ'il choquoit ſon courroux,
 Lui-même aſſurément ſe perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encor une autre voye.
 Amenez Polyeuſte, & ſi je le renvoye,
 S'il demeure inſenſible à ce dernier effort,
 Au ſortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre eſt rigoureux.

FELIX.

Il faut que je le ſuive
 Si je veux empêcher qu'un deſordre n'arrive.
 Je voi le Peuple ému pour prendre ſon parti,
 Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
 Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paroître,
 Je ne fais ſi long-tems j'en pourrois être maître.
 Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce ſoir,
 J'en verrois des effets que je ne veux pas voir,
 Et Sévère auſſi-tôt courant à la vengeance
 M'iroit calomnier de quelque intelligence.
 Il faut rompre ce coup qui me feroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance eſt un étrange-mal!
 Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de
 l'ombrage;

Mais voyez que ſa mort mettra ce Peuple en rage,
 Que c'eſt mal le guérir que le deſeſpérer.

S s.

FR.

En vain après sa mort il voudra murmurer,
 Et s'il ose venir à quelque violence,
 C'est à faire à céder deux jours à l'insolence,
 J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
 Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
 Soldats, retirez-vous, & gardez bien la potte.

SCENE II.

FELIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FELIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
 Malheureux Polyeucte, & la loi des Chrétiens
 T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, & j'en aime l'usage;
 Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
 Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens.
 La Raison me l'ordonne, & la Loi des Chrétiens,
 Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
 Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.;

FELIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vai monter.

FELIX.

Donne-moi pour le moins le tems de la connoître,
 Pour me faire Chrétien, fers-moi de guide à l'être,
 Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta Foi,
 Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Felix, il sera votre Juge,
 Vous ne trouverez point devant lui de refuge.
 Les Rois & les Bergers y sont d'un même rang.
 De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FELIX.

J'en répandrai plus, & quoi qu'il en arrive,
 Dans la Foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive,
 J'en serai Protecteur.

Po-

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
 Et soyez l'instrument de nos félicités. (ces,
 Celle d'un vrai Chrétien n'est que dans les souffran-
 Les plus cruels tourmens lui font des récompenses;
 Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
 Pour comble donne eneor les persécutions.
 Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à com-
 prendre,
 Ce n'est qu'à ses Elus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, & veux être Chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? de Sévère?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère,
 Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
 Portez à vos Paiens, portez à vos Idoles
 Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.
 Un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien,
 Aux yeux de tout le monde il est toujours Chrétien.

FÉLIX.

Le zèle de ta Foi ne sert qu'à te séduire,
 Si tu cours à la mort avant que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison,
 Elle est un don du Ciel, & non de la Raison,
 Et c'est là que bien-tôt voyant Dieu face à face,
 Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer.
 En vous ôtant un Gendre ou vous en donne un autre,
 Dont la condition répond mieux à la vôtre.

Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FELIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites,
Mais malgré ma bonté qui croît plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vängerois aussi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE. (gâge.)

Quoi! vous changez bien-tôt d'humeur, & de lan-
Le zèle de vos Dieux rentre en votre courage!
Celui d'être Chrétien s'échape, & par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard?

FELIX.

Va, ne présume pas, que quoi que je te jure,
De tes nouveaux Docteurs je suive l'imposture.
Je flatois ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulois gagner temps pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flateur de Décie;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos Dieux tout puissans,
Choisi de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE. (line.)

Mon choix n'est point douteux; mais j'aperçois Pau-
O Ciel!

SCENE III.

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE,
FABIAN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la Nature, ou l'Amour,
Et n'obtiendrai-je rien d'un Epoux, ni d'un Père?

FELIX.

Parlez à votre Epoux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tygre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

Po-

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager.
 Il voit quelle douleur dans l'ame vous possède,
 Et fait qu'un autre amour en est le seul remède.
 Puisqu'un si grand mérite a pû vous enflamer,
 Sa présence toûjours a droit de vous charmer,
 Vous l'aimez, il vous aime, & sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
 Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
 Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
 Voi pour te faire vaincre un si fort Adversaire
 Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
 Quels combats j'ai donnez pour te donner un cœur
 Si justement acquis à son premier Vainqueur,
 Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
 Fai quelque effort sur toi, pour te rendre à Pauline;
 Apprens d'elle à forcer ton propre sentiment,
 Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement,
 Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
 Pour vivre sous tes loix à jamais asservie.
 Si tu peux rejeter de si justes desirs,
 Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs,
 Ne desespère pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, & vous le dis encore;
 Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi,
 Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi, (tienne;
 Mais dequoi que pour vous notre amour m'entre-
 Je ne vous connois plus, si vous n'êtes Chrétienne.
 C'en est assez. Felix, reprenez ce courroux,
 Et sur cet insolent vanger vos Dieux, & vous.

PAULINE.

Ah, mon Père, son crime à peine est pardonnable,
 Mais s'il est insensé vous êtes raisonnable;
 La Nature est trop forte, & ses aimables traits
 Imprimez dans le sang ne s'effacent jamais;
 Un Père est toûjours Père, & sur cette assurance.
 J'ose appuyer encor un reste d'espérance.

Jetez sur votre Fille un regard paternel,
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel,

S 7

Et

Et les Dieux trouveront sa peine illégitime,
 Puisqu'elle confondra l'innocence, & le crime,
 Et qu'elle changera par ce redoublement
 En injuste rigueur un juste châtement.
 Nos Destins par vos mains rendus inséparables
 Nous doivent rendre heureux ensemble, ou miséra-
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point, (bles,
 Si vous desunissiez ce que vous avez joint.
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
 Et pour s'en separer il faut qu'on le déchire;
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FELIX.

Oui, ma Fille, il est vrai qu'un Père est toujours Père,
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère;
 Je porte un cœur sensible, & vous l'avez percé,
 Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyecte, es-tu seul insensible,
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible,
 Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché?
 Peux-tu voir tant d'amour, sans en être touché?
 Ne reconnois-tu plus, ni Beau-père, ni Femme,
 Sans amitié pour l'un, & pour l'autre sans flâme?
 Pour reprendre les noms, & de Gendre, & d'Époux,
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYECTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grace!
 Après avoir deux fois essayé la menace,
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
 Après avoir tenté l'amour & son effort,
 Après m'avoir montré cette fois du Baptême
 Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
 Vous vous joignez ensemble! Ah ruses de l'Enfer!
 Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher!
 Vos résolutions usent trop de remise,
 Prenez la vôtre enfin puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'Univers,
 Sous qui tremblent le Ciel, la Terre, & les Enfers;
 Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie
 Voulut mourir pour nous avec ignominie,
 Et qui par un effort de cet excès d'amour,

Vent:

Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
 Voyez l'aveuglé erreur que vous osez défendre,
 Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux
 Vous n'en punissez point qui n'ait son Maître aux
 La prostitution, l'adultère, l'inceste, (Cieux.
 Le vol, l'assassinat, & tout ce qu'on déteste,
 C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos Immortels.
 J'ai profané leur Temple, & brisé leurs Autels,
 Je le ferois encor si j'avois à le faire,
 Même aux yeux du Felix, même aux yeux de Sévère,
 Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'Empereur.

FELIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur.
 Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien.

FELIX.

Impie,

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien. FELIX.

Tu l'es; ô cœur trop obstiné!

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE. A la gloire.

Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai par tout, & mourrai, si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FELIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on m'obcisse.
 Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

S C E N E I V.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû,

Ma

Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu,
 Que la rage du Peuple à présent se déploie,
 Que Sévere en fureur tonne, éclate, foudroye,
 M'étant fait cet effort j'ai fait ma sûreté.
 Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
 Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,
 Ou des impiétés à ce point exécrables?
 Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé,
 Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé,
 J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes,
 Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphèmes
 Qui m'ont rempli soudain de colère & d'effroi,
 J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

A L B I N.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire
 Qui tient je ne sai quoi d'une action trop noire,
 Indigne de Felix, indigne d'un Romain,
 Répandant votre sang par votre propre main.

F E L I X.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute & Manlie,
 Mais leur gloire en a cru, loin d'en être affoiblie,
 Et quand nos vieux Héros avoient de mauvais sang,
 Ils eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

A L B I N.

Votre ardeur vous séduit, mais quoi qu'elle vous die,
 Quand vous la sentirez une fois refroidie,
 Quand vous verrez Pauline, & que son desespoir
 Par ses pleurs, & ses cris saura vous émouvoir....

F E L I X.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
 Et que ce desespoir qu'elle fera paroître
 De mes commandemens pourra troubler l'effet.
 Va donc, cours-y mettre ordre & voir ce qu'elle fait,
 Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacle,
 Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle,
 Tâche à la consoler, va donc, qui te retient?

A L B I N.

Il n'en est pas besoin, Seigneur, elle revient.

SCÈNE V.

FELIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Pere barbare, achève, achève ton ouvrage,
 Cette seconde hostie est digne de ta rage,
 Joins ta Fille à ton Gendre, ose, que tardes-tu)
 Tu vois le même crime, ou la même vertu,
 Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
 Mon Epoux en mourant m'a laissé ses lumières,
 Son sang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
 M'a défilé les yeux, & me les vient d'ouvrir.
 Je voi, je sai, je croi, je suis desabusée,
 De ce bien-heureux sang tu me vois baptisée.
 Je suis Chrétienne, enfin, n'est-ce point assez dit)
 Conserve en me perdant ton rang, & ton crédit,
 Redoute l'Empereur, appréhende Sévère;
 Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.
 Polyeuste m'appelle à cet heureux trépas.
 Je voi Néarque & lui qui me tendent les bras.
 Méne, méne-moi voir tes Dieux que je déteste,
 Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste,
 On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
 Ces foudres impuissans qu'en leurs mains vous pei-
 gnez,
 Une fois envers toi manquer d'obéissance.
 Ce n'est point ma douleur que par-là je fais voir,
 C'est la Grace qui parle, & non le désespoir.
 Le faut-il dire encor, Felix? je suis Chrétienne.
 Affermi par ma mort ta fortune, & la mienne,
 Le coup à l'un & l'autre en sera précieux,
 Puisqu'il t'assure en Terre; en m'élevant aux Cieux.

SCÈNE VI.

FELIX, SEVERE, PAULINE, ALBIN, FABIAN^t

SEVERE.

Pere dénaturé, malheureux Politique,
 Esclave ambitieux d'une peur chimérique,

Po.

Polyeucte est donc mort, & par vos cruautés
 Vous pensez conserver vos tristes Dignitez !
 La faveur que pour lui je vous avois offerte
 Au lieu de le sauver précipite sa perte,
 J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir,
 Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
 Et bien, à vos dépens vous verrez que Severe
 Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire,
 Et par votre ruine il vous fera juger
 Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
 Continuëz aux Dieux ce service fidelle,
 Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle,
 Adieu, mais quand l'orage éclatera sur vous,
 Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FELIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, & d'une ame apaisée
 Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
 Ne me reprochez plus que par mes cruautés
 Je tâche à conserver mes tristes Dignitez,
 Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre,
 Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre,
 Je m'y trouve forcé par un secret appas,
 Je cède à des transports que je ne connois pas,
 Et par un mouvement que je ne puis entendre
 De ma fureur je passe au zèle de mon Gendre.
 C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
 Pour son Persécuteur prie un Dieu tout-puissant.
 Son amour épanché sur toute la Famille
 Tire après lui le Père aussi-bien que la Fille:
 J'en ai fait un Martyr, sa mort me fait Chrétien,
 J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
 C'est ainsi qu'un Chrétien se venge & se courrouce,
 Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
 Donne la main, Pauline. Apportez des liens,
 Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens,
 Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon Père !
 Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FELIX.

Ma Fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait,

SE-

S E V E R E.

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle ?
 De pareils changemens ne vont point sans miracle,
 Sans doute vos Chrétiens qu'on persécute en vain,
 Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;
 Ils mènent une vie avec tant d'innocence,
 Que le Ciel leur en doit quelque reconnoissance,
 Se relever plus forts, plus ils sont abatus
 N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
 Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire,
 Je n'en voi point mourir que mon cœur n'en soupire,
 Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux,
 J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux,
 Qu'il les serve à sa mode, & sans peur de la peine,
 Si vous êtes Chrétien, ne craignez plus ma haine,
 Je les aime, Felix, & de leur protecteur
 Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.

Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque,
 Servez bien votre Dieu, servez notre Monarque,
 Je perdrai mon credit envers sa Majesté,
 Ou vous verrez finir cette sévérité.
 Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

F E L I X.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage,
 Et pour vous rendre un jour ce que vous meritez,
 Vous inspirer bien-tôt toutes ses vérités.

Nous autres, benissons notre heureuse aventure,
 Allons à nos Martyrs donner la sepulture,
 Baïser leurs corps sacrez, les mettre en digne lieu,
 Et faire retentir par tout le nom de Dieu.

Fin du cinquième & dernier Acte.

E X A M E N

DE POLYEUCTE.

CE Martyre est rapporté par Surius sur le neuvième de Janvier. Polyeucte vivoit en l'année 250. sous l'Empereur Décius. Il estoit Armenien, ami de Néarque, & Gendre de Félix, qui avoit la commission de l'Empereur pour faire exécuter ses Edits contre les Chrétiens: Cet Ami l'ayant résolu à se faire Chrétien, il déchira ces Edits qu'on publioit, arracha les Idoles des mains de ceux qui les portoiens sur les Autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, & perdit la vie par l'ordre de son Beau-père, sans autre Baptême que celui de son sang. Voila ce que m'a prêté l'Histoire; le reste est de mon invention:

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix Gouverneur d'Arménie, & ai pratiqué un sacrifice public afin de rendre l'occasion plus illustre, & donner un prétexte à Sévère de venir en cette Province, sans faire éclater son amour, avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos Héros dans une médiocre bonté, où quelques Interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, & n'a aucun mélange de foiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs, & pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autoritez, j'ajouterai ici que Minturnus dans son Traité du Poëte agite cette question, si la Passion de Jesus-Christ & les Martyres des Saints doivent être exclus du Théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté; & résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non seulement a traduit la Poétique de notre Philosophe, mais a fait un Traité de la constitution de la Tragédie selon sa pense, nous en a donné une sur le

Mar-

Martyre des Innocens. L'illustre Grotius a mis sur la Scène la Passion même de Jésus Christ, & l'Histoire de Joseph; & le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephthé, & de la mort de S. Jean Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hazardé ce Poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'Histoire en quelque chose, & d'y mêler des Episodes d'invention. Aussi m'étoit-il plus permis sur cette matière, qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des Saints, & nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le Théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres Histoires. Mais nous devons une foi Chrétienne & indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le S. Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs Poëmes, mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre Théâtre, & ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des Anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé. Les Anges qui bercent l'Enfant Jésus, & l'Ombre de Mariane avec les Furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agrémens qu'il n'a pas trouvez dans l'Évangile. Je croi même qu'on en peut supprimer quelque chose quand il y a apparence qu'il ne plairoit pas sur le Théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place, car alors ce seroit changer l'Histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avois à y exposer celle de David & de Bersabée, je ne décrierois pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fit une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'Auditeur; mais je me contenterois de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se seroit emparé de son cœur.

Je reviens à Polyucte, dont le succès a été très-heureux. Le stile n'en est pas si fort, ni si majestueux, que celui de Cinna & de Pompée; mais il a quelque chose

de

de plus touchant, & les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tous ensemble les Dévots & les gens du Monde. A mon gré je n'ai point fait de Pièce où l'ordre du Théâtre soit plus beau, & l'enchaînement des Scènes mieux ménagé. L'unité d'action & celles de jour & de lieu y ont leur justesse, & les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur, que l'Auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avans prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce Poëme à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère, & cette précipitation sortira du vrai-semblable par la nécessité d'obéir à la Règle. Quand le Roi envoie ses ordres dans les Villes, pour y faire rendre des actions de grâces pour ses Victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du Ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais aussi il faut du temps pour assembler le Clergé, les Magistrats, & les Corps de Ville, & c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos Acteurs n'avoient ici aucune de ces Assemblées à faire.

Il suffisoit de la présence de Sévère & de Félix, & du ministère du Grand Prêtre, & ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs comme Félix craignoit ce Favori, qu'il croyoit irrité du mariage de sa Fille, il étoit bien aise de lui donner la moins d'occasion de tarder qu'il lui étoit possible, & de tâcher durant son peu de séjour à gagner son esprit par une prompte complaisance, & montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez écartée puisque tout s'y passa dans une Salle ou Antichambre commune aux Appartemens de Félix & de sa Fille. Il semble que la bien-séance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second Acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette Antichambre pour trouver Sévère, dont elle devoit attendre la visite dans son cabinet. A quoi je répons, qu'elle a eu deux raisons de

de venir au devant de lui. L'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son Père redoutoit l'indignation, & qu'il lui avoit commandé d'adoucir en sa faveur; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne vouloit pas la quitter à sa prière, & se délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eût pû faire, si elle eût reçu sa visite dans son Appartement.

Sa confiance avec Stratonice touchant l'amour qu'elle avoit eu pour ce Cavalier me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos Théâtres, d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se présente, & non seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vrai-semblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confiance. Ce sont choses dont il faut instruire le Spectateur en les faisant apprendre par un des Acteurs à l'autre, mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait en lieu de les ignorer jusqu'à-là aussi bien que le Spectateur, & que quelque occasion tirée du Sujet oblige celui qui les recite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si long-temps. L'infante dans le Cid avouë à Leonor l'amour secret qu'elle a pour lui, & l'auroit pû faire un an ou six mois plutôt. Cléopâtre dans Pompée ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion. Elle lui conte la passion de César pour elle, & comme

chaque jour ses Courriers

Lui portent en tribut ses vœux & ses Lauriers. Cependant, comme il ne paroît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'étoit elle-même dont cette Reine se servoit pour introduire ces Courriers, & qu'ainsi elle devoit savoir déjà tout ce commerce entre César & sa Maîtresse. Du moins il falloit marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, & de quel autre ministère cette Princesse s'étoit servie pour recevoir ces Courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour
lui

lui faire entendre le songe qui la trouble, & les sujets qu'elle a de s'en alarmer; & comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, & qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plutôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de Narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avois personne pour la faire, ni pour l'écouter, que des Payens qui ne la pouvoient ni écouter ni faire, que comme ils avoient fait & écouté celle de Néarque; ce qui auroit été une répétition & marque de stérilité, & n'auroit pas d'ailleurs répondu à la Dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connoître par un saint emportement de Pauline que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grace dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son Père se convertit après elle, ces deux conversions, quoi que miraculeuses, sont si ordinaires dans les Martyres, qu'elles ne sortent point de la vrai-semblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événemens rares & singuliers qu'on ne peut tirer en exemple, & elles servent à remettre le calme dans les esprits de Felix, de Sévère & de Pauline, que sans cela j'aurois eu bien de la peine à retirer du Théâtre dans un état qui rendit la Pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'Auditeur,

FIN DE LA SECONDE PARTIE,

Digitized by Google
Paw 1015180743

Baranovsky's & Niermans
319/1347, dl 2

